Glasgow
University Library

1193-1947

~~L10.k.15~~

Lang.
10.B2

Glasgow University Library

GUL 68.18

LINGUISTIQUE BALKANIQUE

PROBLÈMES ET RÉSULTATS

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS. — XXXI

LINGUISTIQUE BALKANIQUE

PROBLÈMES ET RÉSULTATS

PAR

KR. SANDFELD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1930

COLLECTION LINGUISTIQUE
PUBLIÉE PAR
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS. — XXXI

LINGUISTIQUE BALKANIQUE

PROBLÈMES ET RÉSULTATS

PAR

KR. SANDFELD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1930

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

I. — **A. MEILLET**

LES DIALECTES INDO-EUROPÉENS

1922. Deuxième tirage. . 10 fr.

II. — MÉLANGES LINGUISTIQUES

offerts à M. F. DE SAUSSURE

1908. . . . . 30 fr.

III. **A. ERNOUT**

LES ÉLÉMENTS DIALECTAUX DU VOCABULAIRE LATIN

1928. Deuxième tirage. . 40 fr.

IV. — **MARCEL COHEN**

LE PARLER ARABE DES JUIFS D'ALGER

1912. . . . . 60 fr.

V. — **M. GRAMMONT**

LE VERS FRANÇAIS

3e édit. augm. 1913. . . 30 fr.

VI. — **DRZEWIECKI**

LE GENRE PERSONNEL DANS LA DÉCLINAISON POLONAISE

1918. . . . . 16 fr.

VII. — **SETÄLÄ**

LA LUTTE DES LANGUES EN FINLANDE

1920. . . . . 10 fr.

VIII. — **A. MEILLET**

LINGUISTIQUE HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

1926. 2e édition. . . . 50 fr.

GLASGOW UNIVERSITY LIBRARY

IX. — **MAURICE CAHEN**

ÉTUDES SUR LE VOCABULAIRE RELIGIEUX DU VIEUX SCANDINAVE

1921. . . . . 36 fr.

X. — LE MOT « DIEU » EN VIEUX SCANDINAVE

1921. . . . . 20 fr.

XI. — **J. GILLIÉRON**

PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE VERBALES. IV

1921. . . . . 30 fr.

XII. — **J. MAROUZEAU**

L'ORDRE DES MOTS DANS LA PHRASE LATINE

1922. . . . . 36 fr.

XIII. — **J. GILLIÉRON**

THAUMATURGIE LINGUISTIQUE

1923. . . . . 15 fr.

XIV. — **A. CUNY**

ÉTUDES PRÉGRAMMATICALES SUR LE DOMAINE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES ET CHAMITO-SÉMITIQUES

1924. . . . . 60 fr.

XV. — **A. MEILLET**

LE SLAVE COMMUN

1924. . . . . 60 fr.

XVI. — LES LANGUES DU MONDE

par un groupe de linguistes sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen.

1924 : 114 fr. Relié. . . 132 fr.

XVII. — MÉLANGES LINGUISTIQUES OFFERTS A J. VENDRYES

par ses amis et ses élèves.

1925. . . . . 48 fr.

XVIII. — **LOUIS RENOU**

LA VALEUR DU PARFAIT DANS LES HYMNES VÉDIQUES

1925. . . . . 36 fr.

XIX. — **MARIE-LOUISE SJOESTEDT**

L'ASPECT VERBAL ET LES FORMATIONS A AFFIXE NASAL EN CELTIQUE

1926. . . . . 36 fr.

XX. — **ALBERT SÉCHEHAYE**

ESSAI SUR LA STRUCTURE LOGIQUE DE LA PHRASE

1926. . . . . 36 fr.

XXI. — **PIERRE CHANTRAINE**

HISTOIRE DU PARFAIT GREC

1927. . . . . 50 fr.

XXII. — **ANTOINE THOMAS**

MÉLANGES D'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE

1927. . . . . 60 fr.

XXIII. — **ÉMILE BOURGUET**

LE DIALECTE LACONIEN

1927. . . . . 30 fr.

XXIV. — **P. RIVET**

SUMÉRIEN ET OCÉANIEN

1929. . . . . 20 fr.

XXV. — **L. HOMBURGER.**

NOMS DES PARTIES DU CORPS DANS LES LANGUES NÉGRO-AFRICAINES

1929. . . . . 30 fr.

XXVI. — **G. CUENDET**

L'ORDRE DES MOTS DANS LE TEXTE GREC ET DANS LES VERSIONS GOTIQUE, ARMÉNIENNE ET VIEUX SLAVE DES EVANGILES.

1929. . . . . 60 fr.

XXVII. — **G. GUILLAUME**

TEMPS ET VERBE

1929. . . . . 20 fr.

XXVIII. — **AURÉLIEN SAUVAGEOT**

L'EMPLOI DE L'ARTICLE EN GOTIQUE

1929. . . . . 20 fr.

XXIX. — **A. GRAUR**

I ET V EN LATIN

1929. . . . . 20 fr.

XXX. — **AURÉLIEN SAUVAGEOT**

RECHERCHES SUR LE VOCABULAIRE DES LANGUES OURALO-ALTAÏQUES

1930. . . . . 60 fr.

A OTTO JESPERSEN

en témoignage d'amitié et d'admiration.

AVANT-PROPOS

Le présent volume est la deuxième édition, un peu remaniée et notablement augmentée, de mon livre danois « Balkanfilologien », paru en 1926 à l'occasion de la fête annuelle de l'Université de Copenhague. L'accueil extrêmement favorable qu'il a reçu de la critique compétente me donne le courage de le soumettre aujourd'hui à un public plus étendu, bien que j'aie conscience qu'il reste susceptible d'améliorations à plus d'un égard.

Je n'ai pas visé à être complet, et s'il y a des détails qui ont pu échapper à mon attention, il y en a aussi que j'ai laissés de côté comme douteux ou de moindre importance. Sans doute, certains points auraient mérité un examen plus approfondi ; si j'y ai renoncé, c'est pour garder au livre son caractère d'aperçu général.

Je suis fort redevable à M^lle^ Hedvig Olsen d'avoir bien voulu se charger de l'élaboration de la table analytique et à M. Adigard des Gautries pour le précieux concours prêté à la correction des épreuves. Je présente mes sincères remerciements à la direction de la fondation Rask-Örsted pour la subvention accordée à mon travail.

Holte, près de Copenhague, septembre 1930.

Kr. Sandfeld.

ABRÉVIATIONS

Ar. = G. Weigand, *Die Aromunen,* I-II, Leipzig. 1894-95.
Belgr. = *Chiriacodromion de Belgrade.* 1699.
Cankov = A. und D. Kyriak Cankof, *Grammatik der bulg. Sprache,* Wien. 1852.
Creangă = Ion Creangă, *Opere complete,* Bucureşti, Casa românească. Ed. VI.
D. = Ἑλληνικὰ διηγήματα. Ἐν Ἀθήναις. 1896, ἐκδότης Γεώργιος Κασδόνης.
Dozon = Dozon, *Manuel de la langue chkipe ou albanaise,* Paris. 1879.
Gerov = Gerov, *Rěčnik na bălgarski jazik,* I-IV, Plovdiv. 1895-1904.
Isp. = Ispirescu, *Basmele Românilor,* Bucureşti. 1892.
Jbr. = *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache* zu Leipzig.
Lamb. = Lambertz, *Albanische Märchen,* Schriften der Balkankommission, linguistische Abteilung, XII, Wien. 1922.
MGr. = Gustav Meyer. *Kurzgefasste albanesische Grammatik,* Leipzig. 1888.
Mitkos = Mitkos, Ἀλβανικὴ Μέλισσα, Alexandrie. 1878.
MSt. = Gustav Meyer, Albanesische Studien, *Sitzungsberichte der Akad. der Wiss. in Wien,* phil-hist. Cl., vol. 104 et suiv.
P. = Holger Pedersen, *Albanesische Texte mit Glossar,* Leipzig, 1895.
Pap. = Papahagi, *Basme aromâne,* Bucureşti. 1905.
Pio = Pio, *Contes populaires grecs,* Copenhague. 1879.
Politis = Politis, Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παραδόσεις. Μέρος Α., Athènes. 1904.
Šapk. = Šapkarev, *Sbornik ot bălgarski narodni umotvorenija.* Čast ftora. Otdel I. Kniga VIII-IX, Sofija. 1892.
Sb. = *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina, izdava ministerstvoto na narodnoto prosvěštenie.* Sauf indication contraire, il est renvoyé aux sections contenant des textes de littérature populaire.
Tiktin = H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch,* Bukarest. 1903-1925.
Vuk = Vuk Stef. Karadžić, *Srpske narodne pripovijetke,* Vienne. 1853.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Pour désigner les études qui embrassent à la fois toutes les langues de la péninsule balkanique[1], on se sert depuis une trentaine d'années, surtout en pays de langue germanique, du terme « philologie balkanique », dont l'auteur reste inconnu. A cette expression est venu se joindre tout récemment le terme français « balkaniste » ou « balkanisant » pour désigner celui qui s'occupe de ces études. Formée sur le modèle des termes « philologie romane », « philologie germanique », etc., la dénomination « philologie balkanique » indique qu'on fait d'un groupe de langues l'objet d'une étude spéciale. Mais tandis qu'il s'agit là de langues sorties d'une unité commune et par conséquent étroitement apparentées, il en est tout autrement des langues balkaniques : le grec, l'albanais, le bulgare, le serbe, le roumain et le turc[2]. Le turc, ou pour mieux dire l'osmanli, appar-

1. On n'est pas tout à fait d'accord sur la délimitation géographique de la péninsule. Mais en général on y comprend tous les territoires situés au Sud de la Culpa, de la Save et du Danube. Au surplus, pour la question de savoir quelles langues il faut comprendre par la dénomination « langues balkaniques », cette délimitation n'a guère d'importance (cf. plus bas). — Pour toutes les questions d'ordre géographique, ethnographique, etc., voir Cvijić, *La péninsule balkanique*, Paris. 1918. Une orientation rapide et claire est donnée par M. G. Dainelli, *La regione Balcanica* (Firenze, 1922). A consulter aussi Jacques Ancel, *Peuples et nations des Balkans* (Paris, 1926).

2. On fera ici abstraction du fait que d'autres langues comme la langue tsigane, l'arménien, l'italien, l'espagnol sont parlées dans les Balkans par des minorités plus ou moins fortes. L'espagnol est employé par les descendants des émigrants juifs qui, chassés d'Espagne en 1492, allèrent s'établir dans le Levant. Une statistique datant de 1905 compte 50 000 juifs espagnols à Constantinople, 75 000 à Salonique,

tient à la grande famille des langues turques répandue surtout en Asie. Les autres sont toutes des langues indo-européennes, mais appartenant à des branches très différentes ou constituant à elles seules des branches différentes de cette famille de langues. Le grec moderne est la continuation directe de l'ancien grec qui ne s'est pas divisé en plusieurs langues. L'albanais est également resté indivisé et représente l'étape moderne, selon les uns, de la langue des Illyriens, selon les autres, de celle des Thraces (sur cette question, v. plus bas, p. 143). Le bulgare et le serbo-croate par contre font partie du groupe des langues slaves, dont la patrie originaire se trouve dans les contrées situées à l'Est de la Vistule, et leur étude relève de la philologie slave. Le roumain enfin est une langue romane comme l'italien, le français, l'espagnol, etc., et tombe dans le domaine de la philologie romane[1].

Si ces langues sont d'origine très diverse et présentent des structures foncièrement différentes sur beaucoup de points, comment justifier alors la manière de voir qui en fait une sorte d'unité et les embrasse toutes dans une étude spéciale? A cette question il faut d'abord répondre qu'à l'exception des Turcs, les peuples des Balkans, continuateurs des traditions byzantines et restés depuis plus de mille ans sous la domination de l'église grecque, ont fini par faire un monde à part dont l'homogénéité se manifeste de beaucoup de manières dans les croyances

17 000 à Andrinople, 6 000 à Monastir. Pour plus de détails, voir *Revue de dialectologie romane*, I, 478.

1. Il est vrai que la Roumanie est située au Nord de la limite susmentionnée, mais la langue roumaine est divisée en quatre branches géographiquement séparées dont deux se parlent au Sud de cette limite : 1° le daco-roumain parlé dans la Roumanie actuelle, 2° l'istro-roumain parlé dans quelques villages de la péninsule d'Istrie, 3° le mégléno-roumain (le méglénite) parlé dans les monts Karadžova au Nord-Ouest de Salonique et 4° l'aroumain (le macédo-roumain) parlé sur un territoire d'environ 90 kilomètres de longueur et de 30-40 kilomètres de largeur entre l'Épire et la Thessalie, et de plus sporadiquement un peu partout en Macédoine et sur certains points en Albanie. Cette répartition, qui est d'ancienne date, montre à elle seule qu'il est impossible de séparer le roumain des langues balkaniques proprement dites.

populaires, dans la littérature populaire, dans les us et coutumes, etc. Ainsi, il y a des légendes qui sont particulièrement répandues ou spécialement développées dans les Balkans[1], par exemple celle du frère mort, d'après la ballade bien connue de Bürger généralement appelée la légende de Lénore, qui a été l'objet de beaucoup de recherches[2], dont la plus approfondie, due au savant bulgare Šišmanov[3], fait remonter les différentes versions balkaniques à une source grecque. Une autre légende commune est le récit en Grèce de la construction du pont d'Arta, en Roumanie, de la célèbre église d'Arges, où le motif de l'emmuration, connu aussi par ailleurs, est traité d'une façon spéciale[4]. De plus, M. Dieterich trouve apparentés le poème grec sur Digenis Akritas et le poème slave sur Marco Kraljević, ainsi que les différentes versions de la légende connue de Héro et Léandre. Ce qui est plus important encore, c'est qu'on peut montrer, dans la poésie populaire des peuples balkaniques, une certaine parenté intérieure en ce qui concerne le sentiment et la conception de la nature — la nature morte agit comme un être parlant, les oiseaux portent secours, donnent des conseils, sont chargés de messages par

1. Cf. K. Dieterich, Die Volksdichtung des Balkanländer, dans la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde,* 1902, 145-55, 272-91, 403-15.

2. Voir Krumbacher dans la *Zeitschrift für vergl. Litteraturgeschichte,* I (1887), p. 214 et suiv.

3. Der Lenorenstoff in der bulgarischen Volkspoesie, dans les *Indogerm. Forschungen,* 4, 412-48, et d'une manière plus détaillée : Pésenta za mártvija brat v poezijata na bălgarski narodi, dans le *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina,* vol. 13, 474-569 ; vol. 15, 449-600 (la seconde partie de ce dernier volume contient, p. 1-186, les textes connus dans les différentes langues).

4. Cf. K. Schladebach, Die Ballade von der Artabrücke, dans *Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache zu Leipzig,* vol. 1, 79-121. G. Meyer, *Alb. Studien,* 6, 47-48, et Sainéan, Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe orientale, dans la *Revue de l'hist. des Religions,* 28 (1902), p. 330-90, où l'origine grecque de la légende est démontrée. Un travail très étendu sur la matière, dû à M. Amandov (Vgradena nevěsta, dans le *Sbornik za narodni umotvorenija i narodnopis,* vol. 34 (1920), p. 245-512), ne nous est pas connu. Tout récemment, dans un article publié dans le *Glasnik Skopskog naučnog društva,* vol. 5, p. 221-242, M. P. Skok a insisté sur le rôle joué par les maçons aroumains dans le développement de la légende.

les amoureux, etc. — et des conformités dans l'emploi des allégories et des métaphores, dans les figures et les répétitions, etc. Les contes populaires présentent également bien des traits communs, et pour ce qui est de la littérature écrite des temps anciens chez les peuples balkaniques, elle vient toute entière de Byzance, qu'il s'agisse de traductions des livres saints et d'autres écrits ecclésiastiques ou de livres populaires comme « Alexandre », « Barlaam et Josaphat » et autres[1].

Si on réunit les recherches comparatives qu'on pourra faire de toutes ces choses sous le nom de « philologie balkanique », cette dénomination correspondra assez bien à celle de « philologie classique », dont on se sert depuis des siècles pour désigner l'étude des civilisations antiques qui nous sont connues par les langues grecque et latine, et qui malgré leur parenté foncière n'ont pas de rapport spécial l'une avec l'autre. Mais les relations entre les peuples de la péninsule balkanique vont encore plus loin. Il ne s'agit pas seulement d'une communauté de civilisation et de croyances. Bien que d'origine très diverse, les langues parlées par ces peuples ont développé nombre de traits communs qui en font une unité linguistique remarquable rappelant, sous bien des rapports, les unités linguistiques qui ont pour base une origine commune, comme c'est le cas des langues romanes, des langues germaniques, etc. Il y a donc lieu d'en faire l'étude comparative comme pour les groupes de langues apparentées et de constituer une « linguistique balkanique » spéciale ; bien entendu, ici comme ailleurs, la linguistique fera bien de ne pas négliger tout à fait les études proprement philologiques.

En allant de l'une de ces langues à l'autre — le turc et souvent aussi le serbo-croate mis à part — on est frappé de constater que bien souvent c'est seulement le lexique et la flexion qui changent et que la manière de s'exprimer reste essentiellement la même sur tout le territoire couvert par ces langues. On ne tardera pas à se convaincre que ces

1. Voir l'exposé de M. Gaster dans *Grundriss der rom. Philologie*, II, 3, 379 et suiv.

langues sont animées d'un seul et même esprit, comme on aurait dit autrefois. Si pour « il s'est tu » le Roumain peut dire par exemple *rămase fără gură* « il est resté sans bouche », le Bulgare dira également *ostanăl bez ustá*, l'Albanais de même *mbeti pa gojë* et le Grec ἔμεινε χωρὶς στόμα. A l'expression bulgare *otvori mi se ištah* « mon appétit s'est ouvert » correspond en roumain *mi s'a deschis pofta*, en albanais *m u-hap ištai* (ou *oreksi*), en grec ἄνοιξε ἡ ὄρεξι μου. On dit en albanais *hahetë me shoqenë* « il se mange avec sa femme », c'est-à-dire : il se querelle avec sa femme, et exactement de même en roumain : *se mănâncă cu nevasta*, en bulgare : *jade se să ženata*, en grec : τρώγεται μὲ τὴν γυναῖκα (à remarquer aussi l'emploi de l'article possessif dans les quatre cas). Et si le Grec dit par exemple μοῦ ἔφαγε ταὐτιά « il m'a mangé les oreilles », c'est-à-dire : il m'a rompu les oreilles, on s'exprime tout à fait de même en albanais : *më hangri vesht*, en bulgare : *izède mi ušite*, en roumain *mi-a mâncat urechile*. Citons encore, parmi les cas très nombreux de cette sorte de concordances, un tour comme gr. φεύγατε νὰ φύγωμε « allons ! », litt. « allez que nous allions », alb. *ikëni t'ikëmi*, bulg. *bĕgajte da bĕgame*, aroum. *fudziț s fudzim*[1].

Ce ne sont pourtant pas les concordances phraséologiques, si nombreuses soient-elles, qui contribuent le plus à donner à ces langues une empreinte d'unité. Ce qui est plus important, c'est que leur syntaxe est très souvent identique. Le trait le plus frappant et qui plus que tout autre domine la construction des phrases est l'emploi prépondérant de propositions subordonnées au lieu de l'infinitif, emploi qui, sur une grande partie du territoire, a amené la perte complète de ce mode. On ne dit pas « Donnez-moi à boire », mais « Donnez-moi que je boive » : roum. *dă-mi să beau*, bulg. *daj mi da pijă*, alb. *a-më të pi*, gr. δὸς

1. Cf. Papahagi, Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanesischen, Neugriechischen und Bulgarischen (dans 14. *Jahresbericht des Inst. f. rum. Sprache zu Leipzig*, 1908, p. 113-78), où on trouvera réunis un très grand nombre de cas pareils.

μου νὰ πιῶ. De même qu'on dit en roumain *nu pot să trăiască* « ils ne peuvent pas vivre », litt. « ils ne peuvent pas qu'ils vivent », on dit en bulgare *ako možeš da me ozdraveš* « si tu peux que tu me guérisses », en serbe *ne mogu da umru* « ils ne peuvent pas qu'ils meurent », en albanais *tsh mundesh të bënjësh?* « que peux-tu que tu fasses? », en grec δὲ 'μπορῶ νὰ σοῦ τὸ δώκω « je ne peux pas que je te le donne ». Comme nous devons par la suite examiner de plus près cette particularité avec plusieurs autres, nous nous bornerons ici à citer deux ou trois cas qui serviront à montrer combien variées sont les concordances de ces langues. A côté de constructions comme δὲν κάνει γιὰ τίποτες ἄλλο παρὰ μόνο νὰ σχίζῃ τὰ ξύλα τοῦ μάγερα « il ne fait autre chose que de fendre le bois du cuisinier » (Pio, 129)[1], on trouve aussi en grec des cas où la conjonction comparative n'est pas employée après le mot « autre » dans des phrases négatives, par exemple δὲ θέλω τίποτε ἄλλο, μόνο νὰ μὲ ἀν'βάσῃς σὲ τοῦτο τὸ βουνό « je ne veux pas autre chose, seulement que tu me fasses monter cette montagne » (*ibid.*, 44). Le même trait se retrouve en albanais : *atá s kishnë tjetrë punë, po dilë è zijn ùdhëratë* « ils n'avaient pas d'autre besogne, mais allaient occuper les chemins » (P., 70), *s-kam jatrë gjë të të them, po vétëmë që më vdiq pëftëresha* « je n'ai pas autre chose à te dire, mais seulement que ma femme[2] est morte » (*Balkan-Archiv*, 2, 196). en bulgare : *ot tebe nejk'am drugo, sade da ne mi storiš nešto lošo* « je ne te demande pas autre chose, seulement que tu ne me fasses pas de mal » (Šapk., 222). *ništo drugo ne ti sakam, a samo riza-ta, ščo si brišiš obraz-ot* « je ne te demande pas autre chose, mais seulement la serviette avec laquelle tu t'essuies la figure » (*ibid.*, 130), en roumain : *la alt nu îndemnați pre copiii voștri, numai la cele care le sânt de stricăciune* « vous ne poussez pas vos enfants à autre chose, seulement à ce qui leur est pernicieux » (Zlatoust, *Mărgă-*

1. Pour les abréviations, voir la liste donnée p. 1.

2. Litt. « ma femme de prêtre » : c'est un prêtre qui parle. Un prêtre grec, bulgare ou roumain s'exprimerait de même (v. p. ex. Sadoveanu, Dureri 213; Šapk. 140; Pio 210).

ritare, cité par Tiktin, *Wb.*, 52), *nu de altă, dar să-mi încerc norocul* « pas pour autre chose, mais afin de tenter la fortune » (Creangă, 203). Les termes de politesse qui remplacent le pronom personnel se combinent, employés comme mots allocutoires, avec la deuxième personne du verbe. On dit en grec, par exemple, ἡ εὐγενεία σου ἠξεύρεις· ὅτι σὲ ἀγαπῶ « vous savez que je vous aime », litt. « votre Seigneurie savez », tout comme en albanais *kam umith që zoterote do më kujtótsh* « j'espère que votre Seigneurie vous souviendrez de moi », en bulgare *gospodstvo vi kakvo želajete ?* « que désirez votre Seigneurie ? », en roumain *unde te ai născut Dumnia-ta* « où votre Seigneurie êtes-vous né ? ». Une remarquable concordance dans le style de la narration est montrée par les cas suivants : gr. ἀνεβάνει ἀπάνου, καὶ τὶ νὰ ἰδῇ ! « il monte en haut et qu'est-ce qu'il voit ? », litt. « qu'est-ce qu'il va voir ? » (Politis, 471), alb. *si vanë në shtëpí të plákësë, sh të shijn ?* « quand ils arrivèrent à la maison de la vieille, qu'est-ce qu'ils vont voir ? » (P. 143), bulg. *orač-ot si o'šol ná-niva; koga, ščo dá-videt ?* « le laboureur s'en alla aux champs ; quand (il fut arrivé là), qu'est-ce qu'il va voir ? » (Šapk., 99), roum. *fetele întrară. Când colo, ce să vază ?* « les jeunes filles entrèrent ; quand (elles furent) là, qu'est-ce qu'elles vont voir ? » (Isp., 50). Pour l'abrègement de la proposition temporelle que présentent ces derniers exemples, cf. alb. *mur pušken e ģat e dul në prit-- kur tš me pa !* « il prit son long fusil et sortit se mettre à l'affût. Quand (il fut arrivé là), que voir ! » (Lamb., 125).

Rem. Il arrive parfois, bien entendu, que les traits qui sont communs aux langues balkaniques se trouvent aussi ailleurs. Les verbes signifiant « entrer » et « sortir » peuvent se combiner avec les adverbes « dedans » et « dehors » : gr. βγαίνω ὄξω, alb. *dal jashtë*, bulg. *izlizam văn*, roum. *a eşi afară* « sortir », gr. μπαίνω μέσα, alb. *hij mbërnda*, bulg. *vlězam vnătre*, roum. *a întra înlăuntru* « entrer ». Le français vulgaire connaît également la combinaison *sortir dehors*, qui se trouve aussi parfois en italien et en

espagnol : *uscir fuori, salir fuera.* Est-ce qu'il faut en conclure que la concordance des langues balkaniques sur ce point soit due au hasard ? Certainement pas. En voici d'autres exemples. Dans toutes les langues en question il est extrêmement fréquent de faire suivre le mot « comme » de la conjonction « et », par exemple gr. ἠχορεύγανε τὰ παιδιὰν του σὰν καὶ πρῶτα « ses enfants dansaient comme (aussi) auparavant » (Thumb, *Handb.*, 230), alb. *aÿ i upërgjegj përsëri ashtú si edhé më parë* « il lui répondit de nouveau comme (aussi) auparavant » (Mitk., 189), bulg. *štă otidă kakto i sekogi na kavene-to* « je me rendrai au café comme (aussi) ordinairement » (Cankov, 133), serbe *potok poteče vodom kao i pred* « la rivière se mit à couler comme (aussi) auparavant » (Vuk, 102), roum. *un bărbat tot aşa de frumos si de cuminte ca şi dânsa* « un homme tout aussi beau et intelligent qu'(aussi) elle » (Isp., 245), *stătu locului ca şi înlemnit* « il resta sur place comme pétrifié » (*Jbr.*, 3, 283). Cf. ital. *come,* fr. *comme* de *quomodo* + *et.* La préposition « de » s'emploie partout dans ces langues au sens de « depuis » : gr. ἀπὸ πέντε ἡμερῶν δὲν τὸ ἔφερε πλέον « elle ne le portait plus (sc. l'anneau) depuis cinq jours » (D., 303), alb. *rrinë nga dhjetë vjet në kurbét* « ils habitaient depuis dix ans à l'étranger » (Dozon, *Glossaire*, 59), bulg. *došle do eden han ot trï'eset četéreset godini zapusten ot 'aramii* « ils ont trouvé une auberge détruite par des brigands depuis trente ou quarante ans » (Šapk., 132), roum. *se luptau de nouă ani* « ils luttaient depuis neuf ans » (Isp., 19). Cf. ital. *da un anno,* etc. La préposition qui marque le moment de l'action sert aussi à désigner le temps écoulé : gr. σὲ κάμμιὰ 'βδομάδα τοῦ τὸ ξαναλέει « après une semaine il le lui dit de nouveau » (Pio, 93), alb. *në gjashtë muaj erdhi tshifuti* « après six mois vint le juif » (P., 27), bulg. *kobilite site dvanajset bea ždrebni i na godinata se oždrebia* « les douze juments étaient pleines et après un an (litt. l'année)

elles poulinèrent » (*Sb.*, 19, 16), roum. *la trei zile când veniră ursitoarele* « trois jours plus tard, quand arrivèrent les fées » (Isp., 101). Cf. v. ital. *a pochi giorni* « quelques jours plus tard » (Meyer-Lübke, *Gramm. d. langues romanes*, 3, § 451). Dans ce qui suit nous aurons plusieurs fois à traiter de cas analogues.

A côté des concordances qui embrassent toutes les langues balkaniques — excepté, la plupart du temps, le turc — il y en a qui sont limitées à quelques-unes d'entre elles, de même qu'il existe des rapports spéciaux d'une langue à une autre, comme par exemple entre le grec et l'aroumain, entre l'albanais et le roumain, entre le roumain et le bulgare, etc., et non seulement en ce qui concerne la syntaxe et la phraséologie, mais aussi parfois quant à la morphologie et à la phonétique.

Enfin, le lexique montre lui aussi à bien des égards une conformité remarquable, due surtout aux très nombreux mots de provenance grecque et turque répandus par toute la péninsule, et qui rappelle en quelque sorte l'empreinte d'unité donnée aux langues de l'Europe occidentale par les emprunts faits au latin.

C'est le slaviste Kopitar qui le premier a signalé ces faits linguistiques. Dans les *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, vol. 46 (1829), p. 86, il s'exprime ainsi : « So dass also... nördlich der Donau, in der Bukovina, Moldau und Walachey, Siebenbürgen, Ungarn, ferner, jenseits der Donau, in der eigentlichen Bulgarey, dann in der ganzen Alpenkette des Hämus, in der ausgedehntesten alten Bedeutung dieses Gebirges, von einen Meere zum anderen, in den Gebirgen Mazedoniens, im Pindus und durch ganz Albanien nur eine Sprach*form* herrscht, aber mit dreyerlei Sprach*materie*. » Comme on le voit, il ne mentionne pas le grec. Dans son livre *Die Sprachen Europas* (1850, p. 143), Schleicher dit la même chose en ces termes bien caractéristiques de sa manière de voir : « Es ist eine bemerkenswerte Erscheinung, dass um die untere Donau und weiter nach Südwesten sich eine Gruppe aneinandergren-

zender Sprachen zusammengefunden hat, die bei stammhafter Verschiedenheit nur darin übereinstimmen, dass sie die verdorbensten ihrer Familien sind ». Mais c'est seulement Fr. Miklosich qui a examiné les choses de plus près. Dans son mémoire « Die slavischen Elemente im Rumunischen » (*Denkschr. der Wiener Akad. Phil.-hist. Cl.*, vol. 12), il donne un aperçu des plus remarquables particularités communes au roumain, au bulgare, à l'albanais et au grec, particularités qu'il désigne comme « l'élément autochtone ». Les traits dont il s'occupe et qui, selon lui, seraient à l'origine étrangers à ces langues et seulement explicables par l'influence de langues aujourd'hui disparues, l'illyrien ou le thrace, sont les suivants : 1° formation du futur à l'aide du verbe « vouloir » en serbe, bulgare, roumain, albanais du Sud et grec (p. ex. roum. *voiu scrie* « j'écrirai », serbe *ću pisati* ou *pisa-ću*, bulg. *pisa štă* ou ordinairement *šte pišă* comme en albanais *do* (*të*) *shkruaj*, en grec θὰ γράφω — v. plus bas) ; 2° absence de l'infinitif (v. plus haut, p. 7-8) ; 3° une seule forme pour le génitif et le datif (en roumain *moşului*, de *moş* « vieillard », est génitif dans la combinaison *casa moşului* « la maison du vieillard », mais datif dans (*îi*) *a spus-o moşului* « il l'a dit au vieillard » ; de même en bulgare *kăštata na starikăt* et (*mu*) *reče na starikăt*, en albanais *shtëpia e plakut* et *ja tha plakut*, en grec τὸ σπίτι τοῦ γέροντα et τὸ εἶπε τοῦ γέροντα) ; 4° place de l'article défini derrière le substantif en roumain, bulgare et albanais (v. les exemples précédents) ; 5° fréquence du son *ă*[1] dans ces trois langues et spécialement alternance entre *a* dans les syllabes fortes et *ă* dans les syllabes faibles en bulgare et en roumain (p. ex. alb. *pëlqéj*, roum. *plăcea* de lat. *placere*, roum. *cal* « cheval » — *călare* « à cheval » (alb. *kalúar*), bulg. *slab* « faible »,

1. C'est sa notation en roumain, employée ici aussi dans la transcription des mots bulgares. Dans les mots albanais il est noté par *ë* (ɛ dans les textes de G. Meyer et de M. Pedersen). Il rappelle l'*a* portugais de *cama* et un peu aussi la prononciation de *e* final en allemand, mais il a un caractère spécial qu'on n'a pas encore réussi à définir d'une manière satisfaisante.

fém. *slabă*, avec l'article *slabătă*; pour le bulgare, cette alternance est toutefois restreinte aux parlers de l'Est); 6° *m* et *n* syllabiques à l'initiale en albanais et en roumain (p. ex. alb. *mbret* « roi », roum. *împărat* de *imperator*, alb. *ndreq* « arranger », roum. *îndrepta* « améliorer »), mouillement et chute de *l* devant *i* en roumain et en albanais (roum. *cal* « cheval », pl. *cai*, alb. *kal- kuaj*); 7° altération de *n* en *r* ou vice versa en albanais et en roumain (roum. *fereastră* de *fenestra*, *cunună* de *corona*, alb. *kërp* de *cānnabis*), de *l* en *r* en bulgare (rarement), en roumain, en grec et en albanais, de *o* en *u* dans les syllabes faibles en bulgare, en roumain et en albanais et de *ea* en *e* devant *i* en bulgare et en roumain; 8° différentes particularités syntaxiques (Miklosich perd ici de vue que plusieurs des traits déjà signalés relèvent de la syntaxe): *a.* emploi simultané d'un pronom personnel conjoint et d'un pronom non-conjoint (bulg. *mene mi se struva*, gr. ἐμένα μὲ φαίνεται « il me paraît », alb. *mëmma më qërtón mua*, roum. *mama mă ceartă pe mine* « ma mère me gronde »); *b.* formation des noms de nombre 11-19 à l'aide d'une préposition au sens de « sur » en albanais et en roumain (roum. *unsprezece*, alb. *një mbë dhjetë* « onze »), bien que cette formation se retrouve dans toutes les langues slaves[1].

L'opinion de Miklosich, selon laquelle nous aurions affaire dans tous les cas, ou du moins dans la plupart, à l'influence d'un ancien substrat qu'il identifiait avec les ancêtres des Albanais, fut acceptée par Schuchardt dans *Vokalismus des Vulgärlateins*, vol. 3 (1868), p. 49, tandis que Miklosich lui-même modifiait plus tard en partie sa manière de voir. Schuchardt compléta la liste dressée par Miklosich en ajoutant quelques autres traits qui lui semblaient de même nature, ainsi l'altération de lat. *ct* en *pt* en roumain, en *ft* en albanais (roum. *luptă*, alb. *luftë* de *lucta*) et la concordance curieuse entre roum. *am* « j'ai », qui ne

1. Pour des raisons pratiques, nous avons un peu modifié les exemples donnés par Miklosich.

s'explique pas directement par lat. *habeo*, et alb. *kam*.

On ne peut pourtant pas dire que les problèmes qui se rattachent à l'explication de tous ces faits aient formé l'objet principal des études consacrées depuis lors aux langues balkaniques. L'attention s'est portée de préférence sur les mots d'emprunt qui ont passé d'une langue à l'autre. Miklosich lui-même a publié des travaux fondamentaux à cet égard, suivi plus tard par G. Meyer et d'autres. En même temps l'étude spéciale de chacune des langues en question a fait tellement de progrès que bien des choses se dessinent plus clairement qu'il y a seulement une trentaine d'années. Il suffira de rappeler comment les recherches de M. Weigand sur l'aroumain et sur les dialectes roumains ont élargi nos connaissances du roumain et comment l'histoire de l'albanais a été élucidée sur des points essentiels, sur les traces de G. Meyer, par les recherches fondamentales dues à M. Holger Pedersen et après lui notamment à M. Jokl. Vers la fin du siècle passé, l'Académie de Vienne entreprit une vaste exploration des langues et des choses balkaniques. Interrompues pendant la grande guerre, les *Schriften der Balkankommission* ont été reprises ces dernières années et comptent une série considérable de monographies très importantes sur différentes langues balkaniques. Le nombre de ceux qui s'occupent de ces recherches va toujours augmentant, et dernièrement il s'est fondé, par les soins de M. Weigand, une revue spéciale consacrée à leur étude (*Balkan-Archiv*, 4 vol. parus à Leipzig depuis 1925). Néanmoins il reste énormément à faire. Le lexique des langues est encore insuffisamment connu, notamment pour ce qui concerne les dialectes, et celui qui, sans avoir fait lui-même des observations, désire poursuivre un détail grammatical quelconque à travers ces langues, ne trouvera pas de grammaires assez complètes pour l'informer d'une façon sûre et rapide. La linguistique balkanique ne s'étant pas constituée à la suite de recherches faites en vue d'éclairer leurs rapports réciproques[1], mais comme le résultat

1. Les seules études d'ensemble, embrassant toutes les langues en question, sont notre thèse *Rumænske studier* (Copenhague, 1900, par-

d'études spéciales de plus en plus convergentes, il s'ensuit que le tableau qu'on pourra faire de ces rapports ne saurait être tout à fait complet. D'un autre côté, les connaissances acquises sont suffisamment sûres pour qu'il ne risque pas d'être mal dessiné dans ses traits essentiels. Tracer ces derniers aussi clairement que possible, tel est le but des pages qu'on va lire. Il nous a paru le plus expédient de traiter les mots d'emprunt à part, bien qu'il ne puisse s'agir que d'une esquisse rapide et incomplète. Dans la plupart des cas on peut décider avec plus de sûreté de la provenance d'un mot d'emprunt que de celle de tel phénomène d'ordre syntaxique. L'examen des mots d'emprunt des langues balkaniques donnera donc la mesure de l'action qu'elles ont exercée les unes sur les autres et servira en quelque sorte de base pour juger des influences non-lexicales. Dans ce qui suit nous allons donc examiner d'abord (Chapitre II) les mots que les langues balkaniques actuelles se sont empruntés les unes aux autres ou ont reçu du dehors, et ceux qu'elles ont pu hériter de langues aujourd'hui disparues. Puis nous parlerons (Chapitre III) des concordances grammaticales et autres qui les relient deux à deux et enfin (Chapitre IV) des particularités qui les embrassent toutes à la fois ou du moins que présentent la plupart d'entre elles.

tiellement traduite en allemand dans 9. *Jahresber. des rum. Inst. zu Leipzig*), et le traité sus-mentionné de M. Papahagi.

CHAPITRE II

LES MOTS D'EMPRUNT

1. Mots grecs. — Le territoire de la langue grecque occupe toute la partie méridionale de la péninsule balkanique. Il s'étend vers le Nord jusqu'à une ligne qui, partant de la pointe septentrionale de Corfou, va vers le Nord-Est jusqu'à une dizaine de kilomètres au Sud de la ville de Kastoria, de là un peu vers le Sud, se repliant bientôt vers le Nord jusqu'à la ville de Veria pour gagner ensuite l'embouchure du Vardar dans le golfe de Salonique. Tandis que les environs de Salonique sont habités par des Bulgares, le grec réapparaît au Sud-Est de cette ville et occupe toute la Chalcidique et de grandes parties du littoral de la mer Égée jusque vers Constantinople. Autrefois le grec a eu une extension plus grande vers le Nord. Non seulement nous savons que la Macédoine fut grécisée dans l'antiquité — du moins de telle façon que le grec fut la langue officielle, même si le macédonien a pu se conserver plus ou moins longtemps comme langue populaire — mais des inscriptions, des trouvailles de monnaies, etc., montrent la présence de la langue grecque, pendant les premiers siècles de notre ère, dans des parties considérables de la Bulgarie et de la Yougoslavie actuelles. Dans un traité célèbre[1], Jireček a essayé de fixer la limite entre le grec et la partie romanisée de la péninsule à cette époque. Selon lui elle allait de Lissus (Alessio), situé un peu au Nord de Scutari, vers le Nord-Est par Prizren, puis entre Naissus (Nis) et Serdica

1. Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters (*Denkschr. der Wiener Akad., Phil.-hist. Cl.*, vol. 48, Wien, 1902).

(Sofia) pour se continuer de là vers l'Est le long du versant nord de l'Hémus (les monts Balkans). Les inscriptions trouvées dans la ville de Vratsa et dans la ville de Nikjup près de Tărnovo, sont pour la plupart grecques, tandis que celles qui ont été trouvées sur la rive du Danube sont presque toutes latines[1]. Il faut pourtant se rendre compte que la présence d'inscriptions grecques n'indique pas forcément une population grecque compacte. Se servant des noms de lieu mentionnés par Procope dans son livre *De aedificatione* (VI^e siècle), M. G. Schütte[2] arrive à un résultat essentiellement différent et soutient que l'élément grec n'a jamais beaucoup dépassé le territoire actuel, les noms de lieu donnés par Procope montrant la romanisation de toute la Serbie et la Bulgarie, de la plaine de Kossovo et de l'intérieur de la Macédoine jusqu'au lac d'Ochrida, et partiellement même plus avant vers le Sud. Mais on se demande s'il est permis de tant conclure des indications de Procope, qui ne nous semblent indiquer qu'une certaine infiltration d'éléments romans dans le territoire grec, attestée d'ailleurs par les inscriptions.

Quoi qu'il en soit, l'extension plus ou moins grande du grec ne présente qu'un intérêt secondaire pour les questions qui vont nous occuper ici. Ce qui est capital, c'est que l'élément grec subsiste dans les Balkans depuis des temps immémoriaux et que malgré toutes les décadences, il n'a pas cessé d'être porteur d'une civilisation supérieure à celle de ses voisins. Cette civilisation, qui avait pour centre d'irradiation Byzance, a fortement agi sur les peuples voisins, surtout par l'organisation de l'église grecque, qui jusque dans les temps modernes a su faire des populations si différentes des Balkans une unité consciente chrétienne par opposition aux Turcs envahisseurs.

Le résultat en est d'abord que la langue grecque a sin-

1. Pour plus de détails, voir les précisions données par M. D. Scheludko, dans *Balkan-Archiv*, 3, 255 et suiv.

2. Ueber die alte politische Geographie der nicht-klassischen Völker Europas, dans *Indogerm. Forschungen* 15, 211-336, notamment 298-99.

gulièrement empreint le lexique des autres langues balkaniques. Une foule de mots grecs se trouvent à peu près également répandus en albanais, en bulgare, en serbe, en roumain et parfois même en turc. Les exemples que voici ne forment qu'une faible partie d'une liste qu'on pourrait dresser des mots grecs communs aux autres langues :

ἀργάτης (v. gr. ἐργάτης) « ouvrier » — alb. *argát* (*ergát*), bulg. *argát*(*in*), serbe *argatin*, roum. *argát*.

διάσκαλος « maître d'école » — alb. *dhaskál*, bulg. *daskal*, serb. *dascal*, roum. *dascăl*.

δάφνη « laurier » — alb. *dháfën* (*dafinë*), bulg. *dafina*, serbe *dafina*, roum. *dáfin*.

δρόμος « chemin » — alb. *drum* (*dhrom*), bulg. *drum*, serbe *drum*, roum. *drum*.

καλύβα (v. gr. καλύβη) « cabane » — alb. *kalive*, bulg. *koliba*, serbe *koliba*, roum. *colibă*, turc *kaliba*, *koliba*.

κάματος « fatigue, travail » — alb. *kamatë*, *gamatë* intérêts, v. bulg., bulg. *kamato* dette, serbe *kamata* intérêts, roum. *cămătă* usure.

καράβι « navire » — alb. *karáf*, bulg. *kórab*, v. bulg. *korabĭ*, *korabĭ*, serbe *korabalj*, roum. *corabie*.

κεραμίδα « tuile » — alb. *qeramidhe*, bulg. *keramida*, *garamida*, serbe *ćeramida*, roum. *cărămidă*, turc *k'eremit*.

κρεββάτι « lit » — alb. *krevét*, bulg. *krevát*, serbe *krevet*, roum. (mold.) *crevát*, turc *karavat*, *kerevet*.

ποτήρι « verre » — alb. *potír*, bulg. *potír*, serbe *putir*, roum. *potir*.

σύνορον « limite, frontière » — alb. *sinuar*, *sinor*, bulg. *sinor*, serbe *sinor*, aroum. *sinur*, turc *sinor*.

σταφίδα « raisin sec » — alb. *stafidhe*, bulg. *stafida*, roum. *stafidă*, aroum. *stafiță*.

τριαντάφυλλον « rose » — alb. *trëndafil*, *trandafil*, bulg. *trandáfil*, serbe *trandovilje*, roum. *trandafir*.

ζωγράφος « peintre » — alb. *zográf*, bulg. *zográf* peintre d'église, roum. *zugráf*.

Les mots cités sont tous des substantifs, mais il y en a de toutes sortes et notamment un nombre considérable de

verbes. Beaucoup de ceux-ci présentent le thème de l'aoriste grec, ce qui s'explique par le fait que le subjonctif de l'aoriste joue un grand rôle en grec comme présent perfectif et s'emploie en nombre de cas où on se sert en d'autres langues de l'infinitif. Du verbe κεντῶ, par exemple, on forme le futur indéterminé θὰ κεντῶ « je broderai », mais la forme la plus fréquente est celle du futur perfectif : θὰ κεντήσω « je vais broder », et c'est cette dernière forme qui est à la base de alb. *qendis*, roum. *chindisi*[1]. Dans ses Albanesische Forschungen III (*Denkschriften der Wiener Akad.*, XX, 1871, p. 315 et suiv.), Miklosich a réuni la plupart de ces formations, dont nous citerons comme exemples :

κυβερνῶ, aor. ἐκυβέρνησα « gouverner » — alb. *qivërris*, roum. *chivernisi*.

λείπω, aor. ἔλειψα « manquer » — alb. *lipsem*, bulg. *lipsam*, serb. *lipsati*, roum. *lipsi*.

παιδεύω, aor. ἐπαίδευσα « instruire, châtier » — alb. (Calabre) *pedheps* corriger, bulg. *pedépsvam* punir, serbe *pedepsati*, roum. *pedepsi*.

σώνω, aor. ἔσωσα « atteindre, arriver » — alb. *sos*, bulg. *sósvam* suffire, roum. *sosi* arriver.

En roumain, les verbes de cette catégorie sont assimilés aux autres verbes pour ce qui est de l'accent : *pedepsi*, prés. *pedepsésc* avec l'accentuation par exemple de *vorbi* « parler », prés. *vorbesc*. En bulgare et en albanais, au contraire, ils présentent l'accent sur la syllabe qui le porte en grec à l'aoriste du subjonctif : ἐπαίδεψα — νὰ παιδέψω : bulg. *pedépsvam*, ἐκυβέρνησα — νὰ κυβερνήσω : alb. *qivërris*. En bulgare il s'est dégagé de ces verbes un suffixe verbal en *-s* qui s'emploie dans nombre de verbes d'origine bulgare[2].

Parmi les autres mots grecs qui ont pris une grande

1. Le même procédé s'observe dans quelques verbes empruntés par le latin au grec. *Campsare*, qui se trouve déjà dans Ennius et qui est fréquent en latin vulgaire (ital. *cansare*), remonte à κάμψαι de κάμπτειν. Pour d'autres cas comme *malaxare*, *caraxare*, voir Schulze, *Zs. f. vergl. Sprachf.*, 43, 187.

2. Une riche collection en est donnée par Matov dans ses Gräčko-bălgarski studii (*Sbornik za narodni umotvorenija*, IX (1893), p. 27 et suiv.). Cf. plus bas, p. 90.

extension dans les langues balkaniques, on pourra encore citer l'interjection μωρέ, fém. μωρή, à l'origine vocatif de μωρός « sot, fou », comme l'a démontré M. Hatzidakis (*Byzant. Zeitschr.*, IV, 412 et suiv.). Elle se trouve en albanais sous la forme *moré, mre* en parlant aux hommes, *mori, mojë* en parlant aux femmes, en bulgare *moré* et *mori, mari*, en serbe *mòre* et en roumain *măre, mări, măi, mă*. Aux formes grecques ἀρέ, ἀρή correspondent en bulgare macédonien *ore, ori* ; *ore* se trouve aussi en albanais. Enfin la forme contractée βρέ, μπρέ existe dans toutes les langues citées et en turc.

Il va sans dire que les langues qui sont en contact direct avec le grec contiennent le plus grand nombre de mots grecs. L'albanais et l'aroumain notamment en fourmillent. Tels sont par exemple παράθυρον « fenêtre » : bulg. *parátir*, παραθύρι : alb. *parathír*, aroum. *paraθíri* ; νησί « île » : alb. *nisí*, aroum. *nisie* ; σχολή « école » : alb. *skolí*, aroum. *sculie*, σχολεῖον, σχολειό : alb. *shkoló*, aroum. *sculió*, bulg. macéd. *skoljó*[1] ; βασιλειάς « roi » : alb. *basilé* (Hydra), aroum. *văsiliă* ; ἀρέσκω « plaire » : bulg. *aresvam*, aroum. *arăsescu* ; ἀπεικάζω « comprendre, conjecturer » : alb. *apikás*, aroum. *ak'icăsescu* ; ἀποφασίζω « se décider » : alb. *apofasis* ; κομμάτι « morceau » : aroum. et méglén. *cumat*, bulg. et serbe *komat*, etc.

Si on regarde de plus près les mots d'emprunt grecs, on voit aisément qu'il s'agit et d'emprunts oraux et d'emprunts plus ou moins littéraires. A cette dernière catégorie appartiennent surtout nombre de mots ecclésiastiques, comme par exemple :

ἁγίασμα « sanctification, eau bénite » — v. bulg. *agiazma*, bulg. *agiázma, ajazma*, alb. *ajázmë*, roum. *aghiazmă*.

ἀκάθιστος « hymne à la Vierge » — v. bulg. *akatistŭ*, bulg. *akátist*, serbe *akatist*, roum. *acátist*.

ἀναφορά « pain bénit » — v. bulg. *anafora, nafora*, bulg. *náfora*, serbe *napora, navora*, alb. *naforë*, roum. *(a)náforă*.

1. Par contre, alb. *shkollë* de vénit. *scola*.

ἀφορίζω « maudire » — v. bulg. *afurisati, aforesovati*, bulg. *aforésvam*, roum. *afurisì*.

εἰκόνα « icône » — v. bulg. *ikona*, bulg. *ikóna*, alb. *ikonë*, roum. *icoană*.

λειτουργία « messe » — bulg. *liturgija*, roum. *liturghie*, alb. du Sud *liturgji* (mais alb. du Nord *meshë* de lat. *missa*).

καλόγερος « moine » — v. bulg. *kalogerŭ, kalugerŭ*, bulg. *kalúger*, serbe *kalúger*, roum. *călugăr*, alb. *kallojér, kllogjër*.

ἡγούμενος « prieur » — v. bulg. *igumenŭ*, bulg. *igumen*, serbe *igumen, iguman*, roum. *igúmen*, alb. *igumén, gumén* (< γούμενος).

A côté des multiples noms de mois de formation populaire, les noms latins se trouvent dans la plupart des langues sous des formes qui dénotent clairement qu'ils ont passé par le grec. Par exemple v. bulg. *genari*, v. roum. *ghenar(ie)* remontent à Γενάριος, qui est attesté dès le 1er siècle de notre ère, tandis que v. bulg. *ijanuarij*, bulg. *januari*, roum. *ianuarie* viennent de la forme plus littéraire Ἰανουάριος; bulg. *ávgust*, roum. *áugust, ágost* représentent gr. Αὔγουστος, Ἄγοστος (par contre serbe *àgost* de ital. *agosto*).

Cela mènerait trop loin d'examiner de plus près les mots grecs quant aux choses et aux idées qu'ils désignent. Des exemples cités et de ceux qui seront notés plus loin, il résultera qu'ils représentent tous les domaines de la vie matérielle et morale. Dans les langues qui sont en contact direct avec le grec, en albanais, bulgare et aroumain, on trouve aussi empruntés des mots dits grammaticaux, par exemple ἀνάμεσα « au milieu » : alb. *anámesa*, aroum. *anámisa*; ἀντίς « au lieu de » : alb. *andís*; ἤ « ou » : alb. *i*, aroum. *ì*; ὄντα(ς) « quand » : aroum. *anda*; ὅτι « que » : bulg. *oti, otu*; τὸν ἴδιον « le même » (acc.) : alb. *toidhjo fjal* « le même mot », *toidhjo punë* « la même chose »; παρά « trop » : aroum. *para bun* « trop bon ». Dans les textes aroumains de M. Weigand se trouve la combinaison *de pasa seară* « tous les soirs » (*Ar.*, II, 120, 1), où *pasa* est

la forme indéclinable πάσα, qui est fréquente en moyen grec, mais qui ne semble subsister aujourd'hui que dans les îles (v. Dieterich. *Sporaden*, 119). En bulgare, *kata* peut s'employer pour *vsĕki* « chaque » : *kata den* « chaque jour », *kata mesec* « chaque mois ». C'est le grec κατα dans κατὰ μῆνα « par mois », qui a été compris de bonne heure comme « chaque mois » (cf. esp. *cada dia*, etc.). La forme grecque moderne du mot dans cet emploi est κάθε : κάθε μέρα, et c'est celle-ci qu'on trouve en aroumain : *kaθe dzua* « chaque jour », et en albanais : *kathe mbrëma* « chaque soir »[1]. On peut présumer qu'elle a ici supprimé un *kata* antérieur.

Dans les cas où un mot grec est répandu dans toutes les autres langues balkaniques, la forme montrera bien souvent qu'il ne s'agit pas d'une influence exercée simultanément sur elles par le grec, mais que le mot a passé d'une langue dans l'autre. Comme il faut s'y attendre d'avance, le bulgare aura très souvent servi d'intermédiaire entre le grec et le roumain. Roum. *colibă* et *corabie* ne peuvent pas, comme alb. *kalive* et *karaf*, venir directement de καλύβα et καράβι, qui auraient donné **călivă* et **cărave*, mais doivent être empruntés à bulg. *koliba* et *korab* (v. bulg. *korabĭ*), dont l'*o* pour *a* est normal. Roum. *aghiazmă*, de même que méglén. *ghiasmă*, rend v. bulg. *agiazma*, qui à son tour rend lettre pour lettre gr. ἁγίασμα, tandis que alb. *ajazmë* correspond à la prononciation grecque moderne. Il y a aussi des cas où un mot grec a passé en roumain par l'albanais, par exemple *mătrăgună* « mandragore » de alb. *matërgonë*, de μανδραγόρα (v. Jokl, *Indog. Forsch.*, 44, 51).

Assez souvent, c'est le turc qui a servi d'intermédiaire entre le grec et les autres langues. Ainsi p. ex. κελλάρι « cellier, cave » a passé en turc comme *kilér*, d'où roum. *chilér* (à côté de *chelár*), bulg. *kilér* (à côté de *kelár*) ;

1. La forme κάθε s'est développée dans la combinaison καθεῖς, καθένας (pour κατ'εἷς), rendue en latin vulgaire par *catunus* (v. fr. *chaun*, v. ital. *cad(a)uno*, etc.), qui, par conséquent, n'est pas immédiatement comparable à esp. *cada dia*.

φανάρι « lanterne, fanal » est devenu en turc *fenér*, d'où alb. et bulg. *fenér*, serbe *fenjer*, aroum. *fenere*, tandis que bulg. *fanar*, roum. *fanar*, *fânar* remontent directement au grec ; θεμέλιον « fondement, base » a donné en v. bulg. *temelĭ*, d'où roum. *temeiu*, serbe *temelj* (qui a passé en albanais comme *temel'*), tandis que le bulgare a la forme *temel* du turc *temel* et que alb. *themél*, aroum. *θemel'u* sont directement empruntés au grec ; κύμινον « cumin » a passé en turc comme *kimjón*, d'où roum. *chimión*, bulg. *kimión*, alb. du Nord *kimjón*, tandis que alb. *k'imino* est un emprunt récent fait directement au grec et que v. bulg. *kjuminŭ* est d'ancienne date et présente la substitution de l'ancien ѹ par *iu* ; le roumain offre aussi les formes *chimen*, qui correspond à bulg. *kimen* « berce », et *chimin* emprunté à russe *tmin*[1].

On aura remarqué que dans beaucoup de cas les formes de l'aroumain et de l'albanais sont les plus rapprochées du mot grec en question : roum. *dascăl*, bulg. et serbe *daskal*, mais alb. *dhaskál*, aroum. *ðaskal* avec ð (c.-à-d. *d* ouvert) comme en grec moderne ; de même roum. *aguridă*, bulg. *agorida*, mais aroum. *aγuriðă* de ἀγουρίδα « verjus », roum. *casc*, mais aroum. *hascu* de χάσκω « bâiller ». Cela n'indique pas forcément qu'il s'agisse d'emprunts récents. Il se peut aussi que, même d'ancienne date, ils aient été rajeunis par le contact assidu avec le grec. A noter aussi que nombre de divergences s'expliquent par la présence de formes différentes en grec. On a vu plus haut que p. ex. bulg. *parátir* vient de παράθυρον, mais alb. *parathír*, aroum. *paraθiri* de παραθύρι ; de même roum. *farmec* « enchantement » de φάρμακον, mais alb. *farmák* « poison », aroum. *fărmác*, bulg. *farmák*, de φαρμάκι.

Tous ces faits sont loin d'avoir été assez étudiés dans le

1. « Opium » s'appelle en alb., bulg. et roum. *afjón*, qui vient de ἀφιόνι. Ce mot vient de turc *afjun*, persan *afjūn*, emprunté à son tour, par l'intermédiaire de l'arabe, à v. gr. ὄπιον. Pareillement, beaucoup de mots d'emprunt grecs dans les langues orientales sont retournés au grec par l'intermédiaire du turc, voir A. Meidhof, Rückwanderer aus den islamitischen Sprachen im Neugriechischen, dans *Glotta*, 10, 1-22.

détail, de même qu'une étude d'ensemble sur l'extension des mots d'emprunt grecs dans les autres langues balkaniques fait encore défaut.

Toute une série de problèmes se rattache aussi à la question de savoir l'âge des différents emprunts, question d'une importance capitale. Pour le bulgare et le serbe, nous possédons un *terminus a quo :* il est évident que l'influence grecque n'a pu s'exercer avant l'invasion des Slaves dans les Balkans. On est aujourd'hui généralement d'accord pour fixer cette invasion au commencement du VI^e^ siècle, tout en admettant la possibilité de quelques incursions éparses avant cette époque (cf. Niederle, *Manuel de l'Antiquité slave,* I, 59 et suiv.) Les plus anciens textes slaves, dont les manuscrits remontent aux X^e^-XI^e^ siècles, présentent déjà de nombreuses traces de l'influence du grec, en premier lieu en ce qui concerne le vocabulaire ecclésiastique, mais aussi à bien d'autres égards[1]. Pareillement les mots grecs du turc osmanli ne sauraient remonter plus haut que le milieu du XIV^e^ siècle, époque où les Osmanlis ont pris pied dans les Balkans. En tout cas rien n'indique, à notre connaissance, qu'ils aient été influencés par le grec pendant leur séjour en Asie mineure, bien

1. Une riche collection de mots grecs passés en v. bulgare, ou pour mieux dire en v. slave, est donnée par M. Vasmer dans ses Grekoslavjanskie etjudy, II (dans *Izvěstija otdělenija russkago jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademii Naukъ,* XII, 1907. p. 198-287). Pages 200 et suiv., il donne un aperçu des catégories représentées par ces mots : 1° noms de plantes, 2° noms d'animaux, 3° minéraux, 4° l'homme, 5° parties du corps, 6° la nature, 7° la maison ; p. 216-217, leur chronologie relative : 1° mots appartenant au slave commun, 2° mots empruntés avant la conversion des Slaves au christianisme, 3° mots datant de l'époque chrétienne. Dans un travail postérieur, il a traité les mots grecs du russe, dont beaucoup sont identiques à ceux qui se trouvent en bulgare et en serbe (Greko-slavjanskie etjudy. III, Grečeskija zaimstvovanija vъ russkomъ jazykě, dans *Sbornik otdělenija russkago jazyka i slovesnosti Imp. Akad. Naukъ,* LXXXVI, 1909). — Pour ce qui est des quelques mots appartenant au slave commun, il ne faut pas entendre par là des mots reçus à l'époque de l'unité slave, mais seulement des mots qui se sont répandus dans toutes les langues slaves (p. ex. *korabli* et *koliba*). Voir sur ce sujet les remarques judicieuses de M. Romansky : Slave commun et grec ancien, dans la *Rev. des Études slaves,* 2, 47-55.

que, naturellement, la possibilité en subsiste. Pour le roumain et l'albanais, de pareils points d'appui font défaut. Comme ces deux langues ne nous sont connues que sous leur forme moderne, les plus anciens textes ne remontant pas plus haut que le XV^e^ ou le XVI^e^ siècle, il ne reste qu'à trouver, si possible, des critères tirés des sons et des formes des mots d'emprunt. Mais ce n'est pas là chose facile, car l'évolution qui a fait du grec ancien le néo-grec s'est effectuée de très bonne heure, peut-être même avant l'époque où nous avons des langues romanes distinctes au lieu du latin. Du moins plusieurs changements phonétiques marquants remontent très haut, si bien qu'un mot grec, dans certains cas, peut être « néo-grec » dès le début de notre ère.

On s'attendrait à trouver des mots grecs anciens en albanais, si cette langue, comme on l'a cru, continue celle des anciens Illyriens. Or, ce qui reste de traces de l'influence du grec remontant à l'antiquité est tellement peu de chose que G. Meyer a pu, dans le temps, prétendre qu'il n'en existait pas du tout (v. Alb. Studien, 2, 292 et 4, 45), tandis que Bugge admettait l'existence d'un tout petit nombre de mots grecs anciens (v. Bezzenbergers Beiträge, 18, 188). En 1909, la question fut soumise à un examen soigneux par Thumb dans son mémoire « Altgriechische Elemente im Albanesischen » (*Indogerm. Forsch.*, 26, 1-20). Partant du fait que la structure phonétique des mots grecs en albanais permet dans plusieurs cas de décider s'ils sont récents ou non, il pose certains critères qui servent à distinguer entre une couche récente ou relativement récente et une couche plus ou moins ancienne. De plus, il fait entrer en ligne de compte les faits de géographie linguistique : les mots qui ne se trouvent qu'en tosque (albanais du Sud) sont d'une façon générale de date récente ; les mots qui se trouvent aussi dans les dialectes albanais de l'Italie doivent être antérieurs à l'émigration des Albanais aux XV^e^-XVI^e^ siècles. De cette manière il réussit à dégager un certain nombre de mots qui doivent être relativement vieux, mais ce nombre n'est pas très grand, sa liste ne comprenant que vingt et quelques mots dont plusieurs ne sont pas tout à fait

sûrs. Et s'il paraît certain qu'ils ont été empruntés avant le dixième siècle, il n'y en a que très peu qui remontent nécessairement au grec ancien proprement dit. Citons parmi ses exemples les suivants :

bretëk « grenouille », de βρόταχος, forme hellénistique de βάτραχος ; β rendu par *b* et non par *v* est signe d'un emprunt relativement ancien (cf. alb. calabrais *vrotac*, emprunté au dialecte grec de Calabre) ; le passage de *o* à *e* correspond au traitement de *o* dans les mots latins passés en albanais, par exemple *pemë* de *pomum* ; χ rendu par *k* témoigne de la prononciation *kh* du χ, ce qui nous ramène aussi à un époque assez ancienne (si on part de la forme βρόθακος, pareille remarque pour θ rendu par *t*).

drapër, alb. du Nord *drapën* « faucille » de δράπανον pour δρέπανον ; *dr* et non *dhr* doit être ancien (cf. *dhrom* de δρόμος, *dhropiqi* « hydropisie » de ὑδροπικία) et le passage de *n* en *r* correspond au traitement de *n* intervocalique des emprunts latins, par exemple *pëgërë* de *paganus*.

qërshí, « cerise, cerisier » de κερασία.

lakër, alb. du Nord *lakën* « légume » de λάχανον, avec *k* pour χ comme plus haut.

mókërë « meule » de μηχανή ou plutôt dorien μαχανά, avec passage de *ē* ou de *ā* en *o* comme dans les mots indigènes d'origine indo-européenne (*plot* « plein » = lat. *implētus*, *motrë* « sœur » = lat. *māter*), *k* pour χ et *r* de *n* comme plus haut ; la place de l'accent rappelle, il est vrai, lat. *machina* (de même que le sens est celui de ital. *macina*), mais si c'était là le mot emprunté, on s'attendrait à *k'* et la voyelle tonique serait *a* ; du reste la place de l'accent s'explique sans trop de difficulté, comme l'a remarqué Thumb lui-même.

pjepër, alb. du Nord *pjepën* « melon », de πέπονος.

shkarpë « menu bois », de σκάριφος, avec *p* de φ prononcé comme occlusive aspirée et avec *š* de *s*, passage qui ne se trouve généralement que dans les emprunts anciens de l'albanais.

shpellë « grotte », de σπήλαιον avec η rendu par *e*, avant son passage à *i* comme dans *spilé* de σπηλιά ; à noter aussi

ll, qui présuppose selon Thumb la prononciation de αι comme diphtongue.

La liste dressée par Thumb, et qui se distingue par le nombre assez grand de noms de plantes qu'elle contient, a été complétée par M. Jokl. Dans son livre « Linguistisch-kulturhistorische Untersuchugen aus dem Bereiche des Albanischen » (1929) il a montré (p. 207 et suiv.) que alb. *vodhë* « sorbier » est un emprunt ancien à grec σῆρη, devenu d'abord *oe* avec passage de *ie* en *e* comme dans les éléments indo-européens de l'albanais, puis *voe* comme par exemple *voj* « huile » de lat. *oleum*, et enfin *vodhë* par contraction de *oe* en *o* et addition du suffixe collectif *-dhë* qui se trouve dans plusieurs noms d'arbres. D'autres emprunts anciens ont été démontrés par lui dans son mémoire « Altmakedonisch-Griechisch-Albanisches (dans *Indog. Forsch.* 44, 13-70), mémoire important et qui enrichit singulièrement notre connaissance des éléments grecs de l'albanais, par exemple *shark* « sarcocarpe » de σάρξ, alb. du Nord *mangji*, *mengji*, « sorcellerie » de μάγγανον, avec le suffixe albanais *-i* (cf. roum. *a mângâià* « ensorceler ») ; tout dernièrement il a aussi rangé dans cette catégorie le mot *mollë* « pomme » de μᾶλον ou μῆλον (v. *Litteris* 4, 194).

Il faut donc reconnaître que l'albanais contient des mots grecs qui remontent assez haut, dans quelques cas, comme pour *mokërë* et *mollë*, jusqu'à l'antiquité proprement dite ; mais il faut aussi avouer que leur nombre est bien restreint par rapport à la grande masse des emprunts plus récents. Ceci peut tenir en partie à ce que nombre de mots grecs ont pu disparaître plus tard, remplacés par des mots empruntés à d'autres langues ; mais la raison principale semble bien être que les Albanais n'ont pas eu, dans ces temps reculés, de relations aussi étroites avec les Grecs que plus tard, en d'autres termes, que leur habitat a été, dans l'antiquité, autre que de nos jours. Sur cette question, voir plus bas.

Pour ce qui concerne les mots grecs du roumain, on a, à plusieurs reprises, essayé de faire le départ entre les emprunts anciens et récents. Une place à part est occupée

par les mots grecs qui furent introduits en roumain pendant l'époque dite des Fanariotes. De 1711 à 1821, les principautés de Moldavie et de Valachie furent gouvernées par des hospodars grecs, descendants des familles nobles qui après la prise de Constantinople étaient entrés au service des sultans turcs et habitaient dans cette ville le quartier du Fanar. Pendant leur domination, la langue et la civilisation grecques régnèrent seules dans les classes supérieures, dans l'administration, dans les tribunaux et dans l'église. Mais la plupart des mots grecs introduits de cette manière ne pénétrèrent pas dans le langage populaire et ont disparu aujourd'hui. Il en est ainsi de nombre de mots qui se trouvent dans les écrits des XVI^e^ et XVII^e^ siècles et qui sont dus à une influence littéraire. Pour ceux qui font partie intégrante du vocabulaire roumain, nous possédons un travail spécial de G. Murnu : « Studiu asupra elementului grec ante-fanariot în limba română » (Buc. 1894). Il donne une liste comprenant environ 200 mots et fait observer avec beaucoup de justesse que la plupart des emprunts grecs sont indirects et ont passé par le bulgare : *călugăr* vient de v. bulg. *kalugerŭ* qui rend καλόγερος, *ieftin* « à bon marché » de bulg. *eftin*, prononcé *ieftin*, de εὐθηνός (cf. en aroumain *eftin*), *horă* « danse » de bulg. *horó* (avec passage de *-o* en *-ă* comme dans *ciudă* « dépit » de *čudo* ; cf. plus bas 81, note 3) de χορός ou plutôt de l'acc. χορό(ν) (cf. v. bulg. *horŭ* qui montre le mot grec assimilé à la déclinaison des thèmes slaves en *-o*). Il s'occupe aussi de la chronologie des emprunts et constate avec raison qu'une minorité seulement sont d'ancienne date. Cette question a été examinée de plus près par M. Ov. Densusianu dans son excellente « Histoire de la Langue roumaine » I (1901), p. 199 et suiv., 357 et suiv. Au premier endroit il mentionne les mots grecs qui se trouvent déjà en latin vulgaire et qui ne sont qu'indirectement des emprunts grecs. Ce sont des mots comme *angelus*, *baptizare*, *blasphemare*, *pascha*, etc. Il va sans dire que la présence d'un mot grec dans plusieurs langues romanes n'atteste pas forcément qu'il ait appartenu au vocabulaire roman commun. Le mot grec χάσκειν « bâiller »

se trouve en roumain : *a căsca*, en sarde : *cascare* et dans le dérivé italien *cascaggine* « envie de dormir » ; on peut donc présumer que *cascare* remonte à la période du roman commun et qu'il a pu exister dans le latin balkanique, d'où est sorti le roumain (avec le dalmate et les mots latins de l'albanais, v. plus bas p. 51), mais cela ne se laisse pas démontrer. Dans d'autres cas on peut dire que pareille chose n'est guère vraisemblable. A l'appui de son opinion que δρόμος a pénétré de bonne heure en roman, M. Densusianu cite d'une inscription latine *dromus* au sens de « hippodrome » et pense que le sens de « chemin » s'est développé plus tard en roumain. Mais cette seule inscription ne prouve rien pour l'emploi général du mot en latin vulgaire, et *drum* ne peut pas être séparé de bulg. *drum*, v. bulg. *drumŭ* directement emprunté au grec. Pareillement il pose une forme **spanus* « sans barbe » comme appartenant au latin vulgaire à cause de sic. *spanu*, qui s'explique très bien comme emprunté aux dialectes grecs parlés dans l'Italie du Sud [1], tandis que roum. *spân*, v. bulg. *spanŭ* et alb. *spërk* doivent être empruntés directement à σπανός [2]. Ces deux mots appartiennent donc plutôt à la catégorie d'emprunts grecs dont parle M. Densusianu p. 357 et suiv. et qu'il regarde comme byzantins, c'est-à-dire reçus au plus tôt à partir du VI^e^ ou VII^e^ siècle, ce qui en gros doit être exact. Peu importe si pour cette période on parle de « latin balkanique » ou de « roumain primitif ». Il s'agit de mots

1. Cf. G. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, Genève, 1924 (Biblioteca dell' « Archivum romanicum », Sér. II, vol. VII), p. 150. Dans cet ouvrage de mérite, dont le résultat principal est que les dialectes grecs de l'Italie du Sud remontent à l'antiquité, contrairement à l'opinion jusqu'ici généralement reçue, l'auteur montre aussi l'influence qu'ils ont exercée sur les dialectes italiens environnants et dans certains cas bien au delà.

2. En bulgare moderne, le mot a été remplacé par turc *k'ose*, qui se trouve aussi en albanais concurremment avec *spanó* qui est un emprunt tout récent au grec. D'ailleurs la forme *spërk*, formée par l'addition du suffixe diminutif *-k*, est remarquable en ce que d'une part elle montre l'ancien passage de *n* à *r*, de l'autre *s* conservé tel quel, alors que dans tous les emprunts anciens il est devenu *š* (cf. Jokl, dans *Indog. Forsch.* 36, 106).

comme *ieftin*, *folos* « utilité » (ὄφελος), *a lipsi* « manquer » (λείπω, ἔλειψα), *a mirosi* « sentir » (μυρόω, ἐμύρωσα), *a părăsi* « quitter » (παρεάω, παρείασα), *proaspăt* « frais » (πρόσφατος), *prisos* « abondance » (περισσός)[1], etc. Un critère important d'emprunt ancien est la présence du mot en question dans tous les embranchements du roumain. C'est là le cas du mot *frică* « peur » de φρήκη « frisson, épouvante », aroum. et mégl. *frică*, istr. *frikę*. Le mot a aussi passé en albanais (*frikë*), où il doit être compté parmi les anciens emprunts grecs. Toutefois, à cause de la forte influence slave et italienne subie par l'istrien, il est rare qu'une concordance aussi parfaite puisse être établie. D'autre part il est évident que si un mot grec se trouve en istrien et seulement dans un ou deux des autres embranchements, c'est un indice qu'il remonte à l'époque du roumain commun, vu l'isolement de l'istrien, à moins qu'il ne puisse être question du serbe comme intermédiaire. Ainsi istr. *kutezọ* « oser » doit être, avec roum. *a cutezà*, aroum. *cutedzu*, un ancien emprunt à κοτσίζω (cf. aussi alb. *kudzój* de *kutëdzój*)[2], tandis que istr. *livọdę* « prairie » avec roum. *livadă*, aroum. *livaże*, mégl. *livădișți* « lieu où il y a des prairies » ne prouve rien, le mot se trouvant aussi en bulgare et en serbe : *livada* (λιβάδι). Il va sans dire que si un mot se trouve en roumain, aroumain et méglénite, mais pas en bulgare, cela doit aussi témoigner en faveur d'un emprunt ancien ; c'est le cas du mot *proaspăt*, mégl. *proaspăt*, aroum. *proaspit* (le deuxième *p*, qu'on a voulu expliquer par assimilation avec l'initiale, représente donc grec φ, de

1. D'une façon générale, la terminaison *-os* n'est conservée que si elle porte l'accent, s'assimilant alors à *-os* de lat. *-osus*. Cf. parmi les emprunts plus récents, *plicticos* « ennuyeux » (πληκτικός), *simandicos* « notable, considérable » (σημαντικός), en aroumain *fovăros* « terrible » (Arom. II, 86; φοβερός). Inaccentuée, elle ne se maintient que dans quelques cas spéciaux comme *protos* « premier en main » (πρῶτος ; cf. *rigă* « roi » de ῥῆγας, *fante* « valet » de φάντες, *spatie* « trèfle » de σπαθί, *cupă* « cœur » de κοῦπα) ou *tropos* « manière » (τρόπος). L'aroumain a *prot* et *trop*. Cf. en v. bulg. *kitosŭ* « baleine » comme forme littéraire à côté de *kitŭ* (κῆτος).

2. La présence du mot dans plusieurs dialectes italiens ne prouve pas qu'il s'agisse d'un mot reçu déjà en latin vulgaire.

même que le *p* de l'albanais *shkarpë* cité plus haut). Mais la plupart du temps le mot emprunté se trouve aussi en bulgare, en serbe ou en albanais, sans qu'il soit toujours possible de décider si on a affaire à un emprunt simultané ou s'il a passé plus tard d'une de ces langues en roumain.

Les mots grecs qui sont communs au roumain et à l'aroumain diffèrent assez souvent sous bien des rapports, comme on l'a déjà vu plus haut. Tandis que par exemple roum. *a mirosi* vient de μυρόω, ἐμύρωσά, probablement par l'intermédiaire de v. bulg. *mirosati*, aroum. *aĭurdzescu* représente μυρίζω, seul conservé en grec moderne. A l'intérieur de l'aroumain on peut aussi constater des différences d'ordre chronologique. Le mot *pizmă* « envie » de πεῖσμα doit être un emprunt récent par rapport à un mot comme *akĭicăsescu* « comprendre » de ἀπεικάζω avec changement de *pi* en *kĭi*.

On n'a pas manqué de chercher en roumain des emprunts grecs encore plus anciens.

Ainsi M. Philippide[1] a essayé d'expliquer une série de mots commençant par *ciu-* à l'aide de mots v. grecs commençant par κυ-, τυ-, γυ-, en partant du fait que le son [*y*] se trouve ordinairement rendu par *iu* dans les langues qui ne possèdent pas elles-mêmes ce son (russe *siurtuk* de fr. *surtout*, armén. *siumbolon* de gr. σύμβολον, *la ljun* comme prononciation anglaise de fr. *la lune*, etc.). En fait, on est généralement d'accord pour voir dans roum. *jur* (v. roum. *gur*) « circuit », le reflet de γῦρος prononcé [*gyros*], tandis que it. *giro* représente la prononciation postérieure par *i* ; et de même roum. *ciutură* « seau », avec it. *ciotola*, se laisse expliquer par **cytulus* pour **cotylus* de κότυλος. Mais on ne saurait dire que ses explications aient été généralement reçues. Tout dernièrement, dans un mémoire intitulé « Dacia română în oglinda inscripțiilor si limbei de astăzi. O icoană etnografică si culturală. I. Elementele grecești » (*Dacoromania*, 3, 393-516), M. Diculescu a

1. Dans *Bausteine zur rom. Philologie. Festgabe für Adolfo Mussafia*, Halle, 1905, p. 66 et suiv. Cf. aussi *Viața românească*, XVII, 38 et suiv. — Pour des tentatives antérieures dans le même sens, voir Șăineanu, *Istoria filologiei române* (Buc., 1892), p. 312.

pris à tâche de démontrer l'existence en masse de mots véritablement v. grecs en roumain. Il part du passage souvent cité d'Eutrope qui raconte que l'empereur Trajan colonisa la Dacie avec des gens ramassés de tout l'empire romain (*ex toto orbe romano*), par conséquent aussi des pays de langue grecque, et que les Grecs aient fourni un contingent très considérable à la colonisation, c'est ce qui ressort, selon lui, du fait que les inscriptions conservées présentent une foule de noms grecs et prouvent que des divinités grecques ont été adorées un peu partout au Nord du Danube dans les IIe et IIIe siècles de notre ère. A ces colons grecs et à leurs descendants il attribue plusieurs vingtaines de mots roumains qui étaient jusqu'ici restés inexpliqués ou expliqués autrement. Malheureusement, il n'obtient ce résultat très intéressant qu'en opérant sur une grande échelle avec des formes dialectales v. grecques, ioniennes, doriennes et éoliennes, à côté des formes générales de la κοινή, et en faisant un large emploi de formes supposées. Il n'est guère vraisemblable que les anciens dialectes grecs aient pu avoir une telle vitalité à l'époque dont il s'agit, et même s'il en était ainsi, il serait difficile de croire que les colons patoisants aient été assez nombreux pour s'imposer aux autres. Sans nier tout à fait que quelques-uns des mots traités par M. Diculescu puissent avoir une origine grecque, on ne peut que se mettre en garde en face de la plupart de ses explications, comme par exemple *pălărie*, « chapeau » de φαλαρίον, dim. de φαλάρα « sorte d'ornement de la tête » ; il est vrai que φ a été entendu par les voisins des Grecs comme un *p* aspiré [1] (cf. plus haut alb. *shkarpë* de σκάριφος, lat. *palanca* de φάλαγγα, it. *colpo* de κόλαφος, v. bulg. *dapina* de δάφνα, etc.) ; de plus le passage de *a* atone en *ă* est normal (mais *batal* « bélier » est expliqué comme v. grec malgré la conservation de l'*a* de la première

1. L'auteur admet en même temps la prononciation *f* — toujours selon les dialectes — de sorte que *farmec* de φάρμακον est aussi regardé comme un emprunt au v. grec (il n'existe pas en bulgare). Pour lui, la preuve qu'on avait les deux prononciations *f* et *p*, est fournie par le fait qu'on trouve dans les inscriptions, p. ex. *Aphrodisius* à côté de *Afrodisia* !!

syllabe) ; — seulement d'abord φάλερα n'est pas un chapeau, c'est tout au plus quelque chose qui peut-être a pu se développer plus tard en chapeau — on n'en sait rien — puis le diminutif φαλαρίον ne semble pas attesté, et enfin cette forme ne donnerait pas *pălărie*, mais, reçue en latin balkanique, elle aurait donné, suivant les lois de la prononciation latine, *palarium* avec l'accent sur l'antépénultième. Des objections pareilles s'élèvent à chaque pas : *drum* « chemin » est donné comme une forme ionienne, bien que les cas où l'ionien a ρσ pour ρ soient tout autres. *sălămâzdră* « salamandre » comme mot éléen, parce que le dialecte d'Élide avait ζ pour δ, mais sans tenir compte du fait que la prononciation ouverte du δ, qui est la condition du passage en ζ[1], n'a lieu ni en grec ni en d'autres langues présentant le même son, après la consonne *n* : v. grec ἄνδρα est devenu ἄντρα, c'est-à-dire ἄν*d*ρα.

On n'a pas beaucoup étudié jusqu'ici ce que les autres langues doivent au grec sous cette forme d'emprunt qui s'appelle calque linguistique ou emprunt par traduction. Ici encore, le grec les a influencées d'une manière très remarquable. Evidemment il serait exagéré de chercher une influence grecque dans tous les cas où il y a accord entre les langues balkaniques pour le sens des mots, mais d'autre part, étant donné que le grec a fourni aux autres langues une foule de termes, tandis que le nombre de ceux qu'il en a reçu est bien plus restreint, on ne se trompera pas en admettant une modèle grec dans la plupart des cas où ces langues concordent dans des développements de sens qui leur sont propres. On peut même aller plus loin. Il n'est pas rare qu'elles présentent des développements de sens qu'on peut trouver ailleurs aussi. Il y aura alors plusieurs possibilités : ou nous avons affaire à un développement qui s'est propagé hors de la péninsule balkanique[2], ou les cas extra-

1. Dans les quelques cas connus, il ne s'agit probablement, que d'une notation du δ ouvert, plus tard commun à tous les parlers grecs.

2. Si le palais de la bouche s'appelle en albanais *qelezë*, en bulgare *nebce* « petit ciel », nous avons sans doute affaire à une traduction de gr. οὐρανίσκος qui se trouve déjà dans Denys de Thrace (Meyer-Lübke,

balkaniques ne s'accordent que fortuitement avec ceux des langues balkaniques, ou bien les développements sont spontanés ou indépendants dans toutes les langues. Mais ici il faut bien remarquer que pour les langues balkaniques nous avons toujours affaire à une aire unie plus ou moins étendue, tandis que les parallèles qu'on pourra alléguer d'autres langues seront généralement épars. Comme les langues balkaniques se tiennent entre elles de mille manières, il serait donc absurde de nier leur connexité sous ce rapport, à moins qu'il ne s'agisse de développements très courants dans toutes les langues (comme p. ex. « tête » pour « partie supérieure », etc.), et la présence de parallèles par-ci, par-là dans d'autres langues n'y change rien. En albanais et en roumain le mot latin *conventus* a pris le sens de « discours, conversation » (alb. *kuvënt*, roum. *cuvânt*) et les verbes qui en sont dérivés, alb. *kuvëndój*, roum. *a cuvânta*, signifient « parler ». Le v. bulg. *sŭborŭ* « réunion » est de même devenu en bulgare *sbor* « réunion, conversation » avec le verbe *sborúvam* « parler », et le serbe a aussi *zbor* « conversation » et *zboriti* « parler ». Bulg. *sbor* et roum. *cuvânt* ont de plus le sens de « parole ». Bien que nous trouvions ailleurs aussi ce développement de sens (v. Berneker, *Slaw. etym. Wb.* p. 52-53), il semble téméraire de nier la connexité de ces langues à cet égard et rien n'empêche d'y voir un calque de gr. ἁμιλία et ἁμιλέω, gr. mod. μιλῶ, probablement par l'intermédiaire du

Portius, p. 9), mais les expressions similaires roum. *cerul gurei* « le ciel de la bouche », aroum. *ţerul din gură*, serbe *nebo*, russe *nëbo*, ital. *il cielo della bocca*, esp. *el ciel de la boca* doivent reposer pareillement sur grec οὐρανός, et il semble même impossible d'en séparer holl. *verhemelte* (cf. les remarques de Hesseling, dans *Neophilologus*, VIII, p. 62). De même que gr. πνίγω réunit les sens de « étouffer (étrangler) » et de « noyer », nous trouvons en albanais *mbit* (*mbyt*, *mbys*) dans les deux sens et en roumain *a îneca*, en bulgare *davjă*, en serbe *udaviti*. Le même développement de lat. vulg. *suffocare*, esp. *ahogar*, portug. *afogar*, ital. *affogare* est ramené par M. W. Schulze à l'influence du grec (*Sitzungsber. der preuss. Ak. d. Wiss.*, 1918, 1. p. 325). Pour le roumain, le sens de « noyer » est hérité de lat. *necare* qui a pris de très bonne heure le sens de « étouffer », d'où « noyer », sens qui est seul conservé dans les autres langues romanes.

v. bulgare. Ou bien serait-ce l'effet du hasard qu'on trouve ce développement de sens partout dans la péninsule balkanique? On pourrait, il est vrai, objecter que le grec possède lui aussi le mot *conventus* sous la forme κουβέντα « conversation » avec le verbe κουβεντιάζω « converser », mais l'origine latine de ce mot, présumée par G. Meyer (*Neugr. Stud.*, III, p. 33), n'est pas tout à fait sûre. Il pourrait aussi être albanais. S'il est latin, il doit avoir appartenu au latin balkanique où il a pu être influencé par le grec. L'emprunt de ce mot a un parallèle dans gr. du nord ζμπόρος avec le verbe ζμπορίζω, empruntés au bulgare ou plutôt à aroum. *sbor* et *sburăscu*, empruntés à leur tour par l'aroumain au bulgare tout comme les mots correspondants serbes ont pénétré dans le dialecte roumain du Banat (v. *3e Jahresber. der rum. Inst. zu Leipzig*, p. 331 et 328) qui emploie aussi les expressions serbes *divan* et *divaniti*. Les exemples montrent la facilité avec laquelle ces termes s'empruntent.

D'autre part, il y a des cas où on peut démontrer que le point de départ est à chercher en grec. Si « marier, donner la bénédiction nuptiale » s'appelle en roum. *a cununa* « couronner » et de même en albanais *kunurzój* ou *vë kunorë*, en bulg. *věnčavam*, en serbe *vjenčati*, il faut que cela repose sur gr. στεφανόνω, car il s'agit d'une cérémonie du rite nuptial grec ; c'est pourquoi le russe aussi a *vèncati*. A la sphère ecclésiastique appartiennent également des cas comme roum. *a binecuvânta* « bénir », bulg. *blagoslavjam*, serbe *blagosloviti*, russe *blagoslovljatĭ* d'après gr. εὐλογῶ, βλογῶ (passé directement en aroumain : *vluɣisescu*), roum. *săptămâna mare* « la semaine sainte », alb. *java e madhe*, serbe *velika nedelja* (à côté de *strasna nedelja* « semaine peineuse » comme en bulgare et en russe), d'après gr. ἡ μεγάλη ἑβδομάς (ou μεγαλοεβδομαδον) « la grande semaine » (cf. : *septimana paschale, quam hic appellant septimana maior* Peregrinatio Aetheriae 30, 1)[1], roum. *săptămâna brânzei* « la semaine grasse », bulg. *sirna nedĕlja*, serbe *sirna nedelja*, russe *syrnaja* (*nedĕlja*) d'après

1. L'espagnol a aussi *semana mayor* à côté de *semana santa*.

gr. ἡ τυρινή (ἑβδομάς) « la semaine du fromage ». M. Selišče v a fait observer (*Rev. des Et. slaves*, 5, 43-44) que les significations de αἰών « siècle, vie séculaire, monde » se retrouvent dans alb. *jetë*, aroum. *etă* et bulg. *vèk*, et ce rapprochement n'est en rien affaibli par le fait qu'il en est de même pour lat. ecclés. *sæculum* (v. fr. *siècle*) et pour *weralt* en germanique. Ajoutons que si en v. bulg. *językъ* signifie « nations (païennes) » et de même en ancien roumain *limbi*, c'est une traduction de gr. γλῶσσα qui s'emploie de cette manière en langue biblique (v. p. ex., dans la version des Septante, Judith, 3, 8 ; Esaïe, 66, 18 ; Daniel, 3, 4)[1].

Nous allons donner dans ce qui suit une série d'autres cas :

En grec le mot πίσσα « poix » a aussi le sens de « enfer ». De même v. bulg. *piklŭ*, bulg. *păkăl*, serbe. *pakao*, russe *peklo*, roum. *păcură* (aussi v. h. all. *pëh*). Magyar *pokol* est emprunté au slave. En albanais le mot grec a été reçu dans les deux sens : *pisë* ; à côté on a *serë* « goudron » et « enfer ». En aroumain le mot est devenu *h'isă* au sens de « enfer », *pisă* au sens propre, forme refaite sur πίσσα.

De même que ὀμφαλός signifie « nombril » et « milieu,

1. Ici encore nous trouvons des répercussions dans les langues romanes : *li lenguage*, Pél. de Charlem., 209 ; *toutes langues*, Rabelais, I, 10. Cf. dans la Peregrinatio Aetheriæ, 43, 2 : *descendit spiritus, ut omnes linguæ intellegerent quæ dicebantur*, passage qu'on a voulu améliorer, à tort selon nous, en *ut omnes linguæ audirentur et omnes intellegerent*. — On a encore très peu examiné les mots du latin vulgaire qui sont calqués sur des mots grecs, comme p. ex. *monumentum* ou *memoria* « tombeau » d'après μνῆμα, *ejicere* « faire sortir » (Peregrinatio Aetheriæ, 19, 17 ; nombreux exemples dans le commentaire de Löfstedt, p. 264 et suiv.), d'après ἐκβάλλειν, gr. mod. βγάλλω, βγάζω, *cortina* « rideau » d'après αὐλαία (v. Thurneysen, dans *Indogerm. Forsch.*, 21, 176). Un certain nombre de mots ont été traités par M. Debrunner, Bemerkungen über griechische Lehnwörter im Latein, dans *Festschrift K. F. Andreas* (Leipzig, 1916), p. 16-32. A noter aussi les concordances intéressantes qu'il y a entre lat. *circare* « chercher » et gr. γυρεύω, entre *fabulare* et λαλεῖν (cf. Wackernagel, dans *Indogerm. Forsch.*, 31, 262) et entre *levare* « prendre » (roum. (*luà*), ital. du Sud, sarde, vegliote, espagnol, portugais) et gr. mod. παίρνω de v. gr. ἐπαίρω « soulever » (cf. lat. *capio* = got. *hafjan*, all. *heben*).

centre », on peut en roumain parler de *buricul satului* « le centre du village », en aroumain de *buriclu a păduriĭ'ei* « l'intérieur de la forêt », en albanais de *kërthijëza e Afrikësë* « l'intérieur de l'Afrique ».

Le nom grec de la Pléiade, πούλια, selon Romansky (*Period. spisanije*, 67, 315) étymologie populaire pour πλειάς, a été traduit par « poule » dans les autres langues : alb. *pulë*, bulg. *kokoška*, méglén. *pul'itsa*, roum. *găinuşă*.

Gr. χεῖλος réunit depuis l'antiquité les deux sens de « lèvre » et de « bord ». En roumain *buză* « lèvre » signifie aussi « bord d'un vase », de même en albanais *buzë* qui a en outre, comme aroum. *budză*, le sens de « bord d'un trou », « bord d'une rivière ».

Gr. πρόσωπον « face, figure » a de bonne heure pris le sens de « personne » (ἐν προσώπῳ Χριστοῦ, in persona Christi, 2 Cor. 2, 10). De même en bulgare *obraz* et *lice* (russ. *licó*), en roumain *faţă*.

Les deux sens de γαμβρός (γαμπρός) « beau-fils » et « marié » se retrouvent en alb. *dhëndër*, bulg. macéd. *zet* (ailleurs en bulgare *zet* « beau-fils » et *godenik* « marié »), roum. *ginere* (*gătit ca un ginere* « paré comme un marié », *ras ca un ginere* « rasé comme un marié »). Pareillement, à νύμφη « mariée » et « belle-fille » correspondent alb. *nuse* et bulg. *bulka*.

Lat. *dirigere* est devenu en roum. *drege* « mettre en état » et « faire, fabriquer ». Ce dernier sens s'accorde avec celui de bulg. *pravjă* (*napravjam*) de *prav* « droit » d'après gr. ῥειάνω (ῥεϊάνω), dérivé de εὐθύς (tandis que v. bulg. *napraviti* signifie « dresser », κατευθύνειν), comme aussi serbe *pripraviti* « préparer », *napraviti* « former, fabriquer ». L'albanais a de même *dërtój* « préparer, fabriquer », dérivé de lat. *directus*.

Gr. περνῶ « passer » a aussi le sens de « se porter, vivre », et les verbes correspondants des autres langues présentent le même développement de sens : περνῶ καλά « je me porte bien », alb. *shkoj mirë*, bulg. *pominuvam dobrĕ*, roum. *petrec bine*. On dit en grec πῶς ἐπέρασες ; « comment t'es-tu trouvé ? » et de même en albanais *tshish*

shkove?, en roumain *cum ai petrecut?* Le participe περασμένος signifie « avancé en âge » : ἄνθρωπος περασμένος ; de même en roumain *om trecut*, aroum. *om tricut*.

Depuis l'antiquité le verbe « prendre » (λαμβάνω, παίρνω) s'emploie aussi pour « acheter (en détail) ». Nous trouvons de même en albanais *marr* avec ces deux sens, en bulgare *zimam*, en roumain *a luà*[1]. A rappeler aussi alb. *blej* « acheter ». si l'étymologie proposée par G. Mayer (lat. *ablevare*) est juste.

Les verbes signifiant « étendre » s'emploient spécialement pour exprimer l'idée de « mettre la table » et de « faire le lit » : roum. *a aşterne masa* « mettre la table », bulg. *postilam masata*, alb. *shtroj* ; roum. *a aşterne patul* « faire le lit » (aussi *a aşterne* tout seul), bulg. *postilam postelja*, alb. *shtrój* ; cf. les substantifs roum. *aşternut* « lit », bulg. *postelka*, *postelja*, alb. *të shtrùaratë* et aussi roum. *strat*, alb. *shtrat* « couche, lit » de latin *stratum*. En dehors du roumain, cet emploi de *sternere* n'est guère répandu dans les langues romanes. Il correspond parfaitement à celui de στρώνω dans στρώνω τὸ τραπέζι « mettre la table », στρώνω τὸ κρεββάτι « faire le lit » et à στρῶμα « couche, lit » (d'où alb. *shtromë*, *stromë*), emplois qui remontent très haut en grec (cf. στρῶσον σεαυτῷ « fais ton lit toi-même », Actes 9, 34).

A côté de « tuer », σκοτώνω a aussi le sens de « battre, rosser » ; de même alb. *vras*, bulg. *ubivam* (*nabivam*), roum. *a ucide*, aroum. *vatăm*.

On dit en roumain *mă mir* (*mă minunez*) *ce să fac* « je ne sais trop que faire », litt. « je m'étonne », etc., de même en bulgare (du moins en Macédoine) : *tja se čudila kak da go zeme* « elle ne savait trop comment l'avoir » (*Sb.*, 7, 206). Cela correspond à gr. ἀπορῶ τί νὰ πράξω, où ἀπορῶ a gardé le sens ancien de « être embarrassé », tandis qu'ailleurs il signifie « s'étonner », par exemple δὲν ἀπορῶ πλέον διὰ τίποτε « je ne m'étonne plus de rien »

1. La concordance entre roum. *a luà* et frioul. *jeva* observée par M. Densusianu (*Hist. de la langue roum.*, I, 230) est donc à juger d'une autre manière.

En roumain *legat* « lié » signifie « aussi sans force », « impuissant » comme en albanais *lidhurë : ish lidhurë se i kish marrë unázënë* « elle était impuissante parce qu'il lui avait pris son anneau » (Dozon 24) et en bulgare *zavărzan : zavărzan măž* « homme a qui on a noué l'aiguillette ». Cet usage est celui de gr. δεμένος.

Les mots « jeunesse » et « vieillesse » s'emploient au pluriel en roumain (*tinerețe*, *bătrânețe*) et en bulgare (*mladini*, *starini*) comme en grec τὰ νειᾶτα et τὰ γεράματα (τὰ γερατειά).

Pour « dessiner » et « peindre », la langue grecque populaire emploie tout simplement γράφω « écrire » ; de même alb. *shkrúaj*, bulg. *pišă*, serbe *pisati* et roum. *a scrie* (*par'că e scrisă* « elle semble être « écrite » ; elle est belle comme une peinture »). M. Densusianu a montré (*Grai şi suflet*, 2, 13) que lat. *scribere* présente les mêmes sens. D'après ce qui a été dit plus haut, cela n'empêche pas de rapprocher l'emploi roumain et albanais de celui des autres langues. Il se peut aussi que *scribere* ait été influencé par γράφειν. Si on veut à tout prix que le phénomène soit dans ces deux langues d'origine latine, il reste au moins la possibilité que ce sens se soit conservé précisément parce que les langues voisines présentent la même évolution. Du reste, des langues germaniques connaissent le même emploi du verbe « écrire ».

« Mûr » s'appelle en roumain *copt* « cuit » et de même en albanais *pjekur* de *pjek* « cuire ». C'est le sens de gr. ψημένος de ψήνω « cuire ».

Dans toutes les langues l'idée de « pâle » est exprimée à l'aide d'un mot signifiant « jaune » : roum. *galbăn* avec le verbe *a îngălbeni* « pâlir », bulg. *želt*, alb. *zbehem* « pâlir ». réfléchi de *zbej* « jaunir », *mbérdhurë nga frikë* « pâle de terreur » (*MGr.* 62), de *verdh* « jaune », gr. κίτρινος et κιτρινίζω (Pio, 82). Cf. « chlorose » de v. gr. χλωρός « jaune-vert ».

« Prendre plaisir » peut s'exprimer en roumain par le réfléchi d'un verbe dérivé du mot « doux » : *se dădulcise la vorba cu fata* « il avait pris plaisir à causer avec la jeune fille ». Le même emploi se retrouve en bulgare :

uslaždam se et en serbe *uslada* « plaisir ». C'est le grec γλυκαίνομαι. Du reste le russe a aussi *uslaždat'sja*, mot emprunté au vieux bulgare.

Si « toujours » s'appelle en roumain *tot*, en bulgare *vse*, en serbe *sve*, cela peut reproduire gr. πάντα ; cf. pourtant russe *vsë*. Plus probante est la concordance entre gr. ὁλοένα « toujours » et alb. *gjithënjë*, roum. *totdeauna* et bulg. *vse-edno*. Ce dernier mot a aussi le sens de « tout comme » (roum. *tot una*), mais dans les parlers de Macédoine il s'emploie régulièrement dans le premier sens.

« Gagner son pain » se dit en grec βγάζω τὸ ψωμί μου litt. « (faire) sortir son pain ». De même en albanais *ndzirr sa haj bukë* « il gagnait de quoi vivre » (P. 166), en bulgare *da si izvait lebot* « pour gagner sa vie » (*Sb.* 19, 17), en roumain *abia îşi scoate pâinea* « il gagne à peine sa vie ». Cela mènerait trop loin de montrer ici comment les verbes les plus usuels se rencontrent, dans toutes ces langues, en beaucoup d'emplois spéciaux. On en trouvera de nombreux exemples dans l'ouvrage sus-mentionné de M. Papahagi.

Il va sans dire que ces calques sont surtout nombreux dans les langues qui sont en contact perpétuel avec le grec, en aroumain, en albanais et en bulgare. Comme ἀκουσμένος « entendu » a aussi le sens de « célèbre » (cf. v. gr. κλυτός), de même aroum. *audzît*, alb. *dëgjuarë*, bulg. *pročut* (ξακουσμένος). On dit en aroumain *nă punte sănătoasă* « un pont solide », en bulg. *ledăt e tvărdë zdraf* « la glace est très solide » d'après gr. γερός « sain, vigoureux » qui s'emploie aussi en parlant des choses. Gr. κακός « mauvais » signifie aussi « habile, capable, fort » : κακὸς φαγᾶς « grand mangeur » ; de même en aroumain *arău* (*masturi mult arăi* « des maîtres très habiles ») et en albanais *keq* (*kaqë trim i keq* « un si vaillant brave » (P. 51) ; en albanais *keq* s'emploie aussi adverbialement : *sëmurë keq* « très malade » et de même *rău* en roumain : *frumos rău* « très beau ». Bulg. *prazden* « vide » signifie aussi « libre, oisif » comme gr. ἀδειανός ; alb. *zi* et aroum. *laiŭ* « noir » ont aussi le sens de « malheureux » comme gr. μαῦρος ; alb.

rī « nouveau » signifie aussi « jeune » comme νεός. Aroum. *semn* dans un *un semn de cal* « un cheval merveilleux », *un semn de fičor* « un fils admirable » traduit gr. σημεῖον « signe » et « prodige » ; le mot *nishán* s'emploie pareillement en albanais. Le printemps s'appelle en albanais *të hápuritë* (de *hap* « ouvrir ») d'après gr. ἄνοιξις. « Sevrer » s'exprime en bulgare par *otbívam* « couper, retrancher » comme en grec par ἀποκόπτω. « Railler, tromper » s'appelle en grec γελῶ « rire » et de même alb. *qesh*, aroum. *arăd*, bulg. *s·nèjă* (cf. aussi russe *osmèivatĭ*) sont employés dans ce sens avec un régime direct ; on dit aussi par exemple γελᾶς μαζί μου ; « est-ce que tu te moques de moi ? » litt. : « tu ris avec moi », et exactement de la même manière alb. *qeshnjën me mua* « ils me raillaient » (P. 71), aroum. *ş-arâdi cu nîsă* « il se moque d'elle » (Pap. 37), bulg. macéd. *ti sakaš da se smeiš so mene* « tu veux te jouer de moi » (*Sb.* 19, 79) ; en bulgare littéraire on dit *smèja se někomu*. « Aimer » s'exprime en albanais et en aroumain par « vouloir » (alb. *dua*, aroum. *voiu*) comme en grec par θέλω ; ce verbe a de plus dans ces trois langues le sens de « être redevable, devoir ». *Fug* signifie en aroumain « s'en aller » comme en grec φεύγω, *donesam* « apporter » s'emploie en bulgare macédonien en parlant de personnes, au lieu de *dovedă* « amener » d'après gr. φέρω comme l'a remarqué Matov dans le traité cité plus haut (p. 19. note 2). En grec πέφτω (πίπτω) s'emploie pour « entrer », « se rendre » dans des cas comme πέφτει σὲ κείνη τὴ γρηὰ « il entre chez cette femme » (Pio, 143), πέφτει σ' τὸ παπαδόπουλο « il se rend chez le fils de pope » (*ibid.*, 83). Pareillement en albanais *bie : ran me një pill* « ils sont arrivés à une forêt » (P. 110), en aroumain *cad: acó cădzú un părmăteftu seara* « là (c'est-à-dire dans cette auberge) un marchand est descendu le soir » (*Jbr.* 16, 203). Dans les parlers bulgares de Macédoine, *ispadam* s'emploie pour « sortir » ; *istpadnal ot cărkva* « il sortit de l'église » (*Sb.*, 6, 122), et *ispad* se dit pour « orient » conformément à l'usage général dans les langues balkaniques du verbe « sortir » pour désigner le lever du soleil (cf. v. esp. *exir*).

Comme les emprunts directs, les différents calques doivent être d'âge très divers, mais il n'est guère possible de le montrer dans les détails. Il est aussi un peu malaisé de juger les cas où le roumain seul semble présenter des calques de mots grecs comme par exemple *gură* « bouche » au sens de « tranchant d'un couteau » comme gr. στόμα. Un autre cas, assez curieux, est celui du verbe *a mulțumi* « remercier ». C'est un dérivé, avec assimilation vocalique et consonantique (pour **mulțăni*), de la formule *la mulți ani* qui avec bulg. *za mnogo godini* et alb. *për shumë mot* traduit gr. 'ς πολλὰ ἔτη (sc. νὰ ζήσῃς) « à beaucoup d'années (que tu vives) », devenu plus tard σπολλάτι « merci »[1]. Le participe *mulțumit* employé comme adjectif signifie « content », correspondant à gr. εὐχαριστημένος de εὐχαριστῶ qui réunit les deux sens de « contenter » et de « remercier ». Des amis intimes s'appellent en roumain *frați de cruce*, ce qui s'explique par l'ancien usage de mêler le sang en se faisant au bras une entaille en forme de croix et en superposant les blessures. Comme l'a remarqué M. K. Dieterich (*Byz. Zeitschr.*, 16, 327), c'est le grec σταυραδερφοί, mais l'expression ne semble pas se trouver dans les autres langues et il reste à examiner l'étendue de cet usage. Pour *fiu de suflet*, *copil de suflet* « fils adoptif », en grec ψυχουιός, ψυχοπαῖδι, il en est de même ; nous trouvons en outre cette dénomination en vénitien et en frioulan, ce qui n'exclut pas une influence grecque. Il serait tentant d'expliquer roum. *lucru* « travail », de lat. *lucrum* « gain », développement de sens un peu déconcertant, comme traduction de gr. κάματος qui signifie d'abord « travail, peine », mais de bonne heure aussi le résultat du travail,

1. Selon Hahn (*Philologus*, Supplem., X, p. 703), *in multos annos* a été une formule usitée dans le cérémonial de la cour byzantine-latine. — La tournure grecque a passé telle quelle en bulgare : *spolaiti* « merci bien ». En langue populaire, la dernière syllabe est prise comme le datif du pron. pers. de la 2e personne : *spolai ti, mori sestro* « merci, ma sœur » (*Sb.*, 10, 132), ce qui amène des cas comme *spolai tebe* (*Sb.*, 10, 15) avec la forme forte du pronom, et *spolai mu* « qu'il en soit loué » (Šapk., 242). En v. bulg. se trouve le dérivé (*i*)*spolovati* « remercier » et le méglénite a pareillement *spolaidisesc*.

« gain, acquit » ; il faudrait donc que l'emprunt soit ancien, car le mot se trouve dans tous les embranchements du roumain. Pour d'autres explications, v. Jokl, *Untersuchungen*, p. 258-59 ; on a aussi proposé de partir de lat. *lucubrare* (M. Densusianu).

Il y a aussi des exemples de calques incomplets[1]. Alb. *buzalá* « personne aux grosses lèvres » est formé d'après gr. χειλᾶς avec traduction seulement de la première partie du mot. Inversement l'expression ἀνάθεμά τον « qu'il soit maudit » a donné en bulgare macédonien *natema go* (*Sb.* 15, 81) où seul le pronom est traduit ; elle s'emploie aussi comme nom du diable (*Sb.* 8, 162), cf. *natemago ǵaol* (*Sb.* 6, 102). Aroum. *agromutrăscu* « regarder férocement » rend gr. ἀγριοκυττάζω comme *cacuzburăscu* « parler mal de, dénigrer » est formé sur κακολογῶ et comme alb. *kakodukëtë* « cela me déplaît, je regrette » sur κακοφαίνεται (qui se trouve traduit entièrement en roumain : *îmi pare rău*). Aroum. *apofaptu* « fatigué » traduit gr. ἀποκαμωμένος et de même *apobeau* « achever de boire » (*apobiut* « gris, ivre ») gr. ἀποπίνω. L'albanais connaît aussi de pareilles formations : *si apo-hangër bukë* « quand ils eurent achevé de manger », *si aposhiti rrobat* « quand il eut vendu tous ses vêtements ». Le verbe *kse-lodhem* « se délasser » traduit gr. ξεκουράζομαι (*lodhem* « se fatiguer », gr. κουράζομαι). Il n'est guère possible ici de faire un départ net entre les traductions à demi et l'emploi libre d'un préfixe étranger. Si aroum. *paracalcu* « faire un faux pas », *paracunoscu* « connaître intimement » rendent gr. παραπατῶ, παραγνωρίζω, il y a désaccord de sens entre *parascultu* « être trop obséquieux » et gr. παρακούω « entendre mal » ou « être désobéissant »[2].

1. Sur ce phénomène, voir notre étude, Notes sur les calques linguistiques, dans *Festschrift Vilhelm Thomsen*, Leipzig, 1912, p. 169.

2. Ordinairement, l'emprunt d'un préfixe ou d'un suffixe a pour base l'emprunt préalable d'un certain nombre de mots contenant ces éléments. Mais en cas de bilinguisme, il faut aussi envisager la possibilité d'un emprunt direct. L'albanais connaît l'usage du préfixe *kapso-* dans des cas comme *kapso-prifti* « le pauvre prêtre », *kapso-dhérpëli* « le pauvre renard » ; c'est gr. καψο- de καψόπαιδο « pauvre

Pour ce qui est des suffixes grecs employés dans les langues voisines, on est assez mal renseigné excepté pour l'aroumain et le méglénite[1]. L'aroumain présente des formations comme *mintimen, mindimen* « intelligent » de *minte, minde* « esprit » d'après des cas comme *mbistimen, pistimen* de gr. (ἐμ)πιστε(υ)μένος, *ġunoplu* « garçon », *ţerboplu* « jeune cerf » d'après gr. βασιλόπουλο « fils de roi », etc., *asparizmă* « peur » formé sur *ńurizmă* « odeur » de gr. μύρισμα, *arhizmă* « commencement » de ἄρχισμα, et plusieurs autres formations de ce genre. Très productif est *-ie* de grec *-ία* : *căpie* « direction » de *cap* « tête », *gl'indurie* « (endroit du corps où il y a) beaucoup d'apostumes », etc. Ce suffixe a aussi passé en bulgare : *skăpija* « cherté » de *skăp*. Il est vrai qu'en roumain et en aroumain il peut remonter à lat. *-ia* (de grec *-ία*) ; sa grande fréquence pourrait alors être due à l'influence grecque. En grec moderne, *-ία* et *-εία* se prononcent *-ιά* et sous cette forme le suffixe se trouve dans une série d'emprunts récents comme *tigĭńauă* « porc frit » de τηγανιά « poêlée », *cîlĭmńauă* « chaume » de καλαμιά et de là dans des cas comme *tăporeauă* « coup de hache » ; quant à la forme, le suffixe a été assimilé à *-eauă* de *-ella* : *măseauă* de *maxilla*, roum. *măsea*. L'albanais a également reçu beaucoup de mots en *-ιά*, par exemple *goné* « angle » de γωνιά, *podhé* « tablier » de ποδιά, d'où le suffixe *-é* dans des mots comme *doré* « poignée » de *dorë* « main », *luaré* « troupeau » de *luar* « berger », *pëllé* « brebis, chèvre ou vache qui a mis bas et qu'on trait » de *pjell* « faire des petits » (Jokl, *Untersuchungen*, 225).

Le dacoroumain ne semble connaître qu'un seul suffixe

enfant ». etc. (tiré de καίω-ξαφα « brûler », cf. καυμένος « brûlé, malheureux »), mais l'albanais ne semble pas posséder beaucoup de mots pareils calqués directement sur le grec. Il en est de même pour le préfixe *palo-*, aroum. *pal'u : palo-gën*, aroum. *pal'u-cáne* « mauvais chien », *palo-rroba* « mauvais habit », aroum. *pal'u-numă* « mauvais nom », etc., suivant l'habitude grecque de former des péjoratifs à l'aide de παλιός « vieux ».

1. G. Pascu, Suffixele macedo- şi megleno-române de origine neogreacă, dans *Analele Academiei Române*, 35, Buc., 1913.

grec, le diminutif *-ache* de *-άκης*, qui s'emploie surtout dans des noms propres : *Michalache* ; *Vasilache*. Il se trouve aussi en aroumain (*-achi*).

2. Mots latins et romans. — Dans toutes les langues balkaniques d'origine non-romane il y a des traces profondes d'une influence latino-romane qui s'est effectuée par des voies et à des époques différentes et qui, pour ce qui concerne le grec, a agi pendant plus de 2 000 ans.

Il importe ici comme ailleurs de faire le départ entre les emprunts anciens et ceux qui sont plus récents, dans l'espèce entre les mots latins et les mots romans. Or, on sait qu'il n'existe pas de limite marquée séparant le latin proprement dit d'avec les langues romanes nettement individualisées, dont on fait habituellement remonter le début au VI^e^ siècle[1]. Même longtemps après que l'italien par exemple a eu développé les particularités qui le distinguent des autres langues romanes, une forme isolée peut garder l'aspect qu'elle avait dans la période du roman commun, et dans bien des cas il sera impossible de décider si un mot appartient à l'une ou à l'autre de ces périodes, à moins qu'il ne se trouve dans des monuments littéraires dont la date soit connue. Mais dans beaucoup de cas aussi, la décision est possible à l'aide de différents critères, surtout d'ordre phonétique.

Un des plus anciens emprunts latins en grec est οὐγγία « once »[2], qui se trouve en v. grec sous la forme οὐγκία avec le son [*k*] conservé comme en latin (*uncia*), mais avec déplacement de l'accent d'après les mots en *-ία* ; la forme moderne οὐγγία [*ungia*], qui présente le passage ordinaire de *p, t, k* en *b, d, g* derrière une consonne nasale (cf. plus bas p. 102), est attestée dans Hésychios (VI^e^ siècle). La

1. Tout récemment M. H. F. Muller a cherché à le fixer à une date bien postérieure (v. *A chronology of Vulgar Latin*, Halle, 1929, Beihefte zur Zs. f. rom. Phil., 78).

2. Un autre mot appartenant à la même catégorie de sens est λίτρα « livre » qu'on suppose emprunté à lat. *libra* sous la forme prélittéraire **lĭbra* ; il se peut aussi que λίτρα et *libra* soient empruntés à une source commune.

conservation du son [*k*] dans les combinaisons κε, κι témoigne donc d'une origine préromane, par exemple κελλάρι de *cellarium*, κίτρον de *citrus*, de même que par exemple σπίτι « maison » de *hospitium* remonte à une époque où *t* n'est pas encore altéré (du moins sensiblement) devant *i* (cf. roum. *ospăţ* « festin »). Des mots comme δεκέμβριος [δekémvrios] et γοῦλα [qula] présentent le passage de *b, d, g* en [v], [δ], [q] et ont dû être reçus avant que cette évolution ait été terminée en grec ; de même κανδήλα « lampe », ῥήγας « roi » (aujourd'hui seulement « roi des cartes à jouer ») doivent pour des raisons analogues avoir été reçus à l'époque où η avait encore le son [e]. Dans d'autres cas nous voyons les mots d'emprunt refléter des évolutions qui appartiennent à une époque postérieure. Lat. *situla* devient en latin vulgaire *sitla*, d'où de bonne heure *sicla* ; les deux formes se retrouvent en grec byzantin : σίτλα, σίκλα, tandis que le grec moderne a σίκλος qui représente le masculin *sit(u)lus*, conservé en ital. comme *secchio* (à côté de *secchia*) et en prov. comme *selh* (à côté de *selha*). Pareillement ἄσκλα « éclat » continue la forme **ascla* sortie, par **astla*, de *assula*, tandis que τίτλος de *titulus* (déjà dans le Nouv. Test.) ne présente pas le passage de *tl* en *kl*, pas plus que la plupart des évolutions romanes de ce mot, cf. fr. *titre*, esp. *tilde*.

M. Bartoli a montré[1] comment l'accentuation des emprunts latins en grec peut fournir des renseignements sur l'époque où ils ont été reçus. Si on prend les terminaisons *-atica* et *-icellus* comme types des mots latins polysyllabes au féminin et au masculin, on s'aperçoit que la première est devenue en grec -ατίκα, parce que la plupart des mots grecs du féminin étaient des paroxytons, la deuxième par contre -ίκελλος, parce que la plupart des mots masculins de cette espèce étaient des proparoxytons (cf. chez Procope le nom de lieu Μουντζιάνι κάστελλον, cité par Jireček dans *Archiv. f. slav. Phil.*, 31, 450). Il en ressort que par exemple ἄμπουλα

1. Dans un article intitulé România e ῬΩΜΑΝΙΑ, dans *Scritti vari di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*, Torino, 1912, p. 981-999.

« flacon clissé », et κάνουλα « robinet de bois » ne remontent pas à lat. *hamula* et *cannula*, car dans ce cas on s'attendrait à ἀμοῦλα et *κανοῦλα, mais ont été reçus plus tard. De plus, il faut que καβάλλος représente it. *cavallo* et non pas lat. *caballus* qui aurait donné *καβαλλος, cf. λίβελλος, « libelle » dont le β dénote aussi l'ancienneté et empêche de le dériver de it. *libello*. Si on a, à côté l'un de l'autre, μάνικα et μανίκα « manche », c'est que la première forme est italienne, la dernière latine. Ῥωμανία est lat. *Romania*, Ῥωμάνια est la forme romane *Romagna*. À comparer aussi les mots de Polybe cités plus bas.

Dans l'antiquité proprement dite, les mots latins sont très rares en grec. Nous venons de citer le mot σύγκλα; on peut ajouter μόδιος et plus tard δηνάριον et σηστέρτιος, dont le dernier n'a pas survécu en grec moderne. Si Polybe († 125 av. J.-C.) se sert de mots latins comme λίβερτος, πραίφεκτος, κεντουρίων, etc., cela ne prouve pas qu'ils aient été reçus en grec; cela vient seulement de ce qu'il traite de choses romaines et de ce qu'il avait passé beaucoup d'années à Rome. Après la conquête de la Grèce, les Romains n'essayèrent pas de romaniser les territoires de langue grecque; tout au contraire, ils se laissèrent influencer dans une mesure toujours croissante par la culture et la langue grecques, et les mots latins qui pénètrent en grec pendant cette période appartiennent surtout au domaine de l'administration et du service militaire romains[1]. La langue du Nouveau Testament, qui représente, surtout chez Marc, la langue parlée des premiers siècles après J.-C., nous montre combien restreinte est encore à cette époque l'influence latine. Il s'agit des mots suivants : ἀσσάριον (*assarius*), κῆνσος (*census*), κεντουρίων (*centurio*, Marc, 15, 39; le plus souvent traduit ailleurs par ἑκατοντάρχης), κολωνία (*colonia*), κουστωδία (*custodia*), δηνάριον (*denarius*), φραγέλλιον (*flagellum*), λεγιών (*legio*), λέντιον (*linteum*), λιβερτῖνος (*libertinus*), μάκελλον (*macellum*), μεμβράνα (*membrana*), μίλιον (*milium*),

1. Ludw. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Bis auf die Zeit Hadrians*, Leipzig, 1909.

μόδιος (*modius*), πραιτώριον (*prætorium*), κοδράντης (*quadrans*), ῥέδη (*reda*), σικάριος (*sicarius*), σπεκουλάτορ (*speculator*), σουδάριον (*sudarium*), τίτλος (*titulus*). Luc est celui des évangélistes qui emploie le moins de mots latins, ce qui s'accorde bien avec le caractère atticisant de son style, et dans l'Apocalypse, qu'on tient pour la plus ancienne partie du Nouveau Testament, on ne trouve que δηνάριον et ῥέδη. Ce dernier mot montre que lat. *reda* a été assimilé aux mots grecs féminins en -η, ce qui est aussi le cas de deux ou trois mots trouvés sur des inscriptions de l'époque impériale : ἄλη (*ala*), τύρμη (*turma*), tandis qu'ailleurs -*a* est conservé dans les mots d'emprunt latins (cf. ἄρκλα, σίτλα), conformément au fait que de bonne heure, la terminaison -α commence à évincer -η (v. Hatzidakis : « Einleitung in die neugr. Grammatik », p. 90 et suiv., 92 et suiv. ; Dieterich : « Untersuchungen zur Geschichte der gr. Sprache » p. 172). Les mots latins du Nouveau Testament se trouvent aussi dans le Talmud, dans des inscriptions et papyrus et chez Hésychios[1]. La langue actuelle en a conservé δηνάριον (cf. *dinar* en alb., bulg., serbe et roum. ; l'albanais a aussi *danar*, *dënar* de ital. *danaro*, *denaro*), μίλι, μόδι, σουδάριν (« mouchoir », Chypre), τίτλος et φραγέλλι (φραγγέλλι)[2].

Ce n'est qu'à partir du temps qui suit le règne d'Hadrien que des mots latins sont reçus en plus grand nombre, et l'influence latine ne devient intense qu'après que Constan-

1. Il y en a qui offrent de l'intérêt pour la linguistique romane. La forme φραγέλλιον présente à une époque aussi reculée la même dissimilation qu'ital. *fragello* et d'autres formes romanes de ce mot, et κοδράντης fait songer à roum. *codru* « pièce », « forêt », alb. *kodrë* « montagnette » de lat. *quadrum*, peut-être par l'intermédiaire du grec (cf. Meyer-Lübke, *Rom. Wb.*, 6921), où le passage de *qua-* en *ko-* semble régulier, v. les exemples réunis par Schuchardt, *Vokalismus*, II, 510; le moyen grec a aussi κοτρίγα de lat. *quadriga*.

2. M. Hatzidakis a fait le calcul (dans l'Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ πανεπιστημίου, 1909, v. *Byz. Zeitschr.*, 19, 583) que des 4 900 mots employés dans le Nouveau Testament, 2 280 sont encore en usage, et que les termes autres, à part 400 à peu près, sont au moins intelligibles pour les Grecs d'aujourd'hui, ce qui montre encore une fois que le tournant décisif dans l'histoire de la langue grecque correspond à peu près au début de notre ère.

tinople est devenue la capitale de l'empire d'Orient et que les Grecs eux-mêmes se sont considérés comme citoyens romains, ce dont aujourd'hui encore témoignent d'une manière éloquente les termes ῥωμαιός « Grec », ῥωμαίικος « grec » et τὰ ῥωμαίικα « la langue grecque »[1]. Parmi les mots reçus à cette époque, nous en trouvons toujours beaucoup qui concernent l'administration, l'armée et la justice (p. ex. ἰμπεράτωρ, καῖσαρ, λεγάτος, τριβοῦνος, σηνάτον, φίσκος, ἁρμάτος, « soldat », καβαλλάριος, πραίδα, κάστρον, σαγίττα, πέδιτον « infanterie »[2], τέντα), mais aussi un grand nombre provenant de toutes sortes de domaines et dont beaucoup se sont maintenus jusqu'à nos jours, par exemple ποῦλλος de *pullus* (gr. mod. πουλί « oiseau », πουλάρι « poulain », -πουλο comme suffixe diminutif: βασιλόπουλο, « prince », etc.), πόρτα, σκάλα, κανδήλα, μεσάλιον « nappe » de *mensale* (gr. mod. μεσάλι, μεσάλα), λάρδος (gr. mod. λαρδί), καμπάνα, καμίσιον (gr. mod. πουκάμισον de ὑποκάμισον), etc. Les verbes latins prennent généralement la terminaison -εύω : δηφενδεύω, πραιδεύω, κερκετεύω « patrouiller », καβαλλικεύω (aussi en grec mod.), souvent aussi -ίζω : ἀκουμβίζω, πλουμίζω « broder » de *plumare* (gr. mod. ἀκουμβῶ, πλουμίζω).

Pendant cette période, des suffixes ont été aussi reçus, en premier lieu *-arius* qui, comme on le sait, a pénétré de bonne heure dans la plupart des langues d'Europe. Il a la forme -άρις, avec le passage bas-latin de *-ius* en *-is*, et se trouve dans des mots comme περιβολάρις (ou περιβολάρης) « jardinier », de περιβόλι « jardin », ψωριάρις « galeux » de

1. Cf. Ludw. Hahn, Zum Sprachenkampf im röm. Reich bis auf die Zeit Justinians, dans *Philologus*, Supplem., X (1907). — Les emprunts latins ont été traités par G. Meyer dans ses *Neugriechische Studien*, III, *Die lat. Lehnworte im Neugriechischen* (Sitzungsber. der Wiener Akad. d. Wiss., Philol.-hist. Classe, 132, 1895). A consulter aussi Triandaphyllidis, *Die Lehnworte der mittelgriech. Vulgärlitteratur*, Strassburg, 1909, p. 119-132. Pour des détails, v. la liste dressée par Buturas, *Ein Kapitel der historischen Grammatik der griech. Sprache*, Leipzig, 1910, p. 63-68.

2. Ce mot ne peut guère représenter lat. *peditatus* (Triandaphyllidis, p. 130), mais doit remonter à la combinaison *duo milia peditum*, etc., ce qui implique l'ancienneté de la construction μία λίτρα μαλλί « une livre de laine ».

ψώρα « gale », etc. Des mots comme βαρβᾶτος de *barbatus*[1] fournissent le suffixe -ᾶτος, qui ne se trouve pas seulement dans le mot correspondant πωγωνᾶτος (surnom de Constantin IV, VII[e] siècle), gr. mod. μουστακάτος, mais aussi dans des dérivés modernes comme γεμάτος « rempli », τρεχάτος « courant », φευγάτος « parti », ἕνα δεντρὶ φυλλᾶτον « un arbre feuillu » (Dieterich, *Sporaden* 451), etc. Pour d'autres cas comme -ᾶσιος de *-ensis*, v. G. Meyer, Neugr. Studien III, p. 73 et suiv.

Les mots latins se trouvent aussi parfois traduits, comme par exemple *centurio* rendu par ἑκατοντάρχης (ou -άρχος) dans le Nouveau Testament. Un fait curieux de cet ordre serait selon M. Vasmer le mot γομάρι qui signifie à la fois « âne » et « charge », ce qu'il explique (*Byz. Zeitschr.*, 17, 108) par l'identité de forme entre ὄνος « âne » et ὄνος « charge » de lat. *onus*. Mais il y a d'autres explications. G. Meyer (*Alb. Wb.*, 127) tient que γομάρι « charge » est dérivé de γόμος « charge » et que le sens de « âne » est dû à la confusion avec m. grec σαγμάριος « bête de somme » de lat. *sagmarius*. Schuchardt pense à la contamination de σαγμάρι « bête de somme » avec γόμος (v. « Die rom. Lehnwörter im Berberischen », *Sitzungsber. d. Wiener Akad.*, 188, 1918, p. 41), et Thumb, en insistant sur le fait que le sens primitif du mot est « charge », croit à une métonymie (v. *Indog. Forsch.*, 2, 115). Somme toute, l'histoire du mot reste encore à faire[2]. Le double sens de γομάρι se reflète dans serbe *tovar* « charge » qui a pris aussi le sens de « âne »; en aroumain *tar* (de bulg. *tovar*) présente également les deux sens, tandis que méglén. *tar* signifie « charge » comme *tovar* en bulgare.

Quant à la question de savoir par où les mots latins ont pénétré en grec, il est indubitable qu'ils proviennent pour

1. En grec moderne, βαρβάτος signifie « non châtré, entier » en parlant des animaux, mais chez les Byzantins c'était l'opposé de εὐνοῦχος; cf. en roumain *bărbat* « homme ».

2. Il se pourrait aussi que nous ayons affaire à deux dérivés parallèles de γόμος : γομάρι « bête de somme », « âne » et γομάρι « charge » de γόμος comme gr. mod. σαγμάρι « bât » de σάγμα « bât ».

une grande partie des classes dominantes de l'empire d'Orient. Mais il faut aussi tenir compte du fait que pendant les premiers siècles après J.-C. le territoire grec a eu pour voisin un territoire latin par suite de la romanisation de la partie septentrionale de la péninsule balkanique, dont il a été question plus haut. On se sert généralement du terme « latin balkanique » pour désigner le latin qui se parlait dans ces régions et qui a été continué d'un côté par le roumain dans ses divers embranchements, de l'autre par une langue romane aujourd'hui morte, le dalmate, qui aurait été parlée dans la Yougoslavie actuelle, formant le lien entre le roumain et l'italien, si elle n'avait pas été supplantée par le serbe[1]. Il va sans dire qu'il n'est pas possible dans tous les cas de décider si un mot latin provient du latin des classes dominantes ou du latin balkanique parlé par le peuple. Cette dernière possibilité est évidemment plus grande pour les mots qui ne sont pas d'ordre militaire, juridique ou politique.

Il y a cependant une autre langue qui a subi une très forte influence du latin balkanique, à savoir l'albanais. En comparant les mots latins de cette langue avec le vocabulaire latin du dalmate et du roumain, on pourra obtenir certains points d'appui pour juger du caractère du latin balkanique par rapport au latin parlé dans les autres parties de l'empire romain[2], et la comparaison ultérieure

1. Tout ce qu'on sait du dalmate, qui se parlait en deux dialectes, le ragusain et le vegliote, et qui sous cette dernière forme existait encore chez un seul individu à la fin du XIX^e^ siècle, se trouve réuni et soumis à une pénétrante critique linguistique et historique dans le travail remarquable de M. Bartoli, *Das Dalmatische*, I-II, Wien, 1906 (Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung, IV-V).

2. Il y a des mots qui ne semblent pas s'être maintenus en latin balkanique, p. ex. *diurnum, frigidus, pater, solus, sponsa, tabula*. D'autre part on trouve conservés dans les Balkans nombre de mots qui ne se sont pas continués ailleurs dans la Romania (à l'exception seule du sarde), p. ex. *admissarius* « étalon » (roum. *armăsar*, alb. *harmëshuar*, sarde *armissariu*), *sanitosus* « sain » (roum. *sănătos*, alb. *shëndoshë*, sarde *sanidosu*), *imperator* « roi » (roum. *împărat*, alb. *mbret*), *filianus* « filleul » (roum. *fin*, alb. *fijan*). Cf. les listes dressées par M. Puşcariu dans son traité *Locul limbei române* (Buc., 1920), p. 31-32. Sur les nombreux rapprochements entre le latin balkanique et celui

avec les mots latins du grec pourra servir à déterminer lesquels d'entre eux ont pu être empruntés au latin balkanique. Cette origine sera probable dans les cas où un mot latin est commun au grec, à l'albanais et au roumain, à moins que des faits positifs ne s'y opposent.

Le latin balkanique a eu aussi des particularités phonétiques. A l'encontre du reste de la Romania, excepté le sarde, il gardait inaltéré l'*u* bref latin, témoin roum. *bucă* « joue », alb. *bukë* « pain » de *bucca*, roum. *furcă* « fourche », alb. *furkë* de *furca*, etc. Or, les mots latins contenant ce son présentent en grec οὐ : γοῦλα de *gula* (roum. *gură*), μοῦστος « moût » de *mustum* (alb. *musht*, roum. *must*), γοῦνα « fourrure » de *gunna* (alb. *gunë*), etc. Ils semblent donc bien empruntés au latin balkanique.

Comme exemples des très nombreux emprunts latins de l'albanais[1], nous allons donner un choix de mots qui montreront en même temps l'altération phonétique souvent remarquable qu'ils ont subie : *faqe* « figure » (*facies* ou *facia*, roum. *față*), *pëkat*, *mëkat* « péché » (*peccatum*, roum. *păcat*), *këngë* « chanson » (*canticum*, roum. *cântec*), *këmbë* « jambe, pied » (*camba*), *mjek* « médecin » (*medicus*), *prift* « prêtre » (*presbyter*, roum. *preot*), *fqin* « voisin » (*vicinus*, roum. *vecin*), *unq* « oncle » (*avunculus*, roum. *unchiu*), *krushk* « beau-père par rapport au père du beau-fils » (*consocer*, roum. *cuscru*), *mëshikë*, *pshikë* « vessie » (*vessica*, roum. *băşică*), *nder*, *nner* « honneur » (*honor*), *pemë* « fruit » (*pomum*, roum. *pom*), *luftë* « lutte »

des régions plus ou moins voisines, v. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, I, 204-236 et Puşcariu, *op. cit.*, p. 16-17, 22-23. Si *jungere* a pris en italien (*giugnere*) et en roumain (*ajunge*), le sens d' « atteindre » (cf. fr. *rejoindre*) et d' « arriver », on peut, avec M. Puşcariu (p. 23), faire remonter cela à la base latine commune aux deux langues, mais il est curieux de noter que les deux sens se trouvent aussi réunis en bulg. *dostigam*, en gr. φθάνω et en alb. (*h*)*arrij* (de *arrivare*).

1. Miklosich, Alban. Forschungen, II, Wien, 1871. Die lateinischen Elemente im Albanesischen, von Gustav Meyer, neubearbeitet von Wilhelm Meyer-Lübke, dans *Grundriss der rom. Philologie*, I², p. 1038-57 (A noter l'important compte rendu de M. Holger Pedersen, dans *Kritischer Jahresbericht*, IX, 1, p. 207 et suiv.). Jokl, *Balkan-lateinische Studien* (Balkan-Archiv 4, 195-217).

(*lucta*, roum. *luptă*), *koftór* « foyer » (*coctorium*, roum. *cuptor* « four »), *kofshë* « hanche » (*coxa*, roum. *coapsă*), *mbret* « roi » (*imperator*, roum. *împărat*), *pus* « puits » (*puteus*, roum. *puț*), *rezë* « rayon » (*radia*, roum. *rază*), *lëshój* « laisser » (*lassare* pour *laxare*, roum. *lăsa*), *kërkój* « chercher » (*circare*, roum. *cercà*), *ngarkój* « charger » (*incarricare*, roum. *încărcà*), *pëlqjej* « plaire » (*placere*, roum. *plăcea*), etc. L'évolution phonétique n'est d'ailleurs pas égale dans plusieurs cas où on s'attendrait à un même traitement du son latin, ce qui dénote des différences chronologiques.

Assez importante est la question de savoir si des mots du latin balkanique ont pénétré aussi dans les langues slaves méridionales, le serbo-croate et le bulgare. L'invasion slave dans les Balkans a commencé de si bonne heure que rien ne s'oppose d'avance à une pareille supposition, mais dans la plupart des cas il est extrêmement difficile d'aboutir à des résultats sûrs et précis. Après que Jireček, dans son mémoire précité *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 36-37, eut produit une série de mots slaves provenant selon lui du latin balkanique (mais dont plusieurs sont évidemment d'origine tout autre), la question fut soumise à un examen plus détaillé par M. St. Romansky dans un travail intitulé « Lehnwörter lateinischen Ursprungs im Bulgarischen » (dans *15. Jahresber. des Inst. f. rum. Sprache zu Leipzig*, 1909, p. 89-134). Parmi les quelque cent mots qu'il examine, il y en a une trentaine environ dont l'origine « latine-balkanique » lui semble démontrée ou vraisemblable. Il s'agit d'une part de mots comme par exemple bulg. *komka* « communion », *komkam se* (*komkavam se*) de lat. *communicare* (cf. roum. *cuminecà*, alb. *kungój*), bulg. *patjă*, serbe *patiti* de *pati(re)* (cf. roum. *păți*, alb. *pësój*), d'autre part de mots qui ne sont pas limités au bulgare et au serbo-croate, mais qui se trouvent répandus dans toutes les langues slaves. Évidemment cela n'empêche pas d'admettre une origine balkanique, car ils ont pu être transmis du bulgare ou du serbo-croate aux autres langues, comme le montre

par exemple le mot slave commun *korabĭ*, emprunté de très bonne heure à gr. κάραβιον. Ce qui rend la question compliquée, c'est que les mots latins ont pu pénétrer en slave par d'autres voies, soit directement comme *križĭ* « croix », *kaležĭ* « calice », *papežĭ* « pape », qu'on suppose reçus de l'Italie du Nord, soit indirectement par l'intermédiaire du germanique. M. Romansky admet comme emprunts directs au latin balkanique des mots comme bulg. *oltar* « autel », *poganin* « païen », *car* « roi, empereur », *vino* « vin », *ocet* « vinaigre », *măst*, serbe *mâst* « moût », *kăpona* « balance », *bivol* « buffle », etc., mais dans la plupart des cas il est possible d'expliquer ces mots autrement, comme l'a très bien montré M. D. Scheludko dans un travail intéressant publié dans le *Balkan-Archiv*, 3, 252-289 (« Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen »). Pour ce qui est du mot *car*, il faut faire observer avec M. Barić (*Arhiv za arb. star.*, 2, 398) que le terme usité en latin balkanique a dû être non pas *cæsar*, mais *imperator*, à en juger par alb. *mbret* et roum. *împărat*, de sorte que la forme *cæsareus* supposée par M. Skok (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 46, 395) comme base du mot slave reste problématique.

Comme on le sait, on avait jusqu'ici regardé le mot *car* comme emprunté au germanique de même que *vino*, *ocet* et plusieurs autres[1]. Il ne reste ainsi que très peu de mots slaves dont l'origine « latine-balkanique » puisse être considérée comme probable ; citons *bivol* de *bubalus*, dont la forme v. bulg. *byvolŭ* avec *y* de *u* doit être très ancienne, et bulg. *rusalja* « dimanche de la Pentecôte », « semaine précédant la Pentecôte », serbe *rusalje* « Pentecôte » de latin *rosalia* (roum. *rusalii* est emprunté au slave).

Pour les mots serbo-croates qui semblent remonter au latin balkanique, il suffira de citer *nepuča* « nièce » de *nepotia* (cf. alb. *mbesë* qui est peut-être indigène) et *mrd'ela* « fausse perle » de *margella* (roum. *mărgea*).

1. V. Stender-Petersen, *Slavisch-germanische Lehnwortkunde*, Gothembourg, 1927. Du reste M. Skok défend lui aussi l'origine balkanique de ces deux derniers mots.

Beaucoup plus nombreux que les mots latins sont les mots d'origine romane qui ont pénétré dans les langues non-romanes de la péninsule balkanique. La source principale est ici l'italien et c'est surtout l'influence des grands centres commerciaux du moyen âge — Amalfi, Pise, Gênes et avant tout Venise — qui se fait sentir. Les établissements des Italiens en pays grec remontent au x^e^ siècle. En 1180 60 000 Italiens, pour la plupart des Vénitiens, étaient, dit-on, domiciliés à Constantinople. Au xiii^e^ siècle, Venise établit sa domination sur la plupart des îles grecques.

Les mots romans reçûs en grec[1] se distinguent généralement des mots latins en ce qu'ils n'ont guère subi d'altérations phonétiques. Tandis que par exemple *b*, *d*, *g* dans les mots latins sont devenus *v*, δ, *q* comme les sons correspondants du vieux grec, ces occlusives restent inaltérées dans des cas comme μπαλκόνι de it. *balcone*, ντοῦρος de ital. *duro*. Les verbes sont la plupart du temps empruntés à l'infinitif : ἀριβάρω « j'arrive » de *arrivare*, ἀβιζάρω de *avvisare*, στιμάρω de *stimare*, φινίρω de *finire*, κιαμαρίζω de *chiamare*, etc.[2]. Dans un grand nombre de cas on peut démontrer que les mots italiens sont spécialement vénitiens ou génois, par exemple ἀϊδάρω de vén. *aidar* à côté de ἀγιουτάρω de *ajutare*, ἄμια « tante » de vén. *amia* (it. *amita*), βελούδο « velours » de vén. *veludo* (it. *velluto*), βίδα « vis » de vén. *vida* (it. *vite*), μπλάδος « bleu » de vieux vén. *blavo* (it. *biavo*), κουζίνα « cuisine » de vén. *cusina* (it. *cucina*), μανέστρα « potage » de vén. *manestra* (it. *minestra*), μονέδα « monnaie » de vén. *moneda* (it. *moneta*), etc., κάδος « cap » de vén. *cao* ou de gén. *cavo* (it. *capo*), λατοῦ « laiton » de

1. Gustav Meyer, *Neugriech. Studien*, IV. *Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen*, 1895 (Sitzungsber. d. Wiener Akad., 132). Cf. les suppléments donnés par Psichari dans la *Revue critique*, 29, 270 et suiv., par M. Pernot dans *Rom. Jahresbericht*, 1895-96, I, 352 et suiv., par M. Kretschmer dans *Byz. Zeitschr.*, VIII (1898), 398 et suiv. et par M. Dieterich dans la même revue, X (1901), 586 et suiv., VI (1902), 500 et suiv.

2. Les verbes italiens empruntés par les dialectes albanais de l'Italie sont traités de la même manière, p. ex. *amarin* de *amare*, *kapirin* de *capire* (v. Lambertz, Alb. Mundarten in Italien, dans *Indogerm. Jahrbuch*, 2, 1-30).

gén. *latũ* (vén. *laton*, it. *ottone*). Des formes comme ἀρτάνα « plate-bande », ἄρμπα « aube » représentent très probablement gén. *artaṅa, arba* (it. *altana, alba*), bien que le passage de *l* en *r* devant consonne soit très répandu en grec moderne. M. Kretschmer mentionne ἀντίο, *ἀdίο*, de *addio*, au sens de « bonjour ». C'est là aussi, paraît-il, une particularité de l'italien du Nord, correspondant à prov. *adiou* et à esp. *adiós* (*Addio, Jeanne, Come va?* Ruggi, *Mezzalana*, I, 8).

Les exemples cités montrent déjà que les mots italiens du grec appartiennent à tous les domaines, cf. en outre des mots comme ἀρμάρι « armoire », βαρέλι « tonneau », γάτα « chat », καδένα « chaîne », κουφέτο « bonbon », μόδος « manière », σπάγγος « ficelle », τράβα « poutre », στιβάλι « botte », τσαμπoῦνα « chalumeau » (it. *zampogna* de v. gr. συμφωνία), φενέστρα « fenêtre », etc. Mais il y a un domaine où l'influence italienne (et spécialement vénitienne) est écrasante, à savoir la terminologie maritime. M. Hesseling, qui a examiné les mots maritimes du grec de provenance romane[1], en donne une liste qui ne comprend pas moins de 450 mots, par exemple ἀρμάδα « flotte », βιράρω « virer », κάλμα « calme »[2], καμπίνα « cabine », καργάρω « charger » (vén. *cargar*), καρένα « carène » (it. *carena*, à côté de καρῆνα de lat. *carina*), κατρᾶς, κατράμι « goudron », προύβα « proue » (vén. *prova*, gén. *prua*)[2], κορδόνι « cordon » (vén. *cordon*), λεβάντες « vent d'est » (it. *levante*), πονέντες « vent d'ouest » (it. *ponente*), μπουνάτσα « bonace » (vén. *bonazza*), πακοτίλια « approvisionnement » (vén. *pacotiglia*; dans le dialecte de Lesbos, le mot se trouve au sens de it. litt. *paccotiglia* « pacotille »). Il va sans dire que tous

1. Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes, dans *Verhandel. der kon. Ak. van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeel. Letterkunde. Nieuwe reeks. Deel V*, No. 2 (1903).

2. Ici comme souvent ailleurs (cf. plus haut τσαμπoύνα), nous avons affaire à des mots qui sont grecs à l'origine, lat. *prora* étant emprunté à gr. πρῶρα comme it. *calma* à gr. καῦμα. De même p. ex. ῥεμετσάρω « amarrer » de it. *ormeggiare*, de gr. ὁρμίζω. D'autres exemples ont été donnés par M. Triandaphyllidis, *Lehnworte*, p. 160 et par M. Kretschmer, dans *Byz. Zeitschr.*, 10, 581-86 (p. ex. καλάρω de it. *calare*, de gr. χαλάω). Cf. plus haut.

ces mots sont, comme ceux cités plus haut, d'âge très divers. Il y en a qui sont tout récents, comme par exemple κότερο « cotre » (it. *cotero* de angl. *cutter*) ou βαπόρι « vapeur » (it. *vapore*), aussi sous la forme παπόρι, qui se retrouve en albanais (*papuar*).

Deux ou trois mots maritimes sont selon M. Hesseling empruntés au portugais. D'origine espagnole est le mot παλάβρα « vantardise » qui a passé aussi dans les autres langues balkaniques : turc *palabra*, alb. *pallavër*, roum. *palavră*, bulg. *palavri* (pl.) ; en serbe, *palavra* a le sens de « bavarde ». De plus τραμπούκος « vaurien » (esp. *trabuco* « contrebandier »).

En moyen grec on trouve un certain nombre de mots français, ce qui s'explique par l'influence des croisades. Il s'agit surtout de termes d'ordre social, militaire ou politique comme ῥόε, ῥόι, « roi », ῥοΐνα « reine », παρλαμάν « assemblée », γαρνιζῶν « garnison », τρέβα « trève », παλαφρέ « palefrenier », ντάμα « dame », etc. Ils ont presque tous disparu de la langue courante. Le mot τρέβα s'emploie encore et a aussi pénétré en albanais comme l'a démontré M. Jokl (*Litteris*, 4.197), qui laisse indécise la question de savoir s'il a été emprunté au moyen grec ou s'il remonte à la domination en Albanie des ducs d'Anjou ; grec mod. ντάμα « damier, jeu des dames » est un emprunt récent à it. *dama*. Pour ce qui concerne l'île de Chypre, qui fut conquise par Richard Cœur de Lion en 1191, on a dans l'ancienne littérature recueilli une cinquantaine de mots français comme par exemple τσαΐνα (v. fr. *chaïne*), χανάπιν (*hanap*), σέντα (*sente*), σπλίγκα (v. fr. *espingle*), σκουάλλα (v. fr. *escuelle*), ἀμάντα (*amende*)[1].

Dans la langue grecque moderne et dans les autres langues balkaniques se trouvent, comme dans toutes les autres langues d'Europe, nombre de mots français d'origine récente dont il ne sera pas tenu compte ici.

Les emprunts romans ne sont pas également répartis sur le territoire grec. Ils sont particulièrement nombreux dans

1. Μενάρδος, Γαλλικαὶ μεσαιωνικαὶ λέξεις ἐν Κύπρῳ, dans Ἀθηνᾶ, XII, p. 360-384.

la langue des îles ioniennes qui ont le plus de contact avec l'Italie et qui n'ont jamais été soumises à la domination turque. Une étude approfondie sur l'origine des mots romans, leur âge et leur extension dans les dialectes et dans la langue courante fait encore défaut.

Une influence très considérable a aussi été exercée par l'italien (spécialement le vénitien) sur l'albanais [1]. Des mots comme *rrugë* « rue » (v. it. *ruga*), *kasellë* « caisse » (it. *cassella*), *kanal* (it. *canale*), *kapón* « chapon » (it. *cappone*, à côté de *kapua* de lat. *capone-*), *mëngój* « manquer » (it. *mancare*), *kustój* « coûter » (it. *costare*), *bandidh* « vaurien » (vén. *bandido*), etc., sont généralement répandus, tandis que d'autres sont restreints aux environs de Scutari, où les mots italiens fourmillent : des mille mots environ cités par M. Helbig, 465 environ sont scutariens (et 360 environ sont propres aux dialectes albanais parlés en Sicile et en Calabre). Exception faite de Scutari, le nombre des mots italiens est sensiblement plus grand dans les dialectes parlés en Grèce que dans l'Albanie elle-même. Ceci tient à ce que dans beaucoup de cas les mêmes mots se trouvent aussi en grec, ce qui reste à examiner de plus près. Un mot comme *piat* « assiette » semble directement emprunté à it. *piatto*, mais le pluriel *piata* (P. 39) est grec et montre que le mot vient de gr. πιάτο, qui à son tour est emprunté à it. *piatto*.

Comme en grec, une foule de mots maritimes sont d'origine vénitienne, par exemple *barkë* « bateau » (*barca*), *rem* « rame » (*remo*), *propë* « proue » (vén. *prova*), *velë* « voile » (*velo*), *temón* « gouvernail » (*timone*), *bonacë* « bonace » (vén. *bonazza*), *shërók* (*scirocco*). Le nombre des mots ecclésiastiques est remarquable comme témoignage de l'influence de l'église catholique : *alltar* « autel » (it. *altare*, à côte de *lter* de lat. *altare*), *abát* (*abbate*), *frat* « ecclésiastique catholique » (*frate*), *fē* «foi » (*fede*), *ferr* « enfer » (*inferno*), *adhurój* (*adorare*), etc. La grande majo-

1. Helbig, Die italienischen Elemente im Albanesischen (dans *10, Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache zu Leipzig*, 1904e p. 1-137).

rité appartiennent au dialecte guègue conformément au fait que seuls les Albanais du Nord sont catholiques.

Pour ce qui est du serbo-croate, l'influence italienne ne part pas seulement de l'Italie et, ici encore, de Venise notamment, mais aussi de l'élément italien domicilié depuis des temps immémoriaux en Dalmatie. Nous retrouvons en serbe beaucoup des mots qui ont pénétré en grec et en albanais, par exemple *vida* « vis » (vén. *vida*), *prova* « proue », *fortuna* « tempête » (gr. φουρτοῦνα), *bonaca*, *timon*, *fratar* « abbé », *mankati* « manquer », *kostati* « coûter », etc., mais aussi beaucoup d'autres comme *beškot*, *piškot* « biscuit » (it. *biscotto*, avec *s* prononcé à la vénitienne comme dans *škola* « école », *žvelt* de *svelto*, etc.), *bira* « bière » (vén. *bira*, it. *birra*), *formentin* « maïs » (it. *formentone*), *kanela* « cannelle » (it. *cannella*), *kalamar* « encrier » (it. *calamaro*), *butati* « pousser » (it. *buttare*), etc. [1]. Si le mot *ladanje* de *vladanje* « domination » a reçu le sens de « terre, campagne », c'est, comme l'a montré M. Skok (*Archiv. für slav. Philol.*, 35, 342) un calque sur it. *dominio* (ou moyen latin *dominium*). Un autre emprunt de traduction serait *tòvar* « âne » (cf. plus haut p. 50) au sens de « merluche » d'après v. it. *asello*, mais cf. aussi gr. γαϊδοράψαρο, litt. « poisson-âne ».

Les mots vénitiens qui ont pénétré dans l'istro-roumain, ont en partie passé par le serbo-croate. Dans plusieurs cas ils forment, comme il arrive souvent aussi avec les mots

1. Cf. G. Maver, Parole croate di origine italiana o dalmatica (dans *Archivum romanicum*, 6, 241-253). Le même, Parole serbocroate e slovene di origine italiana (dalmatica) (dans *Slavia*, 2, 32-43). P. Skok, Einige Lehnwörter im Kroatischen (dans *Arch. für slav. Philol.*, 28. 467-68); Einige Lehnwörter (dans la même revue, 29, 477 et suiv., 31, 318, 473); Zur Kunde des rom. Elements in der serbo-kroat. Sprache (dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, 36, 640-56); Neue Beiträge zur Kunde des rom. Elem. in der serbo-kroat, Spr. (dans la même revue, 38, 544-53); Beiträge zur Kunde des rom. Elem. im Serbokroatischen (dans la même revue, 42, 147-52, 755-56). Štrekelj, Zur slavischen Lehnwörterkunde (dans *Denkschriften der Wiener Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Cl.* 50). — Un mémoire intitulé Intorno alla penetrazione del lessico italiano nel serbocroato della Dalmazia e dei territori vecini (dans *Atti del R. Istituto Veneto di Scienze, Litere ed Arti*, 84 (1924-25), II, 749-770) ne nous a pas été accessible.

d'emprunt des autres langues, des doublets avec les mots indigènes, par exemple *galină* « poule » de vén. *galina* à côté de *gal'irę* de lat. *gallina, cuńåt* « beau-frère » de it. *cognato* à côté de *cumnåt* de lat. *cognatus, aŋke* de it. *anche* à côté de *iŋkę* = roum. *încă*.

Pour les éléments vénitiens du dalmate, nous nous bornons à renvoyer à Bartoli : *Das Dalmatische,* I, 247 et suiv.

Des mots italiens ont aussi pénétré dans les langues qui n'ont pas été en contact direct avec l'italien, sans qu'il soit toujours possible de déterminer avec précision par quelle voie s'est effectué l'emprunt. Si le bulgare possède par exemple le mot *butam* « pousser », c'est un emprunt à serbe *butati* de it. *buttare*. Pareillement roum. *pişcot* « biscuit » doit être emprunté à serbe *piškot* de it. *biscotto*. Roum. *damigeană* « dame-jeanne » s'accorde avec serbe *damižana* de it. *damigiana* (qui se trouve aussi sous la forme *δαμιζάνα* dans le dialecte grec de Lesbos), tandis que bulg. *damadžana* diffère et semble avoir passé par le turc qui l'aurait pris à l'arabe (*damadžâna*), supposition que nous ne sommes d'ailleurs pas en état de vérifier.

Dans d'autres cas les critères d'ordre phonétique ou géographique font défaut. It. *focaccia* « fouace » est devenu *pogača* en serbe et cette forme se retrouve en roumain, en bulgare et en moyen grec (à côté de φογάτζα), peut-être par irradiation du serbe, mais peut-être aussi par d'autres voies. Il en est de même par exemple du vén. *gazeta* « monnaie ayant la valeur de deux soldi », qui a pénétré en serbe (*gazeta*), en grec (γαζέτα), en aroum. (*găzetă* « jeton ») et en méglénite (*gazetă* « monnaie fausse ou sans valeur »); au sens de « journal », le mot se trouve en bulgare et, vieilli, en roumain.

Pour les mots italiens du turc[1], il est hors de doute que beaucoup ont passé par le grec. Les mots maritimes dominent, par exemple *barka* (*barca*), *majistra* « grande

1. G. Meyer, Türkische Studien I, 1893 (dans *Sitzungsber. der Wiener Akad., Phil.-hist. Cl.,* 128). Bonelli, Elementi italiani nel turco ed elementi turchi nel italiano (dans *L'Oriente,* I, Roma, 1894, p. 178 et suiv.).

voile » (*maestra*), *pusula* (*bussola*), *sentina* (*sentina*), *pupa* (vén. *pupa*), *papafingo* « perroquet » (vén. *papafigo*), *kalietta* « biscuit » (*galetta*), *arme* « gréement » (*arme*), etc., mais il y en a aussi beaucoup appartenant à d'autres catégories, comme par exemple *bekasa* (vén. *becazza*), *videla* « veau » (vén. *vedelo*), *izbandit* « brigand » (*sbandito*), *büvanda* « médecine » (*bevanda*), *balkun* (*balcone*), *sedže* « chaise » (*seggia*), *kaput* « manteau » (*cappotto*), *banda* « troupe armée, musique militaire » (*banda*), etc.

A distinguer des mots-romans venus du dehors dans la péninsule Balkanique, sont ceux qui ont passé des langues romanes balkaniques, à savoir le dalmate et le roumain, aux langues non-romanes de la péninsule,

Le dalmate, de bonne heure refoulé par le serbo-croate (cf. plus haut p. 51), a laissé pas mal de traces dans cette dernière langue, qu'il s'agisse de mots encore en usage aujourd'hui ou de mots qui se trouvent dans les anciens textes, par exemple *piljun* « filleul » (roum. *fin*, alb. *fiján*, lat. *filianus ;* cf. végliote *vetrun* de *veteranus*), *mošuna* « maison pour les brebis » (latin *mansione*), *pikat* « foie » (lat. *ficatum*). Particulièrement intéressante est une série de mots qui montrent lat. *c* conservé comme occlusive devant *e* et *i* : *kimak* « punaise » (lat. *cimice*), *kapula* « oignon » (lat. *cepulla*, à côté de *cebala* comme emprunt plus récent à vén. *cevola*, it. *cipolla*), *lukijerna* « lampe, lanterne » (lat. *lucerna*), *ranketiv* « rance » (lat. *rancidus*), *rekesa* « reflux » (lat. *recessa, sc. maris* ; le dictionnaire de Popović a la forme *rekeša*). Pour plus de détails, v. Bartoli : *Das Dalmatische*, I, 259 et suiv. L'influence du dalmate sur d'autres langues que le serbo-croate semble avoir été insignifiante. Il est vraisemblable, comme l'a montré M. Jokl, que alb. *këmbonë* « cloche » remonte au pluriel dalmate *canpuone* (v. *Litteris*, IV, 197). Pour d'autres traces possibles d'une influence dalmate sur l'albanais, v. Meyer-Lübke dans *Mitteil. des rum. Inst. Wien*, I, p. 30-31 [1].

1. Un article de M. Pascu sur des mots dalmates en roumain (dans *Viața Românească*, 1912) ne nous a pas été accessible.

Bien plus considérable est l'influence exercée par le roumain sur les langues voisines. Nous trouvons en bulgare des mots roumains comme *kolastra* « premier lait d'une vache qui a mis bas » (roum. *corastră*, lat. *colostrum*), *mačuk* « marteau en bois » (roum. *măciucă*), *masa* « table » (roum. *masă*), *vuntur* « grand oiseau, aigle » (roum. *vultur*), *pakura* « goudron minéral » (roum. *păcură*), *skurtejka* « jaquette fourrée » (roum. *scurteică*), *burdéj* « hutte, baraque » (roum. *bordeiu*), *kapra* « siège du cocher » (roum. *capră*, d'après all. *bock*) et beaucoup d'autres, en partie d'une extension limitée. Un mot « grammatical » comme *maj* « presque » (roum. *mai*) est d'un usage courant, par exemple *mojata rabota e maj svăršena* « mon travail est presque achevé » (roum. *lucrarea mea e mai isprăvită*) ; Cankov (*Bulg. Gram.*, 33) emploie aussi *maj* pour former le comparatif comme en roumain : *maj bèl* « plus blanc » (roum. *mai alb*). Les mots cités sont des mots dont l'origine latine est hors de doute. Réagissant contre une tendance assez commune à regarder le roumain comme la part réceptrice toutes les fois que cette langue concorde avec le bulgare, M. Capidan a essayé de prouver l'origine roumaine de quantité de mots bulgares qu'on avait jusqu'ici expliqués d'une autre manière[1]. Il s'agit surtout de termes qui se trouvent aussi en albanais ou en grec, tels que par exemple *furka* « rouet », *furna* « four », *buza* « lèvre », *kačula* « bonnet de fourrure », etc., et dans plusieurs cas il a réussi à rendre au moins vraisemblable la provenance roumaine.

En dernier lieu, les emprunts bulgares au roumain ont été examinés par M. D. Scheludko dans son mémoire « Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen » (*Balkan-Archiv*, 3, 252-89). Il en évalue le nombre à une centaine, tout en accentuant le fait que la plupart d'entre eux sont inconnus au sud de la Stara Planina (les Balkans) et qu'il s'agit le plus souvent d'emprunts récents.

Des mots roumains ont aussi pénétré en serbo-croate,

1. Raporturile lingvistice slavo-române, dans *Dacoromania*, III, p. 176 et suiv.

par exemple *mačuga*, *škuteljka*, *burdelj*, *bešika* « vessie » (roum. *băşică*), pour ne citer que des mots d'origine romane. Ils ont été réunis par M. Puşcariu dans « *Studii istroromâne* », II, p. 277-297, d'après des travaux antérieurs de M. Skok et d'autres[1]. Dans la plupart des cas, il s'agit de mots laissés par une population roumaine aujourd'hui disparue. Il est très remarquable que nombre de mots roumains entrent dans des noms serbo croates de lieux et de personnes.

Très peu nombreux sont les mots roumains du turc[2], par exemple *masa*, *kalaraš* « estafette » (roum. *călăraş*), *kašer* « fromage » (roum. *caşuri*, pl. de *caş*), peut-être aussi *mamaliga* « bouillie de farine de maïs, polente » (roum. *mămăliga* ; pourtant le mot se trouve aussi en bulgare et en serbe : *mamaliga*, *mamaljuga*). Les quelques éléments roumains (c'est-à-dire daco-roumains) qui se trouvent en grec, sont naturellement des mots littéraires, tels par exemple βόρνικος comme désignation d'un ministre de Valachie aux temps jadis (roum. *vornic* de slav. *dvornic*), στόλνικος « sénéchal » (roum. *stolnic*).

L'aroumain a fourni à toutes les langues environnantes[3] un certain nombre de mots, concernant surtout la vie pastorale, comme par exemple gr. μιλιόρι, alb. *miluar* « jeune mouton » (aroum. *ml'or*), mais aussi appartenant à d'autres catégories, comme gr. du nord ἄμπρος, ἄμπουρους « vapeur » (aroum. *abure*), macédo-bulg. *makam* « manger » (Šapk., 325 ; aroum. *măc*). Assez délicate est la question de savoir s'il faut ramener tel mot albanais à l'aroumain ou au daco-roumain, comme c'est par exemple le

1. A comparer aussi Kurelac, Vlaške rěči u jeziku našem (dans *Rad Jugoslavenske Akademije*, 20, 93-137) et Budmani, Dubrovački dijalekat kako se sada govori (*ibid.*, 65).

2. Miklosich, Die slav., magyar. u. romanischen Elemente im türkischen Sprachschatz (*Sitzungsber. d. Wiener Akad. Phil.-hist. Cl.*, 118). G. Meyer, Türkische Studien, I (*ibid.*, 128).

3. G. Meyer, Neugriech. Studien, 2, 74-79 (*Sitzungsber. der Wiener Akad.*, 130). Höeg, *Les Saracatsans*, 2, 206. G. Murnu, Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen (*Diss. München*, 1902). Capidan, Raporturile albano-române (*Dacoromania*, 2), p. 467 et suiv. (cf. les remarques de Weigand, *Balkan-Archiv*, 2, 272-76).

cas de alb. *gjëndërë* « glande » = roum. *ghindură*, aroum. *gl'indură* de lat. *glandula*, relevé par M. Skok (*Archivum rom.*, 8, 155). Le fait pourtant que le mot se trouve aussi sous une forme roumaine en serbo-croate (*glindura*, cf. *gl'endura* dans Bartoli, *Dalm.*, 2, 291) semble indiquer qu'il s'agit d'un emprunt fait à la langue des Roumains dits occidentaux[1], qui ont été absorbés par les Serbo-Croates et n'ont laissé comme descendants de langue roumaine que les Istro-roumains d'aujourd'hui. Tout récemment, dans un article paru dans la *Revista filologică*, 2, 246-67, M. Jokl a attiré l'attention sur une série d'autres mots albanais qui s'expliquent de la même manière[2]. On n'a pas jusqu'ici réussi à démontrer l'existence d'emprunts faits par l'albanais au roumain primitif.

Il reste encore beaucoup à faire, ici comme ailleurs. La synthèse essayée par M. Pascu : *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924[3], ne peut être considérée que comme totalement manquée. Selon lui, l'influence du roumain sur les langues balkaniques aurait été écrasante, car la liste dressée par lui ne comprend pas moins de 452 mots d'origine prétendue roumaine. Mais, pour obtenir ce chiffre, il donne comme roumains nombre de mots latins, qu'il appelle « roumano-latins » sans fournir la preuve qu'ils soient précisément préroumains et non par exemple prédalmates, il use d'un grand arbitraire et fait des étymologies fantaisistes. Le mot slave pour « empereur », v. bulg. *cěsarĭ*, bulg. *car*, etc., viendrait d'un **ţeasare* primitif (commun à l'aroumain et au daco-roumain !), de lat. *Cæsar* (cf. plus haut p. 54). Le récit de Kedrenos selon lequel des Bulgares, à la bataille de Vo-

1. V. Puşcariu, *Studii istroromâne*, 2, 344-66.

2. Quant à alb. *shpartallój* « détruire », cité par M. Jokl, il est évident que c'est un dérivé d'un mot identique à roum. *partal* « morceau », mais ce mot se trouve aussi en bulgare (à côté de *parcal*), et l'étymologie proposée par M. Puşcariu (lat. *quartarius*) nous semble très douteuse, *a* alone conservé dénotant un emprunt relativement récent. Dans les *Mélanges Paul Boyer* (Paris, 1925), p. 104 et s., M. Deny tire le mot *partal* du turc.

3. *Biblioteca dell' Archivum Romanicum*, Serie II. *Linguistica*, vol. 9.

dena (1017), ont crié βεζειτε ὁ τζαϊσαρ ! serait inexact, car βεζειτε est expliqué comme aroumain *fudziți* et non pas comme v. bulg. *bĕžite*. Roum. *oțet* « vinaigre » vient de bulg. *ocet*, v. bulg. *ocĭtŭ*, mais ce mot remonterait à une forme préroumaine **aţet* de lat. *acetum*. Aroum. *furnigi* « boulanger » serait formé de *furn*(*ă*) « four » à l'aide du suffixe *-agi* et turc *furundžu* emprunté à l'aroumain, etc. Comme on le voit, l'auteur n'a pas peur de tout mettre sens dessus dessous et par là de fausser le tableau que présentent les éléments roumains des langues balkaniques. A comparer, outre les remarques faites par M. Pușcariu dans ses *Studii istroromâne*, 2, 275-76, la critique détaillée donnée par M. Barić dans *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju*, 2, 392-402 et son bel exposé (p. 392-93) de ce qui sera l'objet d'un examen d'ensemble des mots roumains entrés dans les langues balkaniques.

3. Mots albanais. — Le territoire albanais s'étend le long de l'Adriatique entre l'Epire et le Monténégro. Il est délimité, approximativement, par une ligne qui partant de la ville de Santi Quaranta, se dirige vers le nord-ouest jusqu'à Kastoria, de là vers le nord-nord-ouest jusqu'aux extrémités Sud des lacs de Prespa et d'Ochrida, puis vers le Nord le long de la rive occidentale de ce dernier lac, ensuite, passant devant Dibra, vers Priștina (dans la plaine de Kossovo) et de là vers l'ouest jusqu'au Monténégro. Mais cette ligne ne marque pas partout une limite nette entre les Albanais et leurs voisins. Des enclaves albanaises plus ou moins étendues se trouvent en dehors d'elle, ce qu'explique en partie le fait, attesté par l'histoire et les noms de lieu, que la langue a eu autrefois une extension plus grande : l'extrémité Sud du Monténégro a été albanaise comme les environs de Raguse et de Cattaro. De Santi Quaranta à Kastoria les Albanais sont les voisins des Grecs et dans les montagnes de Gramos ceux des Aroumains. Partout ailleurs ils ont pour voisins des Slaves, en Macédoine les Bulgares, vers le nord et le nord-est les Serbo-Croates.

Au cours du XIV^e^ et du XV^e^ siècle et surtout au commen-

cement du XVI^e^, beaucoup d'Albanais se sont expatriés et sont allés se fixer en Epire, en Thessalie, en Béotie, en Attique et dans le Péloponèse. Leurs descendants forment une partie très considérable des habitants de la Grèce, surtout en Attique et dans le Péloponèse.

La langue albanaise[1] se divise en deux dialectes assez distincts, le guègue et le tosque, respectivement au Nord et au Sud du fleuve Škump. Le signe distinctif le plus marquant est le traitement de *n* intervocalique qui en tosque est devenu *r* : guègue *kanëp* « chanvre », tosque *kërp* (de *kërëp*). La plus grande partie de la littérature albanaise appartient au dialecte guègue, ainsi le texte le plus ancien qui date de 1555[2]. Par contre, la majorité des textes populaires recueillis par des étrangers sont en langue tosque.

On a vu plus haut que l'albanais a reçu une grande quantité de mots du grec et du latin, et il sera plus tard question de nombreux mots d'emprunt d'origine slave et turque. Tant de réceptivité laisse présumer d'avance que l'influence de l'albanais sur les autres langues doit être assez faible. En effet, elle n'a d'importance que pour le roumain.

Pour ce qui est des mots albanais empruntés par le grec[3], il est souvent malaisé de les séparer nettement de ceux qui ont passé en grec de l'aroumain. Un mot comme μπάλιος « brebis ou chèvre noire à tête blanche » que G. Meyer fait venir de l'alb. *balósh*, s'explique tout aussi bien et même mieux par aroum. *balĭu* (roum. *bălĭ* « qui a la tête blanche », en parlant de brebis ; le mot n'a rien à faire avec slav. *bĕl* « blanc » et se trouve dans beaucoup de langues romanes, germaniques et celtiques) ; λάιου « brebis noire » semble s'accorder mieux avec aroum. *laĭŭ* « noir »

1. Pour l'histoire des études albanaises, v. Jokl, Albanisch, dans *Grundriss der indogerm. Sprach- u. Altertumskunde*, II. *Die Erforschung der indogerm. Sprachen*, III. *Slavisch-lateinisch. Albanisch.*, Strassburg, 1917, p. 109-51.

2. Sur une courte phrase albanaise contenue dans un texte latin de 1462, v. M. Roques, dans la *Romania*, 52, 162-164 et 504-05.

3. G. Meyer, *Neugriech. Studien*, 2, p. 64-74. Cf. Höeg, *Les Saracatsans*, 2, p. 206.

qu'avec alb. *laj*, mais comme c'est un mot appartenant au grec du nord, -ου peut représenter un -*o* plus ancien (désinence du neutre), et le sens est celui du mot albanais. Ces mots appartiennent à la langue pastorale comme δάσος « bélier » (alb. *dash*), τσιάπος « grand bouc » (alb. *cap* ou aroum. *ţap*), σκόπι « houlette » (alb. *shkop*), κατσίκι « chèvre » (alb. *kac*), etc. Comme mots appartenant à d'autres catégories on peut citer par exemple μπλιούρι « abondance » (alb. *mblúarë*, partic. de *mbloj* « remplir »), ρέπιτα « parties escarpées » (alb. *rëpjetë* « escarpé »), τσούπρα « fille » (alb. *tshuprë*), χουμπώνω « périr » (alb. *humb*), σβέρκος « nuque » (alb. *zverk*). La grande majorité en est limitée aux dialectes grecs du Nord (quelques-uns se trouvent aussi à Lesbos), et on peut se demander si un mot grec-commun comme λουλοῦδι « fleur » est véritablement un emprunt à alb. *lule*. Sur la date de ces emprunts on ne peut rien dire de précis. Un emprunt du moyen grec a été relevé par M. Jokl (*Untersuchungen*, p. 280-81) : m. gr. ρένται « course de chevaux, hippodrome », grec mod. (Epire) ἀρέντα « course » de alb. *rendë*.

Selon ce savant, le terme grec pour le coucher du soleil : ὁ ἥλιος βασιλεύει, serait un calque de alb. *dielli perndón*, où *perndón*, forme latérale de *pranón* « il s'appuie, il s'abaisse », aurait été compris comme dérivé de *per(ë)ndi* « Dieu », à l'origine « souverain, empereur » (cf. *perëndeshë* « reine » dans l'albanais de Sicile). En grec le tour se trouve attesté dès le milieu du XIV^e^ siècle. Ce qui parle pour la priorité de l'albanais, c'est que « il se fait nuit » se dit en grec σουρουπόνει ce qui n'est autre chose que l'expression aroumaine *soarile apune* « le soleil se couche ». D'autre part il est bien possible que l'expression figurée soit la primitive, plusieurs autres langues en possédant de pareilles, par exemple m. h. all. *diu sunne gêt ze genâden*, magy. *áldozik a nap* litt. « le soleil communie » et roum. *soarele asfinţeşte* litt. « le soleil devient saint ». Il faut donc dire, jusqu'à nouvel ordre, que la chose n'est pas bien claire. La question se complique par le fait curieux que tant alb. *perëndón* que gr. βασιλεύει (en Epire du moins) et roum. *asfin-*

ţeşte s'emploient aussi en parlant d'yeux qu'on ferme ou qui se ferment [1].

Pour les mots albanais entrés en serbo-croate et en bulgare, nous sommes jusqu'ici assez mal renseignés. Il s'agit de mots plus ou moins localement répandus, comme par exemple serbe et bulg. *molika* « genièvre » (alb. *molikë* « sapin argenté »)[2], serbe *šotka* « canard » (alb. *shotë*), serbe *fuga* « rémiz » (alb. *fugë* « femelle du loriot »), serbe *ćeno* « chien » (alb. *qen* ; Arhiv 2, 236), monténégr. *hira* « petit-lait » (alb. *hirrë* ; Arhiv 2, 135), macédo-bulg. *koa* « temps » (alb. *kohë* ; Šapk. 133), *ćupa* « fille » (alb. *tshup(r)ë*). Serbe *barzast* « grisâtre » et bulg. *barzav* « gris » sont dérivés de alb. *barth* (Skok, *Archiv f. slav. Phil.*, 35, 337), mais ont dû passer par le roumain à cause du son *z*, comme le remarque avec raison M. Capidan (*Dacor.* 2, 679) ; par contre bulg. *kékav* « faible, souffreteux », qui est généralement répandu, semble bien être dérivé de alb. *keq* « mauvais » (Mladenov, *Godišnik na Sofijskija universitet*, 23, 8, p. 30). Le verbe *sosvam* (de gr. σώνω), qui en bulgare littéraire signifie « suffire », a pris en macédo-bulgare le sens de « finir » d'après alb. *sos* (Šapk. 85).

Les emprunts roumains faits à l'albanais sont de deux espèces. Il y en a un certain nombre qui se trouvent dans tous les embranchements du roumain et qui doivent remonter à l'époque du roumain commun. D'autres sont d'origine plus récente et ne se trouvent qu'en aroumain, bien que naturellement ils soient ici d'âge très divers. Beaucoup d'entre eux ne sont pas répandus sur tout le ter-

1. L'article de M. Jokl a paru dans les *Mitteilungen des rum. Instituts an der Univ. Wien*, 1914, p. 298-308. Cf. Hesseling, *Neophilologus*, 5, 165-169, qui défend l'origine grecque de l'expression. A comparer en outre Κοραῆς, Ἄτακτα, 2, 79 ; Hatzidakis, Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρίς, 1912, p. 1 et suiv., Ἀθηνᾶ, 24, 325 ; Prellwitz, *Rom. Jahresbericht*, 9, I, 31 ; Kretschmer, *Glotta*, 9, 221-22, II, 236 ; Bogrea, *Omagiu lui J. Bianu*, p. 51-69 ; Jokl, *Indogerm. Jahrbuch*, 13, 158.

2. Ce mot a été relevé par M. Jokl (*Untersuchungen*, p. 201). Cf. aussi *Indog. Jahrbuch*, 10, 154. Pour d'autres cas, v. les notes de Corović dans *Arhiv za arb. star.*, 1, 201-05.

ritoire de l'aroumain. Ces emprunts ont été étudiés en détail par M. Capidan dans son traité *Raporturile albano-române* (Dacoromania, 2) p. 514-54. Citons comme exemples *(a)mbar(u)* « heureux, chanceux » (alb. *mbarë*), *are(a)pit* « escarpement » (alb. *rëpjetë*), *bană* « vie » (alb. *bane* « demeure », mot guègue, mais généralement répandu en aroumain), *daş* « agneau » (alb. *dash* « bélier »), *dot* « pas du tout » (alb. *dọt*; mot surtout employé par les Farşeriotes, surnommés pour cette raison *Doteni* par les autres Aroumains), *ǵelă* « nourriture » (alb. *gjellë*), *guvă* « caverne » (alb. *guvë* de gr. γοῦβα, it. *cova*; la prononciation par *g-* montre l'origine albanaise du mot en aroumain, cf. plus bas p. 103-4), *izote* « capable » (aroum. du Nord, alb. *izoti* de *zot* « maître »), *luftă* « combat » (alb. *luftë* de lat. *lucta*, roum. *luptă*), *şcrac* « scorpion » (alb. *shkrap* ; *-c* d'après le pluriel *şcrapi* devenu régulièrement *şcrak'i*), *şcurt* « court ; personne trapue » (alb. *shkurtë*, roum. *scurt* ; cf. *şcurtul* « février », alb. *shkurti*, et *şcurtiţă* « lot », alb. *shkúrtëzë*, dont le suffixe diminutif a été remplacé par *-iţă*, tandis que par exemple *púpezë* « bouton », dont le radical ne « dit » rien, a été reçu inaltéré comme *pupăză*), *vete* « personne, être » (alb. *vetë* « même » ; cf. plus bas, p. 72), *virǵiră* « jeune fille » (alb. *virgjir*), *zvercă* « nuque » (alb. *zverk*), etc.

A côté des emprunts directs il y a à noter plusieurs calques. A l'encontre de roum. *lipsesc*, bulg. *lipsvam* « manquer », aroum. *lipseaşte* (3e pers.) signifie « il faut », comme alb. *lipset*. Aroumain *nip(u)tut* « malade » est la forme négative du participe *putut* « pu » et rend exactement alb. *sëmurë* « malade », qui, de son côté appartient à l'expression *s munt* (aussi *nukë munt*) « je suis malade », litt. « je ne peux pas »[1]. *Stres* « oppressé » a aussi le sens de « avare » comme alb. *shtrënguam*. *Avin* réunit les sens de « chasser » et de « poursuivre » comme alb. *gjuaj* et se dit comme celui-ci pour « pêcher » ; *ǵone* a le sens de

1. Cette expression est à son tour calquée sur grec δὲν μπορῶ tout comme aroum. *nu pot* et bulg. *ne možă* (cf. russe *mně ne možetsja*).

« jeune homme » et de « héros » comme alb. *trim*, et *Dumnezău* « Dieu » se trouve aussi employé pour désigner le ciel comme alb. *perndi* (Hydra). Si *față* « figure » signifie aussi « joue » (Weig., *Arom.* 2, 190), c'est aussi le cas de alb. *faqe*, mais serbe et bulg. *obraz* présente les mêmes significations, de même que v. bulg. *lice*, et plusieurs langues romanes connaissent le même fait. Aroum. *vacă* « vache », de même que macédo-bulg. *krava*, a aussi le sens de « prostituée » comme alb. *lopë*, qui est peut-être à son tour calqué sur v. ital. *vacca*. Pour d'autres cas encore, v. Capidan, mémoire précité, p. 509-513 ; tous les exemples donnés par cet auteur ne sont pourtant pas probants.

Beaucoup plus importants au point de vue linguistique sont les emprunts plus anciens qui se trouvent en dacoroumain et dont une partie s'est conservée aussi en aroumain et en méglénite (plus rarement en istro-roumain). Ces emprunts très curieux ont depuis longtemps attiré l'attention des linguistes — pour leur explication v. plus bas — et ont été étudiés en détail par M. Treimer (*Albanesisch und Rumänisch* dans *Zs. für rom. Phil.*, 38, 385-411) et par M. Capidan dans le mémoire précité. On en peut distinguer deux couches différentes, l'une comprenant des mots qui concordent exactement avec les mots albanais (qu'ils soient d'origine albanaise ou non), l'autre des mots qui par leur forme ou leur sens semblent remonter à une source commune à l'albanais et au roumain. A la première catégorie appartiennent des mots comme *a se aumà* « poindre (en parlant du jour) » (alb. *e agúeme* « aube », v. Jokl dans *Litteris*, 4, 195), *brâu* « ceinture » (alb. *bres* de **bren + zë*), *buză* « lèvre », roum. *budză*, méglén. *buză* (alb. *buzë*), *bunget* « forêt de chênes » (alb. *bunk* « chêne »), *gălbează* « clavelée », aroum. *gălbadză* (alb. *gëlbazë*, *këlbazë*), *groapă* « fossé », aussi en aroum. et en méglén. (alb. *gropë*), *ghimpe* « épine » (alb. *gjëmp*), *curpen* « sarment », aroum. et méglén. *curpan* (alb. *kurpën*, *kulpën*, *kulpër*), *moș* « vieillard », « grand-père », fém. *moașă*, aroum. seulement *moașă*, en méglén. et en istro-

roum. seulement *moș* (alb. *moshë, motshë*), *muşcoiu* « mulet », aroum. *muşcă* (alb. *mushk*), *sâmbure* « noyau », aroum. *sâmbure,* méglén. *sɒmburi,* istro-roum. *sămbur* (alb. *thúmbullë*), *ţarc* « enclos », aroum. *ţarc* (alb. *thark*), *vatră* « foyer » (alb. *vatrë* (tosque), *votrë* (guègue), v. Jokl dans *Wiener Zs. für die Kunde des Morgenlandes,* 34, 30-50) et plusieurs autres, parmi lesquels il faut encore relever le mot important *sat* « village », v. roum. *fsat* de alb. *fshat*[1].

A la seconde catégorie appartiendraient des mots comme *abur* « vapeur » (alb. *avull*), *a bucurà* « réjouir », *bucuros* « joyeux » (alb. *búkurë* « beau »), *gata* « prêt » (alb. *gat*), *a scăpăra* « faire jaillir des étincelles, étinceler », aroum. *ascaperu,* à la 3e personne *ascapiră* « il fait des éclairs » (alb. *shkrep*), *mazăre* « pois », aroum. *madzăre* (alb. *módhullë*), *viezure* « blaireau » (alb. *vjédhullë*), *zară* « lait caillé » (alb. *dhallë* ; aroum. *dală* est un emprunt récent) et quelques autres. La répartition exacte entre les deux catégories est cependant assez difficile et, comme l'a remarqué avec raison M. Jokl (*Indogerm. Jahrbuch,* 10, 167), il faudra une étude spéciale de chaque mot pour bien préciser les faits[2]. Selon M. Weigand (« Albanische Einwanderung in Siebenbürgen » dans *Balkan-Archiv,* 3, 208-226), tous les mots roumains offrant *z* en face de alb. *dh* seraient extrêmement vieux et représenteraient un état de langue antérieur à l'albanais, à savoir le thrace (cf. plus bas), qui aurait eu ici le son *dz*. Il fait donc entrer dans cette dernière catégorie *barză* « cigogne », aroum. *bardzu* « blond », méglén. *bardză* « chèvre d'une certaine couleur » de alb. *bardh* « blanc ». Il faut ajouter *brad* « sapin, pin » de alb. *bredh* ; comme l'a justement remarqué M. Graur

1. L'étymologie de ce mot est sans doute *fossatum* (d'autres pensent à *massatum*). Que le mot roumain doive être emprunté à l'albanais (à cause de la perte de la première voyelle), c'est ce qu'a vu déjà G. Meyer.

2. Le mémoire de G. Pascu, Rapports linguistiques albano-roumains (dans *Archivum Romanicum,* 9, 300-381) apporte quelques rectifications à l'exposé de Capidan, mais contient aussi bien des détails insoutenables.

(*Romania*, 53, 383), ce mot a été refait sur le pluriel *brazi* d'après le modèle des mots en *-d* avec un pluriel en *-zi*, à la place de la forme **braz* à laquelle on s'attendrait.

Dans le traité cité, M. Weigand fait l'essai très intéressant de démontrer une troisième couche d'emprunts albanais en roumain, à savoir des mots qui auraient été laissés par des immigrants albanais à une époque postérieure aux emprunts mentionnés. L'hypothèse paraît séduisante à première vue, mais il faut convenir que M. Puşcariu a réussi à infirmer notablement la valeur des preuves alléguées (v. *Dacoromania*, 5, 751-64).

Dans beaucoup de cas il y a concordance sémantique entre le roumain et l'albanais. Roum. *albină* « abeille » vient de lat. **albina* « ruche » et semble avoir pris le sens d'« abeille » d'après alb. *bletë*, qui réunit les deux sens. Si roum. *curat* « net » vient de lat. *colatus* et signifie à l'origine « passé au tamis », cela rappelle alb. *drill*, comme l'a remarqué M. Weigand ; d'autres dérivent toutefois *curat* de lat. *curare*. « Riche » s'appelle en roumain *avut*, en albanais *i pásurë* ; dans les deux cas, c'est le participe passé du verbe « avoir » à sens actif ; cf. aussi v. roum. *ştiut* « expert, savant », aroum. *ştiut* « instruit, sage » de a *şti* comme alb. *i diturë* de *dij* « savoir ». De même qu'en albanais le pronom *vetë* « même » s'emploie comme substantif au sens de « personne, individu » : *nj a di vetë* « deux ou trois personnes », *shumë vetë* « beaucoup de gens », de même en roumain *îns* de *ipse* : *doi inşi* « deux personnes », aroum. *unsprădzaţi di insi* « onze personnes ». Le verbe *a face* a aussi le sens de « passer, aller » : *fă'ncolo* « va-t'en ! », réfléchi : *fă-te încoace* « viens ici ! » ; de même en albanais *bij* : *bëri tutje* « il passa outre » (P. 26), réfléchi : *j u-bë pas* « il marcha derrière lui » (P. 112). Dans le dialecte albanais de Borgo Erizzo, Weigand (*17* & *18e Jahresbericht*, p. 224) a constaté la présence de *atillë* « tel » au sens de « fort », ce qui rappelle roum. *tare* « fort » de lat. *talis*[1]. Roum. *dor* « douleur » au sens de « désir,

1. M. Skok (*Archiv f. slav. Phil.*, 37, 87) reprend l'explication de Miklosich (*Die slav. Elem. im Rum.*, p. 11) selon laquelle roum. *tare*

regret » ou « amour » rappelle alb. *dhëmbem* « on me regrette » et *dhëmshurë* « aimé » de *dhëmp* « douleur » ; cf. aussi alb. *mall* « regret, nostalgie » de lat. *malum*. Le développement de sens de roum. *zăpadă* « neige », en face de bulg. *zapad* « coucher du soleil, ouest » de v. bulg. *padą-pasti* « tomber », s'explique en partie par le rapprochement de alb. *resh* « neiger », *dëborë* « neige », qui appartiennent au verbe « tomber » : *bie*, aor. *ratshë* (v. Jokl, *Indogerm. Forsch.*, 37, 93-94 et 43, 47-56). La dénomination roumaine du carême, *cârneleaga, câşlegile*, est, comme le remarque M. Puşcariu (*Dacorom.*, 1, 437-38), à rapprocher de alb. *e lidhure*, guègue *e lithmeja* de *lith* « lier ».

Dans quelques cas la concordance entre le roumain et l'albanais s'étend aussi au bulgare. Roum. *mănuşă* « poignée » est le diminutif de *mână* « main » comme bulg. *răčka* de *răka* et alb. *dórëzë* de *dorë* (cf. roum. *mănunchiu* « poignée » de lat. **manuculus*). La luette s'appelle en roumain *omuşor* « petit homme » (en aroum. *om mic*) ; de même bulg. *măžec* et alb. *njeríth*. Le dos s'appelle *spete*, pl. de *spată* « omoplate » comme bulg. *pleški* de *pleška* et alb. *krehë* de *krahë*. Roum. *ţâţână*, bulg. *cicina* « gond » est dérivé de *ţâţă, cicá* « téton » ; en albanais ce mot-même *cicë, thithë* a les deux sens. Dans les trois langues le mot pour « ceinture » a aussi le sens de « génération » (Weigand, *Balkan-Archiv* 3, 211). Elles emploient toutes les trois le verbe « savoir » pour « croire, penser », quand il est question d'une supposition erronée : alb. *dij mbretî, se ish djal i tij* « le roi croyait que c'était son fils » (P. 48), bulg. (macéd.) *carskata k'erka, ščo ja znaele za junak* « la fille du roi qu'ils croyaient un garçon » (Šapk. 144), roum. *eu te ştiam că-mi eşti rob, nu'mpărat* « je croyais que tu étais

serait influencé par bulg. et serbe *jak* « fort » de *jakŭ* « qualis ». Il y a pourtant une certaine différence entre « talis » et « qualis ». Quoi qu'il en soit, la concordance spéciale entre le roumain et l'albanais subsiste, même si, avec M. Densusianu (*Grai şi suflet*, 2, 325), on cherche l'origine de ce développement de sens dans des cas comme roum. *se crede tare ca mine* « il se croit tel que moi » > « il se croit fort comme moi ».

mon esclave et non pas roi » (Vasiliu. *Pov. şi leg.* 53), aroum. *nîs u ştia di multu dusă tu lumea lantă* « il la croyait depuis longtemps dans l'autre monde » (Pap. 199).

Parfois il y a concordance entre le roumain, l'albanais et l'italien : roum. *coada ochiului* « le coin de l'œil », alb. *bishti i synit,* ital. *la coda dell' occhio* ; roum. *pumn* « poing » et « coup de poing », alb. *grusht,* ital. *pugno* (roum. *palmă* et alb. *shuplakë* « paume » et « gifle »)[1].

Assez souvent des mots latins ont eu le même développement sémantique en roumain et en albanais : roum. *pădure,* alb. *pyll* « forêt » de lat. *padule* (pour *palude*) ; roum. *cuiu,* alb. *kuj* « clou » de *cuneus,* avec le verbe roum. *încuia,* alb. *ngujój* « fermer » ; roum. *a cruţă,* alb. *kurcéj* « épargner » de **curtiare* ; roum. *venin,* alb. *vënér* « fiel » de *venenum* ; roum. *a urî,* alb. *urrèj* « haïr » de *horrere* ; roum. *falcă,* alb. *fëlqinz* « mâchoire » de *falx* ; roum. *şes,* alb. *shesh* « plaine » de *sessum* ; roum. *a certa,* alb. *qërtój* « gronder » de *certare,* avec les substantifs verbaux roum. *ceartă,* alb. *qartë* « noise » ; roum. *secret,* alb. *shkret* « délaissé, désert » de *secretus* ; roum. *şale* « reins », alb. *shalet* « os de la hanche », pl. de *şea, shalë* « selle » de *sella* ; roum. *a măneca,* alb. *mëngój* « se lever de bonne heure » de *manicare* (cf. roum. *a amâna* « remettre, ajourner », alb. *mënój* « hésiter » de *mane*) ; roum. *a învăţa,* alb. *mësój* « apprendre, habituer, dresser » de *invitiare.*

Dans ces cas comme dans plusieurs de ceux mentionnés plus haut, il s'agit plutôt d'un développement commun et simultané dans les deux langues, dû à la symbiose des Roumains et des Albanais. Il y a certainement des cas où la priorité est du côté du roumain. Le dernier exemple cité

1. Cf. ital. *pugno* « poignée », roum. *mână,* alb. *dorë, grusht,* gr. φούκτα, macédo-bulg. *răka* (Šapk., 89) et bulg. *grăst* en face de v. bulg. *grŭstŭ* « poing ». Cette catégorie sémantique semble spécialement développée en albanais et en roumain : alb. *nji gisht mjąlt* « une doigtée de miel » (Lamb., 234), roum. *o gură de vin* « une bouchée de vin », *un gât de rachiu* « une gorgée d'eau-de-vie », *o furcă de fân* « une fourchée de foin », *un braţ de spini* « une brassée d'épines », *un cioc de apă* « une becquée d'eau ».

montre un rapport étroit entre le roumain et l'albanais quant à la forme du mot, mais le développement sémantique de *vitiare* à « apprendre » a une large extension dans la Romania de l'est, cf. végliote *isuar*, ital. *avvezzare* et les formes citées par M. Bartoli, *Dalm.*, 1, 307. Roum. *an* « an » employé adverbialement au sens de « l'année passée » représente certainement lat. *anno*, et l'emploi analogue de alb. *vjet* semble bien calqué sur le roumain ou plutôt sur le latin balkanique. On a voulu expliquer de la même façon alb. *lule* « fleur » et « menstrues » (de même bulg. *cvĕte*, serb. *cvijet*) d'après roum. *flori*, qui est pour la forme lat. *flores*, mais pour le sens lat. *fluores*. Toutefois, il n'est pas tout à fait certain qu'il faille compter avec ce dernier mot pour expliquer cette signification (cf. les remarques de M. Capidan dans *Dacorom.*, 1, 331 et suiv. et de M. Spitzer dans *Archiv f. d. Stud. der neueren Sprachen*, 139, 89 et suiv.)

4. Mots slaves. — Le domaine du slave dans les Balkans couvre, comme il a déjà été dit, un ancien territoire gréco-latin et s'étend de l'Adriatique jusqu'à la Mer noire. La limite Nord coïncide à peu près avec celle indiquée plus haut (p. 3, note 1) pour la péninsule balkanique. La limite Sud ressort de ce qui a été dit sur l'extension du grec et de l'albanais. La délimitation du bulgare et du serbo-croate est ici sans importance. Seulement il faut faire observer que la langue de la Macédoine est bulgare, bien qu'une grande partie en ait été adjugée à la Yougoslavie. Les affirmations fréquentes de certains auteurs serbes sur le caractère plutôt serbe des dialectes parlés en Macédoine sont dénuées de fondement. Tous les auteurs impartiaux et qui en peuvent parler en connaissance de cause, sont unanimes à le constater.

L'influence slave sur le grec[1] est assez considérable, si on s'en tient au fait qu'on a réussi à trouver environ

1. Le plus important travail sur la matière est jusqu'à nouvel ordre celui de G. Meyer dans ses *Neugriechische Studien*, 2, 1-64. Pour différents détails, voir aussi Buturas, *Ein Kapitel der hist. Grammatik der griech. Sprache*, p. 90 et suiv.

300 mots grecs d'origine slave. Mais il faut observer que la grande majorité en est confinée à l'Epire, la Macédoine, la Thrace et la Thessalie et que relativement peu sont ou ont été d'un usage général dans la langue grecque. Rien que cette répartition géographique des emprunts slaves montre qu'il s'agit en premier lieu d'une influence venant du Nord et que c'est bien à tort qu'on a voulu considérer les Grecs d'aujourd'hui comme étant d'origine slave (la fameuse hypothèse de Fallmerayer). Après que les Slaves, au cours des VI^e^ et VII^e^ siècles, eurent franchi le Danube et fondé au Sud de ce fleuve des empires serbes et bulgares, de nombreux éléments pénétrèrent plus avant vers le Sud et envahirent la Grèce, où ils se fixèrent notamment dans le Péloponèse, mais ils furent assez tôt absorbés par les Grecs, bien que nous en trouvions encore des restes mentionnés au XV^e^ siècle. Qu'une partie des mots slaves du grec puissent provenir de cette invasion, le fait est très vraisemblable, de même que bon nombre de noms de lieu du Péloponèse sont slaves et datent de cette époque[1]. Ils seront donc à chercher parmi les mots qui montrent des particularités phonétiques aujourd'hui disparues du bulgare et du serbo-croate, mais comme de tels mots se trouvent aussi dans les dialectes du nord, il n'est guère probable qu'on réussisse jamais à délimiter nettement ce groupe spécial. Un mot comme λόγγος « bocage, forêt » ne peut pas être emprunté à bulg. *lăg* ou serbe *lug*, mais doit remonter à la forme plus ancienne *lągŭ*, dont la nasale a été rendue par *on* comme dans plusieurs autres cas, et γρέντα « poutre » montre pareillement la voyelle nasale de v. slave *grędа* rendue par *en*. Un emprunt relativement récent est par exemple γκλάβα « cerveau, grosse tête » avec le *g* de bulg. *glava* « tête » conservé comme occlusive, tandis que γράχος « pois » avec *g* ouvert doit remonter à v. bulg. *grahŭ*. Dans une étude récente[2], M. Weigand a montré que des noms de lieu et

1. Cf. Vasmer, Zu den slav. Ortsnamen in Griechenland (dans *Symbolæ grammaticæ in honorem Joh. Rozwadowski*, 2, 153 et suiv.).

2. Die Wiedergabe der slavischen Laute in den Ortsnamen des Peloponnes (dans *Balkan-Archiv*, 4. 1-52).

aussi des noms communs se sont parfois conservés sous des formes qui remontent plus haut que le vieux bulgare littéraire (cf. plus bas p. 82).

Quant à la signification, les emprunts slaves appartiennent à des catégories très diverses, mais les dénominations de bêtes et de plantes et les expressions touchant la vie pastorale prévalent. Très peu de verbes ont été reçus ; ce sont presque tous des emprunts récents et confinés aux dialectes du nord. Dans plusieurs cas les mots slaves en question se trouvent aussi en albanais ou en aroumain et ont pu passer de ces langues en grec, tel κατρούτα « auge » ; ce mot ne peut pas représenter v. bulg. *koryto*, car *-o* slave ne devient pas *-α* en grec (tandis que *-o* slave et grec devient *-ă*, *-ë* en roumain et en albanais, v. plus bas p. 81, note 3), mais doit venir de alb. *karrutë* (à son tour emprunté à *koryto*), tout comme tsakonien κορίτα représente alb. *koritë*, emprunt récent à bulg. mod. *korito*. Les emprunts slaves n'ont pas encore été examinés à cet égard.

Un suffixe slave est généralement répandu en grec, à savoir le suffixe diminutif *-ίτζα* de slave *-ica*, qui se retrouve en roumain et en albanais.

Bien plus considérable est l'influence qu'a exercée le slave sur l'albanais. Dans ses *Albanesische Studien* I, le premier et jusqu'ici le seul travail d'ensemble sur les mots slaves de l'albanais[1], Miklosich cite 319 mots d'origine slave, chiffre que G. Meyer, dans son *Etymol. Wörterbuch der alb. Sprache* (1891) réussit à porter à 540. Il y en a qui sont évidemment bulgares, comme par exemple *kosh* « ruche » (bulg. *koš*), *matkë* « reine des abeilles » (bulg. *matka*), *sanë* « foin » (bulg. *sěno*), *llogë* « taillis » (bulg. *lăg*), *porosit* « commander » (bulg. *porăčvam*), d'autres sont serbes comme par exemple *gusë* « oie » (serbe *gusa*), *galigë* « marais » (serbe *kàljuga*), *kasnec* « héraut, coureur » (v. serbe *kaznĭcĭ*), *zdup* « gros bâton » (serbe *stûp*), *sterrë* « noir » (de **tsernë*, serbe *crn*), tandis que d'autres encore ne peuvent pas être rapportés avec certitude

1. Dans *Denkschriften der Wiener Akademie, Phil.-hist. Cl.*, 19, 337-74.

à l'une ou à l'autre de ces deux langues, par exemple *koritë* « auge » (bulg. et serbe *korito*), *tshudë* « merveille » (bulg. et serbe *čudo*), *korë* « écorce » (bulg. et serbe *kora*), *prag* « seuil » (bulg. et serbe *prag*), *nevojë* « nécessité » (bulg. et serbe *nevolja*), etc. On peut distinguer plusieurs couches : des emprunts tout récents et des emprunts anciens reçus à des époques différentes. Un mot comme *pëndár* « gardien » ne s'explique que par v. bulg. *pędarŭ*, la voyelle nasale, rendue par *ën* en albanais, ayant abouti à d'autres sons en bulgare moderne et en serbe (bulg. *păđar*, serbe *pudar*) ; si d'autre part v. slave *sąditi* « juger » a donné en albanais *sundój* « gouverner, résider », cela rappelle le double traitement de la voyelle *ą* en roumain, dont il sera parlé plus bas. Tandis que la plupart des mots qui contiennent une *s* ont gardé ce son intact en albanais, il y en a quelques-uns qui ont été reçus assez tôt pour participer à la vieille altération albanaise de *s* en *š*, par exemple *kóshërë* « faux » de v. slave *kosorŭ* (mais *kosë* « faux » de *kosa* comme emprunt plus récent). Très anciens sont aussi les mots qui rendent la voyelle v. slave ъ (*ŭ*) par *u* comme *shullë* « servante » de v. slave *sŭlŭ* (Jokl, *Untersuchungen*, 59), *grusht* « poing » de v. slave *grŭstŭ* (à noter aussi *š* pour *s*, cf. Jokl, *Indogerm. Forsch.*, 35, 151-52). M. Skok a montré que *Dúrrës*, la forme albanaise du nom de ville *Durazzo*, *Dyrrachium*, a dû passer par un intermède slave *Dъračь* (v. *Arhiv za arbanasku starinu*, 2, 113). Le traitement parallèle de v. slave ь (*ĭ*) par *i* se trouve dans le nom de ville *Dibra* (aujourd'hui sur territoire bulgare : *Debăr*) de v. slave *dĭbra* « creux, vallée » (v. Treimer dans *Archiv f. slav. Philol.*, 35, 601 et suiv.). Sur certains mots remontant à une époque antérieure au vieux bulgare littéraire, v. plus bas p. 82-83.

Si une des dénominations albanaises du mois de juin est *kuqori* « le rouge », cela s'explique par bulg. *červen* qui signifie « rouge », mais qui a eu auparavant aussi le sens de « juillet », dénomination tirée comme dans d'autres langues slaves du radical *čĭrvĭ* « ver », comme en danois *ormemaaned* « juillet » de *orm* « ver » (cf. Berneker, *Slav.*

etym. Wörterbuch, p. 173 ; pour le sens de « rouge » cf. fr. *vermeil* de *vermiculus*). Un emprunt de traduction analogue est *drápëri* « juillet » d'après serbe *srpanj* « juillet » ou bulg. *sărpen* « août », de *srp, sărp* « faucille », en albanais *drápër*. Alb. (guègue) *dórëzë* « gant » semble rendre serbe *rukavica* (bulg. *răkavica*), diminutif de *rukav* « manche », mais pris comme diminutif de *ruka* « main ». « L'un l'autre » s'appelle en albanais *shoku shokun* (*shoqi shoin*), « l'un avec l'autre » *shok me shok*, littéralement « camarade camarade », « camarade avec camarade » : *vrisnin shoku shokun* « ils s'entretuaient », *pvesin shoki shoin* « ils se demandent l'un à l'autre » (*Lamb.* 128), *flasin shoq me shoq* « ils causent l'un avec l'autre » (Jarnik *Příspěvky* 20), et aussi : *u-zunë me shoi shoq* « ils luttèrent l'un avec l'autre », litt. « avec l'un l'autre » (P. 195). Ce tour, qui se trouve déjà dans Bogdan (v. *Balkan-Archiv* 3, 169), s'explique par le serbe, où *drug druga* signifie « l'un l'autre » comme en russe *drug druga* « alter alterum », mais où *drug* a aussi le sens de « camarade ».

Tandis que « partout » se dit en tosque *kudó*, litt. « où on veut », l'albanais du Nord, le guègue, dit *gjithkund* comme le serbe *svagdje*, le bulgare macédonien *sekade* (*Sb.* 19, 78), bulg. *na vsěkodě*, composé formé de « tout » et « où » (russe *vezdě*). Comme le serbo-croate et le bulgare, l'albanais emploie généralement le même mot pour désigner le fruit et l'arbre fruitier, par exemple *kjershí*, bulg. *čereša*, serbe *trešnja* « cerise » et « cerisier », *dardhë*, bulg. *kruša*, serbe *krušva* « poire » et « poirier », *mollë*, bulg. *jabălka*, serbe *jabuka* « pomme » et « pommier », *arr*, bulg. *orěh*, serbe *orah* « noix » et « noyer », etc. [1].

Particulièrement nombreux sont les mots slaves du rou-

1. En roumain *măr* signifie « pommier » et « pomme », mais le pluriel est différent pour les deux sens : *meri* et *mere*, ce qui montre que ce cas est à expliquer autrement. En istro-roumain *per* signifie pareillement « poirier » et « poire ». M. Puşcariu (*Stud. istroroum.*, 2, 228 et 245) y voit l'influence du croate *krušva*. Si c'était le cas, on s'attendrait plutôt au féminin *pară*, et *per* s'explique selon nous par l'analogie avec *mer*.

main. Miklosich, qui le premier en a dressé une liste[1], en a compté environ 1 000, et plus tard Cihac, dans son *Dict. d'Étym. daco-romane* II (1879), a mentionné entre 2 000 et 3 000 mots roumains d'origine slave. Bien que beaucoup des étymologies de Cihac soient fausses, il est hors de doute qu'en réunissant les résultats des investigations faites depuis lors on atteindrait un chiffre encore plus considérable. L'intensité de l'influence slave se mesure avant tout par le fait que nombre de mots élémentaires sont slaves : ainsi, pour n'en citer que quelques exemples, des adjectifs comme *drag* « cher », *bogat* « riche », *sărac* « pauvre », *slab* « faible », *prost* « bête », *vesel* « joyeux », *mândru* « fier », des substantifs comme *trup* « corps », *obraz* « figure », *slugă* « serviteur », *boală* « maladie », *glumă* « plaisanterie », *deal* « colline, montagne », *noroc* « bonheur », *dar* « don », *taină* « secret », des verbes comme *a ceti* « lire », *a iubi* « aimer », *a clădi* « bâtir », *a odihni* « reposer », *a opri* « arrêter », des adverbes comme *abia* « à peine », *iute* « vite », *prea* « trop », etc. Un certain nombre de suffixes slaves sont devenus productifs en roumain, tels que par exemple *-că* dans *țărancă* « paysanne », *Româncă* « Roumaine », *-an* dans *țăran* « paysan », *-iță* dans *ușiță* « petite porte », *-iște* dans *cânepiște* « chenevière », *-nic* dans *zilnic* « journalier », *-iv* dans *bețiv* « ivrogne », etc. La terminaison *-ie*, comme en slave *-ija*, est régulièrement employée pour adapter des mots latins en *-io* : *acție* « action », *comisie* « commission », *tradiție* « tradition », etc.[2] Parmi les préfixes d'origine slave, il faut relever *ne-*, qui fonctionne comme *in-* en français, *un-* en allemand : *neputința* « impossibilité », *nevăzut* « invisible », *nespus* « indicible ». Pour des détails, v. Densusianu, *Histoire de la langue roum.* I, p. 237-87.

1. Die slavischen Elemente im Rumunischen, dans *Denkschriften der Wiener Akademie, Phil.-hist. Cl.*, 12.

2. C'est là le même procédé qui a été employé dans les langues germaniques : dan. *fundats* « fondation », *disputats* « disputation », c.-à-d. « (soutenance de) thèse », v. allem. *appellatz* « appellation », *citatz* « citation », etc. Cf. fr. *préface* tiré du nominatif *prefatio*. — A côté de formes en *-ie*, on trouve aussi en roumain les formations romanes *acțiune, comisiune*, etc.

Au point de vue linguistique, les emprunts slaves du roumain présentent une foule de problèmes intéressants et capitaux quant à leur origine et leur ancienneté. La plupart portent une empreinte bulgare évidente[1], mais le serbe a aussi fourni beaucoup de mots, et il apparaît que l'influence slave s'étend sur toute la période où les Roumains ont été en contact avec les Slaves, depuis des temps les plus anciens jusqu'à nos jours[2]. C'est ce que montre avec une grande netteté le traitement différent des sons slaves dans les différents mots. De même qu'il y a en albanais des mots slaves, où le son ъ (*ŭ*) est rendu par *u*, de même le roumain contient au moins un mot qui présente le même phénomène, à savoir *sută* « cent » de v. bulg. *sŭto* (bulg. *sto*, russe *sto*, etc.[3]). Dans les emprunts postérieurs ce son est rendu autrement, par exemple *dobitoc* « tête de bétail » de bulg. *dobitŭk*, v. bulg. *dobytŭkŭ*. La voyelle *y* de ce dernier mot est devenue *i* en bulgare et de même dans beaucoup de mots reçus en roumain comme par exemple *bivol* « buffle », v. bulg.

1. Dernièrement, M. Gamillscheg s'est occupé (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 48, 207-08) de la question de savoir s'il y a aussi en roumain des traces d'une influence d'un dialecte slave parlé au Nord du Danube et formant l'intermédiaire entre le bulgare et le slovaque (le « daco-slave »). Les exemples qu'il allègue, roum. *rob* « esclave » et *rovină* « fondrière », qui par leur *ro* contrasteraient avec le traitement sud-slave *ra*, ne sont guère heureux, *rob* se trouvant aussi en bulgare (à côté de *rab*) et étant la seule forme usitée en serbo-croate, de même que ces deux langues ont aussi *rovina* (*rovine*). Pour d'autres cas semblables, cf. Kul'bakin, *Le vieux slave*, p. 156-57.

2. On fait abstraction ici du fait que le dialecte moldave a emprunté beaucoup de mots au ruthène (petit-russe) et qu'il y a dans le roumain moderne pas mal de traces d'une influence russe.

3. V. P. Skok, dans *Slavia*, 4, 132. On s'est donné beaucoup de mal pour expliquer ce mot autrement, v. Caracostea, dans *Mitteil. des Rum. Inst. an der Univ. Wien*, 84-94. L'*o* final slave est régulièrement rendu par *-ă* en roumain : *tocilă* « pierre à aiguiser » (*točilo*), *daltă* « ciseau » (*dlato*), *horă* « danse » (*horo*) et de même en albanais : *vedrë* « seau » (*vedro*), *mitë* « don » (serbe *mito*), etc., ce qui dénote une prononciation ouverte de l'*o*. Dans les deux langues les neutres slaves deviennent ainsi des féminins. Roum. *milă* « pitié », aroum. *ńilă*, qu'on a voulu expliquer par l'adjectif v. bulg. *milŭ* « digne de pitié », dont la finale serait devenue *-ă*, remonte sans aucun doute au neutre *milo*, spécialement dans des tours comme bul. *milo mi je*, d'où en roumain *mi e milă* par un changement de sens et de fonction fréquent en pareil cas dans beaucoup de langues.

byvolŭ, mais dans un seul cas il semble être devenu *u* : *a izbuti* « réussir » de v. bulg. *izŭbyti* (P. Skok dans *Slavia*, 4, 135), ce qui se rencontre aussi en albanais : *karutë* de *koryto* (v. plus haut), *kulë* « hernie » de v. sl. *kyla* (Jokl, *Untersuch.*, 290), et il est clair que cela doit remonter à une époque où le son *u* pouvait encore être utilisé comme substitution de l'*y*, qu'il ait été prononcé comme le *jery* russe ou autrement[1].

Sur la question de savoir s'il existe en roumain des mots slaves dont la structure phonétique remonte à un état de langue antérieur au vieux bulgare littéraire, les opinions sont assez divisées. Weigand a montré (*Balkan-Archiv*, 4, 1-45, passim) que parmi les mots slaves du grec il y en a qui doivent être expliqués de cette façon : σάλμα « paille » ne vient pas de v. bulg., bulg. *slama* (russe *soloma*), mais d'un **salma* antérieur à la fameuse métathèse des liquides ; de même σέάρνα « herse » de **barna* antérieur à v. bulg., bulg. *brana* (russ. *borona*). Que la métathèse des liquides dans le slave des Balkans soit d'ailleurs relativement récente, c'est ce qui semble prouvé par le fait qu'on trouve en v. bulg. quelques traces des formes primitives (v. Kul'bakin : *Le vieux slave*, p. 157 ; Mikkola : *Urslav. Gram.*, p. 9 et 86-87).

Or, il existe en roumain et en albanais trois mots : *baltă*, *baltë* « marais », *daltă*, *daltë* « ciseau » et *gard*, *gardh* « clôture », qui présentent la même particularité en face de v. bulg. *blato*, *dlato* et *gradŭ*, et on peut présumer qu'ils remontent à des formes comme **balto*, **dalto*, **gardŭ*. Tel est l'avis de Weigand, de Skok (*Arhiv za arb. starinu* 2, 114) et de Nandriş, qui a consacré à ces mots une étude spéciale[2]. A cette manière de voir s'oppose M. Jokl (*Indogerm. Jahrbuch*, 13, 174), qui revendique pour alb. *baltë* et *gardh* une origine albanaise

1. Selon M. Skok, on aurait prononcé *ui* (v. *Indogerm. Jahrbuch*, 13, 183).

2. Les diphtongues à liquides dans les éléments slaves du roumain (dans *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1925, Seconde partie, p. 1-25).

et fait venir roum. *baltă* et *gard* de l'albanais ; de fait, il est très curieux que roum. *gardină* « jable » s'accorde pour la forme et pour le sens avec alb. *gardhen*. Cf. aussi les remarques de Puşcariu dans *Dicţionarul limbei române* s. v. *baltă* et de Barić, dans *Arhiv za arb. star.* 2, 386. Toutefois, ces objections ne nous semblent pas tout à fait décisives. Pour *daltă, daltë*, qui est certainement v. bulg. *dlato*, on a voulu l'expliquer par une métathèse roumaine et albanaise due à l'inexistence de *dl-* dans ces langues ; c'est possible, mais nullement certain.

Quoi qu'il en soit de ces traces d'un état de langue très ancien, il est évident que la grande majorité des mots slaves ont pénétré en roumain à une époque postérieure. Dans un mémoire intitulé *Kad su počele da ulaze u rumunski jezik najstarije njegove slavenske riječi?* (« Quand les plus anciens mots slaves ont-ils commencé à pénétrer en roumain ? », paru dans *Zbornik u slavu Vatroslava Jagića*, Berlin 1908), le slaviste roumain Ilie Bărbulescu a essayé de démontrer qu'ils n'ont pas été reçus avant le x^e^ siècle. Ses arguments ne sont pas convaincants, bien qu'il faille convenir qu'une très grande partie des emprunts slaves appartiennent à la période dite du moyen-bulgare. Que nombre de mots soient antérieurs au x^e^ siècle, c'est ce qui ressort de la comparaison des embranchements de la langue roumaine, comparaison que personne n'a eu l'idée de faire avant M. Capidan. Dans un excellent travail : *Elementul slav în dialectul aromân*[1], cet auteur montre que les mots slaves communs au dacoroumain, à l'aroumain, au méglénite et à l'istro-roumain, ou seulement aux trois premiers, doivent avoir été reçus à l'époque du roumain commun, c'est-à-dire avant leur séparation, à moins, bien entendu, que leur forme ou leur sens ne permettent de les expliquer comme emprunts parallèles. Or, on sait que dès le x^e^ siècle les Aroumains s'étaient séparés des autres Roumains : il en résulte donc que les mots en question ont dû être reçus avant ce terme, au IX^e^ siècle au plus tard.

1. Dans *Memoriile secţiunii literare ale Academiei Române*, Seria III, Buc., 1925, p. 289-379.

La liste qu'a dressée Capidan de ces emprunts, embrasse 70 mots environ, dont quelques-uns pourtant sont douteux ou à rayer, mais il va de soi que beaucoup de mots qui ne se trouvent pas dans tous les embranchements (ou qui ne se sont pas conservés partout) peuvent dater de la même époque.

Une différence nette entre les mots bulgares et ceux d'origine serbe ne se constate d'une façon générale que dans les emprunts plus récents. Mais selon M. Capidan il faut aussi compter avec une influence serbe pendant la période la plus ancienne. Tandis que par exemple v. bulg. *mąndru* a donné en roumain *mândru* « fier » et que *pądarĭ* est devenu *pândar* « gardien » (cf. alb. *pëndár*) suivant le développement le plus fréquent de v. bulg. *ą* en roumain, il y a quelques cas où ce son a abouti à *un*, par exemple *scump* « cher » de *skąpŭ*, *muncă* « travail » de *mąka*. Cette différence a été expliquée comme étant d'ordre chronologique : le traitement *un* serait ancien et correspondrait à l'altération de lat. *on* en *un* dans des cas comme *munte* de lat. *monte-*. M. Capidan voit dans *ą* > *un* le commencement du développement qui a abouti à *u* en serbe, cf. serbe *skup*, *muka* en face de bulg. mod. *skŭp*, *măka*, et comme le mot *scump* appartient aux emprunts du roumain commun, l'influence serbe se trouverait ainsi prouvée pour cette période. Certainement l'hypothèse est ingénieuse et ne contredit pas les faits historiques (cf. plus bas p. 144), mais pour l'accepter sans réserve il faudrait connaître d'autres emprunts anciens d'origine serbe indiscutable. M. Capidan fait observer que roum. *a grăi* « parler » de v. slave *grajati* « croasser » s'accorde avec serbe *grajati* « parler », qui est inconnu au bulgare, et peut-être réussira-t-on un jour à en trouver plus d'exemples[1].

Tant pour ce qui est de la discrimination des éléments

1. Une explication tout autre et à coup sûr erronée a été donnée par M. Balotă dans son livre *La nasalisation et le rhotacisme dans les langues roumaines et albanaises* (Bucarest, 1926), p. 111 et suiv. Les travaux récents de M. Bărbulescu parus dans l'*Arhiva din Jaşi*, vol. 34 1927) ne nous ont pas été accessibles.

serbo-croates et des éléments bulgares (cf. Densusianu : *Hist. de la langue roumaine*, I., 361-62) que pour l'examen approfondi des emprunts slaves en général, il y a encore beaucoup à faire. Le traitement le plus récent de la matière, dû au savant bulgare Conev[1], semble en grande partie manqué. Il faudra aussi étudier avec soin les emprunts slaves communs au roumain et à l'albanais, dont il a été question plus haut au sujet de *baltă*, *baltë*, etc. Ils présentent parfois de remarquables concordances quant à la forme, par exemple roum. *opincă* « sandale », alb. *opingë*, de bulg. *opinăk* (selon M. Skok, la forme féminine en roumain et en albanais remonte au génitif v. bulg. *opiněka*, v. *Glasnik Skopskog naučnog društva* 5, 333). M. Capidan a fait observer (*Dacoromania* 3, 398) que la plupart des termes slaves concernant la vie juridique qui ont pénétré en albanais, se trouvent aussi en roumain.

Une place à part quant aux emprunts slaves est occupée par l'istro-roumain, qui est rempli de mots serbo-croates et en voie d'être complètement slavisé. Les noms de nombre 8-10 sont slaves et les ordinaux 4-7 ont des féminins slaves. Le méglénite a aussi subi une très forte influence slave (bulgare) d'ordre spécial.

A côté des emprunts directs, le roumain contient un grand nombre de calques sur le slave[2]. L'exemple le plus connu, cité partout d'après Miklosich, est le mot *lume* « monde » de latin *lumen* qui traduit v. bulg. *světŭ* « monde » et « lumière » (selon M. Densusianu, ce double sens remonte à une ancienne influence orientale, v. *Grai şi suflet* 2, 234). Tandis qu'en russe *svět* conserve encore les deux sens (de même *világ* en magyar), le bulgare moderne ne connaît que le sens de « monde » (« lumière » s'appelle *světlina*). En roumain c'est là le sens dominant, mais celui de « lumière »

1. Ezikovi vzaimnosti meždu Bălgari i Romăni (Echanges linguistiques entre les Bulgares et les Roumains), dans l'*Annuaire de l'université de Sofia*, 1921. V. le compte rendu détaillé donné par M. Skok, dans *Slavia*, 4, 128-38, 325-46.

2. Cf. Max Křepinský, O některých rumonských vazbach předložkových slovenského původu, *Sbornik Pastraka*, 1923, ouvrage qui ne nous a pas été accessible.

se trouve dans v. roum. *lumea ochilor* « les yeux, les pupilles » (cf. ital. *la luce degli occhi*). Ce calque est très ancien, car il se rencontre aussi dans les autres embranchements du roumain. C'est également le cas de *tânăr* « jeune » de lat. *tener* « tendre », reflétant le développement de bulg. et serbe *mlad*, russe *molodój* « jeune » en face de v. bulg. *mladŭ* « tendre », et de *lingurea* « creux de l'estomac », dim. de *lingură* « cuiller »[1] comme bulg. *lăžička*, serbe *lažičica*, russe *ložečka*, *ložka* (à l'origine désignation de l'appendice xiphoïde du sternum), de *rost* « bouche » et « angle formé par les fils de la chaîne et dans lequel on lance la navette » d'après bulg. *ustá* (cf. serbe *zev*, litt. « bâillement »). D'autres exemples sont : *întunerec* « obscurité » et « grande foule » comme v. bulg. *tĭmă*; aussi *întunecime* (*Făt-frumos* 1, 52) ; *fruntaș* « chef » de *frunte* « front » comme bulg. *čelnik* de *čelo* ; *miez de pâne* « mie » comme bulg. *sréda na hleb* ; *neajuns* « défaut » de *ajunge* « suffire » comme bulg. *nedostatăk* (v. bulg. *nedostatakŭ*). serbe *nedostatak*, russe *nedostatok* de *dostati* (les langues slaves possèdent aussi le verbe négatif *nedostati* « manquer, faire défaut », serbe *nedostati*, russe *nedostavát'*, bulg. *nedostigam*, avec le subst. *nedostig*) ; *vită* « animal » de lat. *vita* d'après v. bulg. *životŭ* « vie », « animal » (bulg. mod. *život* « vie » et « biens »), cf. serbe *životinja* « animal » ; *vietate* « être vivant » de *viu* « vivant » comme bulg. *živina*, qui se trouve aussi en roumain comme emprunt direct : *jivină* ; *iapă* « jument » et « appareil pour traîner la charrue » comme bulg. *kobila* (cf. roum. *cobâla* dans le deuxième sens, de v. bulg. *kobyla*) ; *albeală* « cataracte » de *alb* « blanc » comme bulg. et russe *bèlmo*, serbe *beona* ; *porumb* « colombe » et « maïs », bulg. *gălăb* « colombe », pl. *gălăbi* « maïs » ; *unealtă* « ustensile », « bien mobilier » formé du pluriel *unelte*, v. roum. *unealte*, c'est-à-dire *une-alte* « choses et autres » qui rend bulg. *edno-drugo* « choses et autres », « le bagage, le nécessaire » (pour le

1. Lat. *lingula* (à côté de *ligula*) s'étant continué en roum. *lingură*, on y pourrait voir un rapprochement du verbe *a linge* « lécher » d'après v. slave *lŭžica* « cuiller » du radical *lŭg-* « lécher ».

pluriel traduisant le singulier neutre du bulgare, v. plus bas p. 133) ; *destul* « assez », « suffisant » formé de *de* + *sătul* de lat. *satullus* comme bulg. *dosta* de *do syta* ; il signifie aussi « satisfait », de même que bulg. *dovolen* réunit les deux sens de « suffisant » et « satisfait » ; *în sec* « en vain » de *sec* « vide » comme bulg. *napraz(d)no* de *prazen* ; *anume* « nommément », « à savoir » signifiant aussi « expressément », « justement » comme bulg. et russe *ímenno* ; *a urmà* « suivre » dérivé de *urmă* « trace » comme en bulgare *slědvam* de *slěda* ; « le dernier » s'exprime par *cel din urmă* comme en bulgare par *poslěden* (russe *poslědnij*) ou *otdiren* de *dirjă* « trace » ; *a se uita* « regarder », litt. « se perdre dans la contemplation de » correspond à bulg. *zabravjam se*, comme l'a remarqué Weigand (*Krit. Jahresber. der rom. Phil.* XI. 1. 130) ; *a înşelà* « tromper », litt. « seller » correspond à serbe *nasamáriti* de *sàmar* « bât » (P. Skok dans *Arch. für slav. Phil.* 37, 81-92) ; « devenir raide, être stupéfié » s'appelle en roumain *a înlemni* « devenir de bois » comme en bulgare *sdărvjavam se* ; *a sărutà* « embrasser » vient de lat. *salutare* « saluer » comme bulg. *celúvam*, russe *cělovat'* de v. slave *cělovati* « saluer ».

Ce dernier développement sémantique se trouve aussi ailleurs (v. esp. *en la boca·l saludó*, Poema del Cid, v. 2040), mais cela ne veut pas dire que le roumain soit ici indépendant du slave. Il en est autrement dans un cas comme roum. *lege* « loi » et « religion », correspondant à bulg., russe *zakon*, mais aussi à v. fr. *lei*, etc. ; dans ce cas il s'agit en dernier ressort d'une traduction de gr. νόμος au sens ecclésiastique, et il est bien possible que le développement soit parallèle en roumain et en slave, puisqu'on trouve *in lege sancta christiana* sur une inscription de Salone datant de l'an 382[1] ; mais on peut aussi penser que

1. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului dacoromân*, Buc., 1911, p. 133. — Dans quelques cas, l'accord entre le roumain et le slave semble devoir être à attribuer à une influence du côté du roumain, ainsi pour roum. *răposat* « mort, décédé » de *a răposa* « reposer » comme bulg. *počinal* de *počivam* ; Pârvan (p. 141) a fait

lege « religion » s'est conservé en roumain précisément à cause de la présence de *zakon* en slave.

Ajoutons encore un exemple où l'accord sémantique n'est pas tout à fait complet, à savoir roum. *broască* « grenouille » au sens curieux de « serrure », ce qui rappelle bulg. *žabka*, dim. de *žaba* « grenouille », employé pour désigner le bouton ou la coquille de la porte. En serbe, *žabice* présente le sens de « gond ».

Dans quelques cas, l'albanais offre le même sémantisme que le roumain et le slave : roum. *parte* et alb. *an ë* signifient « part » et « contrée » comme bulg. *strana*, russe *storona* (cf. lituan. *szalis*) ; roum. *vână* et alb. *dell* réunissent les deux sens de « veine » et de « nerf », de même que bulg. et serbe *žila*, russe *žila* ; roum. *a jucà* et alb. *luaj* signifient « jouer » et « danser » comme bulg. *igrajă*, serbe *igrati*, russe *igrat'*, de même roum. *joc*, alb. *lodrë* « jeu » et « danse » d'après bulg. et serbe *igra* ; roum. *strâmb* et alb. *shtrëmb* « courbé », « tordu » présentent aussi le sens de « injuste, faux, inique » comme bulg. et serbe *kriv*, russe *krivoj*.

Des traductions incomplètes sont par exemple *răscruce* « carrefour » d'après bulg. *răzkrăstica*, *aşijderea* « de la même manière » d'après v. bulg. *takožde*, serbe *takoždere*. La locution *calea-valea* « tant bien que mal », qui contient les mots *cale* « chemin » et *vale* « vallée » s'explique peut-être comme une transformation de bulg. *gorĕdolè* « approximativement, à peu près, environ, presque », litt. « amont-aval » (cf. gr. ἀπάνω κάτω au même sens). A remarquer aussi un cas comme *de iznoavă* « de nouveau » de v. bulg. *iz nova* ou serbe *iznova* avec la préposition *iz* traduite par *de* (cf. roum. *din nou*), aroum. *diznou* pareillement de bulg. *iznovo*.

Tandis que bulg. *matka* « reine des abeilles », litt.

observer que *pausatio* = *mors* se trouve sur une autre inscription de Salone datant de l'an 358. Il est plus difficile d'admettre une chose pareille pour roum. *lună* « lune » et « mois » comme bulg. et serbe *mesec*, ces deux sens étant également réunis dans les autres langues slaves, mais *luna* « mois » se trouve sur une inscription latine de l'an 205 (Pârvan, p. 130-31).

« (petite) mère » a passé directement en roumain : *matcă*, il se trouve traduit en aroumain : *mumă*. D'autres calques propres à l'aroumain sont par exemple *uorbu-ocl'u* « tempe » d'après bulg. *slĕpo oko*, litt. « œil aveugle », *cale* « chemin » et « fois » comme bulg. *păt*, serbe *put*[1]. En istro-roumain *ăntrebå* ne signifie pas seulement « poser une question » comme *a întreba* en daco-roumain, mais aussi « faire une demande », d'après croate *pitati*, qui a subi à son tour l'influence de ital. *domandare*. Pour d'autres cas, voir Puşcariu, *Studii istrorom.*, 2, 218 et 222. Si « midi » s'appelle en istro-roumain *podezi*, « minuit » *podenopte*, c'est une traduction à demi de croate *podne* et *ponoći*. En méglénite, bulg. *štogode* « quoi que ce soit, quelque chose » est rendu par *ţiva-godea* où *ţiva* traduit le mot bulgare, tandis que dans le dialecte du Banat serbe *štogod* est devenu *cegode* avec traduction de la première partie du mot seulement.

Quant aux mots slaves reçus en dalmate, nous nous bornons à renvoyer à Bartoli, *Dalm.*, 1, 242 et suiv., et de même, pour les mots slaves passés en turc, à Miklosich, « Die slavischen, magyarischen und romanischen Elemente im türkischen Sprachschatze », Wien, 1889 (*Sitzungsber. der Wiener Akad. Phil.-hist. Cl.*, 118).

5. Mots turcs. — Des mots turcs[2] sont répandus en grand nombre sur tous les territoires des Balkans qui ont subi la domination turque. Comme les mots grecs, ils sont, dans des cas très nombreux, également répartis dans toutes les langues balkaniques (à la seule exception de l'istro-roumain qui ne semble pas contenir d'emprunts directs au

1. Dalm. *kal* au même sens peut être dû à serbe *put*, mais aussi à ital. *via* (v. Bartoli, *Dalm.*, 1, 292).

2. Miklosich, Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen, Wien, 1884 (*Denkschriften der Wiener Akad. Phil.-hist. Cl.*, 34-35, avec des suppléments dans les vol. 37-38) ; Sainéan, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române*, Buc., 1900 (extraits dans la *Romania*, vol. 30 et 31) ; Ronzevalle, Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Roumélie et spécialement d'Andrinople, 1912 (dans *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph de Bayrouth*, V, 2).

turc), comme il ressortira des exemples suivants choisis au hasard :

'ask'er « armée, soldats » : bulg. *asker*, serbe *asker*, roum. *ascheriu*, gr. ἀσκέρι, alb. *asqer*.

baχšiš « pourboire » : bulg. *bakšiš*, serbe *bakšiš*, roum. *bacşiş*, gr. μπαξίσι, alb. *bak(t)shish*.

boja « couleur » : bulg. *bojá*, serbe *boja*, roum. *boiá*, gr. μπογιά, alb. *bojë*.

budala « imbécile » : bulg. *budalá*, serbe *budala*, roum. *budalá*, gr. μπουνταλᾶς, alb. *budáll*.

boghaz « défilé, détroit » : bulg. *bo(g)az* « défilé », serbe *bogaz* (même sens), roum. *bo(g)áz* « détroit », gr. μπογάζι, alb. *bugáz*.

dolab « placard » : bulg. *doláp*, serbe *dolap*, roum. *duláp*, gr. ντουλάπι, alb. *dollάp*.

i'nad « obstination » : bulg. *inat* « obstination », serbe *inat*, roum. *inat* « obstination, rancune », gr. ἰνάτι « obstination », alb. *inat* « obstination, malice ».

kayk « bateau » : bulg. *kaik*, serbe *kaik*, roum. *caic*, gr. καΐκι, alb. *kaikë*.

mahala « quartier » : bulg. *mahala* « quartier, faubourg », serbe *mahala* « quartier », roum. *mahala* « quartier, faubourg », gr. μαχαλᾶς « quartier », alb. *mahallë*.

čoban « berger » : bulg. *čoban*, serbe *čoban*, roum. *cioban*, gr. τσομπάνης, alb. *tshobán*.

Parmi les mots d'emprunt turcs il y a un assez grand nombre de verbes. En bulgare, en serbe, en albanais et en grec ils sont la plupart du temps tirés du prétérit turc en *-d-*, et le thème verbal ainsi obtenu s'est combiné avec le *-s-* de l'aoriste des verbes grecs[1] : *sevmek* « aimer », prét. *sevdim* : serbe *sevdisati*, *bojamaq* « teindre », prét. *bojadym* : gr. μπογιαντίζω, *batyrmaq* « abaisser », prét. *batyrdym* : alb. *batërdis* ; *ujmaq* « convenir, s'adapter », prét. *ujdym* : bulg. *ujdisam*, serbe *ujdisati*, alb. *uidis*, aroum. *uidisesc*. Dans des cas comme *batmaq* « s'abaisser » : bulg.

1. V. plus haut, p. 19. Cf. la façon dont des verbes de la langue tsigane ont passé en roumain (v. M. Graur dans la *Romania*, 52, 157-59).

batisvam « périr », *bitmek* « finir » : bulg. *bitisvam*, serbe *bitisati*, alb. *bitis*, aroum. *bitisescu*, le *-d-* a été englouti par la dentale précédente. Pour les détails, voir Miklosich, « Albanische Forschungen », 3 (*Denkschr. der Wiener Akad.*, 20) et spécialement pour le serbe les notes de M. Skok dans *Archiv f. slav. Phil.*, 35, 344-46). Il arrive que cette formation s'étende aux verbes d'origine non-turque, par exemple en macédo-bulgare : *site svetci, što bea v cărkva zugravdisani* « tous les saints qui étaient peints dans l'église » (*Sb.*, 6, 131).

Surtout en bulgare, en albanais et en méglénite, qui sont particulièrement imprégnés d'éléments turcs, on trouve aussi beaucoup d'adverbes, de prépositions et de conjonctions d'origine turque, par exemple bulg. *belki* « peut-être », serbe *belći(m)*, alb. *beltshim*, gr. μπέλκι, alb. *karshi* « en face de » (aussi en bulgare, serbe et grec), bulg. *čunki*, alb. *tshumë që* « parce que, puisque », bulg. *sanki(m)* « comme si », macédo-bulg. *birdén* « tout à coup » (*Sb.*, 9, 138), bulg. *máksus* « exprès » (aussi en aroumain et en albanais). En albanais et en bulgare s'emploie le pronom *filán* « quelqu'un » (cf. esp. *fulano*). Ce dernier mot, qui est arabe comme l'est aussi par exemple macédo-bulg. *šej* « chose » (*Sb.*, 19, 82), montre que le lexique turc est de provenance mixte ; à côté des mots arabes ou persans, qui se trouvent en masse dans la langue turque, il faut aussi compter avec des mots romans quand il s'agit de fixer l'influence du turc sur les langues balkaniques : serbe *frtuna, vrtuna* et bulg. *fărtuna, vrătuna* (*Sb.*, 7, 133) viennent de turc *fyrtyna* « orage » de ital. *fortuna* (ou de grec φουρτούνα), tandis que serbe *fórtuna* est directement emprunté à l'italien ; bulg. et serbe *mandža* « nourriture » est le turc *mandža*, qui à son tour vient de ital. *mangia* ; alb. *dymén* « gouvernail », bulg. *djumen*, serbe *dumen* est le turc *dümen* de ital. *timone* (gr. τιμόνι, aroum. *timone*) : bulg. *kantar* « balance romaine », roum. *cântar*, gr. καντάρι « quintal » et (dial.) « romaine », vient de turc *kantar* « quintal », « romaine », qui à son tour représente arabe *qintar* de moyen grec κεντηνάριον, emprunté à lat. *centena-*

rium (d'où moyen h. all. *centenære*, all. *zentner*, etc. ; cf. v. ital. *cantaro* et fr. *quintal* de esp. *quintal* de arabe *qintar*)[1].

Pas plus que pour les mots grecs des langues balkaniques, l'extension générale de beaucoup de mots turcs n'est le résultat d'une influence simultanée du turc sur les autres langues. M. Weigand a fait observer (*Krit. Jahresber.*, VI, I, 154) que la plupart des mots turcs du roumain ont passé par le bulgare, et dans plusieurs cas la forme des mots montre qu'il s'agit d'emprunts de langue en langue : alb. *rumán* « forêt » est emprunté à gr. ῥουμάνι, qui vient de turc *orman* ; alb. *bojë* et *mahállë* avec l'accent final déplacé doivent être empruntés au serbe ; méglén. *buiadžiu(a)* « teinturier » est emprunté à bulg. *bojadžija*, tandis que aroum. *baiagi* s'accorde avec turc *bojadži* (pour plusieurs cas analogues, voir Capidan, *Meglenoromânii*, 1, p. 142).

Plusieurs suffixes turcs sont devenus productifs dans les autres langues, surtout *-dži*, qui s'emploie comme lat. *-arius* : bulg. *lovdži* « chasseur » de *lov* « chasse », serbe *govordži* « bavard » de *govor* « parole », alb. *lëkurëxhi* « marchand de cuir » de *lëkurë* « cuir », roum. *laptagiu* « marchand de lait » de *lapte* « lait », aroum. *tile-rafci* « télégraphiste ». De plus *-lyk* dans des cas comme bulg. *pijalăk* « boissons » (*Sb.*, 8, 176), *kaugerlăk* « état de moine » (*Sb.*, 7, 131). Turc *baš* « tête » s'emploie comme préfixe renforçant avec des mots indigènes dans des cas comme roum. *başbătăuş* « maître bretteur », bulg. *ženata pročula se baš vraželica* « la femme eut la renommée de maîtresse sorcière » (*Sb.*, 13, 188).

Selon M. Densusianu (*Grai şi suflet*, 2, 324), aroum. *loc* « lieu » au sens de « terre » est calqué sur turc *jer* « lieu » et « terre » ; il faut ajouter que alb. *vënd* et gr. τόπος (en Épire du moins) présentent la même signification. D'autres cas d'emprunt de traduction au turc sont : roum.

1. Il y a souvent ainsi conflit entre les différents points de vue : *mandža* est un emprunt turc en bulgare et en serbe, mais doit être mis en ligne de compte si on veut dresser la liste des mots italiens des langues balkaniques ; roum. *horă* est emprunté à bulg. *horo*, mais entre dans la liste des mots grecs empruntés par les autres langues, etc.

leu, bulg. *lev* « lion » comme nom d'une monnaie, d'après turc *arslanly* « monnaie à l'effigie du lion »; gr. ῥίχνω τουφέκι « tirer (au fusil) », alb. *shtij dufeki,* bulg. *hvărljam puška,* aroum. *arunc tufek'a* d'après turc *tüfenk atmaq* « tirer », litt. « jeter le fusil »; alb. *këndój,* bulg. *pějă,* aroum. et méglén. *cànt* « chanter » et « lire » d'après turc *čaġyrmaq* « chanter, crier, lire » (cf. perse *x(v)āndān* « chanter, appeler, lire », de même pehlvi *χvānθan*) ; l'usage oriental est de lire à haute voix, même si on ne lit pas pour les autres[1]. Le mot turc *alyš-veriš* « commerce », litt. « donner-prendre » a pénétré tel quel en roumain, en serbe, en albanais et en grec, mais le terme se trouve aussi traduit : gr. δοσοληψία ou ληψοδοσία, alb. *dhënë-marrë* ou *marr-dhënë,* bulg. *zemane-davane,* roum. *dat-şi-luat* (et *daraveră*). Cf. aussi alb. *shitëblerës* « commerçant » de *shes* « vendre » et *blej* « acheter ». Employée au figuré, par exemple bulg. *toj kazal, če e tărgovec čovĕk, nĕma zimańedovańe să cara i horata mu* « il dit qu'il était marchand (et qu')il n'avait pas affaire au roi et à ses gens » (*Sb.,* 6, 153), cette expression rappelle d'une façon frappante v. gr. μηδὲ δώσῃς καὶ λάβῃς μετὰ γυναικός « tu n'auras pas commerce de femme », tour du v^e^ siècle cité par M. Hoffmann qui pense que l'origine de ce terme est à chercher dans le langage des gladiateurs (v. *Indog. Forsch.,* 45, 115 avec note).

6. Mots d'autre provenance. — On sait qu'un très grand pourcentage du lexique des langues indo-européennes reste étymologiquement inéclairci. C'est ce qui apparaît aussi dans les langues balkaniques. Non seulement il se trouve des mots obscurs dans chacune de ces langues, mais il y a un certain nombre de mots communs à toutes (à l'exception du turc) dont il est extrêmement difficile de fixer l'origine. De tels « mots balkaniques », comme on les a appelés[2], sont par exemple roum. *copil* « enfant », *cópil*

1. Cf. ὁ Φίλιππος ἤκουσεν αὐτοῦ ἀναγινώσκοντος Ἡσαΐαν τὸν προφήτην. Actes des Apôtres, 8, 30.

2. Souvent aussi on s'est servi de cette expression comme d'une

« enfant naturel », bulg. *kopile* « enfant naturel, enfant », serbe *kopile* « enfant naturel », alb. *kopil* « jeune homme, serviteur, enfant naturel », gr. κοπέλι « enfant naturel, serviteur », en Crète « jeune homme, fils », moyen gr. κόπελος « enfant naturel » ; roum. *căciulă* « bonnet », bulg. *kačula* « capuchon, toupet », alb. *katshúl* « toupet », *këssulë* « bonnet », gr. κατσοῦλα « bonnet », κατσοῦλι « crête du coq », m. gr. κασοῦλα « grosse étoffe » ; roum. *gloabă* « amende », v. bulg., bulg., serbe *globa*, alb. *gjobë* ; roum. *baciu* « maître-berger, fromager », bulg., serbe *bač*, gr. (chez les Saracatsans) μπάτσος, alb. *bac* « frère aîné » ; roum. *fluer* « flûte », serbe *frula*, alb. *flojere*, gr. φλογέρα ; roum. *stăpân* « maître », bulg. *stopan*, serbe *stopanin*, alb. *stopán* « maître-berger », etc. Il est très probable que la plupart de ces mots se sont répandus en partant du roumain ou de l'albanais, d'autant plus que beaucoup d'entre eux sont des termes de la vie pastorale — nombre de mots de cette catégorie ont été menés très loin, jusqu'en tchèque et en polonais, par les migrations de tribus roumaines[1] — mais on n'a réussi à arriver à la certitude absolue pour aucun d'eux, malgré de nombreux essais d'explication. Quant à leur origine, on est bien tenté de croire que plusieurs d'entre eux proviennent de langues aujourd'hui disparues, notamment du thrace. Malheureusement, ce qu'on sait de ces langues n'est presque rien, de sorte qu'on ne dispose pas de moyens suffisants pour trancher la question. Soit le mot roum. *stână* « chalet », bulg. et serbe *stan*, alb. *stan*, aroum. *stane*, gr. στάνη. Il ne peut pas être ancien en albanais, car dans ce cas-là il commencerait par *sh-* ; de plus il est propre au dialecte guègue (le tosque a *mandër*) et doit être emprunté à serbe *stan*. Roum. *stână* ne peut pas être dérivé de bulg. ou serbe *stan* à cause de l'altération de la voyelle. Si on le fait venir de

manière d'explication qui dispenserait de recherches ultérieures, ce que blâme à bon droit M. Puşcariu (*Dacoromania*, I, 408).

1. V. Miklosich, Ueber die Wanderungen der Rumunen (*Denkschr. d. Wiener Akad.*, 30). Cf. Więdkiewicz, Zur Charakteristik der rumänischen Lehnwörter im Westslavischen, dans *Mitteil. des rum. Inst. Wien* (1914), p. 262-291.

v. bulg. *stanŭ* « station, campement », il faut admettre que *an* s'est altéré en *ân* comme dans les éléments indigènes du roumain et que c'est donc un emprunt très ancien. Comme il n'y a en tout que quatre autres mots de prétendue origine slave qui présentent la même particularité (*stăpân* « maître », *jupân* « seigneur », *smântână* « crème », *stâncă* « rocher ») on a essayé de les expliquer autrement[1] et pour ce qui est de *stână*, on a entre autres proposé comme étymologie un mot thrace **stana-*. Mais un tel mot n'est attesté nulle part et d'autre part *stan* se trouve aussi en russe au même sens qu'en vieux bulgare. Il faut donc bien admettre que nous avons affaire à un mot slave.

D'autres mots qu'on a voulu ramener au thrace sont roum. *baciu*, etc., *ciut* « sans cornes », *laiu* « noir » et plusieurs autres (cf. Pascu, dans *Archivum romanicum*, 9, 311; Capidan, dans *Dacorom.*, 2, 458 et suiv., 482 et suiv.; Höeg, *Les Saracatsans*, 2, 110-11, 207). Pour plusieurs des termes pastoraux une pareille supposition sera sans doute juste, même s'il faut se contenter de cet argument qu'ils ne se laissent pas expliquer autrement. Dans quelques cas très rares seulement un mot des langues balkaniques peut être identifié avec un mot thrace connu. M. Weigand (*Ethnographie von Makedonien*, 1924, p. 6; *Balkan-Archiv*, 3, 236) cite alb. *mand(ë)* « mûre » = thrace *montia* « mûre sauvage » et alb. *módhullë* « pois », roum. *mazăre* = thrace *mozula* « thym », mais pour ce qui est de ce dernier mot, M. Jokl (*Litteris*, 4, 200) fait observer que les meilleurs manuscrits de Dioscoride, chez lequel se trouve le mot, portent μίζουλα, ce qui rend pour le moins assez douteux le rapport avec alb. *módhullë*.

Dans cet état de choses, il paraît peu probable que des suffixes thraces se soient maintenus jusqu'à nos jours comme le supposent pour roum. *-esc* M. Graur (*Romania*,

1. V. *Dacoromania*, 2, 358 et suiv.; 3, 383 et suiv., 610 et suiv. Pour la critique de ces explications — inadmissibles selon nous — v. p. ex. Skok, dans *Arhiv za arbanasku star.*, 2, 338-39; Weigand, dans *Balkan-Archiv*, 2, 270-72.

53, 539 et suiv.) et pour roum. *-oş* et *-uş* M. Puşcariu (*Dacoromania*, 4, 1369).

A plusieurs reprises on a cherché à découvrir des traces de peuplades qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans les Balkans ou dans les régions avoisinantes. Après qu'on eut pendant longtemps regardé comme un fait avéré qu'il n'existait pas de mots germaniques anciens dans le roumain — à l'encontre des autres langues romanes — M. R. Loewe a essayé d'en démontrer l'existence (« Altgermanische Elemente der Balkansprachen » dans *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, 39, 261-334), mais M. Meyer-Lübke a eu beau jeu à montrer le mal fondé de ses allégations (*ibid.*, 593-99). Ces derniers temps, la tentative a été renouvelée par divers savants roumains, par M. Giuglea dans son traité « Cuvinte si lucruri » (*Dacoromania*, 2, 327-400), par M. Diculescu dans *Zeitschr. f. rom. Philol.*, 41, 420 et suiv., dans le livre « Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter » (Leipzig 1922) et tout dernièrement dans le traité « Altgermanische Bestandteile im Rumänischen » (*Zeitschr. f. rom. Philol.*, 49, 385-496), enfin par M. Puşcariu (*Dacoromania*, 2, 603-10). Toutefois, les résultats de tous ces efforts sont assez problématiques[1]. Ce qu'il faudrait, c'est produire des étymologies évidentes, mais la plupart du temps il s'agit d'étymologies forcées ou même tout à fait fantaisistes, appuyées sur un large emploi de formes intermédiaires supposées. Il est vrai que dans pas mal de cas des mots roumains rappellent des mots germaniques, par exemple a *smicui* « fouetter », all. *schmicken*, mais vouloir dans des cas pareils dériver le mot roumain d'une forme supposée gothique ou gépide (dans l'espèce, selon M. Diculescu, gépide **smikkojan*), c'est vouloir trop prouver. D'autre part on ne saurait plus nier la possibilité de l'existence en roumain de vieux mots germaniques,

1. Cf. les remarques faites par M. Meyer-Lübke, dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 43, 230; par M. Skok, *ibid.*, 187 et suiv.; par M. Gamillscheg, *ibid.*, 48, 470-75; par M. Zauner, dans *Litteraturblatt f. germ. u. rom. Philol.*, 1924, 338; par M. Naumann, dans *Kritischer Jahresbericht*, 13, I, 48 et suiv., et par M. Bartoli, dans *Dalm.*, I, 238 et suiv.

même si la preuve décisive d'emprunt direct n'est pas encore fournie. M. Diculescu cite entre autres cas le mot *tureci* « gamaches de laine », et selon nous il a raison de dire qu'il ne peut pas être séparé de v. h. all. *theobroch*, goth. **þiuhbrōks*, bas latin *tubroces*. La question est seulement de savoir si le mot a été emprunté directement au gothique (ou au gépide comme le veut M. Diculescu en construisant ad hoc, comme dans beaucoup d'autres cas, une forme à métaphonie **þeubrœkis* qui n'est guère vraisemblable, quoi qu'il en dise) ou s'il s'agit d'un mot transmis par l'intermédiaire d'autres langues ainsi que c'est le cas du mot *farĕ* « famille » (dial.), qui se trouve aussi en albanais, en bulgare et en grec et qui est attesté comme mot lombard (*fara*).

Dans une étude récente intitulée « Balkangermanisches und Germanisches im Albanischen » (parue dans la *Festchrift der 57. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner*, 1929), M. Jokl a examiné les quelques cas d'une influence germanique (gotique) exercée directement sur l'albanais. Il considère comme tels alb. *tufë* « branche feuillue, bouquet » (d'où roum. *tufă* « buisson ») de got. **þūba-*, *tirk* « pantalon » de got. **þiuhbrōks*, *fang* « plaine » de got. *waggs* et *shkumë* « écume » de got. **skums*. Pour le dalmate, v. Bartoli, *Dalm*, I, 238 et suiv. Les mots germaniques du grec ont pour la plupart passé par l'italien. Il y en a qui ont pénétré dès la période byzantine, par exemple βρούτα « bru » et « jeune femme mariée » (cf. gr. νύφη), βάνδον « étendard », λίξιος « vassal », πούγγα, πουγγίον, « bourse » (cf. roum. *pungă*). Quelques-uns même semblent reçus directement du gotique. Voir Thumb : « Die germanischen Elemente des Neugriechischen » (dans *Germanistische Abhandlungen Hermann Paul dargebracht*. Strassburg 1902, 225-58) ; le même : « Zu den germ. Elem. im Neugriech. » (*Indogerm. Forsch.* 14, 359) ; Hesseling : « Zu den germ. Elem. des Neugriech. » (*Byzant. Zeitschr.*, 12, 595 et suiv.). A comparer aussi le mémoire précité de Loewe [1].

1. Des mots germaniques de date récente (c.-à-d. allemands) se

On sait que des Celtes ont fondé un royaume dans les Balkans aux IIIe et IIe siècles avant notre ère. Les traces linguistiques qu'ils ont pu laisser sont très peu nombreuses et très douteuses. Il semble que le dalmate contienne deux ou trois mots celtiques, v. Bartoli, *Dalm.* 1, 236-38. Quant à ce qu'on a conjecturé pour les autres langues, il suffira de renvoyer à Treimer : « Keltische Beziehungen zum Balkan » (dans *Mitteilungen des rum. Inst. Wien*, p. 309-17) et à Jokl : « Kelten und Albaner » (dans *Symbolæ grammaticæ in honorem J. Rozwadowski*, 1927, p. 236-50, notamment p. 245). Que roum. *mare* « grand » soit emprunté au celtique, comme l'ont présumé M. Sköld (*Indog. Forsch.* 42. 188) et d'autres avant lui, c'est ce qui est tout à fait impossible pour plus d'une raison.

Une question qui a plus d'importance pour l'histoire de la langue bulgare que pour la linguistique balkanique en général, est celle de savoir si le bulgare contient des restes de la langue parlée par les « Protobulgares », cette peuplade turque[1] qui, sur la fin du VIIe siècle, ayant passé le Danube

trouvent dans toutes les langues dont il est question ici, p. ex. roum. *flintă* « fusil », serbe *flinta*, gr. φλίντα, turc *flinta* ; roum., bulg., serbe *plaivaz* « crayon » (de alb. *bleiweiss*, en roumain aussi dial. *blai, blevais*) ; roum. *văcsui*, bulg. *vaksuvam* « cirer les bottes » ; roum. *fain* « fin » ; serbe *funat* « livre » (de *pfund*) ; bulg. *kamerton* « diapason », *traur* « deuil », etc. Comme il fallait s'y attendre, ils sont surtout nombreux vers le Nord et pour la plupart reçus par l'intermédiaire du magyar et du slovène. A consulter pour le roumain Borcia, Deutsche Sprachelemente im Rumänischen (dans *10. Jahresb. des rum. Instituts zu Leipzig*, p. 138-353). — Il faut noter aussi que plusieurs mots magyars ont franchi les limites de la péninsule balkanique, p. ex. serbe et bulg. *astal* « table » (magy. *asztal*) ; serbe *varoš* « ville, faubourg », alb. *varrósh* « faubourg », bulg. *varoš* « citadelle », gr. βαρόσι « faubourg », turc *varóš* « ville, faubourg » (magy. *város*) ; serbe *kočie* « carrosse », bulg. *kočija*, alb. *kotshí*, aroum. *cucic* (magy. *kocsi*) ; serbe *birov* « prévôt, bailli, juge », alb. *birov*, turc *birów* (magy. *biró*). Voir pour l'albanais Jokl, Die magyarischen Bestandteile des alban. Wortschatzes (dans *Ungarische Jahrbücher*, 7, 46-84).

1. Leur origine turque ressort du fait qu'ils employaient la même chronologie que les Ouigours et les Turcs de l'Orkhon, v. Mikkola, Tiurksko-bolgarskoe lětočislenie, dans *Izvěstija otdělenija russkoga jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademij Nauk*, 18 (1913), Kniga I, 243-47, en allemand dans le *Journal de la Soc. Finno-Ougrienne*, 30. — Cf. Šišmanov, Kritičen prěgled na văprosa za proizchoda na

sous le commandement d'Asparuch et soumis les habitants slaves de la Thrace, a fondé l'empire bulgare qui a gardé le nom des conquérants après l'absorption de ceux-ci par la population slave subjuguée. On a voulu nier l'existence de tels mots, mais en ces derniers temps on a réussi à en trouver. M. Paasonen a montré (*Wörter und Sachen* 6, 143) que v. bulgare *kapĭ* « idole » (dont bulg. *kapište* « temple d'idole » roum. *capişte*, russe *kapiščе*) est le même mot que ouigour *kep*, yakoute *käp*, tchouvache *păk*, de *käp* (d'où magy. *kép* « image », roum. *chip*) et à dû venir dans les Balkans avec les Bulgares d'Asparuch, et M. Mikkola (*Neuphilologische Mitteilungen*, 1913, 172-73) a expliqué v. bulg. *blŭhŭčij* à l'aide du mot turc *bilikči* « faber, artifex » (dérivé de *bilig* « savoir »). A ces cas M. Mladenov (*Godišnik na Sofijsk. Univ.*, 1921, 201-87 ; *Revue des Études slaves*, 1, 38-23) en a ajouté une dizaine d'autres qui avec plus ou moins de vraisemblance s'expliquent de la même manière, et parmi lesquels il y en a qui ont des doublets empruntés au turc osmanli, par exemple v. bulg. *pašenogŭ* « mari de la sœur de la femme », bulg. mod. *badžanak*.

Notons pour finir qu'on a aussi voulu expliquer plusieurs mots comme provenant de la langue des Avares. Ainsi M. Treimer (*Slavia*, 3, 450) regarde comme « avare-protobulgare » le mot *katun*, qui signifie en bulgare « chalet », en v. bulgare « campement » (cf. plus haut p. 94 roum. *stână* et v. bulg. *stanŭ*) et qui se retrouve en roum. *cătun* « bourg », en albanais *katund* « village » et en grec moyen κατοῦνα « camp de tentes ». Mais il y a d'autres explications de ce mot, et M. Jokl notamment a donné de bonnes raisons pour l'expliquer comme albanais, bien qu'il ne se trouve qu'en dialecte guègue (*Indogerm. Forsch.* 33, 420, *Untersuchungen* 152).

probălgarité (Aperçu critique de la question de l'origine des Protobulgares), dans *Sbornik za narodni umotvorenija*, 17-18, p. 503-753.

CHAPITRE III

CONCORDANCES ENTRE DIFFÉRENTES LANGUES BALKANIQUES EN DEHORS DU LEXIQUE

Les mots d'emprunt montrent donc, comme on a essayé de le faire ressortir dans les pages précédentes, les multiples influences qu'ont exercées les unes sur les autres les langues en question à travers les temps. Dans la plupart des cas il est possible de suivre avec quelque sûreté les différents courants et d'en montrer le point de départ, parce que les mots portent de diverses façons l'empreinte de la langue d'où ils proviennent[1]. Il en est autrement quand il s'agit de trouver le point de départ des concordances d'ordre non-lexical. Assez souvent les critères nécessaires font défaut, de sorte qu'il faut se contenter de la simple constatation des faits. Toutefois, il y a bien des cas où des considérations de nature générale mènent à un résultat en tout cas probable. Ceci est vrai surtout des concordances qui embrassent toutes les langues balkaniques et dont il sera question au chapitre suivant. D'ailleurs il est impossible de faire un départ net entre celles-ci et celles d'extension plus restreinte que nous allons traiter ici, car, comme on va le voir, le contact du grec avec l'aroumain,

1. L'extrême infiltration lexicale de ces langues se dessinera peut-être plus clairement si on suit les migrations des mots pris isolément : gr. καμάρα « voûte » > alb. *kamare*, bul. *kamára* « cellier, monceau », serbe *kàmara*, roum. *cămară* « chambre » ; lat. *camara* (de καμάρα) > v. slave *komora*, serbe *kômora* « chambre », roum. *comoară* « trésor » ; ital. *camera* (vénit. *camara*) > serbe *kȁmara*, bulg. *kámara*, gr. κάμαρα, alb. *kamar* ; turc *k'emer* (de καμάρα) > alb. *qemer*, bulg. *kemer*, serbe *ćèmer*.

avec l'albanais et avec le bulgare a bien souvent donné une large extension à diverses particularités linguistiques.

Avant de passer en revue les traits communs à plusieurs de ces langues, il conviendra d'examiner brièvement la question de savoir si elles ont été influencées sous ce rapport par des langues en dehors de la péninsule balkanique. C'est ce qu'on a présumé surtout pour le grec. Mais la plus grande partie de ce qu'on a allégué est douteuse ou même complètement inadmissible. M. Heisenberg (*Dialekte u. Umgangssprache im Neugr.*, München 1918, p. 23) a voulu expliquer la palatalisation de κ et γ qui se trouve dans beaucoup de dialectes (*tšefali* de κεφάλι, *adželos* de ἄγγελος) comme due à l'action du vénitien. Il invoque le fait que cette évolution ne se trouve pas là où l'influence lexicale de l'italien est sans importance et qu'elle apparaît avec la domination vénitienne. Mais il n'explique pas pourquoi alors cette palatalisation est inconnue dans les Iles ioniennes où l'influence vénitienne a été plus intense qu'ailleurs, et surtout il ne dit pas comment une évolution phonétique depuis longtemps achevée en italien aurait pu être imitée par les Grecs, qui ne pouvaient pas savoir que ital. *ce* est sorti de *ke*. Egalement invraisemblable est la tentative de M. Hesseling d'expliquer par l'italien les impératifs grecs en -α (cf. Höeg, *Les Saracatsans*, 263). L'opinion de M. Hatzidakis, selon laquelle la contraction de -ιος, -ιον, en -ις, -ιν serait due à l'influence du latin vulgaire (opinion acceptée par Thumb dans *Die griech. Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, 1901, p. 155), reste douteuse après les objections faites par J. Schmitt dans *Indogerm. Anzeiger*, 12, 76-77. Mentionnons encore que M. Vasmer (*Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, 41, 154 et suiv.) et M. Densusianu (*Romania*, 26, 290) ont vu dans la transformation de lat. *triginta* en rom. *trenta* le modèle du passage très ancien de gr. τριάκοντα en τριάντα, et que selon M. Kretschmer (*Der heutige lesbische Dialekt*, 54, 162, 251 et suiv.), la formation du comparatif à l'aide de πιό est calquée sur l'emploi italien de *più* (pour πιό au lieu de πλιό, πλέον, M. Kretschmer suppose même la contamination de ital. *più* avec πλιό, ce qui

n'est pas nécessaire ; *pl'o* s'emploie aussi de cette manière, v. Höeg, *Les Saracatsans*, p. 237).

L'influence de l'italien sur d'autres langues balkaniques en dehors du lexique reste peu examinée. M. Weigand (*XVII^e et XVIII^e Jahresbricht*, 192) a relevé le fait que le dialecte guègue de Borgo Erizzo, à l'encontre des autres parlers albanais, emploie trois pronoms démonstratifs correspondant à ital. *questo, quello* et *codesto* (lat. *hic, ille, iste*), et M. Puşcariu (*Studii istrorom.* 2, 219) cite l'emploi en istro-roumain du verbe « venir » comme en ital. *venire* : *a virit hiţiţi* « ils ont été jetés » (roum. *au fost aruncaţi*).

1. Grec et aroumain, grec et albanais, grec et bulgare. — En grec, les diphtongues *eu* et *au* sont devenues *ev* et *av*, devant une consonne sourde *ef* et *af* : αὐλή se prononce *avlí*, ναύτης et ψεύτης se prononcent *naftis* et *pseftis*[1]. Exactement la même chose s'est effectuée en aroumain : lat. *laudo* est devenu *alavdu*, et tandis qu'on dit en roumain *caut* « je cherche », les Aroumains disent *caftu*. Qu'il s'agisse ici d'une influence du grec, bien que ce développement se rencontre sporadiquement ailleurs dans les langues romanes (v. Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.* I, § 297), c'est ce qui ne saurait être mis en doute, l'aroumain se trouvant aussi à d'autres égards phonétiquement influencé par le grec. De même qu'en grec *p*, *t* et *k* deviennent sonores après une consonne nasale (πέντε se prononce *pende*, τὸν πατέρα *tombatera*, ἄγκυρα *angira*, etc.), de même on trouve en aroumain des formes comme *fândână* « puits » (roum. *fântână*), *mblătescu* « tresser » (roum. *împletesc*), *mângare* « manger » (roum. *mâncare*). En albanais c'est là une règle sans exceptions comme en grec : *mbret* « roi » en face de roum. *împărat*, *këndój* « chanter » de lat. *cantare*, *ngarkój* « charger » de lat. (ou ital.) *incaricare* en face de *shkarkój* de *excar(r)icare*, *ngujój* en face de roum.

1. L'étape intermédiaire a dû être *aw*. M. Pernot (*D'Homère à nos jours*, 1921, p. 150) cite comme parallèle le changement de τὰ ὦτία en τἀφτία d'où τὰ ἀφτία et le singulier τὸ ἀφτί. Cf. aussi russe *zaftra* « demain » de *za utra*.

incuià, *ngathem* « devenir raide » en face de *shkathem* « devenir vif », etc. En grec comme en albanais c'est une évolution qui remonte très haut, et il paraît difficile de ne pas admettre une connexion entre les deux langues sur ce point[1]. La question se complique cependant par le fait que l'aire de ce phénomène est assez étendue. Nous le trouvons non seulement dans les dialectes modernes de l'Italie du sud (*tembo* pour *tempo*, *presendęmentę* pour *presentemente*, etc.), mais aussi en ombrien (*ander* = *inter*, *juenga* = *juvenca*), en messapien et en thrace. D'autre part il est attesté pour diverses parties de l'Asie Mineure dans l'antiquité. Il se peut donc que nous ayons affaire à un même mouvement, bien que nous ne possédions pas les moyens d'en déterminer les détails et d'en fixer la marche[2]. L'aroumain se rencontre de plus avec le grec dans l'emploi étendu d'un *a* prothétique : *alavdu* « je loue » (roum. *laud*), *aspargu* « je brise » (roum. *sparg*), *arău* « mauvais » (roum. *rău*), *arigé* « prière » à côté de *rigé* (mot turc), etc., comme dans les dialectes grecs par exemple ἀλησμονῶ « oublier » pour λησμονῶ, ἀμάχη « combat » pour μάχη, *aγamblá* « bassement » pour γαμηλά, etc. On a aussi combiné le passage en aroumain de *tš* et *dž* en *ts* et *dz* (*ţinţ* « cinq » en face de roum. *cinci*, *fudzire* « fuite » en face de roum. *fugire*) avec le fait que le grec ne possède pas en général les sons *tš* et *dž* et les remplace dans les mots d'emprunt par *ts* et *dz* (v. Skok dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 48, 410) ; il faut pourtant observer que l'aroumain a gardé intact *tš* dans les combinaisons *tšo* et *tšu* sorties de *tió* et *tiú*.

Dans d'autres cas, l'aroumain a gardé dans les mots d'emprunt grecs des sons étrangers au roumain, à savoir γ, ð et θ : *γambró* « marié » (γαμβρός), *aγru* « sauvage » (ἄγριος), *ðaskal* « maître d'école » (διδάσκαλος), *ðis-*

1. M. Skok le fait sans réserve en disant (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 48, 410) : « Diese Erscheinung hat sich bekanntlich auch auf das Alb. ausgedehnt ».

2. Evans, Notes on the Consonants in the Greek of Asia Minor (*Class. Quaterly*, 12 (1918), 162-70) pense que le point de départ est à chercher dans les dialectes grecs d'Asie Mineure.

poti « évêque » (δεσπότης), *θar* « courage » (θάρρος), *anàθima* « malédiction » (ἀνάθεμα ; cf. roum. *anátemă* et v. bulg. *anáfema*, en roum. aussi *anaftemă* par contamination des deux formes). Dans les dialectes du sud, γ se trouve aussi pour *g* dans des mots d'emprunt slaves, par exemple *aγunesku* « chasser » (roum. *gonesc*).

Si l'albanais aussi présente *dh* et *th* dans des mots d'origine grecque (par exemple *dhespót* « évêque », *thras* « courage »), cela n'a rien d'extraordinaire puisque ces sons existent aussi dans des mots indigènes. Dans les dialectes parlés en Grèce, on trouve aussi *g* ouvert, par exemple *aγapis* « aimer » (de ἀγαπῶ-ἠγάπησα). Ces parlers connaissent aussi le passage de *mj* en *mnj* comme en grec : *mnjekrë* « menton » pour *mjekrë*, *mnjeshtrë* « maître » pour *mjeshtrë*, comme μνιά « une » pour μιά, etc.

Le grec a aussi influencé la flexion des substantifs en aroumain. Les mots d'origine non-latine portant l'accent sur la finale prennent au pluriel la terminaison *-adzĭ* : *rigé* « prière » — pl. *rigeadzĭ*, *căsăbă* « ville » — *căsăbadzĭ*, *viró* « eau profonde » — *viradzĭ*, *cafgi* « cafetier » — *cafgeadzĭ*, etc. Le *dz* peut aussi perdre sa sonorité, par exemple *udă* « chambre » — pl. *udaţ*. C'est là la flexion grecque παπᾶς-παπάδες, χατζῆς-χατζήδες, avec cette différence seulement que l'aroumain a généralisé la terminaison -άδες, tandis que le grec a -άδες, -ήδες, -έδες, -ούδες selon la voyelle de la syllabe finale du singulier. Mais l'aroumain n'a fait ici que pousser jusqu'au bout la tendance qu'a le grec à généraliser la première de ces terminaisons, de sorte qu'on peut dire par exemple βουλευτής-βουλευτάδες, κριτής-κριτάδες. Il y a aussi en aroumain des exemples qui montrent la même voyelle au pluriel qu'au singulier : *café* — pl. *cafedzĭ* comme en grec καφές-καφέδες, *rubié* « monnaie d'or employée comme bijou » *rubiédzĭ*. Et de même qu'on a en grec une flexion ἀφέντης-ἀφέντιδες, avec accentuation paroxytone et proparoxytone, on trouve parfois en aroumain des cas comme *vúngu* « ver vivant dans la peau des chèvres » — pl. *vúngudzi* (selon Dalametra, *Dict. macedoromân* ; dans l'exemple qu'il cite immédiatement après, il emploie le pluriel *vúnguri*).

Le pluriel en -άδες s'emploie aussi en méglénite : *căsăbă-căsăbaz, cavedžij* « celui qui prépare le café » — *cavedžaz*, et ainsi régulièrement dans les mots d'emprunt turcs.

Si les traits mentionnés témoignent d'un rapport spécial très étroit entre le grec et l'aroumain, il y en a d'autres qui s'observent aussi en albanais ou en bulgare. Le conditionnel grec est formé par la particule θά suivie de l'imparfait : θὰ ἔφευγα « je partirais » (cf. au futur θὰ φεύγω). Dans les parlers aroumains du sud on dit même *va fudzea* (cf. au futur *va fug* ; sur le rapport entre *va* et θά et sur les expressions coexistantes *va s fudzea, va s fug*, v. plus bas), et de la même manière exactement nous avons dans l'albanais du Sud *do* avec l'imparfait : *do keshë* « j'aurais » (*do kam* « j'aurai »). En bulgare littéraire le conditionnel est formé par l'imparfait du verbe « vouloir » suivi de la particule *da* + le présent du verbe en question : *šteh da pišă* « j'écrirais » (v. plus bas), mais en macédo-bulgare on emploie *ke* (= alb. *do*, aroum. *va*) avec le prétérit en *-l* : *ke pišăl*, par exemple : *taja k'e platila za se što k'e jadat* « elle payerait tout ce qu'ils mangeraient (litt. : mangeront) » (*Sb.* 10, 132).

Si les parlers du Sud de l'aroumain préfèrent le prétérit simple au prétérit composé, c'est sans doute sous l'influence de l'aoriste grec. C'est surtout vrai pour les cas où le prétérit simple a le sens d'un « perfectum præsens » : *nu s mârtă sor-mea* « ma sœur ne s'est pas mariée » comme en grec δὲν ἐπανδρεύθηκε ἡ ἀδερφή μου (en roumain par contre : *nu s'a măritat sora mea*) ; *chialea acâță vânguri* « la peau a pris des vers » (Dalametra, *Dict. macedor.*, 222). Dans les dialectes italiens du Sud on observe également l'emploi de *cantavi* pour *habeo cantatum* là où il y a eu un élément grec (v. Rohlfs, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 42, 68-69).

En roumain. le plus-que-parfait latin du subjonctif s'est changé en plus-que-parfait de l'indicatif : *cântasem* « j'avais chanté ». Cette forme est inconnue à l'aroumain et au méglénite, qui forment ce temps de la même façon que les autres langues romanes : aroum. *avea mîcată* « il avait mangé », méglén. *vea durmit* « il avait dormi ». On pourra

donc dire que c'est là un fait de langage roman conservé, mais il est possible aussi que ce soit une innovation. Dans les deux hypothèses il faut compter avec les langues voisines dont l'influence a ou conservé ou provoqué cette formation. C'est qu'on dit de même en grec et en albanais : εἶχα δεμένο « j'avais lié », alb. *kisha lidhurë*. Bien que l'aroumain soit conforme à l'albanais quant à la terminaison du participe (v. plus bas p. 115), il semble préférable de penser à une influence grecque, d'autant plus que les parlers bulgares de la Macédoine sud-occidentale forment eux aussi un plus-que-parfait de cette manière, totalement inconnue par ailleurs en slave, et de plus un parfait correspondant, par exemple *ima'me storeno kletfa meju nas* « nous avions fait un serment entre nous » (Šapk. 326), *se ima'me zakălnato ušče ot deca* « nous nous étions fait promesse dès l'enfance » (*ibid.*), *ti, sinko, ji imaš florinite, ze'eno na tatko-ti* « toi, mon fils, tu as pris l'argent de ton père » (Šapk. 327) ; pour plus d'exemples, v. Mazon : *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, p. 53. La même formation se trouve aussi chez une population bulgare demeurant plus vers le Nord, ici peut-être sous l'influence d'Aroumains nomades (v. Capidan, *Dacor.*, 4, 329).

Tandis qu'on dit en roumain par exemple *nu ştie nimic* « il ne sait rien » avec deux négations comme en bulgare *toj ništo neznae*, les Aroumains disent *nu dzîţe ţiva* « il ne dit pas quelque chose », *nu-i ţiva* « ce n'est rien », litt. « ce n'est pas quelque chose » comme en grec δὲν λέγει τίποτε, δὲν εἶναι τίποτε. Pareillement en albanais *s ka bërë gjë* « il n'a rien fait ». De même qu'en grec κανεῖς « quelqu'un » et τίποτε « quelque chose » ont un sens négatif, quand ils sont employés isolément, de même en aroumain *vărun* et *ţiva* : *Care te nviţă s faţ aistu lucru ?* — *Vărnu* « Qui t'a enseigné à faire cela ? — Personne » (*Ar.* 2, 226). *Ş-angînă cînile.* — *Ţiva* « Il appela ses chiens. Rien » (Pap. 25). *Ţiva* s'emploie aussi à sens négatif dans des phrases positives complètes comme *rien* en français : *tri un lu cru di ţiva îl' pidipsea oamiñ'i* « pour un rien il punissait les gens » (Pap. 313), en roumain par contre : *pentru un lucru de nimic*.

En grec, ποῦ « où » ne s'emploie pas seulement comme adverbe interrogatif, mais aussi comme pronom relatif et comme conjonction. De même en bulgare *gdě(to)* : *tova gdèto mi kazvate, ne e istina* « ce que vous me dites n'est pas vrai », *deteto kakó videlo, deka plakat tatko mu i majka mu* « quand le garçon a vu que son père et sa mère pleurent » (*Sb.* 10, 137). En serbo-croate, surtout en Herzégovine, *gde* s'emploie de même, et l'albanais connaît aussi cet emploi de *tek* (*te, nek, ne*), d'un usage régulier dans les textes publiés par Mitkos : *ti tek je një shpes* « toi qui es un oiseau » (MGr. 66). De même qu'en grec ποῦ relatif est souvent repris par un pronom personnel, par exemple ἡ βούλλα, ποῦ τὴν εἶχε κρυμμένη στὴ γλῶσσα του « l'anneau qu'il tenait caché sous sa langue » (Pio 29), de même *gdě* en bulgare et *tek* en albanais : *našle edna čupa, kade ja plete majkamu* « ils ont trouvé une jeune fille dont la mère lui tressait les cheveux » (Šapk. 301), *vëndit tek e kish ajó ndër urdhër të saj* « le pays qu'elle avait sous ses ordres » (MGr. 63). Ce n'est pas sans rapport avec ces faits qu'en aroumain *ţi* « ce qui », « qui » a pris aussi le sens de « où » : *tu aţea hoară ţi era fratele* « au village où était le frère » (*Ar.* 2, 258)[1] et qu'en macédo-bulgare *če* « que » (*vèrvam če* « je crois que ») s'emploie aussi pour « qui » : *nameril edna moma če svetela kato slănceto* « il a trouvé une jeune fille qui resplendissait comme le soleil » (Šapk. 406). Il faut noter aussi qu'en albanais *që* possède tous les sens de gr. ποῦ. Il est vrai que de pareilles constructions relatives se trouvent aussi ailleurs et sont fréquentes un peu partout dans le langage populaire.

Le type de propositions temporelles représenté par gr.

1. Le même emploi se trouve parfois en roumain : *groapa cea adâncă ce m' au fost băgat Sedechia împărat* « la fosse profonde où le roi S. m'avait jeté » (Gaster, *Chrestom. roum.*, I, 148). Cf. *mă du la cale care m'ai aflat* « conduis-moi au chemin où tu m'as trouvé (*ibid.*, 305), roum. mod. *în norocul care mă găsesc eu acum* « dans la fortune où je me trouve maintenant » (Vasiliu, *Poveste şi legende*, 74). Dans ce dernier cas pourtant, où le corrélat est régi par une préposition, il peut s'agir du phénomène roman bien connu dont traite M. Meyer-Lübke, *Gramm. des l. rom.*, 3, § 625.

ὅσο νὰ τελειώσῃ τὸ λόγο του ὁ βασιλιᾶς « avant que le roi eût fini son discours » (Politis 21), se trouve aussi en albanais : *sa të vij në mulli vajza, edhé e zij nata* « avant que la jeune fille arrivât au moulin, la nuit la surprit » (P. 82), litt. « tant qu'elle arrivât ».

En aroumain et en albanais comme en grec, on dit généralement « là où » pour exprimer l'idée de « pendant que » : aroum. *acolo iu imna* « pendant qu'il marchait, chemin faisant » (*Jbr.* 2, 30), *acolo iu și̯ă minduia* « pendant qu'il réfléchissait » (*ibid.* 48), méglén. *di i̯undi aș amna drumu* « chemin faisant » (Capidan, *Megleno-rom.*, 2, 39), alb. *atjé nekë haj* « pendant qu'il mangeait » (P. 51), *atjé tek flinte* « pendant qu'il dormait » (Doz. 34), gr. ἐκεῖ ποῦ πήγαιναν σ'τὸ δρόμο « pendant qu'ils marchaient sur la route » (Pio 18), ἐκεῖ ποῦ θέριζαν « pendant qu'ils moissonnaient » (*ibid.* 196).

Une proposition concessive est fréquemment formée en grec comme suit : Θειέ μου, δὸς μ' ἕνα παιδί, κι' ἂς ἦνε καὶ μισό « Seigneur, donne-moi un enfant, même si c'est un demi-enfant » litt. « et laisse que cela soit, etc. » (Pio 21). Exactement de la même manière en aroumain : *Dă-ñi, Doamne, ună feată, s̯' las s'hibă s̯' ună Dafnă* « donne-moi, Seigneur, une fille, même si c'est un(e feuille de) laurier » (Pap. 199) ; on trouve aussi gr. ἂς employé au lieu de *las* : *si as s' hibă s̯' capră* « même si c'est une chèvre » (Papahagi, *Antologie arom.*, 92). De plus en albanais : *dëftó më mua, pa le të vdetsh ti* « dis-le-moi, même si tu (en) meurs », litt. « et laisse que tu meures » (P. 80), et en macédo-bulgare : *Ej Gospodi ! daj-mi edno momiče, ta pak makari lamija neka da je* (Šapk. 1).

Assez souvent on emploie en grec ἄλλος « autre » là où on dirait en d'autres langues « le deuxième », « le troisième », par exemple ἀπαντᾷ μιὰ ἀλεποῦ ψόφια. Καθὼς πηγαίνει ἀκόμα δυὸ πατήματα ἄλλη ἀλεποῦ, ἀκόμα 'λίγα πατήματα ἄλλη ἀλεποῦ « il trouva un renard crevé. Après quelques pas un deuxième renard, après quelques pas encore un troisième renard » (Pio 209)[1]. La même particularité se trouve en

1. Cf. I Corinthiens, 12, 8-10, où ἄλλος se trouve répété six fois.

aroumain : *protlu iria N-γοθonoil, alantu iria Λοθ, alantu iria -- alantu iria* « le premier était N., le deuxième était Λ., le troisième était --, le quatrième était -- » (*Cod. Dimonie, Jbr.* 5, 259) et en albanais : (une femme a rencontré un homme imberbe près d'un pont :) *më një tjetrë urë gjeti tjetrin qose -- vate më tej, gjeti tjetrin qose në tjetrë urë* « près d'un autre (deuxième) pont elle a trouvé un deuxième homme imberbe -- elle est allée plus loin, elle a trouvé un troisième homme imberbe près d'un troisième pont » (P. 70). De plus en macédo-bulgare : *otišlo pri e'na baba -- stretilo edna druga baba -- 'odelo, i stretilo druga baba* « il vint à une vieille -- il rencontra une autre (deuxième) vieille -- il marcha et rencontra une troisième vieille » (Šapk. 13). Le tour se trouve aussi parfois en daco-roumain : *făcu trei legături, una mai mare, alta mijlocie şi alta mai mică* « il a fait trois paquets, un grand, un autre moyen et un troisième petit » (Isp. 164) ; l'emploi en semble pourtant plus rare ici qu'ailleurs.

De même qu'on dit en grec καὶ οἱ δύο, τρεῖς, etc. « tous les deux, trois », δεῦτε κ' ἡ τρεῖς « venez tous les trois ! » (*Bibl. grec vulg.* 1, 145), ἐθύοντο καὶ ἀμφότεροι (*Hérod.* 9, 33), on a aussi en aroumain *şamindoil'i* « deux », *şamintreil'i* « tous les trois », en bulgare *i dvamă-tă* (ou, en macédo-bulg., *i dvojcata, i dvaminata*), *i trimă* ; pour plus de détails, voir nos *Rumænske studier* § 121.

Le bulgare et l'albanais s'accordent avec le grec dans le non-emploi d'un partitif après les indications de mesure : bulg. *edna kofa voda* « un seau d'eau », *stado ofci* « un troupeau de brebis », *mnozina slepi luǵe* « une foule de gens aveugles » (*Sb.* 7, 133), alb. *një grusht lira* « une poignée d'argent », *një par rroba* « un vêtement », litt. « une paire de vêtements », gr. μία λίτρα μαλλί « une livre de laine », ἕνα γομαράκι ξύλα « une ânée de bois », κανὰν κρασὶν « un verre de vin » (Prodrome, *Bibl. grec vulg.* 1, 81), λίτραν μὰν ἔλαιον « une livre d'huile » (*ibid.* 84). En roumain et aroumain et en serbe, on emploie dans ces cas un partitif : roum. *o sticlă de bere* « une bouteille de bière », aroum. *nă păreacl'a di stra^{u}e* « un vêtement », litt. « une

paire de vêtements » comme en albanais, serbe *čaša vode* « une coupe d'eau » (*vode*, génitif de *voda*). Il y a pourtant des cas où l'aroumain se passe de partitif, ainsi *kari trapsirã vîrã dzua cali* « quand ils eurent fait environ un jour (de) chemin » (Pap. 146), cas qui correspond exactement à gr. σὰν ἠπήανε μνιὰ ὥρα δρόμο « quand ils avaient fait une heure (de) chemin » (Pio 219). De même en albanais *di sahat udhë* « deux heures (de) chemin » (P. 54), *tri vjet udhë* « trois ans (de) chemin » (*ibid.* 33), en bulgare *Ot Plovdiv do Carigrad ima desjat dni păt* « de Philippopoli à Constantinople il y a dix jours (de) chemin » (Gerov), macédo-bulg. *tri meseci pat* « trois mois (de) chemin » (*Sb.* 19, 85). En roumain on a des cas comme *o lună concediu* « un mois (de) congé », *un stânjen înălțime* « une toise (de) hauteur ».

L'emploi distributif de la préposition ἀπό dans des cas comme νὰ πάρῃ ὁ καθένας ἀπὸ ἕνα « pour que chacun puisse en avoir un » est imité en albanais où *nga* « de » s'emploie de même : *të thoshtë kush nga një prallë* « que chacun dît un conte », *bënej nga dhjetë dit sëmurë* « elle tombait malade dix jours chaque fois » (P. 32). L'aroumain aussi emploie parfois *di* de cette manière : *lă deade di featã câte nă palate* « il donna à chacune des filles un palais » (Pap. 458)[1].

Dans certains cas on emploie en grec l'accusatif sans préposition pour marquer le but d'un mouvement : πάω σπίτι « je vais (à) la maison », πάω σχολεῖο « je vais (à) l'école », πάω περίπατο « je vais me promener », βγῆκα κυνήγι μιὰ βολά « une fois il est allé (à) la chasse » (Dieterich, *Sporaden*, 443), σὰν ἔφταξε ἡ μαμμὴ σπίτι της « quand la sage-femme arriva (à) la maison » (Politis 482). aussi dans des cas comme μιὰ μέρα τὸν καλέσανε τραπέζι « un jour ils l'ont appelé (à) table » (Politis 159), τόνε δέχτηκε σπίτι της « elle l'a reçu (dans) sa maison (Pallis, traduction de Luc 10, 38 :

1. L'emploi pléonastique d'une particule distributive simultanément avec « chacun » se trouve aussi en bulgare et en roumain : bulg. *vo sekoj plitar turaše po eden kamen* « dans chaque brique crue il mit une pierre » (*Sb.*, 19, 86), roum. *intrară fiecare în câte o bac* « ils sont entrés chacun dans un bain » (Isp., 38).

ὑπεδέξατο αὐτὸν εἰς τὴν οἰκίαν). En aroumain on trouve parfois de même *mi duc casă* « je vais (à) la maison » (Papahagi, *Antol. aroum.*, 81), en méglénite *z dusi casă* « il est allé (à) la maison (Weigand, *Vlaho-Meglen*, 68). Peut-être faudra-t-il ici envisager aussi l'emploi analogue de *doma* en bulgare, d'autant plus que l'istro-roumain présente des cas comme *mes aur kọsẹ* « ils sont allés (à) la maison » (*Jbr.* 1, 152), qui semble calqué sur serbo-croate *ići kući* (ou *doma*). Par contre alb. *dúállmë sullaco* « nous sommes allés nous promener » (P. 80) rend manifestement gr. πάω περίπατο. Il convient peut-être de ranger ici macédo-bulg. *si-te sel'ani 'odele cărkov* « tous les villageois sont allés (à) l'église » (Šapk. 100 ; en bulgare littéraire *na cărkvă*). En aroumain, ce sont surtout les noms de localités qui s'emploient de cette manière : *mi duc Sărună* « je vais (à) Salonique », *z dusiră Mureaua toț* « ils sont tous allés (en) Morée » (*Ar.* 2. 106), ce qui se trouve aussi parfois en albanais : *Laskoviq vajta* « je suis allé à L. » (P. 128). Il semble difficile d'admettre avec M. Weigand (éd. de *Harap Alb*, p. 138) que ce soit la continuation de la construction latine *eo Romam*. D'autre part il est douteux qu'il en faille chercher l'origine en grec, où ce tour est rare. Les exemples qu'en cite M. Tsartsanos dans sa syntaxe (p. 67) sont tous pris dans des chansons populaires.

Mentionnons encore la construction grecque περπατεῖ ῥάχη σὲ ῥάχη « il va d'arête en arête », litt. « arête en arête », qui se trouve aussi en aroumain et en albanais : aroum. *arbur de arburi ńi alăgam* « j'allais d'arbre en arbre » (Ar. 2. 8), alb. *gjezejta derë më derë* « je marchais de porte en porte » (P. 128).

Quant aux tours phraséologiques communs au grec et aux langues voisines, nous nous bornerons à citer les cas suivants. On emploie très souvent en grec une interrogation négative au lieu d'une exhortation : δὲ μοῦ τὴν ἀφίνεις μένα « laissez-la-moi » (Pio 102), même s'il s'agit d'une résolution à prendre de la part du sujet parlant : δὲν κόβω ἕνα πορτοκάλι νὰ ἰδῶ τί εἶναι « je veux couper une orange pour voir ce que c'est » (Hörg, *Les Saracatsans* 2, 10). De

même en albanais : *nukë m a shet mua këtë gomár* ? « vends-moi cet âne » (P. 71) et en aroumain : *nu-ńi dai cartea, s-u ved* « donne-moi la lettre pour que je la voie » (Pap. 300), *nu vă ntreb, se află capiti fără limbi iuvà* ? « je vous demande (je dois vous demander) s'il se trouve quelque part des têtes sans langue(s) » (*ibid.* 51). Pour « tiens ta langue » on dit « rassemble ta langue » : gr. μάζευσε τὴν γλῶσσάν του, alb. *mëlidh gojën*, aroum. *adună-ţi gura*. L'impératif ὅρισε ou ὁρίσετε de ὁρίζω « commander » s'emploie comme terme de politesse au sens de « plaît-il ? ». De même en bulgare *zapovědaj, zapovedajte* : *zapovědaj ednă čašă vino* « vous offrirai-je un verre de vin ? » *zapovědajte u nas* « entrez chez nous, s'il vous plaît », *da kažăt na toja nepoznat tărgovec, da zapověda v grada* « pour qu'ils disent à ce marchand inconnu de daigner venir dans la ville » (*Sb.* 6, 153), en macédo-bulg. *poveljam* : *Dobre si došol, pope, po'eli nătre* « Soyez le bienvenu, pope ; entrez, s'il vous plaît » (Šapk. 215). En albanais *urdhëroj* « commander » s'emploie pareillement : *shka urdhnoni me hangr*? « que désirez-vous manger ? » litt. : « qu'ordonnez-vous de manger ? » (Jarník, *Příspěvky* 23), tandis que l'aroumain a emprunté le mot grec : *ursiţi di şedeţi* « asseyez-vous, s'il vous plaît [1] ».

Dans quelques cas il y a aussi concordance entre le grec et le roumain, sans que toutes les autres langues y participent. En grec πλέον (ou πλειά) « plus » a aussi le sens de « déjà » : εἶναι πλέον γέρων « il est déjà vieux », τὸ παιδὶ τως, ποῦ τὄχανε πλειὰ γιὰ χαμένω « leur fils qu'ils tenaient déjà pour perdu » (Pio 111). Le sens passe facilement de « déjà » à celui de « presque » ou « plutôt » : ὕστερα ἀπὸ πολλὰ χρόνια ποῦ ἦσαν πλέον γέροι « bien des années plus tard, alors qu'ils étaient déjà (ou : presque) vieux » (Politis, 465). En bulgare *veke, veče* « plus » s'emploie de même, comme l'a déjà remarqué Matov (p. 33) : *ovoštijata veke uzrèli* « les

1. Cf. magy. *parancsoljon leülni,* litt. « ordonnez de vous asseoir », et les remarques de M. Spitzer (*Aufsätze zur rom. Synt. und Stilistik,* 1918, p. 133 et suiv.) au sujet de v. fr. *faites moi escouter*. Dans le cas présent il s'agit sans doute d'un tour datant de l'époque byzantine

fruits ont déjà mûri ». En roumain *mai* a le sens de « presque » : *poamele sânt mai coapte* « les fruits sont presque mûrs ». Il faut pourtant convenir que les divers emplois de *mai* en roumain sont un peu embrouillés et que le sens de « presque » peut s'être développé d'une autre manière (cf. les remarques de M. Weigand, *Jahresbericht*, 12, 91-96). L'albanais ne semble rien connaître d'analogue.

En roumain. *vre-o*, fém. de *vre-un* « quelque », s'emploie devant les noms de nombre et devant *câți-va* « quelques-uns » pour marquer ou souligner l'approximation : *vre-o doi ostași* « deux ou trois soldats », *vre-o două-trei ori* « deux ou trois fois » (Furtuna, *Vremuri înțelepte*, 76), *vre-o câte-va neamuri de ale mele* « quelques parents à moi ». On pourrait, il est vrai, expliquer cet emploi par l'analogie de *vre-o sută* « quelque cent », où *sută* est un substantif féminin et *vre-o* employé comme par exemple dans *vre-o lună* « un mois environ [1] », mais d'autre part il rappelle d'une façon frappante celui de gr. κἀμμιά, fém. de κανεῖς (κανένας) devant les substantifs numéraux : κἀμμιά δεκαριά « une dizaine environ », κἀμμιά δωδεκαριά « une douzaine environ », etc.

L'emploi de gr. κάτι « quelque chose » comme qualificatif devant un substantif : κάτι γειτόνοι « quelques voisins », se retrouve non seulement avec *gjë* en albanais : *gjë pará* « quelque argent » (P. 26), *gjë evlat s mund të benjën* « ils ne pouvaient pas faire d'enfant » (*ibid.* 128) et avec *țiva* en aroumain : *țiva ficior nu avea* « il n'avait pas de fils » (*Jbr.*, 16., 203-04), *țiva câñi, țiva avinători* « quelques chiens, quelques chasseurs » (*Pap.* 184), mais il est aussi extrêmement fréquent en daco-roumain avec *ceva* : *ceva parale* « quelque argent », *ceva mâncare* « quelque nourriture », *ceva lucruri* « quelques choses », etc.

La construction roumaine *seamănă cu mama lui* « il

1. Pour le sens de cette combinaison, cf. encore aroum. *ca vîrun an* « un an environ » (*Pap.*, 195), alb. *nonjë gjizmë sahati* « environ une demi-heure » (P. 85), bulg. *nekoj mesec* « environ un mois » (*Sb.*, 19, 1), gr. κἀμμιὰ 'βδομάδα « environ une semaine » (Pio, 93), lat. *aliquo biduo* « deux jours environ » (*Peregrinatio*, 9, 1), v. gr. τριάκοντα τινες, ital. *qualche anno*, etc.

ressemble à sa mère », litt. « avec sa mère », est celle du grec μοιάζω μέ : θέλετε γλῶσσα ποῦ νὰ μοιάζῃ τόντις μὲ τὴν ἀρχαία ; « voulez-vous une langue qui ressemble vraiment à l'ancienne ? » (Psichari, Τὸ ταξίδι μου (1888), 235). En bulgare on dit *priliča na majka si,* ce qui est analogue à la construction française. Une autre construction est celle-ci : τρεῖς γυναίκες πῶμοιαζαν σὰ γύφτισσαις « trois femmes qui ressemblaient à des bohémiennes » (Politis, 425), μοιάζουν σὰν τοὺς χοίρους « ils ressemblent à des cochons », litt. « comme des cochons » (*Bibl. gr. vulg.*, 8, 7). Elle se retrouve en vieux roumain : *cuvântul fără de înțelepciune asemenă-se ca o piatră de mult preț se fie în tină* « la parole sans sagesse ressemble à une pierre précieuse qui serait dans la boue » (cité par Tiktin, *Wb.* 100 avec la note : « eigenthümlich konstruiert »).

De même qu'on dit en grec τὸ πολύ « tout au plus », τὸ ὀλίγο « tout au moins, du moins », on dit en roumain *cel mult* et *cel puțin* sans employer de superlatif. Cf. en albanais *së paku, të pakënë* « du moins » et *të shumët* « la plupart » comme gr. οἱ πολλοί.

Rappelons enfin des cas comme gr. διὰ ὄνομα Θεοῦ (Hepites), ἔσεστε μισούμενοι ὑπὸ πάντων δια τὸ ὄνομά μου (Matth. 10, 22) et de même en roumain *pentru numele lui Dumnezeu*, en macédo-bulgare *za ime Božie* (Sapk. 100 ; en langue littéraire *za Boga*)[1].

2. Albanais et aroumain ; albanais et bulgare[2]. — Une influence de l'albanais sur la phonétique aroumaine se fait sentir chez la population aroumaine des Farșeriotes qui habite l'Albanie centrale, ainsi que chez ceux des Aroumains de Macédoine qui sont originaires d'Albanie. Chez eux on trouve *rn* et *rl* assimilés en *rr* (c'est-à-dire un *r* long for-

1. A comparer gr. ἐξ ὀνόματος μου « de ma part », macédo-bulg. *ot imeto na carja* « de la part du roi » (*Sb.*, 6, 153) ; aroum. *cu numa-l Dumnidzău* « avec l'aide de Dieu » (Pap., 465), macédo-bulg. *so imeto Božio* (*Sb.*, 15, 82) ; v. roum. *bine este a crede intru numele mieu* « il est bon de croire en moi » (Gaster, *Chrestom.*, 2, 57).

2. A comparer Capidan, Raporturile albano-române, dans *Dacoromania*, II, 444-554, spécialement p. 487 et suiv.

tement roulé), par exemple *ficiorru* pour *ficiorlu* « le fils », *iarră* « hiver » pour *iarnă* ; cf. en albanais *barrë* « charge » de indo-eur. **bhorno-*, *górricë* « poirier sauvage » de bulg. *gornica*, *prrar* « yeuse » de gr. πουρνάρι (ce dernier exemple montre, comme l'a relevé M. Jokl, *Festschrift Kretschmer* 89, qu'il s'agit d'une évolution assez récente). Les Farșeriotes prononcent aussi *l* comme *ll*, et au lieu de *hil'e* « fille » (roum. *fie(-mea)*, *tal'e* « il taille » (roum. *taie*) ils disent *hil'ă*, *tal'ă* comme les Albanais disent par exemple *bil'ë* « fille » (Weigand, *Ar.*, 2, 345). M. Capidan attribue aussi à l'influence albanaise des formes comme *poți* « il peut », *mørti* « mort » (subst.) sans inflexion de *o* en *oa* (roum. *poate*, *moarte*), ce qui nous paraît un peu douteux.

Dans les temps composés, le participe passé prend en aroumain derrière « avoir » la forme féminine : *am scrisă* « j'ai écrit » (roum. *am scris*), *am vinită* « je suis venu » roum. *am venit*), etc. Comme l'a relevé le premier M. Bacinschi (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 37, 614), cette particularité semble trouver son explication dans le fait qu'en albanais le participe se termine en *-ë* en dialecte tosque (autrefois aussi en guègue comme l'a montré M. Jokl, *Litteris*, 4, 202) : *kam ârdhurë* « je suis venu », *kam lidhurë* « j'ai lié », *kam pasurë* « j'ai eu », etc. En réalité, ce n'est pas là une forme féminine ; cette terminaison s'explique comme un reste du vieil accusatif (v. Jokl, *Indog. Forsch.* 36, 120). Néanmoins il se peut très bien que les Aroumains l'aient prise comme féminine, et même sans cette supposition, rien n'empêche d'admettre qu'elle se soit transférée en aroumain par l'intermédiaire d'Aroumains bilingues (cf. par exemple aroum. *vîrnă* « quelque » à côté de *vîrnu* : *vîrnă om* « quelque homme », avec la désinence du mot correspondant albanais *nonjë*). Ce qui complique la question, c'est que *am dată*, *am vinită*, etc., se trouve aussi dans différents dialectes daco-roumains (v. *Jahresber. des rom. Inst. zu Leipzig* 3, 244 ; 4, 297 ; 6, 38 ; *Dacorom.* 4, 1360 ; 5, 752), et on n'a pas manqué de faire valoir cette circonstance contre l'hypothèse d'une influence albanaise. Mais on pourrait surmonter cette difficulté en

admettant une influence assez ancienne dont les traces se seraient maintenues en daco-roumain. Une objection plus grave est fournie par M. Puşcariu (*Dacorom.*, 4, 1360-61), qui cite des tours curieux comme *am fost mâncată, a fost plecată* qui ne sauraient être expliqués de la même manière, mais supposent une généralisation de la forme féminine, quelle qu'en soit la raison. Il faut pourtant attendre un examen approfondi de ce phénomène pour apprécier l'exacte valeur de cet accord vraiment frappant entre l'albanais et l'aroumain.

Dans la formation des mots, il y a à relever les pronoms et adverbes indéfinis *careţido* « qui que ce soit », *iţido* « quoi que ce soit », *iuţido* « où que ce soit », *cândţido* « n'importe quand », qui sont calqués sur les formes albanaises *kushdó, tshëdó, kudó, kurdó,* avec *do* « on veut » conservé tel quel ; cf. plus bas p. 128. Dans le Codex Dimonie se trouvent des formations comme *cu fără nimfricoşatu suflit* « avec une âme intrépide » (*Jbr.* 5, 229) ; *fără nimfricoşat* « non épouvanté », litt. « sans-épouvanté » rappelle les formations albanaises *pa-vdekurë* « immortel », litt. « sans-mort » (participe passé), *mish i pa-pjekurë* « de la viande non cuite », litt. « sans-cuite », *pa-njohurë* « inconnu », *rrinë të patrëmburë* « ils restaient non-terrifiés (Mitkos 174). Peut-être les formations albanaises sont-elles à leur tour à combiner avec l'emploi de *bez* « sans » en bulgare dans des cas comme *bezstrašen* « intrépide », *bezvësten* « inconnu », etc. [1].

Pour ce qui est des accords syntaxiques entre l'albanais et l'aroumain, il est difficile de les fixer exactement tant qu'on ne connaît pas mieux la syntaxe de ces langues. M. Capidan a relevé le fait que l'aroumain emploie souvent le subjonctif avec la conjonction temporelle *când* « quand » tout comme nous le trouvons dans certains cas en albanais avec *kur* (v. Pedersen, Alb. texte, p. 144) :

1. Cf. dans le même texte (*Jbr.*, 5, 193) *cu fără numir di angel'l'i* « avec un nombre infini d'anges », litt. « avec sans-nombre d'anges », où *fără numir* semble rendre bulg. *bez broj* qui s'emploie au sens de *tvărde mnogo* « beaucoup ».

căndu să ṇk'iseşti pi cale, s-mutreşti calea ndreptu « quand tu te mets en route, suis tout droit le chemin » = alb. *kur të nisesh në rrug, të shkosh rrugës drejt.* De même en méglénite : *ca si vină, si l' dişcl'idem uşa* « quand il viendra, nous lui ouvrirons la porte » (Weigand, *Vlaho-Meglen* 61), tandis qu'en daco-roumain *când să* a un sens tout autre : *când să treacă podul* « quand il allait passer (avait à passer) le pont ». Mais d'abord, le macédo-bulgare présente le même phénomène en employant *da* avec *koga* (pour la valeur de *da,* v. plus bas : *rizata ščo si brišiš obrazot, koga da se mijaš* « la serviette avec laquelle tu t'essuies la figure quand tu te laves » (Šapk. 130), et puis l'accord consiste surtout dans l'emploi commun de la particule qui accompagne et marque le subjonctif, car ce mode est régulièrement employé en grec dans des cas pareils, avec cette seule différence qu'il n'est pas précédé de νά : ὁντας ἰδῆτε τὸ δράκο, νὰ φωνάξετε « quand vous verrez l'ogre, vous devrez crier » (Thumb, Handbuch [2] 183), ὅταν δὲ ἀκούσητε πολέμους καὶ ἀκαταστασίας, μὴ πτοηθῆτε « quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous épouvantez pas » (Luc 21, 9).

Plus probants sont des cas comme aroum. *fă cum s-vrei* « fais comme tu voudras » avec le subjonctif dans la proposition comparative comme en albanais : *bën tsh të ditsh* « fais ce que tu sauras » (en daco-roumain *fă cum vrei*) ; pareillement *iṭido lucru ţi s-faţi, fără minduire nu-l fă* « quoi que tu fasses, ne le fais pas sans réflexion » = alb. *tshdó pun që të bâsh, po umëndū mos e bân* (en roumain *ori ce lucru vei face*).

Tandis qu'en roumain on emploie régulièrement le présent du subjonctif dans des propositions subordonnées dépendant d'un prétérit (par exemple *n'am putut să viu* « je n'ai pas pu venir »), l'aroumain connaît aussi l'emploi de *si* (*să*) avec l'imparfait : *cu vruta nu puteam s me aduneam* « je ne pouvais pas me rencontrer avec ma bien-aimée » (*Ar.* 2, 8 [1]).

1. Pour le sens, *m'adun* « je me rencontre », litt. « je me réunis » correspond non seulement à alb. *mblidhem,* mais aussi à bulg. *săbiram se* et v. roum. *a se aduna cu cineva* « rencontrer qn. ».

C'est le procédé de l'albanais dans la plupart des parlers.

Dans un conte raconté par un Aroumain de Macédoine se trouvent les expressions curieuses *s-imñi a calil'ei*, « suis le droit chemin » (Pap. 452), *'omlu a calil'ei* « l'homme juste », litt. « l'homme du droit chemin » (*ibid.* 453). Cet emploi du génitif du mot *cale* « chemin » correspond parfaitement à celui du génitif *udhësë* en albanais [1].

A côté de *iu* « où » on trouve aussi *di iu* dans des cas comme *di iu ñirdzea pi cale* « pendant qu'il marchait sur le chemin, chemin faisant », de même en méglénite *di iundi amnà* (Capidan, *Meglenorom.*, 2. 30 ; pour l'emploi de cette tournure, v. plus haut p. 108). Dans ces cas, *di iu* (*di iundi*) réflète fidèlement alb. *ngaha* qui réunit les sens de « où » et de « d'où » : *ngaha shkonej udhësë* (P. 168).

Si on trouve parfois en aroumain le nominatif des pronoms personnels régi par la préposition *la* « chez », par exemple *vas-yinã la io* « il va venir chez moi », c'est évidemment d'après l'usage albanais avec *te(k)* : *do të vinje tek unë, tek prifti* « chez le curé », *tek im-atë* « chez mon père », où l'emploi du nominatif s'explique par le fait que *tek* est à l'origine un mot relatif signifiant « là où » [2].

Il va sans dire que les Aroumains habitant l'Albanie présentent le plus grand nombre de particularités albanaises. M. Weigand (*Jahresbericht*, 16, 209) signale la forme féminine *treiă* de *trei* « trois » formée sur l'analogie de *doi*, fém. *două*, parce que l'albanais possède une forme féminine de ce nom de nombre (*tre* m., *tri* fém.). et l'emploi de *singur* « seul » comme adverbe au sens de roum. *numai* : *tsiva fitšor nu avea, singur featã* « il n'avait pas de fils,

1. Le sens figuré de ce mot n'est pas propre à ces deux langues. A côté de alb. *pa udhë* « déréglé, impie » se trouve bulg. *bezpãten* et russe *bezputnik*, v. roum. *om fãrã cale, lucruri fãrã cale.*

2. Le même passage de relatif en préposition s'observe dans les dialectes calabrais et siciliens : *vayu duve patremma* « je vais chez mon père » (Meyer-Lübke, dans *Grundriss*, I², 1039), dans l'espagnol de l'Amérique du Sud : *en cuanto llegó donde la que lo llamaba* (Lenz, dans *Abhandlungen Tobler*, 151, note 8) et dans l'espagnol des juifs du Levant : *estube donde el sastre* (v. *Rev. de dial. rom.*, I, 484).

seulement une fille », d'après alb. *vetëm* (cf. aussi gr. μόνος, bulg. *samo*).

Sans doute, il y a aussi des tours phraséologiques communs à l'albanais et à l'aroumain, mais il est difficile de les dégager de la très grande quantité de cas communs à toutes les langues balkaniques. Un connaisseur même comme M. Capidan n'a pas vu que plusieurs des cas qu'il cite dans *Dacoromania*, 2, 506 et suiv., ne sont pas limités à l'aroumain et à l'albanais, par exemple : *cadŭ lăndzitŭ* « je tombe malade », alb. *ra sëmurë* « tomba malade », se trouve aussi en macédo-bulgare : *toj padnal bolen* « il tomba malade « (Šapk. 299), en grec : πίπτουσα ἀσθενής (D. 520) et en roumain : 20 *de soldați au căzut bolnavi* (*Gazeta Țăranilor*, 19/3 1906), pour ne pas parler de it. *cadere infermo*, fr. *tomber malade*.

L'influence albanaise sur le bulgare est dans la majorité des cas confinée au macédo-bulgare. Particulièrement usuel est l'emploi de « où » comme préposition au sens de « chez », « vers » : *prozorcite mu gledat kăde dvora* « ses fenêtres donnent (litt. regardent) sur la cour », macédo-bulg. *ošol pravo kai carot* « il se rendit directement chez le roi » (*Sb.*, 9, 153), *odele i pošle kode brak'ata* « ils marchèrent et arrivèrent chez les frères » (Šapk. 17). Le passage complet à l'état de préposition ressort du fait que *kăde* peut être suivi de l'accusatif d'un pronom personnel : *šte idă kăde nego* « j'irai chez lui », usage attesté dès le XVII^e^ siècle dans la collection d'homélies nommée *Ljubljanskijăt răkopis* (le manuscrit de Lioubliana) : *štăt da otidat dèto njego* « ils iront vers lui » (20a). Cf. en calabrais *duve tia* « chez toi » pour *duve tu*.

Dans le *Slavonic Review*, 2, 567-68 et, en allemand, dans *Balkan-Archiv*, 1, 149-51, M. Weigand a montré que le bulgare moderne possède un mode « admiratif » comme l'albanais. Il s'agit d'un emploi spécial du prétérit pour marquer qu'une action ou un fait se présente comme inattendu et surprenant. En albanais on emploie le parfait avec l'auxiliaire postposé : *ky pare pas-ka shum* « a-t-il beaucoup d'argent, celui-là ! » (Weigand, *Alb. Gram.*,

122 ; par contre : *ka pas shum pare* « il a eu beaucoup d'argent »)[1]. En bulgare c'est le prétérit en *-l* qui peut avoir cet emploi : *ti si imal nov palto !* « mais tu as un paletot neuf ! ». Aux exemples donnés par M. Weigand, ajoutons du macédo-bulgare celui-ci : *ih, ščo si bil junak!* « oh, comme tu es beau ! (Šapk. 14).

En macédo-bulgare la préposition *so* « avec » est très souvent renforcé par *se* « tout » : *pojde so se ofčarot* « il est arrivé avec le berger » (*Sb.*, 9, 173), *otide pri zmijata so se baltija* « il est allé vers le dragon avec la hache » (Šapk. 323), *sum legnual mnogu večeri bez lep so se mojte dečinja* « je me suis couché très souvent sans pain avec mes enfants » (*Sb.*, 9, 151), *so se pari, što imaa* « avec l'argent qu'ils avaient » (*ibid.*, 19,9). Evidemment ce tour est calqué sur alb. *me gjithë : nisen' këtá me gjithë priftìu* « ils sont partis avec le prêtre » (Dozon, 28), *me gjithë të shoqën* « avec sa femme » (Mitkos, 173), *u-humb karroca me gjithë kual è me gjithë njerëz* « le carrosse a disparu avec les chevaux et les hommes » (P., 87). Cf. v. fr. *atout* « avec ». La construction se trouve aussi en aroumain : *le bägă n casă cu tut căpitanlu* « il les mit dans la maison avec le chef des brigands » (Ar., 2, 258). En roumain *cu tot* se place le plus souvent derrière le substantif : *să o îmbuce cu cal cu tot* « pour la dévorer avec le cheval ».

Dans les parlers macédo-bulgares, le datif masculin *mu* remplace très souvent le féminin *je* : *Gospod ja počul i mu dal edno momiče* « Dieu l'a exaucée et lui a donné une fille » (Šapk., 1). *mu reče na majka si* « elle (lui) dit à sa mère » (*ibid.*, 331), *tatko mu na čupa-ta* « le père de la jeune fille », litt. « son père à la jeune fille » (*ibid.*, 326), *mu kazvala, go ne mu ostanvalo vreme* « elle lui dit qu'il ne lui restait pas de temps » (*Sb.*, 8, 185). Cette particularité, qui est sans exception dans les textes publiés par Mazon, trouve son explication dans le fait qu'en albanais les pronoms conjoints du datif ont une seule et même forme : *i tha* « il lui dit à lui » et « il lui dit à elle ».

1. Pour l'explication de ce tour, v. plus bas.

On rencontre aussi, mais rarement, l'accusatif masc. *go* au lieu de *ja* : *pominala edna starica ; k'oseto je se vortelo okolu nea, za da go operet* « une vieille passait ; l'homme imberbe tourna autour d'elle pour la tuer » (Šapk., 3) ; c'est qu'en albanais *e* signifie à la fois « le » et « la ». D'une façon ou d'une autre, l'emploi fréquent dans les mêmes dialectes du singulier *mu* pour le datif pluriel *im* doit être lié à ces faits : *mu rekol djaolot golem na malite* « le grand diable (leur) dit aux petits » (*Sb.*, 15, 83), *na mnozina slepi luje mu i ozdrave očite* « à une foule de gens aveugles il (les) leur a guéri les yeux » (*ibid.*, 9, 157).

Tandis qu'en bulgare littéraire les pronoms conjoints ne peuvent pas ouvrir la phrase (cf. *čini me se* « il me semble » en face de roum. *mi se pare ; znaješ go* « tu le sais », mais *ako go znaješ* « si tu le sais »), en macédo-bulgare ils se placent devant le verbe dans tous les cas (excepté avec l'impératif) : *mi se jade* « j'ai faim » (bulg. litt. *jade mi se*), *mi e žal da te zakolja* « j'ai regret de te tuer » (Šapk., 11 ; bulg. litt. *žalno mi e*), *otfori, me pušči tatko ti* « ouvre, c'est ton père qui m'envoie » (*ibid.*, 10), *mu go zel kojńot e'en čo'ek* « un homme lui prit son cheval » (*ibid.*, 28), etc. Le macédo-bulgare se rencontre ici avec l'albanais, mais aussi avec le grec : *i tha* « il lui dit », gr. τοῦ εἶπε, *e patshë* « je l'ai vu », gr. τὸν εἶδα. Il en est de même dans plusieurs autres cas. En bulgare littéraire, le pronom possessif se place devant le substantif : *moj brat* « mon frère », mais en macédo-bulgare, il peut être placé derrière : *kánonot naš et lesen* « notre observance est facile » (*Sb.*, 6, 132), *k'erka mu na gospodarot moj* « la fille de mon seigneur » (*ibid.*, 19, 12), *ti ke si oiš po kefot tvoj* « tu t'en iras à ton bon plaisir » (*ibid.*, 7, 192). Le bulgare littéraire emploie le pronom possessif *svoj* se rapportant au sujet de la phrase, ou bien le datif *si* ; mais cette règle est fort troublée en macédo-bulgare où les pronoms possessifs non-réfléchis s'emploient très souvent de cette manière : *goedarot ja donese negovata krava* « le vacher a amené sa vache » (*Sb.*, deuxième traité, p. 33 ; en bulg. litt. *svojata krava*), *k'erka mu ja osta'i sama* « il laisse sa

fille seule » (Šapk., 10 ; en bulg. litt. *dăšterja si*), *tatko je rekol na sina mu* « son père dit à son fils » (*ibid.*, 11 ; en bulg. litt. *na sina si*), *otišla doma je na tatko si* « elle se rendit à la maison chez son père » (*ibid.*, 12 ; à noter l'emploi simultané de *je* et de *si*). Pareillement *nego* au lieu de *sebe* dans des cas comme *sakaše da ja zemat za nego* « il désirait la prendre pour lui-même » (Šapk., 10).

Dans des cas comme macédo-bulg. *jas te praščam na-vojska ne za se bijaš, a samo kolku za nišan, da se znait oti..* « je t'envoie à la guerre, non pour que tu te battes, mais seulement à titre d'avertissement, pour qu'on sache que.. » (Šapk., 131), *kolku za seir* « seulement pour regarder » (*ibid.*, 129), l'emploi de *kolku za*, litt. « tant que pour » est celui de alb. *sa për : lypi një fjalë plakut, sa për tshudi* « il demanda une parole au vieillard, seulement pour s'étonner » (*MGr.*, 59), *këtú me zi u-gjënd një lëkúr sa për të falur* « ici c'est tout juste si on a trouvé une peau seulement pour faire la prière » (P., 63). Il est pourtant probable que ce tour pourra aussi être démontré dans les autres langues.

Rappelons encore des cas comme *go fati za griva, mu se kači i se otide doma* « il le prit par la crinière, monta sur lui et se rendit à la maison » (*Sb.*, 19, 16), où *mu se kači* au lieu de *kači se na nego* montre le même emploi du datif avec « monter » que alb. *i hipën kahuar nek ajo pela* « il montait à cheval sur cette jument » (P., 35). et encore : *Edno vreme imalo nekoj tărgovec. Toj, tărgovec-o, imal edno dete i edna žena* « il y avait une fois un marchand. Ce marchand avait un fils et une femme » (Šapk., 317), litt. « Celui-là, le marchand », avec emploi simultané du pronom démonstratif et de l'article défini comme très souvent en albanais : *ish një mbret, ai mbreti kish një pelë* « il y avait un roi, ce roi (litt. celui-là, le roi) avait une jument » (P. 35), *pa një shtëpi, ajó shtëpia ish e kaplanit* « il a vu une maison, cette maison était celle du léopard » (*ibid.* 31). Cf. aussi en grec αὐτὸς ὁ ἄντρας, ἐκεῖνο τὸ παιδί, etc.

Comme nous l'avons dit plus haut, il y a des cas où il est difficile de fixer le point de départ d'un trait linguistique

commun aux langues en question. En voici des exemples : en macédo-bulgare, le substantif verbal précédé du nom de nombre « un » s'emploie au lieu d'une proposition temporelle : *edno vlegvenje v'odâa-ta, si izva'il părsten-ot ot părst-ot* « dès qu'il fut entré dans la chambre, il ôta l'anneau du doigt « (Šapk. 121), litt. « une entrée dans la chambre », *nije edno vlegvenje* « dès que nous fûmes entrés », litt. : « nous, une entrée » (*ibid.*), *edno idenje ot oranje mažot je* « dès que son mari fut retourné du labourage », litt. « un retour le mari » (*Sb.* 6, 102). Exactement de la même manière nous trouvons en aroumain : *ună intrare tu piscireauă, zîna açea ma marea zisse* « dès qu'elles furent entrées dans la grotte, l'aînée des fées dit » (Obedenaru, *Texte macedor.*, 75), litt. « une entrée dans la grotte », *ună intrare ăn biserikă, şi kăt s'apruk'ă ningă Hristoulu* « dès qu'il fut entré dans l'église et qu'il s'approcha du Christ » (Šapk. 513), *ună turnată barbatu-su, acăţă s plângă* « dès que son mari fut de retour, elle se mit à pleurer » (Pap., 190), *ună ağumtă fumlu* « dès que la fumée l'atteignit » (*ibid.* 161), *ună loare şi tuţi draţl'i ağumsiră aclo* « à peine l'eut-il pris que tous les diables furent là », litt. « un prendre, et tous les diables... » (*ibid.* 466). En albanais, le substantif verbal (= partic. passé) précédé de « un » peut s'employer pareillement : *një të dalë tshifuti edhé iku* « dès que le juif fut sorti, il partit » (P. 172). On emploie aussi le substantif verbal tout seul au génitif : *të marrët mjeku djalin e shpuri ndë shtëpi* « quand le médecin eut pris le garçon, il le mena chez lui » (Mitkos, 177), *të zbriturit edhé kumbareja në qilart* « quand le compère fut descendu lui aussi dans la cave » (MGr. 61) ; mais le procédé ordinaire est de placer avant le substantif verbal la préposition *me* « avec » : *me të digjüarë zën e birbilit* « quand elle entendit la voix du rossignol » (P. 35), *me të digjüarë mbretël atë llaf* « quand la reine entendit cette parole » (*ibid.* 37). *me të vaturë ne mbreti è i dha mirëditënë* « quand il fut arrivé devant le roi et qu'il lui eut dit bonjour » (*ibid.* 23 ; à noter, comme dans l'exemple aroumain cité plus haut (Šapk. 513). la coordination

d'une proposition temporelle). Cette construction se trouve aussi en grec : μὲ τὸ παλάνωμά του σε μιὰμ μεγάλη βρύση, βλέπει ἕνα κυριόφιδι « en arrivant à une grande fontaine, il voit un grand serpent » (Dieterich, *Sporaden* 444). En aroumain on trouve parfois *cu* « avec » dans les cas précités : *cu unã mîngare, crescurã trei coarne* « une fois qu'elle eut mangé, trois cornes poussèrent » (*Ar.* 2, 254). Le macédo-bulgare emploie parfois la préposition *ot* « de » : *ot edno sleguanje ot kočijata se približi kaj nego* « dès qu'elle fut descendue de voiture, elle s'approcha de lui » (*Sb.* 19, 3 ; de même 30).

En aroumain les formules *s easte cã* « si c'est que » et *si fure cã* « si c'était que » s'emploient souvent au lieu d'une conjonction conditionnelle simple : *s-easte cã mul'area mea va s amintã ficior* « si ma femme accouche d'un fils » (Pap. 6), *sã furi cã dai di mine* « si tu te heurtais contre moi (*Jbr.* 2, 34). De même en albanais *ndë është që* et *ndë qoftë që : ndë ishtë që kam vëllazër* « si j'ai des frères », *në qoft se Perëndia më mundón* « si Dieu me punissait » (Dozon, 66). En bulgare se retrouve au moins la deuxième formule : *ako bi da mu potrèbvat pari* « s'il devait avoir besoin d'argent » (Gerov). Un parallèle exact est it. *se fosse che*, mais les langues slaves présentent aussi des faits apparentés (v. Lambertz dans *Indog. Forsch.* 34, 104 et suiv.).

3. Albanais et roumain. — Tandis qu'il est impossible de dire de quelle époque datent les accords entre l'albanais d'un côté et l'aroumain et le bulgare de l'autre, il en est autrement des nombreux accords que l'albanais présente avec le roumain. Ces deux langues étant sans contact géographique, il faut, pour expliquer leurs particularités communes, remonter à une époque lointaine où elles ont été en contact.

On a depuis longtemps remarqué que l'albanais et le roumain ont plusieurs traits en commun quant à l'évolution phonétique. Ainsi, *a* atone devient *ă, ë* : roum. *sănătate*, alb. *shëndét* de lat. *sanitatem*, roum. *cămașă*, alb. *këmishë* de lat. *camisia*, alb. *fëdigë* de vénit. *fadiga*, etc.

A la tonique, *an, am* devient en alb. (tosque) *ën, ëm*, en roumain *ân, âm* (de *ăn, ăm*) : alb. *këngë*, roum. *cântec* de lat. *canticum*, alb. *kërp* (de *kënëp*), roum. *cânepă* de *canapa*, alb. *këmbë* de *camba*, roum. *câmp* de *campus*, etc.; Lat. *ŭ* s'est conservé dans les deux langues (comme dans les éléments latins du grec, v. plus haut p. 52) : alb. *shkurtë*, roum. *scurt* de **excurtus* (cf. it. *scorto*), alb. *funt*, roum. *fund* de *fundus* (it. *fondo*), alb. *luftë*, roum. *luptă* de *lucta*, etc. Ce dernier exemple montre le passage en labiale de lat. *c* devant *t*; de même devant *s* : alb. *kofshë*, roum. *coapsă* de *coxa*. En tosque *n* intercocalique est devenu *r* : *kërp* de *kënëp* (guègue *kanp*), *pë* « fil », avec l'article défini *përi* (guègue *pę-pęni*) ; de même en istro-roumain : *ur* (roum. *un* de *unu*), *bire* « bien » (roum. *bine*), autrefois aussi dans quelques dialectes roumains du Nord. Une évolution commune apparaît aussi dans des cas comme par exemple roum. *cal*, alb. *kal* « cheval » de *caballus*[1], roum. *cot* (de *cuăt*), alb. *kut* « aune » de *cubitus*, roum. *corb* « corbeau », alb. *korp* de *corvus*, roum. *zgaibă* « égratignure », alb. *zgebë* de *scabia*.

Sur la valeur de ces ressemblances et de quelques autres qu'on pourrait citer, les opinions sont assez divergentes, et il faut convenir que le parallélisme est rarement complet. Le passage de *a* en *ă* est bien plus régulier en roumain, où par exemple *a* se change en *ă* dès qu'il perd l'accent dans la flexion ou dans la dérivation : *tac* « je me tais » — *tăcem* « nous nous taisons », *fac* « je fais » — *făcut* « fait », *cal* — *încăleca* « monter à cheval », etc., tandis qu'on a en albanais des cas comme *kal* — *kalúar* « cavalier » (roum. *călare*), *paq* « paix » — *paqój* « réconcilier ». D'autre part, *ë* en albanais représente aussi d'autres voyelles atones que *a*. Du fait que le passage de *a* en *ë* a lieu aussi dans les mots d'emprunt italiens, M. Meyer-Lübke (*Grundriss der rom. Phil.* I², 1047) tire la conclusion que c'est en albanais une évolution récente ou du moins de longue durée, et

1. M. Kretschmer (*Lesbos*, 435) signale la même contraction dans la forme *kal'tsevγu* « chevaucher » du dialecte de Lesbos (gr. ordinaire καβαλλικεύω).

dans son *Histoire de la langue roumaine* (2, 17). M. Densusianu tient le développement roumain pour indépendant de l'albanais, tandis que M. Gamillscheg (*Zeitschr. f. rom. Phil.* 48, 480) de ce que *an* > *ăn* > *â n* ne se trouve guère que dans les éléments latins du roumain, conclut que nous avons affaire à un son spécial appartenant à la langue qui a la première influencé le roumain [1]. Pour le même phénomène en bulgare oriental, v. plus bas.

Le traitement *ct, cs* > *ft, fs* n'est pas le seul en albanais. On a aussi par exemple *drejt* de *directus*, *fryt* de *fructus*, et on explique cette différence ou par la nature de la voyelle précédente ou en supposant une chronologie différente : *ft* dans les mots anciens, *jt* dans les mots plus récents (ainsi M. Weigand, *Balkan-Archiv*, 3, 178, note). En tout cas la connexion entre roum. *pt, ps* et alb. *ft, fs* dépend de la manière dont on se représente le développement. Si on admet que roum. *pt, ps* ait passé par l'étape intermédiaire *ft, fs*, elle nous paraît indéniable, et en effet rien n'empêche une pareille supposition. M. Pușcariu (*Dacorom.*, 4, 1343-44) fait observer avec justesse que l'exception que présente roum. *frasin* de *fraxinus* peut être due à la dissimilation de *f-f* dans la forme intermédiaire **frafsin*, et M. Treimer (*Zeitschr. f. rom. Phil.* 38, 387) a relevé le fait important qu'en albanais le même mot, *frashër*, présente la même exception.

Quant au passage de *n* intervocalique en *r*, il est également difficile d'obtenir des résultats positifs. Les uns nient qu'il existe sur ce point un rapport entre l'albanais et le roumain, ainsi M. Procopovici (« Despre nasalisare si rotacism » dans *Analele Acad. Rom.* 30), M. Rosetti (« Étude sur le rhotacisme en roumain » dans *Bibl. de l'École des*

1. « Dann wird aber die Annahme wahrscheinlich, dass die weder romanische noch slawische Art der Bildung der Vokale mit gehobener Zunge wie *ă* und *â*, auf das Nachwirken der Bevölkerung zurückgeht, auf deren Boden sich die Rumänen ansiedelten, wie in historischer Zeit die Schwächung des unbetonten *-a-* zu *-ă-* im Ostbulgarischen auf das rumänische Substrat zurückführt ». Tant qu'on ne saura pas exactement quelle est la nature de ces voyelles, il semble un peu prématuré de tirer de pareilles conclusions de leur formation.

Hautes-Ét., fasc.240) et M. Densusianu (*Hist. de la langue roum.*, 2, 119), tandis que les autres l'admettent, ainsi M. Puşcariu (*Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, p. 58; *Dacoromania*, 4, 1374), M. Balotă (*La nasalisation et le rothacisme* [sic] *dans les langues roumaine et albanaise*), M. Meyer-Lübke (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 41, 559), M. Weigand (*Balkan-Archiv*, 3, 218-20), M. Jokl (*Zeitchr. f. rom. Phil.*, 44, 50), M. Capidan (*Arhiv za arb. star.* 2, 391) et d'autres. Bien entendu, comme l'a fort bien montré M. Densusianu, il ne peut pas être question d'une influence de la langue thrace, mais il y a d'autres manières d'envisager le problème, et pour notre part nous nous rangeons du côté de ces derniers auteurs, surtout après ce qui a été dit par M. Skok dans son article « A propos du nasalisme et du rhotacisme roumano-albanais » (dans *Arhiv za arb. star.*, 2, 325-40). Cela mènerait trop loin ici d'entrer dans les détails.

Quelque portée qu'on veuille donner aux traits cités, ce ne sont que des détails phonétiques. Il est donc important que M. Meyer-Lübke, qui n'est pas enclin à leur attribuer beaucoup de valeur, ait pu démontrer une analogie d'ordre plus général entre l'albanais et le roumain en ce qui concerne toute la structure phonétique de ces langues, notamment dans le traitement des voyelles finales, dont le résultat a été qu'ici comme là, *-e* s'est conservé, *-a* s'est « affaibli » en *ă-* (*-ë*), *-u*, *-o*, *-i* sont tombés (v. « Rumänisch, Romanisch, Albanesisch » dans *Mitteilungen des rum. Instituts an der Univ. Wien*, 1914, p. 1-42).

Les deux langues présentent de plus certaines analogies dans la formation des mots. Elles emploient toutes les deux *-onia* pour former des féminins de substantifs masculins : alb. *ujk* « loup » — *ujkonjë* « louve », *shkipë* « aigle » — *shkiponjë* « aigle femelle », roum. *urs* « ours » — *ursoaie* « ourse » (de *ursoańă*, conservé en méglénite), *lup* « loup » — *lupoaică* « louve » (avec le suffixe diminutif *-că*; *lupoaie* se trouve comme nom de plante ; aroum. *lupoańe* « louve ») ; comme de naturel, l'emploi de cette terminaison est plus étendu en aroumain qu'en daco-

roumain, par exemple *vasiloańe* ou *amiroańe* « reine ».

Correspondant à la série alb. *kushdó* « qui que ce soit », *thëdo* « quoi que ce soit », *kudó* « où que ce soit », *kurdó* « en quelque temps, à quelque heure que ce soit », *sadó* « combien que ce soit », le roumain possède des mots également formés à l'aide de la troisième personne du présent de « vouloir » (cf. it. *qualsivoglia*, esp. *cualquiera*), mais avec un sens un peu différent : *cineva* « quelqu'un », *ceva* « quelque chose », *undeva* « quelque part », *cândva* « quelquefois », *câtva* « quelque ». Ces mots se trouvent aussi en aroumain, à l'exception des deux derniers. On a vu plus haut (p. 116) que les mots albanais ont été traduits à demi en aroumain à une époque plus récente et sans changement de sens (les mots daco-roumains correspondants sont *oricine, orice, oriunde, oricând*, dont la formation n'est pas tout à fait claire).

Roum. *niciodată* « jamais », litt. « aucune fois », présente la même formation que alb. *as një herë*. « Également » s'exprime en roumain par *tot aşa* « tout ainsi », c'est-à-dire « toujours ainsi » comme en alb. par *gjith ashtú*. M. Weigand (*Alb. Gram.* 92) signale la ressemblance qu'il y a entre les adverbes albanais en *-isht* et les roumains en *-eşte* : *tshobanisht*, roum. *ciobăneşte* « à la manière des bergers », *njerzisht*, roum. *omeneşte* « humainement, à la façon des hommes », *turqisht*, roum. *turceşte* « en turc, à la turque » ; toutefois, le rapprochement n'est pas tout à fait certain. M. Jokl (*Untersuchungen*, 23-24, 312) a montré le rapport étroit qu'il y a entre les suffixes diminutifs alb. *-shor* et roum. *-(i)şor* et (*Indogerm. Forsch.* 44, 53-59) le parallélisme existant entre les suffixes alb. *-uk* et *-uq* (*-ok* et *-oq*) et roum. *-uc* et *-uţ*.

Le nombre ordinal « le premier » s'appelle en roumain *întâiul* ou *cel d'întâiu*. En vieux roumain et dans les dialectes se trouve la forme *întâńu* qui montre qu'il faut partir d'une forme lat. vulg. **antaneus*, tirée de *ante*[1].

1. A cause de *întâie* employé en Transylvanie au masculin et au féminin, M. Skok (*Romania*, 50, 517 et suiv.) a proposé *ante iniens*. La conservation du nominatif en pareil cas n'est guère probable et

Cela rappelle alb. *parë* « d'abord » (*më parë* « auparavant » comme roum. *mai întâi*, cf. aussi bulg. *naj napréa*), *i pari* « le premier » en face de *para* « devant »[1], et il n'y a guère lieu de contester un rapport entre ces formations comme l'a fait M. Spitzer (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 45, 10). Les ordinaux suivants sont aussi formés en roumain d'une autre manière que dans les autres langues romanes. « Le deuxième » s'appelle *al doilea*, fém. *a doua*, « le troisième » *al treilea*, fém. *a treia*, etc. L'article préposé est gardé même avec l'article indéfini : *un al treilea om* « un troisième homme », *o a patra carte* « un quatrième livre ». Il y a là une certaine ressemblance avec l'albanais, où « deuxième » s'appelle *i dytë*, fém. *e dytë*, « troisième » *i tretë*, fém. *e tretë*, avec l'article postposé *i dyti*, fém. *e dyta* « le ou la deuxième », *i treti*, fém. *i treta* « le ou la troisième », etc. L'article préposé — mais non pas l'article postposé — est gardé si on emploie l'article indéfini : *një i tretë njeri* « un troisième homme ». Quant à l'emploi de l'article préposé, l'accord entre les deux langues est parfait. Ce qui complique les choses, c'est que l'albanais distingue, comme on le voit, entre des formes avec et sans article postposé, tandis qu'en roumain la désinence reste la même dans les deux cas. Si *-le* est l'article suffixé, il faut plutôt comparer *al doile(a)*, etc., avec alb. *i dyti*, etc., et non pas avec *i dytë*, car c'est à tort que M. Skok (*Romania*, 50, 219) prend *-të* pour un élément pronominal — ce doit être le même élément que nous avons par exemple en gr. τρίτος « troisième » — et peut-être le point de départ de son emploi en albanais est-il précisément l'ordinal *i tretë*, comme le pense M. Jokl (*Litteris*, 4, 202).

D'autre part, le bulgare, comme le slave en général, présente des formations analogues : *pet* « cinq » devient ordi-

l'analogie invoquée de *rece* < *recens* ne vaut rien, car *rece* vient sans doute de *recem*, refait sur *reces* < *recens* (cf. *şarpe* de *serpem* pour *serpentem*). V. aussi les remarques de M. Puşcariu, *Dacorom.*, 4, 1370.

1. « Le dernier » s'appelle à l'avenant *i prapëm* « le plus en arrière ». De même en macédo-bulg. *otzaden* : *najotzadnijot junak* « le dernier des héros » (Šapk., 127).

nal en y ajoutant *-i* pour le masculin, *-a* pour le féminin, *-o* pour le neutre, de même *šesti, šesta, šesto* « sixième », etc., avec l'article suffixé *petiját, petata, petoto*. M. Puşcariu (*Dacoromania*, 3, 405) pense qu'on a eu à l'origine *al* suivi simplement d'un numéral : *al zece* « le dixième » (cf. en grec ὁ δέκα), et que *-le* proviendrait de **cătule* « le combien », dont la désinence remonterait à lat. *libet*. Ceci nous paraît extrêmement douteux. Selon nous, il s'agit bien de l'article suffixé, dont la forme *-le* (à côté de *-lu*, cf. plus bas) a été généralisée. En vieux roumain se trouve *al patrulu, al optulu* pour *al patrule(a), al optule(a)* de la langue moderne, et l'aroumain présente *doilu, treilu, paturlu* à côté de *ţinţile, şaptile, dzaţile*. Les formes citées montrent que l'aroumain se passe généralement de l'article préposé et est pleinement conforme à l'usage de la langue grecque, où les ordinaux, à partir de 5, sont formés à l'aide de l'article défini ajouté aux cardinaux. Si c'est là le système primitif du roumain, le rapport avec l'albanais se borne à l'emploi commun de l'article préposé. Il se peut aussi qu'il faille voir dans la formation des ordinaux roumains plutôt une influence du bulgare, car une forme comme *peti*, v. bulg. *pętyi*, constitue en elle-même, avant la naissance de l'article défini suffixé, une forme définie : « le cinquième » en face de *pętŭ* « cinquième ». Cf. plus bas p. 148, sur la formation des noms de nombre 11-19.

En roumain *sută* « cent » est ordinairement précédé de l'article indéfini : *o sută* ; de même en alb. *një qind*. L'article indéfini est gardé derrière un démonstratif : *cele o sută de vorbe* « ces cent mots », alb. *i dha të një qind lirat* « il lui donna ces cent livres » (P. 89) ; pareillement *al o sutelea* « le centième » (en langue moderne aussi *sutelea*), alb. *i një qindëtë*.

Très importante est la concordance de l'albanais et du roumain dans beaucoup de traits d'ordre syntaxique. Le participe s'emploie en roumain comme substantif verbal, et régi par des prépositions, notamment par *de*, il fait souvent fonction d'infinitif. Par exemple *făcut* « fait » et « l'action de faire », *ce-i de făcut?* « qu'y a-t-il à faire? », *am multe*

de făcut « j'ai beaucoup à faire ». Exactement de même en albanais : *lidhurë* « lié », comme adjectif *i lidhurë,* dont le neutre *të lidhurë* s'emploie comme substantif verbal : *ishtë për të lidhurë* « il est à lier », *kam për të lidhurë* « j'ai à lier » ; la préposition *për* correspond ici à *de* en roumain comme dans beaucoup d'autres cas[1]. Ces constructions ayant été examinées en détail dans nos « Rumænske studier » (Copenhague 1900) p. 65-80[2], nous nous bornerons ici à en donner seulement un petit choix d'exemples : roum. *li dă de mâncat* « il leur donne à manger », alb. *u jep për të ngrënë* ; roum. *o scară de coborît până la apă* « un escalier pour descendre jusqu'à l'eau », alb. *tri lambadhe për të ndrîturë natën* « trois flambeaux pour luire la nuit » ; roum. *de înţeles o înţeleg* « pour comprendre je le comprends », alb. *për të kupëtúarë e kupëtój*[3].

Ces constructions ne s'emploient toutefois que dans les parlers tosques. En guègue, le substantif verbal, formé du participe sans article, mais précédé de la préposition *me,* est devenu un infinitif régulier : *me fjet* « dormir », *me hangr* « manger », etc., qui s'emploie comme l'infinitif dans d'autres langues. Étant toujours précédé de *me,* il présente une analogie curieuse avec l'infinitif roumain qui, à part quelques exceptions bien définies, est régulièrement précédé de *a* : *a durmi* « dormir », *a mânca* « manger » et qui se distingue par là de l'infinitif de toutes les autres langues romanes[4]. En fin de compte, il s'agit de la généralisation

1. P. ex. *për se* « pourquoi », roum. *de ce* ; *të dua për burrë* « je te veux pour mari », roum. *te vreau de bărbat* ; *pjeti për ty* « il t'a demandé », roum. *a întrebat de tine.*

2. Sans en avoir eu connaissance, M. Pancratz a traité la même matière dans *Balkan-Archiv,* I, 106 et suiv.

3. L'aroumain et le méglénite emploient en pareil cas l'ancien infinitif qui est sorti d'usage comme sujet et régime : *nu easte tră mâncare* « il n'est pas à manger », *l'i dederă tru ştire* « ils lui donnaient à entendre », etc., le bulgare le substantif verbal en *-nje* : *tova jejce ne je za jadenje* « cet œuf n'est pas à manger » (Šapk., 445), *ako e za sfăršuvanje* « si c'est à exécuter » (*ibid.,* 359), *moma za măžejne* « fille à marier » (*ibid.,* 339).

4. L'origine de alb. *me* est inconnue. Il nous paraît très peu vraisemblable que ce soit la préposition *me,* qui est empruntée à gr. μέ.

de certains emplois de *a* + inf. communs à ces langues, généralisation qui s'est effectuée de la même manière qu'en germanique all. *zu*, angl. *to*, dan. *at* sont devenus des « marques » de l'infinitif sans autre fonction grammaticale. Ce n'est d'ailleurs pas dans la forme seule, mais aussi dans l'emploi qu'il y a des accords remarquables entre l'infinitif guègue et le roumain. De même qu'on dit en roumain par exemple *porunci a se face biserica* « il ordonna de construire l'église », litt. « de se faire l'église », on dit en guègue *bëni me u-ndërtuem shtëpia e zotit* « il fit construire la maison du Seigneur » ; ici *shtëpia* est au nominatif et l'infinitif passif *me u-ndërtuem* est en réalité un réfléchi. Pour plus de détails, v. nos remarques dans *Jahresbericht des rum. Inst.*, 9, p. 128, où nous avons fait observer que ce sont là des constructions qui ne sont pas étrangères aux autres langues romanes.

A noter aussi des cas comme roum. *trebue făcut* « cela doit se faire », *trebuesc ţinuţi din frâu* « ils ont besoin (d'être) tenus en bride » et de même alb. *duhet bâ* « cela doit se faire », *duhen ngamun* « ils ont besoin (d'être) labourés » (cité par M. Jokl, *Litteris*, 4, 207).

L'albanais et le roumain emploient dans tous les cas « avoir » comme auxiliaire dans les temps composés : roum. *am venit* « je suis venu », alb. *kam sósurë*, roum. *am eşit* « je suis sorti », alb. *kam dalë*, roum. *a murit* « il est mort », alb. *ka vdek*, etc. C'est seulement en méglénite, et en partie en aroumain, qu' « être » se trouve employé en pareil cas, manifestement sous l'influence du bulgare, v. plus bas p. 149.

Les deux langues ont de plus ceci de commun que les formes féminines des pronoms peuvent s'employer au sens neutre. Roum. *o* signifie « la » et « cela » : *o cunosc* « je la connais », *o ştiu* « je le sais, je sais cela » ; *una* signifie « une » et « une chose », *alta* « une autre » et « autre chose » : *una e s'o vrei si alta s'o faci* « autre chose est de le vouloir, autre chose de le faire ». De même *asta* n'est pas seulement le féminin de *ăst* « celui-là », mais signifie aussi « cela » : *de asta nu te îngriji, că este de mine îngri-*

jită « ne te soucie pas de cela, car j'y ai pourvu », *nu pot să cred una ca asta* « je ne peux pas croire une chose pareille », etc. C'est ainsi que s'emploie en albanais *ajó* « elle », et *këtó, këjó* « celle-là » : *ai zogu do jetë hje, edhé nga ajó klan djali* « cet oiseau doit être un spectre, et c'est à cause de cela que pleure l'enfant » (P. 90), *tsh do nga këtó* « que demandes-tu pour cela? » (ibid., 77), *këjó* « *do s do* », *tshë do me thënë?* « ce « bon gré mal gré », que veut-il dire ? » (Mitkos 173), *tsh ishtë kéjó që pësove?* « qu'est-ce que tu as souffert ? » (P. 69), *i tha këtë* « il lui a dit cela » (*këtë* acc. de *këjó*), *për shpagim e kësáj që me bëre* « en récompense de ce que tu m'as fait » (Dozon, 292 ; *kësáj* génitif de *këjó*). Cet usage doit s'expliquer par une ellipse, les pronoms féminins se rapportant à l'origine à un substantif féminin ayant le sens de « chose ». Ce mot est en albanais *punë,* tandis qu'en roumain *lucru* est masculin, et on peut y voir la preuve que le phénomène est d'origine albanaise. Comme l'a fait observer M. Jokl, on a aussi en albanais par exemple *nga ajó punë* (P. 182)[1].

Au sens neutre est également employé dans les deux langues le féminin pluriel des adjectifs ; *toate* signifie en roumain « tout » comme en albanais *të gjitha* : roum. *e cinstit în toate* « il est honnête en tout », alb. *me musika è me topa è me të gjitha* « avec de la musique, des canons et le tout » (P. 37) ; roum. *cele bune şi cele rele* « le bon et le mauvais », alb. *të mira edhé të liga,* roum. *cele strâmbe* « ce qui est tordu », alb. *të shtrëmta,* etc. M. Jokl (*Litteris,* 4, 203) en voit la raison dans la coïncidence en albanais de la désinence du vieux neutre (*atá, këtá* « ceci », de indo-eur. *-tód*) avec celle des féminins pluriels comme *të mira.*

En plus de la conformité générale qu'il y a entre l'albanais et le roumain quant à la position de l'article défini

1. Ce qui est propre à l'albanais et au roumain, c'est l'extension prise par cet usage. La chose elle-même est bien connue dans d'autres langues, cf. en français des tours comme « elle est bonne, celle-là », en grec τοῦ δίνει μιά « il lui donne un coup » (χτυπιά) (Pio, 57), ἔφαγε μίαν εἰς τὸ κεφάλη « il a reçu un coup sur la tête » (Hepites) ; cf. aussi roum. *i-o dat una peste mijloc* « il lui a donné un coup par la taille » (Vasiliu, *Pov. şi leg.,* 46 ; *una* = *o lovitură*).

derrière le substantif — ce dont nous allons parler au chapitre suivant, — les deux langues présentent en plusieurs cas un accord remarquable dans l'emploi de l'article. Avant tout il faut relever la particularité qu'elles ne mettent pas d'article avec un substantif régi par une préposition (excepté dans quelques cas bien définis) : roum. *se opri în prag* « il s'est arrêté sur le seuil de la porte », *au mers la pădure* « ils sont allés au bois », *am găsit-o pe drum* « je l'ai trouvée sur la route », alb. *vate në pallát* « il est allé au palais », *u-hodh mbi asqér* « il s'est précipité sur les soldats », *i vinej keq për djalë* « elle avait pitié du jeune homme », etc. Elles emploient de plus un article préposé devant les possessifs dans des cas comme *un frate al mieu* « un frère à moi », litt. « un frère le mien », alb. (acc.) *një vellanë t im,* et ce même mot sert de déterminatif devant un génitif : roum. *ai palatului,* alb. *të pallatit* « ceux du palais, les gens du palais », *o lampă d'ale morarului,* alb. *një foti nga të millonáit* « une lampe du meunier », litt. « de celles du meunier », *limba animalelor si a paserilor,* alb. *gluhët e kafshëvet edhé të zogjet* « la langue des animaux et des oiseaux », roum. *această ţară e a scroafei* « ce pays est celui de la truie », alb. *aí vënd atjé isht i derrit* (P. 109), *a cui e această casă ?* « à qui est cette maison ? », alb. *e kujt është ajó shtëpí ?* En vieux roumain, ainsi qu'en aroumain, ce déterminatif s'emploie aussi devant un génitif ou un pronom possessif suivant l'article suffixé : *pământul al grâului* « la terre du blé » (roum. mod. *pământul grâului*), *popa al său* » son prêtre » (roum. mod. *popa său*). C'est la règle en albanais : *shtëpia e plakut* « la maison (celle) du vieillard », *shtëpia e-mia* « ma maison », litt. « la maison la mienne [1] ».

1. Le bulgare, qui possède aussi un article postposé (v. plus bas), n'a rien de pareil. Si on trouve dans la Macédoine sud-occidentale des cas comme *oſčar-o i gi dal nejni-te rubi i gi zel na nevesta-ta* « le berger lui a donné ses vêtements et a pris ceux de la jeune femme » (Šapk., 331)), *gi* n'est qu'en apparence employé comme déterminatif ; la traduction littérale est « et les a pris (ceux) de la jeune femme ».

En roumain, « comme si » peut être rendu par *ca (şi) când* « comme quand » : *perise ca şi când n'ar fi mai fost* « il avait disparu comme s'il n'avait jamais été », aroum. *s feaţe canda lu acaţă somnul* « il a fait comme si le sommeil le prenait » (*Ar.*, 2, 222 ; *canda* de *ca anda, anda* de gr. ὅντα(ς) « quand »), ce qui correspond mot pour mot à alb. *bëri si kur s dij gjë* « il a fait comme s'il ne savait rien ». Le roumain et l'aroumain emploient aussi la combinaison *ca şi cum.*

La syntaxe des propositions interrogatives subordonnées présente toute une série de ressemblances entre les deux langues. Ces propositions peuvent se passer d'interrogatif : *să veazĕ, nu e vr'un vis* « pour voir si ce n'est pas un songe » (Isp., 267), aroum. *să veadă sunt talirl'i nikă akolo* « pour voir si les thalers étaient encore là » (*Jbr.*, 2, 48), en albanais : *pit e, mos e ka parë unazën* « demande-lui s'il n'a pas vu l'anneau » (P., 162), *nuk mur vesht, âsht gjall a dek* « elle n'a pas appris s'il était vivant ou mort » (Jarník, *Příspěvky*, 19, 24). Dans ce cas elles peuvent être introduites par « que », qui de cette manière prend en apparence la fonction d'un interrogatif : *să vadă că o fi perit vrunu dintre iei* « pour voir si quelqu'un d'entre eux aurait péri » (*Jbr.*, 3, 268), aroum. *nu mutreşti kă este avut i siraku* « tu ne regardes pas s'il est riche ou pauvre » (Šapk., 495), en albanais : *të më japsh xheváp, që do vetsh a nuku vete* « réponds-moi si tu iras ou non » (P., 64). Enfin, « que » s'emploie aussi devant un interrogatif : *o întrebă că ce i s-a întâmplat* « il lui a demandé ce qui lui était arrivé » (Isp., 66), aroum. *nu ştitsă voi kă kare este aistu ?* « ne savez-vous pas qui est celui-là ? » (*Jbr.*, 5, 285), istror. *ie l' ăntrębę ke dende s* « il leur demanda d'où ils étaient », en albanais : *nuku dij se tsh xheváp t u ip* « il ne savait pas quelle réponse leur donner » (P., 26). Pour plus d'exemples, voir nos *Rum. studier*, p. 7-8. Ici, comme ailleurs du reste, il faut pourtant s'attendre à ce que des investigations ultérieures puissent changer en quelque mesure l'image que présentent les langues citées. La première construction se trouve aussi

en grec : περικύκλωσαν πάλι τό μυλωνᾶ νὰ ἰδοῦν μὴν τὴν ἔχῃ τὴ γριὰ κρυμμένη κοντά του « ils entouraient de nouveau le meunier pour voir s'il n'avait pas la vieille cachée auprès de lui » (Politis, 485), νὰ μάθῳ, ζῇ γὴ ἀπόθανε « pour apprendre s'il vit ou s'il est mort » (*Bibl. grecque vulg.*, I, 316)[1].

Il semble y avoir aussi un rapport entre roum. *căci* « parce que, car », antérieurement *căce*, de *ce* « pourquoi », aroum. *căţe* (*Jbr.*, 4, 213, 215), et alb. *sepsé* « parce que » de *pse* « pourquoi ».

« Le plus tôt possible » s'exprime en albanais par *sa špejt*, litt. « tant que vite », en roumain de même par *cât de curând, cât de degrabă*, la seule différence étant que *cât* demande après lui un *de* partitif ; le tour grec ὅσο τάχιστα en diffère par l'emploi du superlatif.

Rappelons enfin que l'emploi du génitif-datif dans le tour *a sta* (*rămânea*) *locului* « demeurer sur place » a été rapproché par M. Weigand (*Alb. Gr.*, 125) de cas comme alb. *ndêjti rrugavet* « il est demeuré couché en route » ; cf. l'emploi locatif du génitif-datif *detit* de *det* « mer » signalé par M. Pedersen, *Alb. Texte*, p. 116.

Quant aux traits d'ordre phraséologique communs à l'albanais et au roumain, la même difficulté existe ici qu'ailleurs, à savoir l'insuffisance des moyens d'information. C'est donc sous toutes réserves que nous citons comme tels les faits suivants. M. Weigand (*Jahresbericht*, 17-18, p. 209) a relevé l'accord entre alb. (dial. de Borgo Erizzo) *nuk kam kur* et roum. *n'am când* « je n'ai pas le temps », litt. « je n'ai pas quand », et aussi : *nu mai era când* « il n'était plus temps », cf. sans abréviation *n'a avut când se gătă* « elle n'a pas eu le temps de se parer » (Vasiliu, *Pov. şi leg.*, 248). En roumain *e cu cale* signifie « c'est convenable, juste », litt. « avec chemin », *a găsi cu cale* « trouver bon, convenable » ; de même en albanais *ishtë me udhë* ou *ishte e udhësë* (P., 201), *kur t a shihte me udhë* « quand il le jugerait à propos » (Doz., *Gloss.*, 6) ; cf. plus

1. Il faut ajouter que l'espagnol aussi connaît l'emploi de *que* devant les interrogatifs (v. Meyer-Lübke, *Gramm. des lang. rom.*, 3, § 577).

haut, p. 118. On dit en roumain *îmi vine rău* « cela me fait de la peine », litt. « cela me vient mal », comme en albanais *i erdhi keq* « cela lui a fait mal ».

Dans plusieurs cas les traits communs au roumain et à l'albanais se trouvent aussi en bulgare. En roumain *cât* de lat. *quantum* s'emploie pour introduire une proposition consécutive tout comme en albanais *sa* « combien, tant que » : *au prădat pe boieriu, cât n'au rămas cu nimic* « ils ont dévalisé le boyard de sorte qu'il est resté avec rien », de nos jours plutôt *încât* : *era atât de vesel, încât nu mai putea de bucurie* « il était tellement joyeux qu'il était hors de lui de joie », alb. *këndonej aqë mirë, sa prishi dunjanë nga mënt* « il chantait si bien qu'il faisait perdre la tête aux gens » (P., 35). En bulgare un emploi pareil de *kolkoto* s'observe, du moins dans la vieille langue : *udari Aria zatilătă tvrădĕ, kolkotu mu se potresoha sičkite stavy* « il donna à A. une forte taloche, de sorte que tous ses membres tremblèrent » (*Ljublj. răkopis*, 80 b-81 a ; de même 99 b et ailleurs). Le mot *cât* s'emploie aussi en roumain derrière *de* comme complément de comparaison : *sânt mai mare decât tine* « je suis plus grand que toi », litt. « que ce que toi » ; de même en bulgare *ot kolkoto* (à côté de *ot* tout seul) : *je po bolen ot kolkoto beše* « il est plus malade qu'il ne l'était », et en albanais *se sa* (à côté de *se* tout seul) : *kaléndari asht pune ma e madhé se sa e kujtojn ménnjeléhtet* « l'almanach est chose plus grave que ne le croient les esprits futiles » (*Kaléndari i Malévé*, 1901, titre)[1]. Du reste it. *quanto* se trouve employé pareillement : *siete*

1. Quant à l'emploi très fréquent de *sa* en albanais comme conjonction temporelle : *sa vate ne ura* « quand il arriva au pont » (*P.*, 71), *sa rrove* « tant que tu as vécu » (*ibid.*, 146), le roumain et le macédo-bulgare présentent, il est vrai, le même emploi de *cât* et de *kolkoto* (*kolkošćo*) : v. roum. *cât a sosit* « quand il est arrivé », aroum. *câtu ntunică* « quand la nuit tomba », roum. *cât ai bate din palme* « le temps de battre des mains », macédo-bulg. *kolku šćo se otdaleči malu* « quand il s'éloigna un peu » (Šapk., 116), mais le grec emploie de même ὅσο : ἡ βασίλισσα ὅσον ἤγλεπε τὴν ὀμορφιὰν τῆς κόρης « quand la reine a vu la beauté de sa fille » (Dieterich, *Sporaden*, 449), ὅσο πήγαινε, ἀπάντηξε δώδεκα ἀλεπούδες « tant qu'il a marché (sur toute sa route), il a rencontré douze renards » (Pio, 209).

ancor più insensibile di quanto credevo (Niccodemi, *Il Poeta*, sc. 2). Cf. plus bas.

« Tout à coup » se dit en roumain *de o dată* comme en albanais *për një hër* et en bulgare *za edin păt* avec une correspondance des trois prépositions qui s'observe aussi dans d'autres cas, roum. *de* signifiant ici « pour » ; au sens de « de », *de o dată* se rencontre avec bulg. *iz edin păt*.

Pour renforcer le sens d'un substantif, on peut en roumain ajouter *mare lucru* « grande affaire » : *am o poftă de ţigare mare lucru* « j'ai une envie folle de cigarettes » (Tiktin, 927), *e cunoscător lucru mare al sufletului omenesc* « il est un très grand connaisseur de l'âme humaine » (Lungianu, *Sfârşituri*, 117) ; de même en albanais *pun' e madhe* : *i bënet një kal pun' e madhe* « il se fait devant lui un cheval colossal » (Dozon, 23) et en (macédo-)bulgare : *toj je reče oti mnogu ubav pominal i zafatil eden tuǵarlok golema rabota* « il lui dit qu'il s'était très bien porté et qu'il avait entrepris un commerce colossal » (*Sb.*, 19, 2)[1].

L'idée de « rencontrer » s'exprime entre autres choses en roumain par *a eşi înaintea cuiva*, litt. « sortir devant quelqu'un » : *îi eşi înainte un om sărac* « un pauvre homme est venu à sa rencontre, il a rencontré un pauvre ». De même en albanais *i dolli ëngjëlli përpera* « il rencontre l'ange » (P., 29) et en bulgare : *izlězvam někomu na sréšta*. En grec, ce tour semble avoir un autre sens : κανεῖς δὲν βγαίνει ἐμπρὸς του « personne ne peut se mesurer avec lui » (Hepites). En albanais le verbe seul peut suffire : *më duall tre njerëz* « j'ai rencontré trois hommes » (P., 70) et c'est aussi le cas en macédo-bulgare : *mu izlegol ǵavlot na patot* « il a rencontré le diable chemin faisant » (*Sb.*, 15, 81).

Dans d'autres cas les traits communs à l'albanais et au

1. A noter toutefois que ce tour n'est qu'un cas spécial d'un usage plus étendu, cf. roum. *e frumoasă mare minune* « elle est merveilleusement belle », litt. « belle grande merveille », gr. μὰ μορφιά « splendidement ».

roumain se trouvent aussi en italien (cf. Densusianu, *Hist. de la langue roum.*, I, 224 et suiv.) et en roman occidental.

Très souvent les substantifs roumains sont masculins au singulier, féminins au pluriel, par exemple *palat — palaturi, loc — locuri, cuvânt* « mot » — *cuvinte*. En albanais les pluriels en *-e* sont pareillement du féminin : *pallát — pallate, vënd* « lieu » — *vënde, llaf* « mot » — *llafe* (pour quelques autres cas, v. Pedersen, *Alb. Texte*, p. 10 ; Pekmezi, *Gram. der alb. Sprache*, p. 88). C'est le phénomène bien connu d'ital. *muro* — pl. *le mura, dito — le dita*, etc.

Ce sont surtout les parlers de l'Italie du Sud qui présentent certaines analogies avec l'albanais et le roumain. Dans son traité « Przyczynki do charakterystyki narzeczy południowo-włoskich » (Contribution à la caractérisation des dialectes de l'Italie du Sud)[1], M. Wędkiewicz (p. 13) fait observer que l'albanais forme souvent — en matière syntaxique — le lien entre l'italien et le roumain et cite comme exemple le trait suivant : en dialecte sicilien, on emploie *akussi* « ainsi » au lieu d'un pronom démonstratif régime avec les verbes « entendre » et « voir », comme l'a relevé M. Meyer-Lübke (*Rom. Synt.*, § 66), par exemple *sintennu akussi* « en entendant cela ». Cet usage n'est pas seulement fréquent en roumain : *auzind așa, când am văzut așa* « lorsque j'ai vu cela », *auzind astfel împăratul* « quand le roi a entendu cela », etc., mais aussi en albanais : *si pa djali ashtú* « quand le garçon a vu cela » (P., 69), *si diqjoi mbreti ashtú* « quand le roi a entendu cela », etc. Mais il faut ajouter que ce phénomène est très fréquent en grec aussi : τὸ βασιλόπουλο ἀκούοντας ἔτσι « quand le prince a entendu cela » (Pio, 9), καθῶς ἀκοῦνε ἔτσι οἱ γειτόνοι « quand les voisins entendent cela » (Politis, 359), σὰν εἶδε ἔτσι τοῦτος « quand celui-ci a vu cela » (Pio, 44), et aussi : σὰν

1. Dans *Prace komisji językowej polskiej akademji umiejętności*, nº 8 (Cracovie, 1920). — Le travail de M. J. Jordan sur les rapports entre le roumain et les dialectes de l'Italie méridionale (*Arhiva*, 30) ne nous est connu que par les comptes rendus de M. Jokl (*Indog. Jahrbuch*, 10, 174) et de M. Gamillscheg (*Zs. f. rom. Phil.*, 48, 409-11).

ἀνάγνωσ' ἔτσι « quand il a lu cela » (*ibid.*, 50); cet usage se trouve déjà dans la langue du Nouveau Testament : οὕτως οὐδέποτε εἴδαμεν « nous n'avons jamais vu rien de pareil » (Marc, 2, 12; dans la Vulgate : *nunquam sic vidimus*)[1].

De moindre importance sont des cas comme roum. *merseră aţă la casa Turcului* « ils se rendirent directement à la maison du Turc », *să vie sfoară acasă* « qu'il vienne tout de suite à la maison », où *aţă* « fil » et *sfoară* « corde » sont employés comme alb. *fill* dans *këcén djali fill ndë haziné* « le garçon saute tout de suite dans le trésor » (P., 125) et comme it. *filo* dans *fil filo* « ininterrompu »[2]. M. Weigand (*Alb. Gramm.*, 104) rapproche les expressions albanaises *hek mir* « vivre bien », *hek keq* « vivre mal » (de *hek* « tirer »), de roum. *a trage* « tirer » et « endurer »; de même *traire* en anc. français et en provençal (*traire mal*, Boeci, 109). On dit en roumain *n'am eşit din cuvântul tău* « je n'ai pas transgressé ta parole » (Isp., 12) comme en albanais *tshish dolle nga fjala ime?* « pourquoi as-tu transgressé ma parole, litt. es-tu sorti de ma parole? » (P., 60) et en ancien français *ja de vostre conseil n'istrai* (*Disc. cler.*, 1942).

On pourra différer d'avis sur la valeur de ces rapprochements, mais ils suffiront pour montrer qu'en comparant l'albanais et le roumain, il ne faut jamais perdre de vue les langues voisines. Comme nous l'avons déjà dit, il est impossible dans tous les cas sus-mentionnés de distinguer ce qui est albanais à l'origine de ce qui provient d'un développement commun ou même de l'influence du roman oriental. Quoi qu'il en soit, il est certain que tous ces rapports entre l'albanais et le roumain ne peuvent pas être

1. Il est tout à fait inutile de supposer une ellipse de *auzind aşa verbe* (*urîte*) « en entendant de telles paroles (laides) » comme le veut M. Ţiţeica (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 48, 413 et suiv.).

2. Ici encore il faut observer que ce n'est qu'un cas spécial d'un usage plus étendu. En roumain des cas comme *sănătos tun* « fort (comme un) canon » fourmillent (v. p. ex. Puşcariu, *Dacor.*, 4, 733-34). Pour l'italien, v. L. Spitzer, *Stilstudien*, I (1928), p. 12-18. En grec on a p. ex. μεθυσμένος κουρούνα « ivre (comme un) corbeau », τρέχει χρυσὸ φίδι τὸ νερό « l'eau coule (comme un) serpent d'or ».

l'effet du hasard. On pourrait essayer de les expliquer en supposant un substrat commun étendu qui aurait agi de la même manière en Albanie et en Roumanie, et de fait on a proposé d'envisager les choses de cette manière, en déclarant la langue dace, qu'on ne connaît pas, identique ou tout au moins apparentée de très près à la langue des ancêtres des Albanais. Mais il est évident que cette hypothèse, pour ne pas en dire davantage, ne suffit pas pour expliquer les nombreux accords lexicologiques des deux langues. Il faut donc admettre qu'elles ont été à une époque donnée en contact direct l'une avec l'autre, et de nos jours il ne se trouve guère personne pour le contester. Là où finit l'accord, c'est quand il s'agit de choisir entre les possibilités qui se présentent. Comme nous ne possédons aucun témoignage historique sur les rapports entre le peuple albanais et le peuple roumain dans les temps reculés dont il est question, on peut présumer, ou que les Albanais ont habité à l'origine des contrées situées plus au Nord, ou bien que les Roumains sont venus de régions plus méridionales habiter le pays qu'ils occupent aujourd'hui. Pendant longtemps les historiens et les linguistes roumains ont été d'accord pour soutenir que les Roumains sont les descendants des colons envoyés en Dacie par Trajan après la conquête de ce pays, et que la Roumanie est restée latine depuis ce temps-là. Par contre, la grande majorité des linguistes étrangers ont vu précisément dans les rapports étroits entre le roumain et l'albanais la confirmation du fait que la Dacie a été abandonnée par Aurélien (en l'an 271) comme province romaine, et ont soutenu que la nationalité roumaine s'est développée, dans les premiers siècles de notre ère, au Sud du Danube, en contact intime avec les Albanais, et que l'extension actuelle du roumain est due à une immigration postérieure. Cette hypothèse, qui pourrait être soutenue par bien d'autres arguments, s'accorde avec le fait qu'une population roumaine, les Aroumains, est répandue aujourd'hui même au Sud du Danube. Il est maintenant généralement reconnu que les Daco-roumains et les Aroumains, avec les Méglénites et les Istro-roumains,

ont formé à l'origine une unité, le peuple roumain primitif — la langue le montre on ne peut plus clairement — et la meilleure manière d'expliquer sa dispersion en plusieurs groupes est de supposer que ces groupes sont partis d'un domicile commun central, ce qui nous ramène aux régions sud-danubiennes. Du côté de la science roumaine, on est de nos jours de plus en plus porté à en convenir, mais en même temps on soutient qu'il est arbitraire de regarder le Danube comme limite absolue et que les Roumains primitifs, qu'il ne faut pas se figurer comme confinés à un territoire bien défini de peu d'étendue, ont pu habiter les deux rives de ce fleuve[1]. Cette possibilité nous semble incontestable[2]. Ce qui est essentiel, c'est que cette population a dû s'étendre assez loin vers le Sud pour être en contact avec les Albanais ou les ancêtres de ceux-ci. Mais si on admet que les Albanais ont toujours habité le territoire qu'ils occupent aujourd'hui, on ne s'explique pas comment il se fait que beaucoup de concordances importantes se trouvent précisément entre le roumain et l'albanais du Sud (notamment l'emploi du participe passé comme infinitif) et qu'une partie des concordances ne se trouve pas en aroumain, qui est en contact direct avec l'albanais. Or, l'histoire primitive des Albanais est en fait aussi obscure que celle des Roumains. On a pendant longtemps cru que les Albanais étaient les descendants des anciens Illyriens, et ce qui nous est connu de la langue de ceux-ci montre en effet certaines ressem-

1. V. notamment Puşcariu, Zur Rekonstruktion des Urrumänischen (dans *Beihefte zur Zs. f. rom. Phil.*, 26, 17-75); Studii istro-române, 2, p. 344-66, et en dernier lieu Philippide, *Originea Românilor.*, Jaşi, 1925-28.

2. M. Gamillscheg (*Zeitschr. f. slav. Philol.*, 3, 1926, p. 149-54) en voit la preuve dans la forme roumaine, *Dunărea*, du nom du Danube. Elle serait thrace (**Dunaris*) et, continue l'auteur, « der Name ist also etwa in der Gegend des Eisernen Tores von den lateinischen Vorfahren der Rumänen gehört und übernommen worden und hat sich dort in ununterbrochener Tradition bis auf den heutigen Tag erhalten ». La preuve nous semble des plus faibles. D'abord la forme *Dunărea* est déclarée thrace uniquement parce qu'elle n'est ni latine, ni germanique, ni slave; et même si elle l'était, les ancêtres des Roumains auraient très bien pu l'apprendre ailleurs qu'aux environs du fleuve.

blances avec l'albanais. On a par exemple rapproché le nom de la Dalmatie, anciennement aussi *Delmatia,* que Strabon explique comme πεδίον μηλόβοτον, du mot albanais *dele, delmë* « brebis », et M. Jokl (*Indog. Forsch.*, 46, 382) a réussi à démontrer le bien fondé de ce rapprochement. Mais l'albanais a aussi, comme nous l'avons vu plus haut, des concordances avec le thrace, et plusieurs auteurs ont soutenu l'origine thrace des Albanais, ainsi notamment M. Hirt[1] et dernièrement M. Weigand[2]. Dans tous les cas, leur extension actuelle n'est pas la primitive. L'historien roumain Pârvan a émis la théorie qu'ils seraient venus de la région des monts Karpathes entre le IIIe et le VIe siècle, et que par conséquent les ressemblances entre l'albanais et le roumain dateraient de la cohabitation des deux peuples au Nord du Danube. Cette théorie est tout à fait inadmissible et laisse trop de choses inexpliquées[3]. Dans un travail remarquable, l'article « Albaner » dans le *Reallexikon der Vorgeschichte,* 1, 85-94 (à comparer aussi son article « Illyrier », *ibid.*, 6, 33-48), M. Jokl aboutit à ce résultat que l'albanais est apparenté à la fois à l'illyrien et au thrace et que le domicile ancien des Albanais est à chercher quelque part entre les Illyriens et les Thraces dans une région où se parlait le latin — ou du moins dans le voisinage de laquelle se parlait le latin — et qui avait des relations avec le monde grec. Ces conditions se trouvent remplies par l'ancienne Dardanie, le pays situé à l'Est du Monténégro, et la vieille hypothèse selon laquelle *Dardania* serait dérivé d'un mot identique à alb. *dardhë* « poire » gagne ainsi en vraisemblance[4]. Il va sans dire que rien n'empêche de croire avec

1. *Kiepert-Festschrift* (*1898*), p. 181-188.

2. « Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrer oder der Thraker? » dans *Balkan-Archiv,* III, 227-51.

3. Il va sans dire que les Albanais, tout comme les Grecs, ont dû immigrer dans les Balkans à une époque reculée. Pour les traces linguistiques de leurs rapports très anciens avec les ougro-finnois, v. Jokl, dans *Wörter und Sachen,* 12, 63 et suiv.

4. Elle a été reprise et développée par Mlle E. Durham qui fait observer qu'en albanais et en slave du Sud beaucoup de noms de lieux sont dérivés de noms de plantes (v. *Man,* 23, 1923, p. 39-42).

Jireček que les Albanais, à une époque antérieure, ont demeuré encore plus vers le Nord[1].

On peut donc présumer que le contact entre le roumain et l'albanais a eu lieu dans ces contrées. Ceux qui sont d'avis que les Roumains sont venus de la péninsule balkanique pensent que leur patrie primitive a dû être justement cette région, plus précisément le triangle compris entre les villes de Niš, de Skoplje (Üsküb) et de Sofia ; ainsi Tomaschek et dernièrement d'après lui M. Weigand (*Balkan-Archiv,* I, p. XII), tandis que Jireček (*Die Romanen,* etc. p. 20) indique un territoire plus grand qui coïncide essentiellement avec la partie sud-orientale de la Yougoslavie actuelle et la partie occidentale de la Bulgarie, conception dont peuvent se prévaloir ceux qui tiennent que le roumain primitif a été parlé aussi au Nord du Danube. Tout cela s'accorde également avec le fait mentionné plus haut (p. 84) que parmi les emprunts les plus anciens faits par le roumain au slave, il se trouve des traces d'une influence serbe à côté de l'influence dominante bulgare, et on peut se demander si la présence d'un élément roman dans ces contrées après l'invasion des Slaves n'est pour rien dans le développement à beaucoup d'égards si différent du bulgare et du serbe, surtout quant à l'évolution des sons. Nous avons nous-même émis cette idée autrefois (*Rumænske studier* (1900) p. 130), cf. aussi Weigand dans *Roman. Jahresbericht,* 7, I, 88, mais c'est seulement M. van Wijk qui a précisé la chose dans un traité intitulé *Taalkundige en historiese gegevens betreffende de oudste betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*[2] : le dialecte dit de Timok-Prizren, qui forme la transition entre le serbe et le bulgare, aurait été à l'origine un dialecte serbe qui se serait étendu vers l'est sur le territoire jadis habité par une population romane qui séparait le bulgare du serbe. Cette population romane ne saurait être que des Roumains, et en effet on

1. M. Philippide, *Orig. Rom.,* 2, 800 et suiv., va même jusqu'à les déclarer Pannoniens.

2. Dans *Mededelingen der koninglijke Ak. van Wetenschappen, afdeeling letterkunde, deel 55,* serie A (Amsterdam, 1923), p. 55-76.

trouve aujourd'hui même aux environs de Sofia et plus loin vers l'ouest, précisément dans le triangle mentionné plus haut, nombre de noms de lieu qui sont roumains et non pas généralement romans. Une partie en a été recueillie par Jireček dans son livre *Das Fürstentum Bulgarien*, p. 123, et plus tard M. Weigand en a dressé une liste dans son traité *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, p. 40-50 (dans 13e *Jahresbericht*). Il faut pourtant reconnaître qu'il ne s'agit pas de noms de lieu attestés ici dès l'antiquité (cf. les remarques de M. Puşcariu, *Dacorom.*, 4, 1346).

Quoi qu'il en soit pour beaucoup de questions de détail[1], il reste certain que les Aroumains se sont détachés de bonne heure du reste des Roumains. Leur présence en Macédoine et en Thessalie est attestée dès le xe siècle. On s'explique alors qu'une partie des concordances entre l'albanais et le roumain ne se trouvent pas en aroumain. D'autre part, les rapports spéciaux entre le roumain et l'albanais du Sud s'expliquent si les Tosques ont habité autrefois à l'Est ou au Nord-est des Guègues. Il est à présumer que l'étude des noms de lieu, à peine entamée pour la péninsule balkanique, contribuera beaucoup à élucider toutes ces questions.

4. Slave et roumain ; slave et albanais. — De même que les mots d'emprunt slaves dominent en roumain par rapport à ceux empruntés à d'autres langues, de même le slave a, plus qu'aucune autre langue, influencé le roumain en dehors du lexique. Il va sans dire que cette influence se fait surtout sentir dans les trois embranchements du roumain qui sont restés sans autonomie politique. On a vu plus haut que l'istro-roumain menace d'être englouti par le croate. Le méglénite a été de même fortement menacé par le bulgare avant de disparaître à peu près par suite des dislocations causées par la guerre. Quant à l'aroumain, c'est

1. Nous n'avons pu donner ici qu'un aperçu très rapide de la question de l'origine des Roumains, si controversée depuis le fameux livre de Roesler, *Rumänische Studien* (1871). On trouvera tout l'historique de la question dans l'œuvre monumentale de M. Philippide, *Originea Românilor*, I-II, Jaşi, 1925-28.

sans doute le plus résistant des trois, mais on peut prévoir le jour où il cédera la place au grec.

En daco-roumain, il y a deux particularités phonétiques qui semblent dues à l'influence du bulgare. Un *e* initial se prononce *ie* dans des cas comme *el* « il », *eftin* « pas cher », où il n'est pas question de diphtongaison d'un *e* ouvert comme par exemple dans *ied* de lat. *haedus*, tout comme en bulgare *edin* « un » se prononce *jedin* ; de même en méglénite, tandis que l'aroumain ne connaît pas cette prononciation et dit même *ed* pour *ied*. Devant *e* et *i*, lat. *sc* est devenu *št*, écrit *ṣt* : *ṣtiu* « je sais » de *scio*, *muṣte*, pl. de *muscă* « mouche », *măṣtĭ* pl. de *mască* « masque », etc., ce qui rappelle le traitement de *sk* + *j* en bulgare, par exemple *štit* « bouclier » de **skeit-*, v. bulg. *ištą* « je veux », inf. *iskati*. Les dialectes bulgares de Macédoine présentent l'évolution *štš* (*šč*), par exemple *praščam* « j'envoie » en face de bulg. litt. *praštam*, *ščo* « quoi » en face de *što*, et elle se retrouve dans les parlers septentrionaux de l'aroumain : *štšiu* « je sais », *aštšeptu* « j'attends » pour *ašteptu*, daco-r. *aṣtept*. En istro-roumain *fj*, *pj* sont devenus *flj*, *plj* d'après l'habitude phonétique du croate, par exemple *fljer* « fer » (roum. *fier*), *pljerd* « je perds » (roum. *pierd*), et il s'est formé une *r* syllabique comme en serbo-croate dans des mots indigènes tels que *rpę* « talus, berge » (roum. *râpă*), *rde* « il rit » (roum. *râde*), d'après des cas comme *prvi* ou *părvi* « le premier » de croate *prvi* ; dans des cas comme *cărăt*, *părăt*, *pumăn* en face de roum. *cânt*, *parte*, *pumn* on reconnaît facilement l'épenthèse serbo-croate de *mudar* (v. sl. *mądrŭ*), *tijésak* (v. sl. *tèskŭ*), etc., qui se manifeste aussi dans des mots d'emprunt comme *kontenat* de ital. *contento*, *funat* de all. *pfund*.

A l'encontre de toutes les autres langues romanes, le roumain possède un vocatif. Il se termine au masculin en *-e*, au féminin en *-o*, par exemple *Doamne* « seigneur ! » (en parlant à Dieu ou à un prince), *iubite prietine* « cher ami », *soro* « ma sœur »[1]. Cette dernière forme répond si parfaite-

1. Dans des cas spéciaux *-e* apparaît au féminin ; p. ex. dans *Haie*,

ment à bulg. *sestro !* de *sestrá, ženo* « femme ! » de *žená,* etc., que tout le monde est d'accord pour y voir un calque sur le bulgare. Pour le vocatif en *-e*, il y en a qui le regardent comme remontant au vocatif latin en *-e*. Si on objecte que les autres langues romanes n'ont pas gardé trace du vocatif latin et que la présence du vocatif slave en *-o* rend vraisemblable l'origine slave de celui en *-e*, il est répondu que le roumain a conservé bien des choses qui ne se retrouvent pas ailleurs en roman, ce qui est incontestable, et que le vocatif en *-e*, hérité du latin, a facilité l'introduction de celui en *-o*. Il n'est guère possible de produire des arguments probants pour ou contre ces deux conceptions. Pour notre part, nous sommes enclin à croire à l'influence du bulgare, tandis que pour M. Puşcariu (*Dacor.* 4, 1355) le vocatif en *-e* est latin « sans l'ombre d'un doute ». Le vocatif masculin le plus usité en roumain moderne est en *-le*, par exemple *omule* « hé ! l'homme ! », *domnule* « monsieur ! ». Cette terminaison a pu prendre naissance dans les noms propres en *-ul* (aujourd'hui *-u*) comme *Radul, Jancul* (*Radu, Jancu*), dont les vocatifs *Radule, Zancule* ont pu être compris comme *Radu(l)-le, Zancu(l)-le*. Seulement il ne faut pas avec M. Capidan[1] voir dans cette désinence l'article défini roumain, qui ne s'emploie pas avec les noms de baptême masculins, mais le suffixe *-ul* commun à toutes les langues balkaniques et remontant en dernier ressort à lat. *-ulus*[2]. Or, *-le* se trouve aussi en bulgare comme terminaison du vocatif, surtout avec des mots féminins, mais aussi avec des masculins. C'est à l'origine une interjection qui s'ajoute à un vocatif, par exemple *sestrole* « ma sœur ! », *božele* « mon Dieu ! ». A cette dernière forme correspond en roumain *Dumnezeule !*, en aroumain *Dumnidzale !* En

voc. de *Haia,* où la forme primitive est *Haiă* (sc. la forme sans article) ; inversement des noms masculins se terminant par *-a* peuvent prendre *-o* au vocatif, p. ex. *Ţuguleo !* de *Ţugulea* (Isp., 325).

1. Originea vocativului in -le, dans *Dacoromania*, 1, 185-209.

2. V. Weigand, Das Suffix *-ul* in den Balkansprachen, dans *Balkan-Archiv*, 2, 147-166. — L'article défini se trouve par contre dans des noms de famille tels que *Lupu, Rădulescu,* anciennement *Lupul, Rădulescul,* d'où les vocatifs *Lupule ! Rădulescule !*

aroumain c'est manifestement un calque sur le bulgare ; il en peut être de même pour *Dumnezeule* en daco-roumain, et si ce n'est pas, le point de départ des vocatifs en *-le* comme le pense M. Weigand (*Balkan-Archiv*, 2, 263), il peut avoir contribué à leur formation. Que le bulgare y soit pour quelque chose, c'est ce qui semble ressortir du fait que *-le* est très fréquent dans le méglénite qui est fortement influencé par le bulgare. Exclusivement daco-roumain est le vocatif pluriel en *-lor* : *domnilor* « messieurs ! ». Il coïncide pour la forme avec le génitif-datif du pluriel et remonte, selon l'explication ingénieuse de M. Puşcariu (*Dacor.*, 4, 1297), à des combinaisons comme *spun vouă fraţilor* « je vous dis, à vous mes frères », d'où par le procédé bien connu, appelé par M. Jespersen métanalyse, *spun vouă, fraţilor* « je vous dis, mes frères ».

Les noms de nombre 11-19 sont formés en roumain en disant « un sur dix, deux sur dix », etc. : *unsprezece, doisprezece*, etc., ce qui concorde avec la formation commune à toutes les langues slaves : bulg. *edinajset* (de *edin na deset*), *dvanajset*, etc., mais aussi avec alb. *një-mbë-dhjetë, dy-mbë-dhjetë*, etc.[1]. En aroumain, où lat. *viginti* s'est conservé comme *yinźiţ*, on forme de même 21-29 : *un-spră-yinźiţ*, etc. Cette concordance du roumain avec le slave et l'albanais à la fois réapparaît dans la formation des dizaines 20-90 : roum. *două zeci* « 20 », *trei zeci* « 30 », etc., bulg. *dvajset, trijset*, alb. *tridhjetë* « 30 », *pesëdhjetë* « 50 ». La concordance est toutefois plus grande avec le slave, toutes les dizaines se formant comme dans ces langues, tandis qu'en albanais « 20 » s'appelle *njëzet* « une vingtaine » et « 40 » *dy zet* « deux vingtaines » (en dialecte scutarin seulement *katrëdhjetë*). En outre, roum. *două zeci* contient le pluriel de *zece* « 10 » en concordance avec v. bulg. *dŭva deseti* ; mais tandis qu'en roumain toutes les autres dizaines sont formées de même, on a en v. bulg. à partir de « 50 » le génitif *desetŭ* : *petĭ desetŭ*, etc., diffé-

1. Cette formation se trouve aussi dans des dialectes grecs anciens, ainsi en étolien δύο ἐπὶ Ϝίκατι « vingt-deux ». Le magyar procède de même : *tizenegy, tizenkettő*, etc., sans doute sur le modèle du slave.

rence qui se fait sentir encore en serbe et en russe, mais se trouve plus ou moins effacée en bulgare.

La syntaxe des noms de nombre est aussi influencée par le bulgare. A partir de 20, en aroumain à partir de 11, on emploie la préposition *de* pour marquer ce qui est compté : *două zeci de inşi* « 20 personnes », aroum. *unsprădzaţ di inşi* « 11 personnes ». C'est qu'en vieux bulgare on employait dans ces cas-là le génitif. En aroumain et en méglénite la détermination des noms de nombre se fait comme en bulgare à l'aide de l'article suffixé : *doil'i* « les deux », *treil'i* « les trois », bulg. *dva-ta, trí-te,* tandis qu'on emploie en daco-roumain l'article préposé : *cei doi, cei trei* comme en albanais *të dïj, të tre* (pourtant *njëri* « l'un », roum. *unul*).

La morphologie et la syntaxe du verbe se ressentent de plusieurs façons de l'influence du bulgare. Le futur antérieur se forme à l'aide du futur du verbe « être » avec le participe passé du verbe en question : *voiu fi cântat* « j'aurai chanté », *voiu fi scris* « j'aurai écrit », etc. Bien qu'en principe ce soit la même formation que dans lat. *hortatus ero,* et que nous trouvions ailleurs aussi en roman des exemples du sens actif du participe passé qui en est la condition, il est hors de doute que ce temps est calqué sur des formes bulgares comme *štă bădă pisal* « j'aurai écrit », v. bulg. *bądą prišĭlŭ* « je serai venu ». De même le conditionnel passé : *ar fi bătut* « il aurait frappé », litt. « il serait ayant frappé », le parfait du subjonctif : *să fi bătut* « que j'aie frappé » et dans les dialectes le plus-que-parfait : *am fost bătut* « j'avais frappé ».

En aroumain et en méglénite le parfait des verbes intransitifs peut être formé à l'aide du présent de « être » et non comme en daco-roumain avec le présent de « avoir » (v. plus haut p. 132) : aroum. *escu venit* « je suis venu », méglén. *sam vinit* (dacoroum. *am venit*), ce qui concorde avec l'usage bulgare : *az săm došăl.*

Tandis qu'on dit en roumain moderne *am mâncat* « j'ai mangé », on trouve aussi dans l'ancienne langue *mâncat-am,* ordre de mots qui est dominant en istro-roumain et en méglénite et qui est obligatoire en serbo-croate et en bulgare

quand le verbe commence la phrase, par exemple bulg. *kupil săm* « j'ai acheté », serb. *kupio sam* (mais avec le pronom personnel sujet *az săm kupil, ja sam kupio*).

Une seule forme verbale non composée en dacoroumain est d'origine slave, à savoir l'impératif *stăi !* de *a sta* « être debout » (bulg. *stoj !*). Le méglénite et l'istro-roumain en présentent plusieurs cas : mégl. *sam* « je suis » de bulg. *săm, sa* « ils sont » de bulg. *să,* istro-r. *săm* « je suis » de croate *sam, smo, ăsmo, ăsno* « nous sommes » de croate *smo, ste, ăste* « vous êtes » de croate *ste*. S'il s'agit dans ces cas de l'emprunt de formes verbales entières entrant dans le paradigme des formes indigènes, il en est autrement de formes méglénites comme *aflum* (*aflăm*), « je trouve », *afliş* « tu trouves » pour *aflu* et *afli*. Ici *-m* et *-ş* sont dus à l'influence de la conjugaison macédo-bulgare : *pletam* « je tresse », *pleteš* (*pletiš*) « tu tresses » (v. Capidan, *Meglenoromânii,* p. 159), et nous avons ici un exemple très intéressant et très clair de l'emprunt de terminaisons grammaticales, phénomène extrêmement rare et souvent contesté. Sur le modèle du slave, l'istro-roumain et surtout le méglénite ont développé la distinction entre verbes perfectifs et verbes imperfectifs, par exemple istro-roum. *durmi* « dormir », *zedurmi* « s'endormir » d'après croate *spati-zaspati,* méglén. *cânt* « chanter », *prucânt* « se mettre à chanter » d'après bulg. *pèvam-propèvam* puis. sans modèle direct en bulgare, des cas comme *zabucur* « commencer à se réjouir », etc. ; pour les détails, v. Puşcariu : *Studii istro-romàne*, 2, 251-53 et Capidan : *Meglenoromânii*, 1, 196-202.

L'emploi de la construction réfléchie pour exprimer le passif, même en parlant de personnes, n'est pas inconnu aux autres langues romanes, mais la grande extension prise par cette construction en roumain, où elle s'emploie aussi à la 1re et à la 2e personne, est indubitablement due à l'influence du slave, par exemple *m'am născut* « je suis né », bulg. *rodil săm se,* serbe *roditi se* « naître », russe *roditsja* [1].

1. Une autre manière d'exprimer le passif, commune elle aussi au

Dans d'autres cas aussi l'emploi des verbes réfléchis s'accorde avec celui des langues slaves : *mă tem* « j'ai peur », v. bulg. *boją se*, bulg. *boja se ot nego* « j'ai peur de lui » (roum. *mă tem de el*), russe *bojatĭsja* (cf. aussi en albanais *trembem, druhem*) ; *mă rog* « je (vous) prie » (aroum. *mi rogu, mi pălăcărsescu*, mégl. *mi rok*), bulg. *molja se*, russe *molitĭsja* ; aroum. *me arâdu* « je ris », bulg. *směja se*, istro-roum. *rde se* « il rit », croate *smeje se*, russe *směja-tĭsja*[1]. A noter spécialement l'emploi du réfléchi dans *mi se ureşte* « je m'ennuie », litt. « il se hait pour moi », type de phrase particulièrement développé en aroumain et en méglénite, par exemple aroum. *n'i si bea* « je commence à avoir soif », *n'i si doarme* « je commence à avoir sommeil », *auşlui îl' si mîcă mult* « le vieux avait très faim » (Pap. 29), méglén. *aṇ ţi mancă* « je commence à avoir faim », ce qui correspond parfaitement à bulg. *jade mi se* « je commence à avoir faim », *pĕje mi se* « j'ai envie de chanter » *spie mi se* « j'ai envie de dormir, je commence à avoir sommeil », *šte mi se* « j'ai envie », litt. « il se veut pour moi », macédo-bulg. *mnogo mu se sakaše na lof da oit* « il avait grande envie d'aller à la chasse » (*Sb.*, 19, 95). M. Skok a observé la même construction chez les Albanais de Skoplje : *uji m pijet* « j'ai envie de boire de l'eau » (*Glasnik skopskog naučnog društva* 2, 279), et elle se trouve aussi ailleurs en albanais : *më qeshet* « j'ai envie de rire » (cité par M. Jokl, *Indogerm. Jahrb.*, 13, 162).

Dans les propositions conditionnelles hypothétiques, on peut en roumain employer le conditionnel non seulement dans la principale, mais aussi dans la subordonnée, contrairement à l'usage des autres langues romanes : *dac'ar vrea să m'asculte, eu ştiu ce ar fi de făcut* « s'il voulait m'écouter, je sais bien ce qu'il y aurait à faire », *dacă ai fi fost*

roumain et au bulgare, est l'emploi d'un verbe impersonnel avec régime : *vă pofteşte la masă* « vous êtes invité à dîner », bulg. *storilo ja kukuvica* « elle fut changée en coucou » (*Sb.*, X, 16).

1. En daco-roumain *a se râde* s'emploie généralement — en dehors du Banat — avec un sens péjoratif et s'explique, selon M. Iordan, par l'influence d'expressions synonymes comme *a se strâmba* « grimacer » (v. *Revista filologică*, 2, 277-79).

aici, n'ar fi murit fratele mieu « si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort » (Jean, 11, 21). Ceci reflète l'usage connu des langues slaves (v. par exemple Vondrák, 2. 516-18). La dernière phrase citée a en vieux bulgare exactement la même forme : *ašte bi sĭde bylŭ, ne bi bratrŭ moj umrŭlŭ* ; cf. aussi des cas comme macédo-bulgare *koj k'a preskočel, k'a zemel k'erkata ot carot* « celui qui pourrait sauter par-dessus, aurait la fille de l'empereur » (Šapk. 22 [1]).

Une proposition temporelle peut être précédée de *de*, non seulement pour indiquer le point de départ (« depuis que »), mais aussi pour préciser l'accord de l'action avec celle de la principale (« aussitôt que »), par exemple *se îndrăgosti de dânsa de cum o văzu* « il se prit d'amour pour elle aussitôt qu'il la vit », *de cum l-am înghiţit, m'am simţit grè* « aussitôt que je l'ai avalé, je me suis sentie enceinte ». De même en bulgare : *otkakó došlo do rekata, fărlilo ednóto kamenče u rekata* « aussitôt qu'il arriva à la rivière, il lança une des pierres dans la rivière » (*Sb.*, 10, 130), *oi deka g'i slušal skrišno, si rekol* « quand il les entendit dans sa cachette, il se dit... » (Šapk. 325). Le roumain se rencontre aussi avec le bulgare dans l'emploi d'une proposition temporelle comme complément d'un substantif : *sunt zile când nu mă simt bine* « il y a des jours où je ne me sens pas bien », bulg. *šte dojde den kogato šte se vidime* « il viendra un jour où nous nous verrons », et dans l'emploi d'une conjonction temporelle sans verbe dans des cas comme *când colo* « quand (il fut arrivé) là », *când pe ceea lume, ele s'au dus mai întâiu întîns le Raiu* « quand (elles furent arrivées) dans l'autre monde, elles se dirigèrent d'abord droit au Paradis » (Furtuna, *Vrem. înţel.*, 53), bulg. *koga u stret rekata* « quand (il fut arrivé) au milieu de la rivière » (*Sb.* 9, 168) ; de même en serbe : *Kad tamo* « quand (il fut arrivé) là » (Vuk, 13). Une autre ellipse semblable : *n'am încotro* « je n'ai plus autre chose à faire », litt. « je n'ai où »,

1. En frioulan on trouve de même sous l'influence du slave voisin, le conditionnel employé en pareil cas (v. *Archiv f. slav. Phil.*, 34, 298).

existe au moins en serbe : *ne imajući kud kamo* « comme elle se trouvait prise au pied du mur » (Vuk. 32). Cf. *n'am când,* plus haut p. 136).

Dans la syntaxe des relatifs, l'influence du slave se fait sentir dans des constructions comme *mersem cine unde i-au fost drag* « nous sommes allés chacun où il a voulu », litt. « qui où il a voulu », *zbugind-o care încotro apucă* « filant chacun dans sa direction », litt. « qui où il pouvait prendre son chemin» (Chiriţescu, *Răsaduri,* 153), *care cum venea se punea de pânda* « chacun à son tour faisait le guet », litt. « qui comme il venait faisait le guet » (Isp. 233), *ei se întreceau care de care să plece mai 'nainte* « ils rivalisaient à qui partirait le premier », litt. « qui partirait avant de qui » (Isp. 295). Cf. bulg. *sekoj si ostanal na mestoto si, koj kăde si bil ot napreda* « chacun resta à la place où il avait été auparavant », litt. « chacun resta à sa place qui où il avait été » (Šapk. 400), *koj deka e roden, tamo mu e milo i da žive* « où on est né, là on aime aussi à vivre », litt. « qui où il est né-- » (*Sb.* 6, 165), *koj kakvato prikazka znajel, da prikaže* « chacun devait dire le conte qu'il savait », litt. « qui savait quel conte devait le conter » (*Sb.*, 6, 150), serbe *koji koga nadbaže* « celui qui surpasse l'autre en mensonge », litt. « qui surpasse qui » (Vuk, 202), bulg. *i go pregleduija koj so kakvo mo'iše* « et ils l'ont pourvu, chacun de ce qu'il pouvait fournir », litt. « qui avec quoi il pouvait » (*Sb.* 19. 28), *koj ot koj po junak* « l'un plus brave que l'autre », litt. « qui plus brave que qui »,*i nasărčual so golemi bakšiši za koj ot koj po golemo zlo da stori* « il les encouragea à faire plus de mal l'un que l'autre », litt. « qui un plus grand mal que qui » (*Sb.*, 8, 164).

Selon M. Nandriş (*Codrul Cosminului,* II-III, 602), l'emploi de la préposition *cu* « avec » dans *cu zilele* « des jours entiers », *de cu seară* « dès qu'il se fait soir », s'expliquerait par l'influence de constructions slaves. Bien que sa démonstration ne soit pas très claire pour ce qui concerne le vieux slave, le rapprochement est sans doute exact ; pour *de cu seară* il y a correspondance avec v. bulg. *sŭ večera,* russe *s večera,* mais aussi avec bulg. mod. *ot večer.*

Ajoutons que des tours comme *cu miile, cu sutele* « par milliers, par centaines » s'accordent avec (macédo-) bulg. *za tri meseci toj sobra so stotini iljadi takvizi kameńa* « en trois mois il a rassemblé de pareilles pierres par centaines de milliers » (*Sb.*, 19, 86), *nadojdoa so stotini majstori i argati* « des maîtres et des garçons arrivèrent par centaines » (*ibid.* 83). Dans plusieurs cas, le roumain et le bulgare emploient des prépositions composées, par exemple *dela Nistru pân' la Tisa* « du Dniestr jusqu'à la Theiss », litt. « de près du D. jusqu'à près de la T. », (macédo-) bulg. *ot ke konakot da koj carot* « de l'auberge jusque chez le roi » (Šapk. 24), *slugata si otišol ot kăj nego* « le domestique s'en alla de chez lui » (*ibid.* 122). La fréquente répétition de la préposition *între* « entre » : *se aşează între dânsa si între copilaşul lor* « il s'assit entre elle et (entre) leur enfant » (Isp. 216) est aussi bulgare : *meždu Peštă i meždu Budim* « entre Pest et (entre) Budă » (Cankov 41 [1]).

Le verbe *a arunca* « jeter » se trouve parfois suivi d'un complément prépositionnel introduit par *cu* « avec » au lieu d'un régime direct : *gârla de păcură care aruncă cu pietre şi foc până la cer* « la rivière de bitume qui jette des pierres et du feu jusqu'au ciel » (Isp. 114 ; cf. p. 115 la même phrase avec régime direct). Cette construction reflète sans doute l'emploi bien connu de l'instrumental en slave, et le bulgare — du moins le macédo-bulgare — connaît l'emploi analogue de *s, so* : *toj forlil so edno dorvo i je urnal dolu oprana* « il jeta un morceau de bois et la renversa morte par terre » (Šapk. 18), *toj ma'na so baltako i mu ja preseče paškata* « il brandit la hache et lui coupa la queue » (*ibid.* 323), et aussi *fanal sos maša-ta* « il saisit les pincettes » (*ibid.* 295).

Au lieu de « un ou deux jours » on dit généralement en roumain « un jour deux » : *mai avea răgaz o săptă-*

1. Elle se trouve du reste dans beaucoup de langues, en latin (Tite-Live, X, 7, 1), dans des parlers allemands (*Germ. roman. Monatsschrift*, I, 742), en hébreu (Deissmann, *Licht vom Osten*[4], 99) et de là sans doute dans la version des Septante : Σὶν, ὅ ἐστιν ἀνὰ μέσον Αἰλεὶμ καὶ ἀνὰ μέσον Σινά (2 Moïse, 16, 1).

mână două « il avait encore répit une semaine ou deux », *se odihnea un ceas două* « il se reposa une heure ou deux », en aroumain de même *tricu aşi unä stämînä, dao* « il se passa ainsi une semaine ou deux » (Pap. 72). Exactement de la même manière (macédo-) bulg. *posede eden den, dva da se počinat ot patot* « il reste un jour ou deux pour se reposer de son voyage » (*Sb.*, 19, 3).

Pareillement *mult puțin* « beaucoup peu » signifie « (que ce soit) beaucoup ou peu », « peu ou prou » et s'emploie dans des cas comme *string mult puțin ce am* « je rassemble les choses que je possède », *mult-puțina mobilă cătă are* « ce qu'elle possède de meubles », aussi *judecă după mintea lui puțină-multă* « il juge d'après ce qu'il a d'entendement » (Damé), aroum. *după multu puțîn* « après quelque temps » (Pap. 75), *ş-loară multu-puțîn* « ils ont pris ce qu'ils avaient » (*ibid.* 35). De même en bulgare *malko mnogo* : *ka prisedil tamu malce-nogu* « quand il se fut tenu là quelque temps » (*Sb.* 8, 161). Cf. encore *bine rău* « bien-mal », c'est-à-dire « comme on peut » : *ne am pus bine rău gură la cale* « nous nous sommes pourvus comme on pouvait » (Creangă 31), de même en bulgare *žlĕ-dobrĕ*.

L'ordre des mots particulier qu'on observe dans des tours comme : *mulțimea a umplut biserica, în frunte cu mitropolitul* « la foule a rempli l'église, l'archevêque en tête » litt. « en tête avec l'archevêque » (Patrașcanu, *Tim.*, 35), *călărimea, în cap cu novacul şi cu arapul* « les cavaliers, le géant et le nègre en tête » (Isp. 198), se trouve aussi en bulgare : *imeniti ezikovedci, na čelo s Miklošiča* « d'illustres linguistes, Miklosich en tête » (Mladenov, *Slavia*, 5, 146).

Nous n'avons pu donner ici qu'un aperçu bien rapide des très nombreuses concordances syntaxiques entre le roumain et le slave (surtout le bulgare).

Il reste encore beaucoup à faire sur ce terrain, et il en est de même pour ce qui concerne les ressemblances d'ordre phraséologique, dont nous allons donner quelques exemples. *A fi tare de înger*, litt. « être fort d'ange » veut dire en roumain « avoir du caractère, être plein d'énergie », *a fi*

slab de înger, litt. « être faible d'ange », « être sans énergie, être faible ». Ces locutions se basent sur la croyance populaire, selon laquelle l'homme porte sur l'épaule droite un ange et un diable sur la gauche (v. par exemple Gaster, *Chrestomathie roum.*, 2, 260). En bulgare on dit pareillement *jak mu bil angelăt* « son ange a été fort », c'est-à-dire « il s'est tiré d'affaire » *slab mu bil angelăt* « il a eu du malheur », *toj ne e s angelite si* « il n'est pas avec ses anges » c'est-à-dire « il est dans une mauvaise disposition d'esprit ». Comme on le voit, le sens diffère un peu de celui des locutions roumaines, mais les dialectes présentent des cas qui sont en pleine conformité avec elles : *na tăzi babičkă angelăt i bil slab* « cette vieille manquait de caractère » (*Sb.*, 13, 179). De même en ruthène *vin mnjakogo angilja* « il est d'ange mou ».

« Se moquer de quelqu'un » s'appelle en roumain *a şi bate joc de cineva*, litt. « se battre jeu de qn. » tout comme en bulg. *bijă si šegă s někogo*, en serbe *zbijàti šalu*. *Nu o dată*, litt. « pas une fois » signifie « plus d'une fois, souvent » : *nu o dată îi am spus aceasta* « je lui ai dit cela plus d'une fois » se traduit mot à mot en bulgare par *ne edin păt mu săm govoril tova* ; cf. russe *neodnokratno*. On dit en roumain *nu se văzu unde apucă* « on n'a pas vu (par) où il a pris » comme en bulgare (Macédoine) *se ne vide, kaj fati* (*Sb.*, 19, 12). *La fața locului* « sur les lieux », litt. « sur la face du lieu » est identique à serbe *na licu mesta* (en bulgare *na mestoto*).

Il va sans dire que l'aroumain, le méglénite et l'istro-roumain présentent encore plus de particularités slaves. Quelques-unes ont été mentionnées plus haut. Nous nous bornerons ici à relever de plus les cas suivants :

En aroumain, le superlatif peut être formé à l'aide de la particule bulgare *naj* : *nai tu sone* « en tout dernier lieu » (Pap. 649), qui sert aussi à renforcer le superlatif formé à l'aide de l'article suffixé : *nai cama muşeathu lucru* « la plus belle chose » (Pap., *Antol.*, 305). Le mot *ună* « une », à sens neutre (cf. plus haut p. 123), peut introduire des propositions temporelles : *ună cât sculă mătura ş-arsare*

şoarichu « aussitôt qu'il lève le balai, le souris saute » (Pap. 29), *ună ţe feata aduse aloathu* « quand la jeune fille apporta le levain » (Pap. 451), ce qui rappelle l'emploi analogue en bulgare de *edno* : *edno vlegăl v portă-ta, i go vidèli măžăt i žena-ta* « dès qu'il fut entré dans la porte, l'homme et la femme l'ont vu » (Gerov), *edno go izel, i mu se otvorilo ednoto oko* « aussitôt qu'il l'eut mangé, un œil lui s'ouvrit » (*Sb.*, 8, 168).

Si en méglénite le pronom possessif se place le plus souvent devant le substantif, c'est sans doute sous l'influence du bulgare (v. Capidan, *Meglenoromânii*, 1, 204), tout comme le génitif-datif bulgare formé par *na* se trouve souvent imité à l'aide de la préposition *la* : *capul la lamńă* « la tête du dragon », bulg. *glavata na lamnjata* (*ibid.* 140). En istro-roumain, le parfait simple a disparu complètement comme c'est le cas dans beaucoup de parlers serbo-croates. Parfois on rencontre le pronom réfléchi employé à la première personne à la manière slave, par exemple *Io, mâmo, s-oi ănsurå dupa aceåsta* ! « Moi, mère, je veux me marier avec celle-ci » (*Făt-frumos*, 2, 146).

Dans quelques cas l'accord entre le slave et le roumain s'étend aussi à l'albanais. La façon slave de former des pronoms et des adverbes négatifs à l'aide de *ni* « neque » se retrouve en roumain comme en albanais, cf. bulg. *nikoj* « personne » (serbe *nikoji*, russe *nikto*), roum. *nicicui* (génitif-datif, dans le parler du Banat), alb. *askúsh* ; bulg. *ni eden* « aucun » (serbe *nijedan*, russe *ni odin*), roum. *niciun*, alb. *asnjë* ; bulg. *nigde* « nulle part » (serbe *nigde*, russe *nigdě*), alb. *askundi* ; bulg. *nikak* « aucunement » (serbe *nikako*, russe *nikak*), roum. *nici cum*, alb. *assesi* ; bulg. *nikoga* « jamais » (serbe *nigda*, russe *nikogda*), roum. *nici când*[1]. On a vu plus haut (p. 128) que le roumain et l'albanais ont pour « jamais » les formations identiques *niciodată* et *as një herë*. Les pronoms signifiant « celui-là » s'emploient en roumain et en albanais

1. Cet état de choses explique l'isolement de roum. *niciun* « neque unus » en face des continuateurs romans de *necunus*.

dans certains cas au sens de « l'autre » tout comme en slave : roum. *cea lume* « l'autre monde », alb. *ajó dunjá*, bulg. *onzi svĕt*, russe *tot svĕtŭ* ; roum. *de ceia parte rîului* « de l'autre côté de la rivière », alb. *m at anë lumit*, russe *po tu storonu rĕki*. Les constructions slaves du type *Nastasja zolotoja kosa* « Anastasie (à la) chevelure d'or » (v. par exemple Leskien dans *Indog. Forsch.*, 23, 204 et suiv., cf. 27, 139 et 34, 263) sont également connues en roumain et en albanais : roum. *tată tău opchinś cârchĭite* « ton père (aux) sandales carrelées » (*Jbr.* 9, 198), *Ileana cosiță de aur* « Hélène (à la) natte d'or », aroum. *un dzone mustaț asudaț* « un jeune homme (à la) moustache naissante » (Ar. 2, 190), alb. *një plakë këputsë-grisurë* « une vieille (au) soulier usé » (*MGr.* 60) [1]. On dit en roumain *fă ce ştii, fă cum ştii* « fais ce que tu voudras, comme tu voudras », litt. « ce que tu sais, comme tu sais », de même en albanais *bën sh të ditsh*, comme en bulgare *pravi kakvoto znaeš*, en russe *dĕlatje kak znaete* « faites comme vous voudrez », en serbe *deli sam kako znaš* « partage toi-même comme tu voudras » (Vuk. 90). Il a été mentionné plus haut que le type de phrases bulg. *jade mi se* se trouve aussi en albanais ; ajoutons que le dialecte de Borgo Erizzo a imité les vocatifs slaves en *-e* et *-o* (Weigand, *Jahresbericht* 17-18, 189). L'emploi slave de deux négations dans des cas comme par exemple bulg. *toj ništo ne znaje* « il ne sait rien » se retrouve en albanais comme en roumain : alb. *asnjë nuke vajti* « personne n'alla », roum. *nimene nu s' a dus*. Cf. les remarques de M. Mladenov dans *Godišnik na Sofijskija universitet*, 23, 8 p. 25-26.

Il y a sans doute aussi des concordances spéciales entre le slave et l'albanais seulement. M. Jokl (*Archiv f. slav. Phil.*, 37, 346-47) a rapproché alb. *n(d)ënë* « parmi » (de *n(d)ë* « dans ») du redoublement analogue qui s'observe en bulgare dans des prépositions comme *văv* « dans » (de *vŭvŭ*), *săs* « avec » (de *sŭsŭ*).

1. A noter pourtant que M. Wędkiewicz a relevé nombre de faits pareils dans les parlers de l'Italie méridionale (v. p. 10-12 du mémoire cité plus haut, p. 139.

Peut-être aussi l'emploi fréquent en albanais de mots collectifs comme pluriels (par exemple *burrija* « les hommes », *zotërińe* « seigneurs ») est-il à rapprocher du phénomène analogue si répandu en slave (v. Vondrák, II, 66-67 ; Miklosich, III, 180). Les pluriels en *-inja* sont particulièrement fréquents en macédo-bulgare et y sont traités comme des masculins, de même que les mots albanais en *-iń*, par exemple *nekoi momčinja* « quelques jeunes gens » (*Sb.* 19, 1), *edni mali vrapčinja* « des petits moineaux » (*ibid.* 6).

5. Le turc et les autres langues. — Le turc n'est pas seulement, comme langue balkanique, la plus jeune de toutes, mais il en diffère aussi totalement pour ce qui est de la structure linguistique. Aussi l'influence qu'il a exercée sur elles en dehors du lexique est-elle insignifiante, comparée aux nombreux cas d'échanges entre elles que nous venons de constater[1]. Miklosich a dans le temps donné un bref aperçu de faits qui seraient dus à cette influence[2], mais dans beaucoup de cas il s'agit de particularités qui sont attestées bien avant l'arrivée des Turcs dans les Balkans. Le trait le plus répandu est l'imitation de constructions turques telles que *qabul etmek* « faire approbation » suivi d'un régime direct au sens de « approuver », par exemple alb. *kur më bëni kabull* « puisque vous m'acceptez » (P. 26). Ainsi turc *seir etmek* « regarder », litt. « faire contemplation » se retrouve en albanais : *bënej sehir zogun* « il regardait l'oiseau » (P. 91), en grec : νὰ κάνουν τὸ δράκο σεῖρι « pour qu'ils puissent voir l'ogre » (Pio 202), en serbe : *kulu sejir učinio* « il regarda la tour » (Miklosich, p. 11), en bulgare *komar jă seir struvaše* « le moustique le regardait » (Gerov), *si sednal da si činit seir* « il s'assit pour regarder (sc. la danse) » (*Sb.* 13, 182). D'autres

1. Il faut pourtant excepter les dialectes grecs d'Asie Mineure, fortement empreints par le turc ; v. Dawkins, *Modern Greek in Asia Minor* (Cambr., 1916), p. 197 et suiv. et notamment p. 203.

2. Ueber die Einwirkung des Türkischen auf die Grammatik der südosteuropäischen Sprachen, dans *Sitzungsberichte d. Wiener Akad., Phil.-hist. Cl.*, 120.

exemples sont *teslim etmek* « abandonner, donner », macédo-bulg. *ima'me storeno kletfa meǵu nas š'o čupinstfoto moje na nego da go stora teslim* « nous étions convenus que c'est à lui que je donnerais ma virginité » (Šapk. 328), *χabèr almaq*, alb. *marr habèr*, gr. παίρνω χαμπέρι « apprendre », « sentir », litt. « prendre avis » : μποροῦσε νὰ 'γδύσῃ ἕνα κοιμισμένο καὶ νὰ μὴν τὸ πάρῃ χαμπέρι « il savait dévêtir un dormeur sans que celui-ci s'en aperçût » (Pio, 108). Comme le montrent ces exemples, le substantif de ces combinaisons est turc, tandis que le verbe est traduit. C'est pourquoi roum. *a ţinea minte* « se rappeler », alb. *mbaj mënt*, qui peuvent également prendre un régime direct — roum. *o ţin bine minte* « je m'en souviens très bien », alb. *mbante mënt mirë tshupën* « il se souvenait très bien de la jeune fille » (*MGr.* 58) — ne sont pas à ranger ici, d'autant plus *que tener mente una cosa* se trouve en vieil italien et dans des dialectes italiens (pour l'explication de ces constructions, cf. Wędkiewicz : *Przyczynki do charakterystyki narzeczy południowo-włoskih*, I, p. 45-47).

Si en grec et en albanais le verbe « passer » se construit avec les prépositions ἀπό et *nga*, par exemple περνῶ ἀπὸ τοῦ σπίτι του « je passe devant sa maison », alb. *shko nga shtëpi e priftit* « passe devant la maison du prêtre » (P. 194), cela rappelle l'emploi analogue de l'ablatif en turc : *šehrimizden getšdi* « il a passé par notre ville ».

Selon M. Weigand, il y a influence du turc dans les cas où, en albanais et en bulgare, on emploie l'aoriste au lieu du parfait pour marquer une action dont le sujet parlant a été témoin oculaire, par exemple alb. *erdhi* « il est venu (et je l'ai vu moi-même) », mais *ka ârdhurë* « il est venu (à ce que j'apprends) » (v. Weigand, *Alb. Gram.*, p. 126).

Certainement d'origine turque est l'usage d'intercaler entre le nom de nombre et le substantif, un mot signifiant « baie » ou « grain », s'il s'agit de petits objets : alb. *një zet koqe arrë* « vingt noix », aroum. *află un gărnut di ţeaţire* « il a trouvé un pois », roum. *zece grăunţe de mărgăritariu* « dix perles » (cité par Tiktin, 697, d'après une traduction des *Mille et une nuits*), macédo-bulg. *pen-*

deset zărna grah « cinquante pois » (Šapk. 85) ; cf. turc *bir dane japrak* « une feuille ».

En bulgare, serbe et albanais, les mots d'emprunt turcs peuvent être déclinés à la façon turque, par exemple *at* « cheval », pl. *atlar*.

Dans les dialectes grecs de la Thrace, le comparatif se forme à l'aide de κόμ = ἀκόμη « encore » comme en turc avec *daha* : κὸμ καλός « meilleur », ὁ κὸμ καλός « le meilleur ». De même dans les párlers de l'Asie Mineure (v. Dawkins, p. 48). Dans le dialecte des Saracatsans, ἀκόμα s'emploie aussi devant des substantifs : ἀκόμα γέροντας « plus vieux » (Höeg, *Les Saracatsans*, p. 237).

Les contes de presque tous les peuples balkaniques mentionnent souvent une figure féminine qui représente l'idéal de la beauté et qui s'appelle en grec ἡ ὄμμορφη τοῦ τόπου à côté de πεντάμορφη, en albanais *e bukur e dheut*, en aroumain *muṣata locului*, en macédo-bulgare *uba'ata na sfetot*, en turc *dunja-güzeli*. Ce nom signifie « la plus belle du monde », mais comme l'a remarqué M. Kretschmer (*Neugr. Märchen*, p. x), la formation en est arabe, car l'adjectif n'est pas mis au superlatif devant le génitif, mais au positif comme en arabe[1]. Il semble donc que ce nom ait passé dans les langues balkaniques par le turc. Du reste il a aussi passé sous cette forme en italien : *la bella del mondo*. En roumain il semble inconnu, mais les contes roumains présentent plusieurs cas analogues comme *iutele pământului* « le plus agile de la terre » (Vasiliu, *Pov. şi leg.* 173), *Agerul pământului* « le plus agile du monde » (Isp. 259). Il se peut pourtant qu'il y ait une allusion à ce nom dans ce passage : *săruta pe babă ca un nebun şi credea că-i frumuseţa lumii* « il embrassait comme un fou la vieille et croyait qu'elle était la beauté du monde » (Sadoveanu, *Crâşma lui moş Precu*, 23).

M. Seliščev (*Revue des Et. slaves*, 5, 53-44) a voulu expliquer par le turc l'emploi de substantifs répétés dans

1. Dans ce passage, où le nom turc est traduit en bulgare, le superlatif est mis : *carskata k'erka Duńa-güzeli — naj ubaata na sveto* « la fille du roi D. — la plus belle du monde » (*Sb.*, 19, 1 ; Bitolsko).

des cas comme bulg. *naredeli se kupove-kupove ženi, dĕvojki, dĕca* « des femmes, des jeunes filles, des enfants se sont rangés par troupes » (*kupove* pl. de *kup* « troupe »). Ceci correspond exactement à turc *alai alai olup gelen durnalar* « les grues volent par troupes » (*alai* « troupe »). Le même usage se trouve en albanais : *tsopa tsopa* « en petits morceaux », *t' ëmbëla lloi lloi* « des choses sucrées de toutes sortes » (*lloi* « sorte », gr. λογή) et est très fréquent aussi en roumain : *oamenii umblau cete cete prin cetate* « les gens allaient par troupes par la ville » (Isp. 36), *oamenii se strângeau pâlcuri-pâlcuri* « les gens se rassemblaient par troupes » (Rebreanu, *Ion*, 1, 229), etc. Mais il semble très douteux qu'on puisse parler ici d'une influence du turc, car ces expressions ne sont pas limitées à la péninsule balkanique (cf. en ital. *tratto tratto*, *passo passo*, *gamba gamba*), et d'autre part elles sont attestées en grec longtemps avant l'arrivée des Turcs (cf. Wackernagel, *Vorles. über Syntax*, 1, 8 et les renvois donnés par M. Jokl dans *Litteris*, 4, 205).

Les contes albanais et roumains commencent généralement par les mots « c'était et ce n'était pas » : roum. *era şi nu era*, alb. *ish mos ish, ishte edhé nuk ishte*, ce qui correspond à la formule turque *bir varmyš bir joqmuš*. M. Östrup a montré[1] que nous sommes ici en présence d'une traduction de l'arabe *kân mâ kân* qui signifie « c'était ce que c'était », mais où *mâ* a aussi pu être pris comme négation. Du reste l'albanais connaît aussi *ishte tsh ishte* ; cf. ancien esp. *era se que se era* (*Don Quij.*, I, chap. 20). relevé par M. Östrup comme une traduction directe de l'arabe.

1. Det arabiske Der var en Gang —, dans *Studier tilegnede Prof., Dr. phil. & theol. Frants Buhl i Anledning af hans 75. Aars Fodselsdag* (Kobenhavn, 1925), p. 262-65.

CHAPITRE IV

CONCORDANCES GÉNÉRALES EN DEHORS DU LEXIQUE

Bien que quelques-unes des particularités mentionnées au chapitre précédent aient obtenu une extension relativement grande sur l'aire des langues balkaniques, il faudra les séparer de la série de traits communs importants qu'on est habitué à regarder comme spécifiquement « balkaniques » et qui plus qu'aucune autre chose donnent à ces langues un air d'unité. Il s'agit en premier lieu du grec, de l'albanais, du bulgare et du roumain, souvent aussi du serbo-croate. Le turc par contre n'entre plus ici en ligne de compte.

Comme il a déjà été dit (v. p. 12), ces traits communs ont été rassemblés pour la première fois par Miklosich qui croyait devoir les expliquer, pour la plupart du moins, comme dus à l'influence d'un substrat commun, sans pourtant se prononcer sur les détails d'un pareil développement. Une toute autre solution a été proposée en 1888 par M. Gaster qui cherchait à démontrer leur provenance de la langue des Bulgares « touraniens », c'est-à-dire des Bulgares d'Asparuch [1], et peu de temps après Hasdeu a émis, sans entrer dans l'explication des faits linguistiques, une théorie curieuse concernant les rapports des peuples balkaniques les uns avec les autres, dans le mémoire *Strat şi substrat. Genealogia popoarelor balcanice*, publié comme introduction au troisième volume de son grand dictionnaire

1. V. son article, Die nichtlateinischen Elemente im Rumänischen, dans *Grundriss der romanischen Philologie*, I[1], 406-414.

inachevé, intitulé *Etymologicum magnum Romaniae* (Buc. 1893). Voici un bref exposé de sa théorie : les populations primitives de la péninsule balkanique ont été les Pélasges, apparentés aux Egyptiens (à preuve les murs cyclopéens et les pyramides !). Leur mélange avec des Indoeuropéens immigrés a donné comme résultat les Grecs au Sud et les Thraces au Nord. Un reste de ceux-ci s'est conservé dans les Albanais, mais ailleurs ils ont été mélangés avec des éléments romans, ce qui a produit des Daco-latins au Nord, des Méso-latins et des Illyro-latins au Sud et à l'Ouest. Les Illyro-latins se sont changés en Serbo-Croates par l'immigration d'un élément tchèque (à preuve le fait que seuls le tchèque et le serbo-croate emploient une *r* syllabique !), et la nation bulgare s'est formée par l'absorption d'un élément immigré de Pologne (à preuve que parmi les langues slaves le (vieux) bulgare et le polonais seulement connaissent des voyelles nasales !). Les descendants enfin des Daco-latins sont les Roumains dont la dispersion en quatre branches a été causée par l'invasion des Magyars en Pannonie au IX^e^ siècle.

Dans un traité intitulé *Rumœnsk og albanesisk* et publié dans la revue *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, 3^e^ série, III (1896), p. 105 et suiv., nous avons soumis les deux hypothèses à un examen critique et essayé d'en démontrer le manque complet de fondement [1], tout en défendant la théorie de Miklosich. M. Holger Pedersen a fait observer (dans un article intitulé *Structure du langage* et publié dans la même revue) qu'en parlant des faits linguistiques balkaniques on avait généralement négligé de tenir compte de la supériorité culturelle des Grecs dans leurs rapports avec les autres peuples de la péninsule, et que la perte de l'infinitif par exemple serait plutôt à expliquer comme une parti-

1. Mentionnons à titre de curiosité que M. v. Sufflay, dans un article, Biologie des alban. Volksstammes (dans *Ungarische Rundschau für hist. u. soz. Wissensch.*, 5, p. 1-26), explique l'unité linguistique des Balkans comme résultant d'expéditions de brigandage entreprises vers 1400 contre Janina par des tribus albanaises et roumaines réunies, jointes à des contingents serbes et bulgares.

cularité grecque qui se serait propagée aux autres langues. Cette manière de voir, recommandée aussi vers la même époque par Gustav Meyer (*Neugr. Studien*, 2, 2), nous y étions arrivé entre temps, et dans notre thèse de doctorat *Rumænske studier* (Copenhague, 1900) nous avons cherché à démontrer l'influence du grec non seulement pour ce qui est de la perte de l'infinitif, mais aussi sur d'autres points. Depuis lors on a peu discuté la question. Dans un traité intitulé *Des traits linguistiqués communs aux langues balkaniques* (*Revue des Et. slaves*, 5 (1925), p. 38-57), M. Seliščev a énuméré les mêmes traits qu'avait relevés Miklosich, en en ajoutant quelques autres, mais sans chercher à les expliquer, son exposition servant plutôt de cadre aux remarques mentionnées plus haut (p. 161) sur bulg. *kupove kupove*, etc. Par contre M. Weigand, tant dans son excellente *Ethnographie von Makedonien* (Leipzig, 1924) que dans la préface-programme du premier volume du *Balkan-Archiv* (Leipzig, 1925), s'est fait le partisan de la conception de Miklosich en regardant les traits principaux comme provenant de l'influence du thrace-albanais. Il y a dans tout cela plusieurs points sur lesquels nous ne pouvons pas partager l'avis de l'illustre connaisseur et explorateur des langues balkaniques, et nous espérons pouvoir montrer dans ce qui suit que l'influence du grec est dans la plupart des cas l'explication la plus naturelle, parfois même la seule possible.

1. L'article postposé. — Aux yeux de beaucoup, le trait le plus saillant des langues balkaniques est la postposition de l'article défini qui s'observe en albanais, en bulgare et en roumain, par exemple alb. *gur* « pierre », avec l'article *guri*, *mik* « ami » — *miku* (pour les formes différentes de l'article, cf. *lidhi* « il lia » en face de *iku* « il alla », c'est-à-dire que *-u* s'emploie derrière une consonne vélaire), roum. *munte* « montagne », avec l'article *muntele*, *fecior* « fils » — *feciorul* (la différence de forme s'explique par le fait que la forme ancienne de *fecior* est *fecioru*), bulg. *trup* « corps », avec l'article *trupăt*, *kon* « cheval » — *konjăt*

(la forme primitive de *kon* est *konj, koń*) ; alb. *vajzë* « fille », avec l'article *vajza*, roum. *fată* « fille » — *fata*, bulg. *voda* « eau » — *vodata*, etc. Certains regardent la postposition de l'article défini comme une si grande merveille qu'ils vont jusqu'à supposer une certaine connexité entre les différentes langues qui présentent ce phénomène. Ainsi Hasdeu a opiné dans le temps que la meilleure explication de la postposition de l'article défini dans les langues scandinaves serait de trouver quelque élément balkanique qui aurait eu des relations quelconques avec les Scandinaves (v. *Cuvente den bătruni*, 2, 668), et M. Gaster qui, nous l'avons vu, explique les traits communs des langues balkaniques par l'influence des Bulgares « touraniens », écrit dans le *Grundriss der rom. Phil.* 1, p. 410 : « Ein solcher turanischer Einfluss würde die Postponierung des Artikels im Dänischen z. B. durch die Finnen erklären », sans pourtant nous dire de quelle façon les Finnois auraient été en mesure d'influencer le danois et comment leur langue, qui ne possède pas d'article du tout, aurait pu avoir un tel effet sur le danois. Un peu moins fantaisistes sont des hypothèses qui opèrent avec l'influence de l'arménien, ou de langues apparentées à l'arménien, sur les langues balkaniques. Tandis que Brugmann (*Demonstrativpr.*, 44) attribuait l'article bulgare à l'influence d'Arméniens domiciliés en Bulgarie, V. Bogrea et M. E. Lewy ont fait valoir la prétendue connexion des Arméniens avec les anciennes populations de la Thrace, le dernier pour expliquer l'article en bulgare par le fait que les Bulgares occupent les contrées habitées jadis par les Brygiens-Phrygiens, le premier pour en tirer des conclusions concernant aussi le roumain et l'albanais [1]. Mais il faut se souvenir que la postposition de l'article

1. Voir *Dacoromania*, 2, 662-64 et *Oriental. Literaturzeitung*, 25, 145-47. Cf. aussi P. Haupt, dans l'*Am. Journ. of Philology*, 45, 258 : « The suffix article in Albanian, Rumanian and Bulgarian is due, it may be supposed, to the influence of the aboriginal (Caucasian) speech of the Balkan Peninsule ». — Pour l'accord curieux, relevé par Brugmann, entre l'arménien et le bulgare quant aux formes de l'article, en arménien *-s*, *-d*, *-n*, en bulgare (dialectalement) *-s*, *-t*, *-n*, il faut faire observer qu'il n'est pas complet ; le macédo-bulgare connaît

défini est loin d'être un phénomène rare. Elle peut très bien se produire indépendamment sur diverses parties de la terre et il est assez vain de chercher à constater des rapports là où rien n'oblige à le faire. A cet égard nous pouvons souscrire aux réflexions faites par M. Tagliavini (*Dacorom.*, 3, 515-22). On pourrait donc aller jusqu'à l'extrémité contraire et prétendre que c'est un pur effet du hasard que le roumain, l'albanais et le bulgare se rencontrent sur ce point, et de fait il y a des auteurs qui professent cette opinion. Plusieurs slavistes ont soutenu que l'article bulgare, s'il ne s'est pas développé spontanément, doit être rapproché de développements pareils dans des dialectes russes, voir par exemple le gros traité de Miletič : « Členăt v bălgarskijà i v ruskija ezik » (dans *Sbornik za narodni umotvorenija,* 18 (1901) p. 1-67) et les renvois donnés par Vondrák, *Slav. Gram.*, 2, 305. On a aussi renvoyé aux formations slaves connues comme *dobryi* « le bon » en face de *dobrŭ* « bon » (lit. *gerasis* en face de *geras*) et voulu expliquer l'article postposé en bulgare comme reposant sur ces faits[1]. Du côté des romanistes on n'a pas manqué de faire observer que la postposition de l'article en roumain cadre bien avec certains faits syntaxiques du latin vulgaire. M. Bourciez (*Eléments de linguistique romane*[2], p. 241) dit qu'elle peut s'expliquer par des habitudes latines, qui auraient sans doute été renforcées par des influences albanaises et bulgares, tandis que le regretté E. Herzog nous a dans le temps exprimé l'avis que c'était un développement purement roumain. D'autres encore tiennent que la postposition de l'article en roumain est due à l'influence du bulgare, ainsi Conev dans l'ouvrage mentionné plus haut p. 85.

aussi un article en *-v* (c.-à-d. que tous les démonstratifs peuvent servir d'article). Mentionnons que M. Skok (*Arhiv za arb. star.*, 3, 173-74) a essayé de démontrer la présence d'une pluralité d'articles dans l'albanais primitif.

1. Dans un article, Pokazitelnitĕ městoimenija v postpositivna služba, paru dans *Symbolæ grammaticæ in honorem Ioannis Rozwadowski,* vol. II (1928), p. 115-26, M. Miletič a repris sa thèse et essayé de démontrer des traces d'un article postposé en polonais.

Il faut convenir que toutes ces conceptions divergentes sont admissibles *a priori*. Il est impossible d'alléguer des preuves irréfutables du contraire, parce que nous ne disposons pas de moyens de suivre le développement de la formation de l'article postposé, notamment en albanais et en roumain où elle s'est accomplie bien avant les premiers textes qui nous sont parvenus. Toutefois il nous semble qu'un examen strictement impartial des faits doit mener à un résultat en tout cas probable et que seules des raisons particulièrement fortes pourraient renverser. Nous avons dit que la postposition de l'article défini est un phénomène qui peut se produire un peu partout. Par conséquent, il n'y aurait rien de surprenant à ce que les trois langues en question, bien que voisines, se soient rencontrées fortuitement sur ce point. Ce ne serait peut-être pas surprenant si c'était là le seul où elles se rencontrent, mais, comme nous venons de le voir par ce qui précède et comme cela ressortira encore davantage de ce qui suit, nous avons affaire à des langues qui présentent entre elles de très nombreux rapports. Est-ce qu'on pourra admettre qu'elles se soient influencées sur tous les autres points possibles, mais qu'elles se soient développées indépendamment l'une de l'autre précisément quant à l'article défini ? C'est ce qui nous paraît tout à fait impossible. D'abord il résulte d'un examen comparatif des trois langues qu'elles ne concordent pas seulement dans la postposition, mais aussi dans beaucoup de cas dans l'emploi de l'article[1]. Evidemment la ressemblance est plus grande entre le roumain et l'albanais. Nous avons relevé plus haut (p. 134) les traits les plus frappants, le non-emploi de l'article derrière les prépositions et l'emploi des mêmes formes comme article préposé et comme rempla-

1. Voir Michov, Die Anwendung des bestimmten Artikels im Rumänischen, verglichen mit der im Albanesischen und Bulgarischen (dans *14e Jahresbericht*, 1908, p. 1-111), travail qui n'est pas à tous les égards satisfaisant et qui vaut surtout par les précieuses indications fournies par l'auteur sur sa langue maternelle, le bulgare. Il fait surtout bien ressortir les divergences considérables que présentent ces langues dans l'emploi de l'article, à côté de concordances remarquables.

çants de substantifs[1]. M. Skok va même jusqu'à trouver un accord structural parfait entre la déclinaison albanaise et roumaine avec l'article défini[2]. En tout cas, le rapport étroit entre le roumain et l'albanais est manifeste ici comme ailleurs. Ce qui peut paraître douteux, c'est la question de savoir comment il faut l'expliquer. Il n'est pas certain qu'il s'agisse d'une influence exercée sur le roumain par l'albanais. Nous avons nous-même, il est vrai, penché pour cette opinion, en invoquant la forte réduction des formes de l'article en albanais comme un témoignage de sa haute ancienneté par comparaison avec l'article roumain, dont les formes sont étymologiquement bien claires ; mais il faut convenir que ce raisonnement n'est guère solide, tous les mots anciens de l'albanais montrant des réductions plus ou moins considérables. En réalité, rien ne nous autorise à présumer l'existence de l'article en albanais primitif[3]. D'autre part, on ne peut pas, avec M. Tagliavini (*Dacorom.*, 3, 517 note), de ce qu'en albanais certains substantifs demandent l'article

1. Le roumain possède en outre un article préposé génitif dans des cas comme *lui Adam, luna lui August,* etc. M. Iordan (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 43, 198; cf. aussi M. Rosetti, *Rev. de lingu. rom.*, 3, 257) en tire la conclusion que la préposition de l'article est la construction primitive en roumain. Il nous est impossible de partager cette manière de voir, bien que nous reconnaissions que le phénomène peut être relativement ancien, le méglénite présentant un cas analogue avec *lu* = *lui*. Il faut retenir qu'il s'agit exclusivement d'un « article » marquant le génitif. Cela mènerait trop loin d'entrer ici dans la discussion de ce problème que nous envisageons d'une tout autre façon que celle proposée par M. Puşcariu (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 41, 76 et suiv.).

2. Considérations générales sur la déclinaison nominale roumaino-albanaise, dans *Arhiv za arb. star.*, 3, 163-75. Cf. aussi Hasdeu, O pagină din sintaxa româno-albănesă, dans *Cuvente den bătruni*, 2, 611-87.

3. Hasdeu (*Cuv. den bătr.*, 2, 684-85) a cité le nom de lieu thrace *Gestistyrum*, qu'un auteur du IVe siècle explique comme « locus possessorum », et a voulu y trouver l'article albanais *i* (*Gest-i-styrum*). Il va sans dire que c'est là une explication tout à fait arbitraire. — Si on regarde, ainsi que le font quelques-uns, la création de l'article comme un fait de civilisation, on pourrait se prévaloir de cette manière de voir pour en nier l'existence à une époque si reculée chez des peuples « barbares » (cf. les remarques de M. Brøndal, dans *Danske Studier*, 1923, 83). Mais nous préférons ne pas tirer de conclusions de ce qui n'est, jusqu'à nouvel ordre, qu'une hypothèse.

préposé (mais simultanément avec l'article postposé !), tirer la conclusion que la postposition est de date relativement récente, car nous ignorons complètement la raison de cette particularité. La seule chose qui reste probable, c'est que nous avons affaire à un développement commun et simultané dans les deux langues. On a vu plus haut (p. 74 et 140) qu'il n'est guère possible de regarder toutes les concordances entre le roumain et l'albanais comme dues à l'albanais. M. Skok (*Arhiv za arb. star.*, 3, 166-67) a relevé le fait curieux que le génitif pluriel des démonstratifs albanais (*atyrë, këtyrë*) est commun au masculin et au féminin tout comme *illorum* en roman. Il est donc bien possible que le développement de l'article ait commencé en même temps dans les deux langues et qu'il y ait eu dans le latin balkanique certaines tendances à la postposition[1]. L'accord entre les divers embranchements du roumain montre que le développement de l'article a dû être un fait accompli bien avant le x^e^ siècle. Dans les autres langues romanes la formation de l'article doit avoir eu lieu au moins avant le IX^e^ siècle, probablement plus tôt encore, et il n'y a pas de raison pour croire que le roumain primitif n'ait pas suivi le mouvement roman commun.

Pour ce qui est du bulgare, tout semble indiquer qu'il s'agit ici d'un développement postérieur. On a voulu, c'est vrai, trouver des traces de l'article dès le vieux bulgare. Mais les textes spécifiquement vieux bulgares (vieux slaves) qui remontent au XI^e^ siècle, ne présentent rien de pareil ; l'article commence à paraître bien plus tard, et seulement au XVII^e^ siècle il est d'un usage constant comme dans la langue moderne. Si on reconnaît, pour les raisons développées plus haut, qu'il ne saurait guère être question d'un développement indépendant en bulgare, il faut compter

1. Comme on le sait, les textes du latin vulgaire présentent par-ci, par-là des exemples de *ille* postposé, p. ex. *speluncam illam, ubi* (*Peregrinatio*, 3, 7), *ubi factus est uitulus ille* (5, 3), *in ipsa summitate montis illius mediani* (3, 5). — La question est d'ailleurs de savoir si p. ex. *omul* est sorti directement de *homo ille* ou s'il faut admettre le développement *homo ille-bonus* > *homo-ille bonus* > *homo ille*. Cf. pour les faits scandinaves, *Indogerm. Forsch.*, 30, 283-302.

avec l'influence du roumain, car les rapports entre l'albanais et le bulgare sont, comme on l'a vu, relativement peu nombreux et pour la plupart confinés à la Macédoine. Par contre, nous savons que les Roumains et les Bulgares ont eu au moyen-âge des rapports de symbiose très intimes, notamment pendant le deuxième empire bulgare du XIII^e^ siècle, et il y a plusieurs autres faits qui s'accordent bien avec cette hypothèse[1]. Sans doute c'est aller trop loin de déclarer avec M. Weigand (*Balkan-Archiv*, 1, p. VII) que tout ce qui distingue le bulgare des autres langues slaves est à expliquer par l'influence du roumain, mais certaines choses semblent ne pouvoir trouver que de cette manière une explication satisfaisante, avant tout la concordance entre l'albanais, le roumain et le bulgare quant au passage de *a* atone à *ă*. On a vu plus haut qu'il est possible qu'il y ait à cet égard connexion entre le roumain et l'albanais. Pour le bulgare, le passage est inconnu dans les parlers qui sont en contact avec l'albanais, mais régulier dans les dialectes orientaux qui présentent d'autres particularités conformes au roumain, ainsi le changement de *ea* en *e* devant une syllabe à voyelle palatale : bulg. *věra* « foi », prononcé *veară*, pl. *věri*, pron. *veri*, comme en roumain *seară* « soir », mais au pluriel *seri*. M. Capidan (*Dacor.*, 3, 165) explique aussi comme dû à l'influence du roumain le passage de *e* et *o* atones à *i* et *u* qui s'observe en roumain (dialectalement) et en aroumain, en bulgare (aussi en vieux bulgare, v. Kul'bakin, *Le vieux slave*, p. 355) et dans les dialectes grecs septentrionaux ; cela nous paraît quelque peu douteux.

Remarque. — Pour ce qui est de l'extinction de la déclinaison en bulgare, M. Meillet, entre autres, a présumé l'influence de quelque substrat (*Le slave commun*, p. 403). Cela ne paraît guère possible. Les Bulgares d'Asparuch, qui ont à peine laissé de traces sous forme

1. Ajoutons à titre de curiosité que dans l'ouvrage cité plus haut, p. 85, Conev arrive à ce résultat que l'emploi de l'article est dû à l'influence du roumain, mais que la postposition est un phénomène bulgare, de même que sur d'autres points encore il fait des compromis curieux entre des conceptions divergentes.

de mots d'emprunt, n'entrent pas en ligne de compte. Théoriquement il reste la possibilité de l'influence du thrace, mais en tant que langue indo-européenne, le thrace a sans doute possédé une déclinaison — supposition qui devient certitude si l'albanais est d'origine thrace — et assurément personne ne va prétendre que la rencontre de la déclinaison thrace avec la déclinaison slave ait donné comme résultat : pas de déclinaison. De plus, et voilà qui tranche la question, le vieux bulgare a une déclinaison complète qui s'est maintenue très longtemps vers l'époque moderne et dont les dialectes ont gardé pas mal de traces, par exemple *tatko mu rekol sĭnu si* « le père dit à son fils » (*Śapk.*, 1), *măžot je velit žene si* « l'homme dit à sa femme » (*ibid.* 56), *reakoal ufčearjutumu* « il dit au berger » (*Sb.*, 6, 176), *hamalot go fărlil popatogo vó-more* « le portefaix jeta le prêtre à la mer » (*Śapk.*, 217). Ces derniers exemples montrent le substantif et l'article déclinés séparément comme dans les textes du XVII[e] siècle, mais il y a aussi des cas où seul l'article se trouve décliné comme en roumain : *mu kazal Egumenótomu* « il dit à l'abbé » (*Śapk.*, 99), *zanesol carótomu parite* « il apporta l'argent au roi » (*ibid.* 111). Dans un traité : *Der Untergang der Deklination im Bulgarischen* (Heidelberg 1920), M. Karl H. Meyer a cherché avec peu de succès à expliquer l'évolution comme interne en bulgare[1]. D'autres, comme par exemple Jagić et M. Weigand, pensent qu'elle est due à l'influence du roumain. — Cf. Sköld : *Linguistic gleanings* (Lund 1923) p. 18-27, qui se prononce pour l'influence des Bulgares d'Asparuch, omettant toutefois, comme d'autres, d'expliquer pourquoi cette influence s'est fait sentir dans la déclinaison seulement et non dans la conjugaison. On pourrait alléguer que c'est un phénomène bien connu que la conjugaison est beaucoup plus résistante que la déclinaison (cf. les

1. Cf. le compte rendu fait par M. Kul'bakin, dans *Slavia*, I, 127-33.

remarques de M. Vendryes dans *Bull. Soc. Ling.* 26, p. XX-XXI et de M. Meillet, *Méthode,* 93-94), mais il faudrait alors prouver que ce qui est vrai pour le développement normal d'une langue l'est aussi quand le développement est causé par des influences étrangères.

2° Extinction de l'infinitif. — Le deuxième trait marquant des langues balkaniques est le manque complet ou partiel de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées. Des exemples en ont été donnés plus haut p. 7-8. Voici un bref aperçu des faits : en grec, abstraction faite du futur rare θέλω γράφει (γράψει), l'infinitif est tout à fait inusité comme forme verbale[1] et seulement conservé comme substantif, par exemple φαγί « manger » de φαγεῖν, φιλί « baiser » de φιλεῖν ; c'est aussi comme substantif qu'il fonctionne dans des cas comme καλὸς εἰς τὸ ἰδεῖ τοῦ « beau à regarder » (Pio 234), cf. fr. *doux au toucher.* Le bulgare a seulement gardé quelques restes de l'emploi de l'infinitif, à savoir comme régime d'un petit nombre de verbes, notamment « pouvoir », et dans les futurs du type *pisa štă* « j'écrirai » ; dans quelques dialectes on a des cas comme *ne je nešto za kriti* « il n'y a rien à cacher » et quelques autres emplois isolés[2]. L'albanais du sud ne connaît que quelques cas sporadiques comme *do me thënë* « ça veut dire », tandis qu'en albanais du nord l'infinitif (précédé de *me*, cf. plus haut p. 131) s'emploie comme dans d'autres langues sans être restreint par la concurrence des propositions subordonnées. En roumain, l'infinitif peut s'employer comme dans les autres langues romanes, mais dans la grande majo-

1. Nous parlons ici, bien entendu, du grec de la péninsule balkanique. Dans les dialectes grecs d'Italie, ainsi que dans le pontique, l'infinitif s'est en partie conservé.

2. Voir nos *Rumænske studier,* p. 26, 28, 30, 31, 73, et le traité de M. Ilijev, Izčezvane na infinitiv i ostatăci ot nego v bălgarskija ezik (dans *Izvěstija na seminara po slavjanska filologija pri universiteta v Sofija.*, Kn. IV, Sofija, 1921, p. 126-147). Pour les infinitifs en *-ti* que cet auteur cite d'après la collection de Šapkarev comme appartenant aux parlers occidentaux, il faut faire observer que Šapkarev les signale expressément comme formes de la langue poétique des chansons populaires et dit qu'ils ne se trouvent pas dans la langue parlée.

rité des cas il est, dans la langue parlée et dans les dialectes, remplacé par des propositions subordonnées. En serbo-croate, on peut employer ces dernières constructions dans bien des cas, mais l'emploi de l'infinitif est prépondérant. Pour ce qui est des embranchements du roumain, l'aroumain a gardé l'infinitif à l'état pétrifié dans le tour *va h'i* « peut-être », litt. « ça sera » ; partout ailleurs l'infinitif est remplacé comme tel par la construction des propositions subordonnées, mais il est conservé, sous sa forme pleine en *-re*, comme substantif verbal[1]. En méglénite par contre, l'infinitif est encore vivant dans quelques emplois qui coïncident avec ceux où l'infinitif peut encore être employé en bulgare, surtout comme régime de « pouvoir », mais la construction normale est celle avec des propositions subordonnées. En istro-roumain enfin, l'infinitif est tout à fait vivant, sans doute sous l'influence du croate et de l'italien, et n'est presque jamais remplacé par des propositions subordonnées ; dans les rares cas où elles se trouvent employées, elles diffèrent complètement quant à la forme de celles qui remplacent l'infinitif dans les autres langues (v. plus bas p. 175). La seule exception : *nu vrę se spuie* « il ne veut pas dire » (roum. *nu vrea să spuie*) citée par M. Pușcariu (*Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, p. 23), est contestée par M. Philippide (*Orig. Rom.* 2. 516).

1. Il va sans dire que dans divers emplois le substantif verbal peut faire fonction d'infinitif, p. ex. *easte multu tă alăvdare* « elle est très à louer » (*Arom.*, 42), mais il serait absolument faux d'y voir une preuve de la vitalité de l'infinitif en aroumain ; *alăvdăre* est ici substantif verbal comme en roumain *lăudat* dans *este foarte de lăudat* et comme bulg. *sfăršuvane* « accomplissement » dans *ako e za sfăršuvanje* « si c'est à accomplir » (*Šapk.*, 359). M. Capidan (*Elementul slav în dialectul aromân*, p. 20) pense que l'influence du bulgare est pour quelque chose dans cet emploi de l'infinitif substantivé en aroumain. Pour les détails, voir nos *Rumœnske studier*, § 62-63. Si on trouve dans les chansons populaires des cas comme *ti a beare yin* « pour boire le vin » (*Arom.*, 2, 24), il s'agit par contre de la conservation en vers d'une vraie construction infinitive. M. Weigand (*Jahresbericht*, 3, 142) dit avoir entendu dans la langue parlée *tri a lare fața* « pour laver la figure », mais nulle part ailleurs nous n'avons trouvé rien de pareil, et M. Capidan (*Meglenoromânii*, 169) nie catégoriquement l'emploi verbal de l'infinitif en aroumain.

Ces faits de géographie linguistique indiquent à eux seuls que l'extinction de l'infinitif est un phénomène qui s'est propagé à travers les langues en question en venant du sud, c'est-à-dire du grec. Qu'il en soit en effet ainsi, c'est ce que nous avons cherché à démontrer dans le temps par une analyse détaillée des constructions qui ont remplacé l'infinitif[1]. Car ce qui est remarquable, ce n'est pas tant le refoulement de l'infinitif que le fait que toutes les langues en question l'ont remplacé exactement de la même façon. Cette manière de voir a été jusqu'ici généralement adoptée, croyons-nous. Or, M. Seliščev, dans le travail cité plus haut p. 165, déclare (p. 50) : « L'hypothèse est vraisemblable, mais — tant que l'on ne connaîtra pas l'évolution du même phénomène en vieil albanais, on ne doit pas la tenir pour certaine ». La syntaxe du vieil albanais nous est et nous restera probablement à jamais inconnue pour des raisons qu'il est inutile de rappeler, et même s'il était possible, à l'aide de vieux textes, de suivre l'extinction de l'infinitif en albanais (du Sud), cela ne nous dirait certainement pas grand'chose, car, comme nous venons de le dire, ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas la disparition complète ou partielle de l'infinitif, mais le développement d'un système homogène de propositions subordonnées pour le remplacer. L'infinitif se serait maintenu partout dans l'étendue qu'il a par exemple en roumain[2] que le problème resterait exactement le même. Voici ce qu'il en est : tandis que les langues romanes et autres emploient les conjonctions *que, che, dass, that*, etc., sans tenir compte du contenu de la proposition, dans les langues balkaniques, le serbo-croate seul excepté, on distingue nettement entre les propositions à sens plus ou moins final et celles qui n'ont pas ce sens. Les premières sont introduites en roumain par *să*, en bulgare par *da*, en albanais par *të*, en grec par νά, les deuxièmes en roumain

1. V. notre thèse, *Rumænske studier*, citée plus haut p. 165. Une partie en a été publiée en allemand dans le *15e Jahresbericht des Inst. f. rom. Sprache zu Leipzig*.

2. A noter que l'infinitif est encore bien vivant en moyen bulgare et dans l'ancienne période du bulgare moderne (Ilijef, p. 129).

par *că*, en bulgare par *če* ou *što*, en albanais par *që* ou *se*, en grec par πῶς, ποῦ, ὅτι. La première série de conjonctions est suivie en roumain, en albanais et en grec par le subjonctif, qui dans beaucoup de cas ne diffère pas de l'indicatif, de sorte que *să*, *të*, νά sont devenus l'accompagnement nécessaire du subjonctif dans la plupart des cas. Pour ce qui est du bulgare, qui, comme le slave en général, ne possède pas de subjonctif à l'origine, il s'est formé de cette manière un subjonctif sous la forme de *da* + verbe. Dans presque tous les cas, se sont des propositions avec *să*, *da*, *të*, νά qui remplacent l'infinitif, v. plus haut p. 7-8. Des propositions avec *că*, *što*, *që*, πῶς (ποῦ, ὅτι) s'emploient essentiellement dans les cas suivants : roum. *se preface că plânge* « il fait semblant de pleurer », bulg. *se prestoril če umrel* « il fit semblant d'être mort », alb. *bëri që flë* « il fit semblant de dormir », gr. ἔκαμε πῶς κυνηγάει τὸ παιδί « il fit semblant de poursuivre le garçon » — roum. *bine ai făcut că ai venit* « tu as bien fait de venir », bulg. *mnogo zgrešil ščo ne'i dodăržal* « il a fait bien mal de ne pas les tenir », alb. *mirë i ke bërë, që i ke prerë bishtin* « tu as bien fait de lui couper la queue ».

Il est évident qu'ici comme ailleurs il y a un rapport étroit entre ces langues. En rappelant les faits mentionnés pour ce qui concerne le roumain, le bulgare et l'albanais, M. Weigand continue comme suit (*Ethnographie von Makedonien*, p. 61-62) : « Im Neugriechischen liegen die Verhältnisse ähnlich, aber nicht gleich, so dass es nicht das Vorbild für die Balkansprachen bzw. für das Albanesische gewesen sein kann, in dem der Ausgangspunkt zu suchen ist ; doch bedarf dieser Fall noch einer eingehenderen Untersuchung ». Nous avouons ne pas bien comprendre ce que M. Weigand veut dire par là. De la comparaison détaillée que nous avons faite et à laquelle il nous sera permis de renvoyer[1], il ressort qu'il y a le plus parfait accord à cet égard entre toutes les langues. Le seul point où le grec diffère est l'emploi de νά derrière les verbes

1. *Rum. Studier*, p. 17-62 ; *Jahresbericht*, 9, p. 79-109

« voir » et « entendre », par exemple σὰν τὸν εἶδε νὰ κλαίῃ « quand il le vit pleurer ». Ceci se trouve cependant en bulgare et en aroumain (et dans les dialectes albanais parlés en Grèce), tandis que l'albanais et le roumain emploient d'autres constructions, usitées du reste elles aussi en grec. Partout ailleurs la conformité est complète, non seulement quant à la distinction des deux sortes de phrases, mais aussi en ce qui concerne l'ordre des mots dans les propositions introduites par νά, *të*, etc.: c'est une règle sans exceptions que le verbe suit immédiatement la conjonction et ne peut en être séparé que par une négation, un pronom conjoint ou une particule.

En grec, l'emploi de νά au lieu de l'infinitif est déjà assez avancé dans la langue du Nouveau Testament, par exemple οὐκ εἰμὶ ἐγὼ ἄξιος ἵνα λύσω αὐτοῦ τὸν ἱμάντα τοῦ ὑποδήματος Jean 1, 27, en grec moderne: ἐγὼ δὲν εἶμαι ἄξιος νὰ λύσω τὸ λουρὶ τοῦ σανταλιοῦ του « je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses souliers »; ἠρώτα αὐτὸν ἵνα τὸ δαιμόνιον ἐκβάλῃ Marc 7, 26, en grec moderne: τὸν παρακαλοῦσε νὰ βγάλει τὸ δαιμόνιο « elle le pria de chasser le démon », et l'emploi de ἵνα comme conjonction avec d'autres fonctions que celle de marquer la finalité remonte encore plus haut. Si on veut chercher le point de départ de ces constructions en albanais ou dans sa langue-mère, il faudra donc supposer que le grec a été influencé par cette langue de très bonne heure, avant le commencement de notre ère. On conviendra, pensons-nous, que cela n'est guère probable. M. Weigand dit (*Balkan-Archiv*, 1, p. XI): « Der Anstoss kam von aussen, von Barbaren, die nicht gewöhnt waren einen besonderen Infinitiv zu gebrauchen, die beim Sprechen des Griechischen ihre Sprachgewohnheit beibehielten, die dann von Einheimischen nachgeahmt wurde, bis der neue Brauch sich weiter verbreitete. » Mais c'est une affirmation indémontrable que les ancêtres des Albanais, alias les Thraces ou Thraco-Illyriens, ne possédaient pas d'infinitif. L'albanais du nord en a un, comme il a été rappelé plus haut, et en tout cas il faudrait d'abord prouver qu'il est d'origine récente. Et puis

on se demande bien s'il est vraiment imaginable qu'une langue de civilisation comme le grec ait pu subir sur ce point capital l'influence d'une langue barbare qui ne s'appuyait sur aucune autorité politique, car il faut se souvenir qu'il s'agit d'une époque où les conditions étaient tout autres qu'aujourd'hui, tant au point de vue de la civilisation que de l'ordre social. Comme nous l'avons montré dans ce qui précède, le grec a exercé une influence puissante sur l'albanais comme sur les langues voisines, tandis que les traces de l'influence de l'albanais sur le grec sont très peu nombreuses et jusqu'ici démontrées seulement dans le domaine du lexique[1]. Elles sont, de plus, de date relativement récente. Ainsi l'hypothèse que le point de départ est à chercher dans le grec cadre on ne peut mieux avec la position dominante de cette langue dans les Balkans et nous ne pouvons pas nous empêcher de persister à soutenir qu'il ne peut pas être question de le chercher ailleurs. Nous voyons aussi que certaines modifications de la syntaxe des propositions subordonnées en question se sont manifestement communiquées du grec aux autres langues, seulement dans une étendue géographique plus restreinte. Les propositions introduites par νά, des propositions finales à l'origine, sont devenues ce qu'on appelle — peu heureusement du reste

1. M. Weigand pense que l'emploi en grec de l'article défini devant un adjectif épithète : ὁ ἄνθρωπος ὁ καλὸς est dû à l'influence de l'albanais. Mais cette particularité est, comme on le sait, très ancienne en grec et par conséquent la supposition est sujette aux mêmes objections que plus haut, pour ne pas parler du fait que la ressemblance avec l'albanais (*njeriu i mirë*) disparaît dès que l'adjectif est préposé : grec. ὁ καλὸς ὁ ἄνθρωπός, mais alb. *i miri njeri* où l'adjectif a deux articles et le substantif est sans article. Il serait tout aussi justifié de supposer l'albanais influencé par le grec sur ce point (cf. aussi en albanais *aï njeriu* « cet homme » comme en grec αὐτὸς ὁ ἄνθρωπος). — Une influence de l'albanais quant à l'emploi de l'article se fait remarquablement sentir dans le passage suivant, tiré d'un texte d'Étolie : Οἱ Γέλληνες νιὰ φουρὰ περ'φανεύτ'καν, κ'ἤθελαν νὰ φτάσ'ν τοὺ θιό. Γιὰ νὰ τοὺν φτασ'νι ἔχτιναν ἕνα κάστρου τοὺν ἀνήφουρου « les Hellènes une fois se sont enorgueillis et ont voulu atteindre jusqu'à Dieu. Pour l'atteindre ils ont construit une citadelle très haute » (Politis, 52). Ici ἕνα κάστρου τούν ἀνήφουρου litt. « une citadelle la très haute » rend l'albanais *një kalá të nalt*.

— des propositions substantives, tout en gardant la faculté de marquer le but. Plus tard, on a senti le besoin de marquer plus précisément la finalité et on a créé à cet effet la combinaison διὰ νά, devenue ensuite γιὰ νά « pour que ». Mais cette construction n'a pas tardé à se développer dans le même sens que ἵνα : on dit en grec non seulement par exemple πῆγε γιὰ νὰ τὸ σκοτώσῃ « il alla pour le tuer », mais aussi ἐθέλησε γιὰ νὰ πάῃ « il désira partir », litt. « pour qu'il parte », et cela au moins depuis l'époque byzantine, cf. ἄρχισε ταῖς σκλάβαις γιὰ νὰ κράζῃ « il commença à appeler les esclaves » (*Bibl. gr. vulg.*, 1, 273). Cette innovation a été imitée par l'albanais parlé en Grèce, par l'aroumain et par le bulgare au moins dans les parlers de Macédoine, par exemple alb. *nëkë dua prë të më bësh të shoh* « je ne veux pas (pour) que tu me fasses voir » (*MSt.*, 5, 4), *i u-falë atit prë t ikën nga sinorët e atirevet* « ils le prièrent de se retirer de leurs quartiers » (*ibid.*, 44), aroum. *vru ta s lu acață* « il voulut le prendre » (*Ar.* 2, 230), *kaftă tra si o vindică* « il cherche à la guérir » (*Jbr.* 4, 215), bulg. *poftil za da 'oit na tugina* « il désira aller à l'étranger » (*Šapk.* 429), *mu kazal brat mu za da mu gi pase ovcite* « son frère lui dit de lui garder les moutons » (*Sb.*, 8, 160)[1].

Sur d'autres points encore, la syntaxe des propositions introduites par νά a eu des répercussions dans les autres langues. En renvoyant à nos « Rum. studier » § 105, nous nous bornerons ici à mentionner le fait que νά + subjonctif s'emploie d'une façon indépendante pour exprimer la volonté ou le futur, par exemple gr. ὅτι θέλῃς, νὰ σοῦ δώσω « ce que

1. Le développement est comparable à ce qui a eu lieu en germanique pour les infinitifs accompagnés d'une préposition à sens final : all. *zu*, angl. *to*, dan. *at*, d'abord pour préciser la finalité, puis dans d'autres fonctions aussi. Il est curieux de noter que dans certains dialectes scandinaves *til at*, qui marque à l'origine le sens final de l'infinitif, se trouve aussi employé devant l'infinitif régime. Le poète norvégien Dass écrit *min hane, hold op til at gale* « mon coq, cesse de chanter », et en Scanie on dit *han önskar till at dö* « il désire mourir », ce qui a pour résultat qu'on emploie la combinaison *för till at* pour marquer la finalité (v. Fr. Wulff, *L'emploi de l'infinitif dans les plus anciens textes français*, p. 22, note 3).

tu exiges, je te le donnerai » (Pio 143), alb. *vër i grikënë e botilit në hundë, è ashtú të ngjalet* « mets-lui le goulot devant le nez, et alors il sera vivant » (P. 197), bulg. *udri me po găz, ta da vidiš* « frappe-moi sur le derrière, et tu verras » (*Šapk.* 42), roum. *când voiu pune eu mâna mea dreaptă pe mijlocul tău, atunci să plesnească cercul acesta* « quand je mettrai la main droite sur ta taille, alors cet anneau va se briser » (Creangă 151). Cet usage se trouve développé en grec au commencement de notre ère : κατάβηθι ἀπὸ τοῦ σταυροῦ, καὶ πιστεύσωμεν εἰς σέ « descends de la croix, et aussitôt nous croirons en toi » (*Acta Pilati*, 10, 5)[1]. Il en est de même pour l'emploi impératif de νὰ + subj., par exemple ἡ δὲ γυνὴ ἵνα φοβῆται τὸν ἄνδρα « que la femme respecte son mari » (*Ephés.* 5, 33), en roumain : *nevasta să-şi cinstească bărbatul* et de même en bulgare et en albanais. Citons pour finir, des cas comme gr. ἐμείναστιν γυναῖκες τρεῖς νὰ στέκουν σ' ἕνα τόπον « trois femmes sont restées à la même place », litt. « sont restées à demeurer, qu'elles demeurent » (*Bibl. gr. vulg.*, I, 145), roum. *au rămas tot să se bată* » ils sont restés à se battre », litt. « qu'ils se battent » (*Tiktin* 1295); gr. εἶνε κανεὶς νὰ μὴ τὰ ἀγαπᾷ ; « y a-t-il quelqu'un qui ne les aime pas ! », litt. « qu'il ne les aime pas » (D. 283), bulg. *nèma li i drugi dumi v bălg. ezik da svăršat na -al?* « n'y a-t-il pas d'autres mots en bulgare qui se terminent en -al? », litt. « qu'ils se terminent » (Conev, dans *Sb.* 20, 1er traité p. 25), roum. *într'o horă trebue să fie unul să o poarte* « dans une ronde il faut quelqu'un pour la diriger », litt. « qu'il la dirige » (Gaster, *Chrestom. roum.*, 1, 330).

3. Formation du futur. — Le fait que les différentes étapes d'une évolution linguistique grecque se propagent d'autant plus loin qu'elles sont plus anciennes, s'observe aussi dans le cas suivant, revendiqué également par M. Weigand comme un phénomène albanais, à savoir la formation du futur à l'aide du verbe « vouloir » commune au grec, à

1. Cf. Math., 27, 42 : καταβάτω νῦν ἀπὸ τοῦ σταυροῦ καὶ πιστεύσωμεν ἐπ' αὐτόν, avec le subj. de l'aoriste au sens futur (cf. Blass-Debrunner, § 369, 2; Dieterich, *Unters.*, 243 et suiv.).

l'albanais du Sud, au bulgare, au serbo-croate et au roumain[1]. L'emploi de « vouloir » n'est pas en lui-même très remarquable : les langues scandinaves se servent aussi de ce verbe pour exprimer le futur et cet emploi se trouve aussi ailleurs, par exemple dans plusieurs dialectes français. Néanmoins, même si la concordance des cinq langues se bornait là, personne, pensons-nous, ne mettrait en doute qu'il y ait connexion entre elles[2]. Mais la concordance, nous allons le voir, va plus loin.

Dès les premiers siècles de notre ère, on trouve en grec θέλω + infinitif pour marquer le futur (v. Dieterich, *Untersuchungen*, p. 245), formation qui s'est maintenue dans différents dialectes jusqu'à nos jours (cf. Thumb, *Handbuch*[4] § 226). En bulgare, *hoštą* « je veux » + infinitif est attesté avec le même emploi dans les textes vieux-bulgares, par exemple dans la *Trojanska priča* (v. l'édition de Miklosich, p. 8) et est fréquent dans les textes postérieurs, par exemple *ne štă te prěda na sămrăt* « je ne te livrerai pas à la mort » (*Ljublj. răkopis*, 59 b). De nos jours il s'emploie dans le futur dit indéterminé : *pisa štă* ou *štă pisa* « j'écrirai ». En serbo-croate *ću dati* ou *da-ću* « je donnerai » est le futur normal[3]. En roumain *voiu cânta* et anciennement surtout *cânta-voiu* « je chanterai » est d'un usage très fréquent[4].

1. Sur des traces de *volo cantare* au sens futur en dalmate, v. Bartoli, *Dalm.*, 2, 423.

2. Si, pourtant. M. Philippide (*Originea Romînilor*, 2, 606) dit : « Plutôt qu'à une affinité balkanique dans la formation du futur nous avons affaire à une affinité humaine. »

3. Une exception est faite par certaines propositions temporelles, conditionnelles ou relatives qui ont le verbe au présent, tandis que la principale présente le futur formé avec *ću*, p. ex. *gdje ti umreš, umrije-cu i ja* « là où tu mourras, je mourrai aussi » (*Ruth*, 1, 17). Le présent perfectif représente ici l'ancienne façon slave de marquer le futur, état de langue en quelque sorte comparable à celui de l'ancien espagnol où le vieux futur passé s'est conservé dans ces sortes de propositions subordonnées, tandis que la principale présente le nouveau futur formé à l'aide de *habeo*.

4. Le serbe semble montrer que la forme apocopée de l'infinitif a pris naissance dans les cas où « vouloir » est précédé de l'infinitif. D'autre part les parlers italiens présentent, comme on le sait, de

Comme l'infinitif est de très bonne heure refoulé par l'emploi des propositions subordonnées, θέλω γράφειν devient en grec θέλω νὰ γράφω, combinaison aujourd'hui sortie de l'usage général comme forme du futur (le sens en est plutôt « je veux écrire »). La forme correspondante bulgare est *štă da pišă*, qui se trouve surtout dans l'ancienne langue, par exemple *šte da dojdi pak da sădi* « il reviendra pour juger » (*Ljublj. răkopis* 1, a), mais parfois aussi aujourd'hui, par exemple macédo-bulg. *ne k'e da se vrati nasad* « il ne reviendra pas » (Šapk. 286). En roumain *voiu să scriu* « j'écrirai » se trouve également dans l'ancienne langue, par exemple *vedea-veți cum nu va să poată* « vous verrez qu'il ne pourra pas » (*Belgr.*, 42, à côté de *vedea-veți cum nu va putea* à la même page). Cette innovation n'a pas gagné le serbo-croate, où les constructions avec *ću da* ont toujours le sens volitif, comme en bulgare et roumain modernes, excepté dans les contrées voisines du bulgare et du roumain (selon M. Meyer-Lübke, *Toblerabhandlungen*, p. 112).

En moyen grec naît la combinaison θὲ νὰ φράφω, où θέ est la forme apocopée de la troisième personne θέλει (comme θές est la forme contractée de θέλεις), employé impersonnellement. A ceci correspond exactement en albanais *do të shkruaj*, où *do* est la 3e personne de *dua* « je veux » (*dua të shkruaj* signifie par contre « je veux écrire »), en bulgare *šte da pišă* où *šte* est la 3e personne de *štă*, et en roumain *o să scriu*, où *o* est sorti de *va*, 3e personne de *voiu*, conservée intacte dans les parlers septentrionaux de l'aroumain : *va si scriu*.

Puis moyen grec θὲ νὰ φράφω évolue en θὰ γράφω, qui est la forme ordinaire du futur en grec. La conjonction νά a ici disparu, et pareillement nous trouvons en albanais très fréquemment *do shkruaj* à côté de *do të shkruaj*, dans les parlers aroumains du Sud *va scriu* pour *va si scriu* ; de même en bulgare *šte pišă* est la forme la plus usitée et

nombreux cas de la perte de la terminaison *-re* de l'infinitif, v. en dernier lieu Wędkiewicz. *Przyczynki*, etc., p. 14 et suiv.

domine surtout dans les parlers de Macédoine sous des formes variées comme *k'e*, *k'a*, *če pišă*. Cette évolution est étrangère au daco-roumain[1].

Cet état de choses nous semble assez significatif. Il s'explique facilement si on prend le grec comme point de départ, difficilement si c'était là à l'origine une particularité propre à l'albanais (ou au thrace). Évidemment, on pourrait supposer — en pareille matière il y a champ libre pour les suppositions — que les dernières phases seulement témoignent de l'influence du grec et que le phénomène a pris naissance en albanais, mais M. Weigand lui-même convient que l'influence prétendue de l'albanais sur le grec a dû commencer de très bonne heure, la langue du Nouveau Testament montrant déjà la disparition commençante de l'ancien futur grec, et cette supposition rencontre ainsi les mêmes objections que nous avons fait valoir plus haut contre l'influence de l'albanais quant à la disparition de l'infinitif. Mais il y a plus : si l'albanais primitif, soi-disant sans infinitif, est le point de départ de la formation du futur à l'aide de vouloir, ce futur a dû avoir dès lors essentiellement la même forme que de nos jours, et des combinaisons comme *do të shkruaj* « j'écrirai » (ou bien *dua të shkruaj* qui, on l'a vu, a maintenant un autre sens) ont dû

1. Pour ne pas trop encombrer l'exposé, nous omettons de faire mention de différentes formes, plus ou moins apparentées, du conditionnel. Cf. les remarques de M. Lambertz, *Indog. Forsch.*, 34, 70 et suiv. — Dans le cas : *a vrut să moară* « il a été près de mourir », relevé par M. L. Morariu (*Junimea literară*, 13, 186-87), istro-roum. *când a vut gospodâru za muri* « quand le seigneur allait mourir » (Puşcariu, *Studii istror.*, I, 8 ; cf. les remarques de M. Morariu dans la *Revista filologică*, 1, 208), aroum. *vrea s-moară di foame* « ils allaient périr de faim » (Pap., 23), nous ne croyons pas qu'il s'agisse à l'origine d'un conditionnel. Le tour est à rapprocher de l'emploi de « vouloir » p. ex. dans roum. *oasele-i trosniră caşicum voiau să se rupă* « ses os craquèrent comme s'ils allaient se briser, litt. « voulaient se briser » (Sadoveanu, *Dureri*, 100), emploi qui se trouve un peu partout, p. ex. *La baraque... semblait vouloir s'affaisser dans la boue* (Duhamel, *Dern. Plaies*, 289), esp. *el sol querie apuntar* (Poema del Cid, 682), etc. De même en bulgare : *deca-ta šteli da izmrat ot-gladi, zaštoto nemali hleb* « les enfants allaient mourir de faim parce qu'ils n'avaient pas de pain » (Šapk., 445) ; à noter le parfait *šteli* et non pas l'imparfait comme dans le conditionnel *štehme da imame* « nous aurions ».

être le modèle des formations des langues voisines. Mais comment expliquer alors qu'elles aient imité ce tour à l'aide de la combinaison « vouloir » + infinitif (gr. θέλω γράφειν, roum. *voiu scrie*, v. bulg. *hoštą pisati*), qui est indéniablement l'étape primitive en grec et qui subsiste encore aujourd'hui en roumain et en serbo-croate, si on veut en même temps que le remplacement de l'infinitif par des subordonnées ait la même source ? Qu'on n'objecte pas que l'innovation essentielle est l'emploi de « vouloir ». Les faits esquissés plus haut montrent qu'il en est tout autrement et qu'il faut attacher la plus grande importance à la façon dont a évolué cette formation du futur[1].

Comme il lui importe d'attribuer à l'albanais, au bulgare et au roumain le plus grand nombre possible de traits spéciaux pour étayer sa théorie de leur unité thrace primitive, M. Weigand cite aussi comme une particularité marquante de ces trois langues le fait qu'à côté du futur formé à l'aide de « vouloir », elles en possèdent aussi un formé à l'aide de « avoir » : alb. du Nord *kam me shkruem*[2], bulg. *imam da pišă*, roum. *am să scriu*. Il oublie que cette formation du futur se trouve aussi en grec byzantin, d'où M. Dieterich (*Untersuchungen*, 246) cite des cas comme ἐν Βαβυλῶνι ἔχεις ἀπολέσθαι, et que ἔχω νὰ γράψω = θὰ γράψω ne se dit pas seulement en italo-grec[3], mais aussi dans plusieurs dialectes grecs selon M. Hatzidakis cité par M. Bănescu : *Die Entwicklung des griech. Futurums* (München, 1915), p. 86. Évidemment rien ne défend de supposer que le thrace ait

1. Pour ce qui est de la double forme du futur grec : θὰ γράφω « j'écrirai » et θὰ γράψω « je vais écrire (maintenant) », nous avouons ne pas comprendre la manière de voir de M. Weigand qui pense à une sorte de compromis entre l'ancien futur en -σω (γράψω) et le nouveau formé à l'aide de « vouloir ». La forme γράψω de θὰ γράψω n'est pas, on le sait, le futur v. grec γράψω, mais le subjonctif de l'aoriste, comme il ressort clairement de cas comme θὰ γύγω, où le futur v. gr. est φεύξομαι.

2. Ce futur guègue parle contre la supposition de M. Weigand (*Balkan-Archiv*, I, p. XI) que la formation du futur à l'aide de « vouloir » en serbo-croate serait une imitation de l'albanais plutôt que du bulgare.

3. De même en italo-alb. *kam t i them* « je lui dirai » (*MGr.*, 70).

procédé de deux manières pour marquer le futur, mais nous n'en savons rien. Ce que nous savons par contre, c'est que l'emploi de « avoir » pour marquer le futur est un fait roman bien marquant, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il apparaisse aussi dans les Balkans où le latin a joué un si grand rôle. Rien que la domination de ce futur en albanais du Nord[1] et sa présence en roumain semblent indiquer que celui formé à l'aide de « vouloir » est venu du Sud. En vieux roumain on a aussi *am* + *a* + infinitif, par exemple *n'am a te lăsa* « je ne te laisserai pas » (Gaster, *Chrestom. roum.*, I, 7), ce qui correspond exactement à guègue *kam* + *me* + infinitif. Or, M. Jokl a montré (*Litteris*, 4, 207-08) que l'admiratif albanais (v. plus haut p. 119), qui se compose de l'infinitif guègue sans *me* et *kam* postposé, est à l'origine un futur : *ky pare paska* « celui-là doit avoir beaucoup d'argent » signifie primitivement « celui-là aura de l'argent ». Cet admiratif est commun au guègue et au tosque. Cela veut dire que le type « avoir » + infinitif est ancien en albanais, et il est donc prouvé que le type « vouloir » + infinitif est une innovation dans cette langue.

4. Le génitif-datif. — Pareillement M. Weigand cherche à exclure le grec en parlant de l'accord entre les langues balkaniques dans l'emploi d'une même forme pour le génitif et le datif. Les exemples cités plus haut (p. 12.) montrent que le grec se comporte à cet égard tout comme les autres langues. Il n'est pas du tout juste de dire que le rapport du datif s'exprime en grec à l'aide de la préposition εἰς ou σ'. Il y a en grec moderne une forte tendance à dire par exemple τὸ εἶπα σ' τὸν πατέρα μου « je l'ai dit à mon père », mais c'est là une évolution récente qui n'a pas évincé la construction τὸ εἶπα τοῦ πατέρα μου[2]. Très souvent

1. Le tosque connaît la combinaison *kam për të shkruarë* qui correspond à roum. *am de scris.*

2. La même chose s'observe dans les autres langues. En roumain *zise cătră mine* est fréquent à côté de *îmi zise,* et très souvent on emploie la préposition *la* au lieu du datif. p. ex. *se înfăţişă împăratului şi la toată adunarea* « il s'est présenté devant le roi et toute l'assem-

les deux expressions alternent, par exemple Μιὰ μέρα λέγει ὁ διάβολος εἰς τὸ Χριστό -- Τὴν ἄλλη μέρα ὁ Χριστὸς τοῦ λέγει τοῦ διαβόλου « un jour le diable dit au Christ — le lendemain le Christ dit au diable » (Politis, 514). L'existence d'un génitif-datif en grec est donc un fait avéré, et il remonte aux premiers siècles de notre ère (v. Dieterich, *Untersuchungen*, p. 149 et suiv.)[1]. Il y a pourtant cette différence qu'en grec c'est l'ancien génitif qui est devenu aussi datif, tandis qu'en roumain et en albanais c'est un ancien datif qui est devenu aussi génitif. La construction bulgare *na* + substantif[2] indique, par le sens de la préposition, un

blée » (Isp., 159), *a dat la flăcăi să bea* « il a donné à boire aux jeunes hommes » (Lungianu, *Sfârşituri*, 136). Pour l'emploi de *la* + subst. repris ou annoncé par un pronom datif atone, v. Hedvig Olsen, *Et. sur la syntaxe des pron. pers. en roumain*, p. 31. En albanais *te(k)* remplace également le datif dans des cas comme *kishin tre motra, i martúan ató edhé i dhan' njerën te dielli, njerën tek hénëza edhé tjatërën tek juga* « ils avaient trois sœurs, ils les ont mariées et les ont données, l'une au soleil, l'autre à la lune et la troisième au vent du Sud » (Dozon, 78). En méglénite, le génitif-datif flexionnel a été remplacé par *la* + subst., peut-être sous l'influence du bulgare (*na* + subst.), cf. Capidan, *Meglenoromânii*, I, 137, et les remarques de Iordan, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 49, 354.

1. Dans la langue du Nouveau Testament, des génitifs pronominaux se trouvent employés comme des datifs dans des cas tels que ἐπέχρισεν αὐτοῦ τὸν πηλὸν ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμούς « il lui oignit les yeux de cette boue » (Jean, 9, 6), σὺ μου νίπτεις τοὺς πόδας ; « tu me laves les pieds ? » (Jean, 13, 6), εἰ ἦς ὧδε, οὐκ ἄν μου ἀπέθανε ὁ ἀδελφός « si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort » (Jean, 11, 32), ἵνα μου ὑπὸ τὴν στέγην εἰσέλθῃς « que tu entres sous mon toit » (Math., 8, 8). Cf. dans la langue classique σοὶ τοῦτο δίδωμι, ὅτι μου τὴν μητέρα τιμᾷς « je te donne cela parce que tu vénères ma mère » (Xénoph., *Cyr.*, I, 3, 7). Même s'il s'agit ici à l'origine du fait connu qu'on approche les mots enclitiques le plus possible du début de la phrase (cf. Blass-Debrunner, *Gramm. des neutestam. Griechisch.*[4], § 473), il en résulte des datifs comme nous en voyons en grec moderne, où les trois premiers exemples sont rendus comme suit dans la traduction de Pallis : τοὔβαλε τὴ λάσπη στὰ μάτια ἀπάνου — ἐσὺ μοῦ πλένεις τὰ πόδια ; (Vulgate : *tu mihi levas pedes* ?) — ἄν εἴσουν ἐδῶ, δὲ μοῦ πέθαινε ὁ ἀδερφός. Cf. plus bas, p. 190.

2. Dans les parlers de Macédoine on emploie aussi *ot* « de » + subst., p. ex. *gla'ata ot ženata* « la tête de la femme » (Šapk., 3), *kriloto ot vrapčeto* « l'aile du moineau (*ibid.*, 5), *sestra mu ot volkot* « la sœur du loup » (*ibid.*, 14), etc. Dans les parlers grecs du Nord ἀπὸ + subst, a presque évincé le génitif-datif selon Thumb (*Handbuch.*[2], § 44. note 2). D'ailleurs, l'emploi de *od* est aussi répandu en serbo-croate.

ancien datif comme prototype, et en effet nous trouvons déjà en vieux bulgare de nombreux exemples du datif employé au lieu du génitif (v. Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchenslav. Sprache,* Berlin, 1913, p. 279; Vondrák, *Vergl. slav. Gramm.*, 2, 365-66; Miklosich, *Vergl. Gr.*, 4. 605 et suiv.). Cela n'empêche pas de supposer une connexion entre ces langues sur ce point. Une fois les deux cas fondus ensemble, leur syntaxe est la même, tantôt celle du génitif, tantôt celle du datif. Ce qui rend la question complexe, c'est que pour le génitif-datif roumain on peut revendiquer une origine romane, la construction *filius regi* pour *filius regis* étant ancienne en roman, témoin v. fr. *le filz le rei.* Dans un travail que nous ne connaissons que par le compte rendu qu'en a donné M. Roques (*Romania,* 53, 439), M. A. Bajec a cherché à démontrer que cette construction a été généralement répandue en latin vulgaire, et M. Skok a relevé, dans les inscriptions latines de Dalmatie, nombre de datifs employés pour des génitifs[1]. Il se peut donc que nous ayons affaire à deux courants homogènes qui ont contribué l'un et l'autre à l'uniformité que présentent sur ce point les langues balkaniques[2].

Étroitement liée au génitif-datif est la manière dont ces langues remplacent les pronoms possessifs. En grec on emploie exclusivement le génitif-datif des pronoms personnels ajouté enclitiquement au substantif : ὁ πατέρας μου

1. V. *Djela jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti, kn. 25* (Zagreb, 1915), p. 80. — V. aussi Löfstedt, *Syntactica* (Lund, 1928), p. 164 et suiv.; p. 172, en note, l'auteur parle de la possibilité d'une influence grecque dans quelques cas.

2. En bulgare *na* + subst., en tant que remplaçant du génitif, n'en a généralement que le sens possessif. Dans les parlers des environs de Salonique toutefois, et aussi ailleurs, on trouve *na* + subst. comme régime direct correspondant à l'usage connu slave du génitif comme cas régime des mots qui désignent des êtres vivants, usage encore attesté dans les textes du XVII[e] siècle : *najdé mužatoga si* « elle a trouvé son mari » (*Sb.*, 18, 50). On dit ainsi p. ex. *go najdel na Jane* « il a trouvé Jean » (Šapk., 348), *go videli na čovekot* « ils ont vu l'homme » (*ibid.*, 353), *zel ja i na sestra mu* « il a aussi amené sa sœur » (*ibid.*, 350), etc.

« mon père », ἡ μάννα σου « ta mère », τὸ σπίτι του « sa maison » (tant *domus sua* que *domus ejus*), τὰ παιδιά μας « nos enfants », etc. Pareillement on peut en aroumain, en bulgare, en roumain et aussi en serbo-croate employer des pronoms personnels datifs atones au lieu des pronoms possessifs proprement dits. On peut dire en aroumain *frate ameu* « mon frère », mais plus fréquemment on dit *frate ńi*, litt. *frater mihi* et de même par exemple *gura ţi* « ta bouche », litt. *gula tibi, luplu lo auşlu si l duse la guvă l'* « le loup a pris l'homme et l'a porté dans sa caverne » (*Ar.*, 2, 250), etc. En bulgare, l'emploi des pronoms possessifs est plutôt littéraire. On dit par exemple *gdě e stajata mi?* « où est ma chambre? » et non pas *gdě e mojata staja?* (par contre *stajata e moja* « la chambre est à moi »). Dans les dialectes du Sud-Ouest, les datifs fourmillent, par exemple *măž je* « son mari », *sestra mu* « sa sœur », *tatko im* « leur père », etc. La différence entre *majka mu* « sa mère », c'est-à-dire *mater ejus*, et *majka si* « sa mère », c'est-à-dire *mater sua*, est très effacée dans ces parlers. On rencontre à tout bout de champ des cas comme par exemple *mu rekol na tatko mu* « il dit à son père », *patri suo*, litt. *patri ejus, si g'opral brata-mu* « il a tué son propre frère », etc., et le pronom non-réfléchi peut alterner avec le réfléchi sans différence de sens : *otišla doma je pri tatko si* « elle se rendit à la maison chez son père » (Šapk., 12), litt. *domum illi ad patrem suum*. Ceci tient évidemment à ce qu'en grec il n'y a pas de différence entre *suus* et *ejus*; les formes του ou της ont les deux sens. Le dernier des exemples aroumains cités ci-dessus montre la même particularité. — Le serbo-croate connaît des cas comme *otac mi je doma* « mon père est à la maison », *kćer mu* « sa fille », et en roumain on a de même par exemple *chipu-i* « sa figure », *la pieptu-ţi* « sur ta poitrine », *din parte-mi* « de ma part », *ogoarele mi sunt bine lucrate* « mes champs sont bien cultivés », *duceţi-vă în treabă-vă* « allez vaquer à vos affaires », etc.

Cet emploi du datif est régulier dans les combinaisons

însu-mi « moi-même » (*ipse mihi*), *însu-ți* « toi-même » (*ipse tibi*), *însu-și* « lui-même » (*ipse sibi*), etc., formées évidemment sur le modèle des combinaisons correspondantes grecques αὐτός μου, αὐτός σου, αὐτός του, etc. Le bulgare a *samsi* « ipse sibi » qui suivant la syntaxe slave s'emploie pour les trois personnes : *samsi go vidĕh* « je l'ai vu moi-même », *samsi go nopravi* « il l'a fait lui-même », *samsi Gosput bil tam* « le Seigneur lui-même était là » (*Sb.*, 13, 179). Les parlers du Sud-Ouest connaissent aussi la combinaison de pron. pers. +*si* : *da imaš u tebi si nárăki hakui nofči* « il faut que tu tiennes prêt sur toi un couteau » (*Sb.*, 13, 180), *turil gu u negu si da mu i nárăki* « il le garda sur lui pour qu'il fût prêt » (*ibid.*), *namerile pod sebe si kupove zăltici* « ils trouvèrent sous eux-mêmes des monceaux de pièces d'or » (Šapk., 446).

Dans le cas où le substantif est précédé d'un adjectif, le possessif se place entre l'adjectif et le substantif : roum. *umilitul tău rob* « ton humble esclave », *fosta lui nevastă* « son ancienne femme », *cu obișnuita-i prietenie* « avec son amabilité accoutumée », *din propria-i inițiativă* « de sa propre initiative » ; bulg. *izgubi vsičkija si imot* « il a perdu toute sa fortune », *carskata mu po'elja* « son ordre royal » (Šapk., 30), *najmalata im sestra* « leur sœur la plus petite » (*ibid.*, 32)[1] ; gr. σ'τὸ ταπεινό μας σπίτι « dans notre humble maison », τὴ μεγάλη σας ἀδερφή « votre grande sœur », πῆγε σ'τὴν ἄλλη του τὴν ἀδερφή « il se rendit chez son autre sœur ». En grec cet ordre de mots, qui se fonde sur la tendance mentionnée plus haut p. 186, note 1, remonte au moins à la langue du Nouveau Testament : εἰ ἡ δεξιά σου χεὶρ σκανδαλίζει σε, ἔκκοψον αὐτήν « si ta main droite te scandalise, coupe-la » (Matth., 5, 30).

L'albanais pourtant diffère ici. Les traductions albanaises

1. Propres au bulgare sont des tours comme *edni măžo'i je prijateli* « quelques amis de son mari », litt. « quelques amis maritaux à elle » (Šapk., 72), *bratovi si dumi* « les paroles de son père », litt. « ses paroles paternelles » (*Sb.*, 6, 149), où le possessif se rapporte au substantif dont est dérivé l'adjectif. Miklosich en donne des exemples tirés de la vieille langue (*Vergl. Gramm.*, 4, 608).

du Nouveau Testament portent toutes (selon M. Jokl, *Litteris*, 4, 209) *dora* (*e*) *jote e djathte*, litt. « ta main la droite ». Il diffère aussi dans la formation des possessifs ; pour la première et la deuxième personne il possède de véritables pronoms possessifs, pour la troisième personne il emploie le datif non-conjoint du pronom personnel : *shoku im* « mon camarade », *puna jote* « ton travail », mais *në pallát të tij* « vers son palais » (c.-à-d. tant « palatium ejus » que « palatium suum »), *në shtëpí të saj* « vers sa maison » (tant « domum ejus » que « domum suam »). De même *veten e tij* « lui-même » (roum. *însuși*), *veten e saj* « elle-même » (roum. *însăși*) ; cf. plus haut. Tandis que par exemple bulg. *tatko mu* correspond à gr. mod. ὁ πατέρας του, alb. *baba i tij* correspond à v. gr. ὁ πατὴρ αὐτοῦ. En roumain on emploie également à la troisième personne, à côté de *său*, les datifs forts *lui* ou *ei*, qui ont aussi à la fois le sens de « suus » et de « ejus » : *grădina lui* « son jardin à lui », *casa ei* « sa maison à elle. »

Dans toutes les langues en question on peut aussi marquer la possession en faisant précéder le verbe par un pronom personnel datif atone : roum. *mi-a fost elev* « il a été mon élève », *îsi chemă fetele* « il appela ses filles », bulg. (macéd.) *k'e im se storal drugar* « il se ferait leur compagnon », serbe *neznam, gdje mi je glava* « je ne sais pas où j'ai la tête », alb. *i hap kaséllënë* « il ouvre sa boîte (à elle) », gr. νὰ μᾶς κόψῃς τὸ κεφάλι « tu nous couperas la tête ». Cette construction, qui, comme le montrent les exemples, n'est pas confinée aux cas bien connus du français, peut amener celle mentionnée plus haut où les datifs atones font fonction de possessifs sans être liés au verbe ; quand par exemple au lieu de roum. *îi murise nevasta* « sa femme était morte » on dit *nevasta îi murise*, on peut avoir *nevasta-i murise* (v. Hedvig Olsen, *Étude sur les pronoms pers. en roumain*, § 52).

Dans quelques emplois spéciaux des possessifs en grec, les langues voisines présentent des calques curieux. De même qu'on dit en grec ἡ καϋμένη μου « malheureuse que je

suis », litt. « ma malheureuse »[1], on trouve en aroumain *laia ńi,* litt. « misera mihi » (*Ar.*, 2, 84), *mărata ńi* (*Jbr.*, 5, 279), *lailu-şĭ* « pauvre de lui » (Pap., 101), dans l'albanais parlé en Grèce *të mnjërëtë neve* « malheureux que nous sommes », litt. « miseri nobis » (*MSt.*, 5, 22)[2]. A la construction grecque ὅλοι μας « nous tous », εἰ δυὸ μας « nous deux »[3] correspond en aroumain *doil'i nă* « nous deux » (*Ar.*, 2, 10; de même en vieux roumain *amândoi-vă* « vous deux », dans Dosothei, cité par Tiktin, p. 61), en bulgare *az spečelih pari i za trima-ta ni* « j'ai gagné de l'argent pour nous trois », litt. « pour notre trinité » (*Sb.*, 6, 149). Dans aroum. *niţi singur-ńi nu ştiu* « je ne sais pas moi-même » (Pap., 92), *singur-ńi* traduit gr. μόνος μου, μοναχός μου (l'emploi de *singur* « seul » au sens de « même », est très fréquent aussi en daco-roumain).

5° Parmi les concordances mentionnées dans les aperçus de Miklosich et de M. Seliščev, il y en a deux qui ne sont pas des phénomènes essentiellement balkaniques.

La première, dont Miklosich n'a pas fait mention, est la disparition de la différence entre *ubi* et *quo*. De même qu'en grec ποῦ réunit les deux sens, de même en albanais *ku,* en

1. Pour la construction, cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, 2, 88.

2. L'aroumain possède aussi la formule *laile di noi* « malheureuses de nous » (*Jbr.*, 2, 42), qui correspond à dacoroum. *nenorocitul de mine* « malheureux de moi », et présente, avec le méglénite, des contaminations curieuses de ce tour avec le sus-mentionné : *săracandimine* « moi malheureuse » de *săraca-mĭ de mine* (cité par M. Iordan, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 49, 354), *corbanghieu* de *corba-ń di eu* (Capidan, *Meglenorom.*, I, 128). Pour *de* dans roum. *nenorocitul de mine,* il sera peut-être à expliquer comme étant de même nature que *de* dans les tours correspondants des autres langues romanes (esp. *pobre de mí,* etc.), mais il se peut aussi qu'il ait ici le sens de « pour » comme dans tant d'autres cas et qu'il soit comparable à l'emploi de *për* en albanais : *mjer për mũ* « malheureux que je suis », *llum për tij* « pauvre de lui » (Weigand, *Alb. Gramm.*, § 54) : on sait que roum. *de* et alb. *për* sont synonymes dans beaucoup de cas. D'autre part toutefois, le tour albanais rappelle ital. *misero a me.* Une troisième expression est alb. *unë i mjeri* ou *i mjeri unë* « moi malheureux » (Dozon, 291), *o i mnjeri edhé i pamentshim u !* « moi malheureux et fou » (*MSt.*, 5, 26).

3. Cf. fr. dial. *lõ dœ* « leur deux » = « eux deux » (Juret, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 38, 659).

bulgare *kădě, gdě* et en roumain *unde*; pareillement pour *ibi* et *eo* nous avons partout le même mot : gr. ἐκεῖ, alb. *atjé*, bulg. *tam*, roum. *acolo*, pour *foris* et *foras* : gr. ἔξω, alb. *jashtë*, bulg. *văn*, roum. *afară*. On sait que les langues romanes se comportent exactement de la même manière et que *ibi* et *ubi* s'emploient en latin vulgaire pour *eo* et *quo*. L'évolution n'est pas seulement parallèle en grec et en latin : elle s'est effectuée de très bonne heure, en grec avant le commencement de notre ère (voir les renvois donnés dans *Indogerm. Forsch.*, 32, 72 note 1). Le trait peut donc être indigène en roumain, et il est impossible de dire si en albanais et en bulgare il est dû à l'influence du roumain ou du grec.

La deuxième est l'emploi simultané d'un pronom personnel conjoint et d'un pronom non-conjoint dans des cas comme ceux cités plus haut p. 13. Cet emploi est bien connu dans les langues romanes, mais son extension est plus grande dans les langues balkaniques. Tandis que par exemple roum. *mie mi se pare* correspond à esp. *á mi mi parece*, fr. *à moi il me semble*, il en est autrement pour roum. *ajută-mă pe mine* « aide-moi », litt. « aide-me-moi », bulg. *izʼite go nego* « mangez-le ! », litt. « mangez-le-lui » (Šapk., 14), alb. *a-më mua* « donne-moi », litt. « donne-me-moi ». Également fréquente en roman est la précision d'un pronom à l'aide d'un substantif ajouté après coup (fr. *je le connais, cet homme-là*), construction qui, employée constamment, aboutit à l'emploi dit proleptique du pronom. On dit ainsi en roumain par exemple *când o văzu pe Simina* « quand il l'a vue Simina », *i dădu foc casei* « il y mit le feu à la maison », usage extrêmement fréquent dans la langue populaire, mais nullement obligatoire. Il en est de même en grec, par exemple δε 'μποροῦσε νὰ τὸ φέρῃ τὸ νερό « il ne pouvait pas la porter l'eau » (Pio 34), ἂν δὲν τὴν πάρω αὐτήν τὴν κοπελούδα « si je ne la prends pas cette jeune fille » (*ibid.* 83), μοῦ τὸ δίνεις αὐτόν τὸν τράγο ; « me le vends-tu ce bouc ? » (*ibid.* 112), τοὔπε (c'est-à-dire τοῦ εἶπε) ὁ γέρος τοῦ δράκου « l'homme lui dit à l'ogre » (*ibid.* 201). L'emploi est plus constant en

albanais, du moins dans certains parlers, par exemple *e hapi kutinë* « il l'a ouverte la boîte », *merr e ti këtë gur* « prends-la, toi, cette pierre », *për di sahát e mbushnë kaikën* « en deux heures ils l'ont chargé le navire », *i a dha sëmmës* « il le lui a donné à sa mère », etc. C'est pourtant dans les parlers bulgares du Sud-Ouest que cet usage est le plus constant. Tandis que dans beaucoup d'autres dialectes la prolepse du pronom peut, à en juger par les textes, faire tout à fait défaut, ici les exemples fourmillent : *koga ja videl momičkata* « quand il l'a vue la jeune fille » (Šapk., 40), *nakarala seljäneto da gi ispuščat zajeceto* « elle a ordonné aux villageois de les lâcher les lièvres » (*ibid.* 360), *koj mi go izede eden kojn* ? « qui me l'a mangé un des chevaux ? » (*ibid.* 7), *kači se gore, da go gledaš eden čo'ek umren* « monte là-haut pour le veiller un homme mort » (*ibid.* 304 [1]), *mu velit na tatka je* « il lui dit à son père » (*ibid.* 4), *mu kažal na nekoj prijatel* « il lui dit à un ami » (*Sb.*, 8., 213 [2]), *da im kažeš na majka ti i na tatko ti* « dis-leur à ta mère et à ton père » (*Sb.*, 10, 137), *im go forlile peksimidot na ribite* « il les leur ont jeté les biscuits aux poissons » (Šapk. 6). Les pronoms datifs n'annoncent pas ainsi que les régimes indirects marqués par *na*, mais se trouvent aussi employés de cette manière dans des cas comme *mu ja odnesla pri carot* « elle la lui a menée chez le roi » (Šapk. 11), *mu se javil pred-nego cărn-koń* « il lui apparut devant lui un cheval noir » (*ibid.* 126).

6° Dans ce qui précède, nous venons de passer en revue les traits communs depuis longtemps observés et commentés. Il y en a plusieurs autres que nous allons examiner.

Extrêmement fréquente est la construction qui consiste à faire du sujet d'une proposition « substantive » le régime du verbe de la principale, d'où résulte une tournure qui ressemble à l'accusatif avec infinitif et qu'on pourrait, faute de mieux, appeler « accusatif avec proposition substantive ». En voici

1. Cet exemple montre le pronom annonçant un régime indéterminé, contrairement à l'observation faite par M. Seliščev (*Rev. des Ét. slaves*, 5, 45).

2. Même remarque.

des exemples : roum. *mă ştii că nu mă pricep la glumă* « tu (me) sais que je n'entends pas la raillerie », *nu-l cunoscu că este zmeu* « il ne (le) reconnut pas qu'il était un dragon » (Isp., 123), *te simţ că eşti p'aci p'aproape* « je (te) sens que tu es près d'ici » (*ibid.* 47), *cum auzi astfel de cuvinte că ese din gura surorei sale* « quand il a entendu de telles paroles qu'elles sortaient de la bouche de sa sœur » (*ibid.* 234), *te văz că eşti un mare viteaz* « je (te) vois que tu es un grand brave » (*ibid.* 126), etc. ; aroum. *tra să nu lu cunoască ursul, că este yiu* « afin que l'ours n(e l')aperçoive qu'il est vivant » (*Jbr.*, 2, 38) ; bulg. *ot deka ja uzna ti kamilata, oti je kuca?* « d'où l'as tu reconnu le chameau qu'il est boiteux ? » (Šapk., 324), *toj si ja znael oti mu bila prazna* « il (le) savait qu'il n'était pas chargé » (*ibid.* 88), *istinna kazuvahte mâ če săm Gospod Bog* « vrai vous (m')avez dit que je suis Dieu le Seigneur » (*Ljublj. răkopis*, 43 b), *tebe te znait celiot svet oti si arap* « toi, tout le monde (te) sait que tu es nègre » (*Sb.* 19. 103), même *videl konjot ščo go nema* « il a vu le cheval qu'il n'y était pas » (Šapk. 348) ; alb. *e dij mbreti, se ish djal i tij* « le roi (le) croyait qu'il était son fils » (P. 48), *gjeti të shoqënë që s ish sëmurtur* « il a trouvé sa femme qu'elle n'était pas malade » (*ibid.* 32), *e kupëtoi veftën e saj që ubë djalë* « elle (se) sentit qu'elle devenait un jeune homme » (Dozon, 75) ; gr. τοὺς ἐγρώνισε, πῶς αὐτοί 'νε οἱ φίλοι της « elle (les) a reconnu(s) qu'ils étaient ses amis » (Pio, 149), τὸν πάντεχαν πῶς εἶνε κασσιδιάρης « ils (le) croyaient qu'il était teigneux » (*ibid.* 46), ἡ γρηὰ τὸν ἐπάντεχε, πῶς ἦταν ὁ ἄλλος του ὁ ἀδερφός « la femme (le) croyait qu'il était son autre frère » (*ibid.* 64). Cette construction se trouve aussi en moyen grec : τὸν ἐγνώρισεν ὅτ' ἔνι αὐτὸς ἐκεῖνος ὁποῦ -- « il (le) reconnut qu'il était celui qui -- » (*Bibl. gr. vulg.*, 1, 151). Elle est fréquente dans la langue du Nouveau Testament (v. Blass-Debrunner § 476 ; Viteau, *Étude sur le grec du Nouv. Test.* (Paris 1893) § 115) et dans la version des Septante, par exemple Ἰδόντες δὲ υἱοὶ τοῦ θεοῦ τὰς θυγατέρας τῶν ἀνθρώπων ὅτι καλαὶ εἰσιν (Gén. 6. 2), et elle est bien connue aussi de la langue classique : ᾔδει αὐτὸν ὅτι μέσον ἔχοι

τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος (Xénoph., *An.*, 1, 8, 21). Dans les langues romanes et germaniques elle ne s'observe guère que si la proposition subordonnée est une interrogation indirecte (cf. Meyer-Lübke dans son édition de Simon Portius : *Gramm. linguae graecae vulgaris*, p. 184), de même en latin, par exemple *nosti Marcellum quam tardus sit* (Cic. Ad fam., 8, 10).

Remarque. — Un tout autre cas est celui où le sujet de la subordonnée est mis dans la principale au nominatif, par exemple alb. *të shomë tata tshë do bënjë* « voyons ce que le père fera » (*MSt.* 5. 38), ce qui correspond à esp. *Mire V. el duque qué animado está*, où *el duque* et non pas *al duque* montre qu'il ne s'agit pas d'un régime (v. Munthe, *Studier i modern språkvetenskap*, I, 42 note), roum. *tu cu iscusința ta, știu că ai s'o duci bine* « toi, avec ton habilité, je sais que tu le mèneras à bonne fin » (v. Hedvig Olsen, *Étude sur les pron. pers. en roumain*, p. 89). Mentionnons aussi le cas où un nominatif placé au début de la phrase est repris plus tard par un pronom régime : roum. *celelalte le punea cu nepăsare pe taler « cinciul »* litt. « les autres (sc. chanteuses) il leur mit avec indifférence la monnaie sur l'assiette » (Chirițescu, *Răsaduri*, 241), bulg. *toj što 'odel po dolnijot pot, go stretilo starče* « celui qui marcha par le chemin bas, un vieillard l'a rencontré » (Šapk. 7), alb. *edhé ajó njerka atë s e duaj t e shij me si* « et elle, la belle-mère ne voulait pas la voir devant les yeux » (P. 82), *aí ahera e zu inati* « celui-ci, maintenant la colère l'a pris » (*MSt.* 5. 37), gr. ἡ κοπέλλα τὴν ἐβάλανε 'ς τὸ μοναστῆρι « la jeune fille, ils l'ont mise au couvent » (*Politis*, 257), ἡ ἐκκλησιά, θἄρχουνται ἀπ' ὅλα τὰ μέρη νὰ τήνε σιργιανίζου « l'église, on va venir de toutes parts se promener dans elle » (Pio 215) ; pour plus d'exemples, v. Thumb, *Handbuch* § 42. Thumb, *Die griech. Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (1901) p. 131 en donne un exemple datant du xv[e] siècle et celui-ci de la version des Septante : καὶ ὁ οἶκος οὗτος ὁ ὑψηλός, πᾶς

ὁ διαπορευόμενος αὐτὸν ἐκστήσεται. Cf. Blass-Debrunner § 466. Pour d'autres langues, v. Brugmann, *Syntax des einfachen Satzes*, p. 34.

7° Toutes les langues en question s'accordent de plus dans l'emploi de « et » devant la proposition affirmative qui suit une proposition négative, dans des cas comme : roum. *n'apuc bine a scăpa din una şi dau peste alta* « à peine ai-je échappé à une chose que j'en rencontre une autre », litt. « et je rencontre... » (Creangă, 222), aroum. *nu tricură putsăne dzăle să lăndzidză păn-tru muarte* « à peine quelques jours furent passés qu'il languit à la mort » (*Jbr.* 4. 195), bulg. *ošte ne izdumal, i lesica-ta go džasnala odzade* « il n'avait pas fini de parler que le renard le poussa par derrière » (*Sb.* 9. 177), serbe *jedva otvori oči, pa mu progovori* « à peine eut-il ouvert les yeux qu'il lui dit » (Vuk, 91), alb. *s ndënjti shumë kohë, edhé na i vjen vdékija dhé plakut*, litt. « il ne demeura pas longtemps, et la mort vint au vieillard aussi » (Dozon, 22), gr. τρεῖς ἡμέραι δὲν παρῆλθον, καὶ τὰ βουνὰ ἀντελάλησαν « trois jours n'étaient pas passés que les montagnes résonnaient » (*D.* 305).

Ce tour est rare dans les langues romanes (cf. Meyer-Lübke, *Rom. Synt.*, § 547). On le trouve, c'est vrai, quelquefois en latin, mais il devient fréquent seulement dans Apulée (par exemple *vix finieram, et ilico me perducit*), et probablement sous l'influence du grec. Voir v. Geisau, *Indog. Forsch.*, 36, 285-86 (*Syntaktische Gräzismen bei Apulejus*).

8° Dans nombre d'autres cas les langues balkaniques montrent une prédilection marquée pour la parataxe. Évidemment c'est là un trait qui se retrouve un peu partout en langage populaire[1], mais ici comme ailleurs ces langues présentent une concordance remarquable dans les détails. Nous nous bornerons à en relever quelques-uns en renvoyant pour le reste à notre mémoire « *Die Konjunktion* de *im Rumänischen* » (*Zeitschr. f. rom. Phil. 28*, 11-35).

1. Voir p. ex. Dubislav, *Satzbeiordnung für Satzunterordnung im Altfranzösischen*, Berlin 1888 ; Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, 62-63, et pour des faits curieux en danois, Jespersen, En sproglig værdiforskydning. Og = at (*Dania*, 3, 145-82).

On dit par exemple en roumain : *ce ai uitat de te ai întors înapoi* ? « qu'est-ce que tu as oublié que tu es revenu, litt. et tu es revenu ? », de même en bulgare *kakvi sa tija jabulki ta sa tolko skapi* « quelles sont ces pommes qu'elles coûtent si cher ? » (*ta* « et »), en grec τί ἔχεις καὶ εἶσαι πάντα συλλογισμένος ; « qu'as-tu que tu es toujours triste ? ». Un accord spécial à l'intérieur de cette catégorie apparaît dans les tours suivants : roum. *ce facem de rămânem aici* « pourquoi restons-nous ici ? », litt. « que faisons-nous et nous restons ici ? ». bulg. *kakvo pravjăt tam, ta igrajăt* « pourquoi jouent-ils là ? » litt. « que font-ils là et ils jouent ? », serbe *što činiš te se ne ženiš* « pourquoi ne te maries-tu pas ? » litt. « que fais-tu et tu ne te maries pas ? », alb. *sh bim e rrim* ? « pourquoi restons-nous ? » litt. « que faisons-nous et nous restons ? », gr. τί κάνεις καὶ ξετυλίεις τὰ σκοινία « pourquoi déroules-tu les cordes ? » litt. « que fais-tu et tu déroules les cordes ? ». Si on emploie la parataxe au lieu de « sans que » dans des cas comme gr. ἔχει τέτοιο υἱὸ παλληκάρι καὶ δὲν τὸ ξέρει « il a un fils si brave sans le savoir », litt. « et il ne le sait pas » (pour des exemples analogues des autres langues, v. nos *Rum. Studier* p. 94), on en trouverait facilement des exemples un peu partout ailleurs, mais il en est autrement dans le cas suivant : roum. *nuți-i rușine a te lăuda către alții și eu să nu știu nimică* ? « n'as-tu pas honte de te louer devant les autres sans que je le sache, litt. et que je ne le sache pas ? » (Vasiliu. *Pov. și leg.* 65), bulg. *da si praime k'ef i nikoj da ni ne znaet* « amusons-nous sans que personne nous remarque », litt. « et que personne ne nous remarque » (*Sb.*, 19. 4), alb. *mund t i marr vetë zogut, edhé zogu mos të dëgjonjë* « je suis capable de prendre les œufs à un oiseau sans que l'oiseau le sente », litt. « et que l'oiseau ne le sente pas » (P. 116), gr. 'μποροῦσε νὰ γδύσῃ ἕνα κοιμισμένο, καὶ νὰ μὴν τὸ πάρῃ χαμπέρι « il était capable de déshabiller un dormeur sans qu'il le sente », litt. « et qu'il ne le sente pas » (Pio, 108)[1]. Très souvent la parataxe sert à remplacer l'in-

1. Cf. *Pouvez-vous souffler en dormant, et qu'on n'oye pas nos frères aux soupirs de la mort ?* (d'Aubigné, dans *Le seizième siècle en France*, 2, 84).

finitif : roum. *îl făcu de spuse* « il le fit dire », litt. « il le fit et il dit », bulg. *struvat ljudie ta poludevat* « ils font délirer les gens », litt. « ils font les gens et ils délirent », alb. *e bën kalënë è ngordh* « il fait crever le cheval », litt. « il fait le cheval et il crève », gr. ἔκαμε τὴ μάννα κ'ἔρριξε τό παιδίν της στὸ νερό « il a fait que la mère a jeté son enfant à l'eau », litt. « il a fait la mère et elle a jeté » — roum. *porunci calului de făcu grădina mai frumoasă* « il ordonna au cheval de faire le jardin plus beau », litt. « et il fit », serbe *zapovedi momcima te ga prevezu* « il ordonne aux garçons de le transporter », litt. « et il le transportent », alb. *e porsiti è i bëri një palë* « il lui ordonna de lui faire une épée », litt. « et il lui fit », gr. ὁ βασιλειὰς ἐπρόσταξε καὶ τὴν ἔκαψαν « le roi ordonna de la brûler », litt. « et ils la brûlèrent ». Dans les exemples cités, le sujet de la deuxième phrase est différent de celui de la première. Mais il arrive assez souvent que le sujet soit le même dans les deux cas, par exemple *porunci de făcu o masă* « il ordonna de préparer une table », litt. « et il prépara », alb. *dhjorisi è mori një vajë* « il ordonna de prendre une nourrice », litt. « et il prit une nourrice », moyen gr. ὥρισε καὶ ἐξέβαλλεν τὰ ῥοῦχά του εἰς τὸν κάστρον « il ordonna qu'on jetât ses habits dans la forteresse », litt. « et il jeta »[1]. Mentionnons pour finir qu'on trouve dans toutes les langues en question les constructions gr. ἀπεφάσισε καὶ τοῦ εἶπε « il se décida à lui dire », πιάνει καὶ τσῦ λέγει « il commence à lui dire », τοῦ ἔδωκε καὶ ἔφαγε « il lui donne à manger », τὸν ἄφησαν κ'ἤζησε « ils l'ont laissé vivre », etc.

En grec, ces parataxes remontent très haut, par exemple ἐν τῇ σκιᾷ αὐτοῦ ἐπεθύμησα καὶ ἐκάθισα « j'ai désiré me placer sous son ombrage » (Cantique 2, 3), ἀποτολμᾶ καὶ λέγει « il ose dire, il est assez hardi pour dire » (Romains 10, 20), τἰ σε ἠδίκησαν οἱ λάκκοι καὶ ἐξεκένωσας αὐτούς ; « qu'est-

1. Cf. aroum. *ursiţi di şedeţi* « asseyez-vous, s'il vous plaît », dont il a été question plus haut, p. 112. C'est le même procédé pour exprimer la déférence qu'on observe aussi dans vieil esp. *mandedes lo tomar* « daignez le prendre », litt. « ordonnez de le prendre » (*Poema del Cid*, 3515).

ce que t'ont fait les fosses que tu les as vidées ? » (Évang. Thomae B. 2, 3), ἐνήργησα τοὺς Ἰουδαίους καὶ ἐσταύρωσαν αὐτὸν « j'ai stimulé les Juifs à le crucifier » (*Descensus Christi*, 4, 2), ὥρισεν ὁ Πιλᾶτος καὶ ἐξῆλθον πάντες « Pilate leur a ordonné à tous de sortir » (*Acta Pilati*, 4, 3). Évidemment, cela ne prouve pas que le point de départ est à chercher en grec, mais si on convient que les concordances citées ne sauraient être fortuites, rien ne parle contre une pareille hypothèse, et ce qui la rend vraisemblable, c'est que d'une part il y a plusieurs cas de parataxe propres au grec seulement, et que de l'autre, sur certains points, la concordance n'a lieu qu'entre le grec et les langues voisines. C'est le cas par exemple de l'emploi de « et » après « pouvoir » et « vouloir » : gr. πῶς ἐμπορεῖ καὶ κοιμᾶται τώρα ; « comment peut-il dormir maintenant ? », alb. *mori sa mundi è ngriti* « il a pris tout qu'il a pu soulever », aroum. *cum putuşi di nviţaşi* « comment as-tu pu apprendre ? », bulg. (macéd.) *možeet i pra'jeet pajvani ot pesok* « ils savent fabriquer des entraves de sable » — ἐγώ 'θελα καί σοὺ τὄδωσα « je te l'ai donné exprès », litt. « j'ai voulu et je te l'ai donné », alb. *desha è ju gënjeva* « j'ai voulu vous tromper », aroum. *vrui de v' arîşi*. En roumain nous n'avons trouvé ces constructions que par-ci, par-là, dans l'ancienne langue.

A cette manière de voir M. Weigand a fait des objections. Dans son compte rendu [1] de notre traité précité, il y oppose les arguments suivants : 1° Les concordances sont sur certains points plus grandes entre le roumain, le serbe et le bulgare (de l'Ouest) qu'entre ces langues et le grec ; dans une phrase comme par exemple *trimise după el unul din aceia de s'au adunat* « il a envoyé après lui un de ceux qui s'étaient rassemblés », la conjonction *de* « et » remplace un relatif derrière un corrélatif démonstratif, et la phrase se laisse traduire mot à mot en serbe : *pošlja za njega jednoga od onih te su se bili okupili*, tandis qu'en grec et en roumain le relatif est indispensable en pareil cas. 2° En roumain, en bulgare et en serbo-croate on a deux séries de

1. *Krit. Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie*, 1904, I, 105.

conjonctions de coordination, à savoir respectivement *și, i, i* et *de, ta, te,* et seules ces dernières s'emploient dans les constructions paratactiques, tandis qu'en albanais *edhé* et en grec καί s'emploient dans ces cas comme dans les autres. 3° En grec καί ne peut pas être employé comme conjonction conditionnelle à la manière de *de* en roumain. Tout cela est on ne peut plus juste, mais nous ne pouvons pas admettre que cela prouve grand'chose. Pour ce qui est de la dernière objection, l'emploi de *de* en roumain comme conjonction conditionnelle — si c'est bien le même mot — est une évolution à part et qui ne touche en rien à la question qui nous occupe. Il est vrai qu'il y a un rapport étroit entre le roumain, le serbo-croate et le bulgare quant à l'existence de conjonctions spéciales pour marquer la notion « et puis »[1] — elles ne servent jamais à lier que des phrases — mais cela prouve tout au plus que ces langues ont été justement par là disposées à imiter des constructions où l'emploi de καί se fonde précisément sur le fait qu'il signifie aussi « et puis »[2].

Et d'ailleurs il n'est pas vrai qu'elles se servent uniquement de ces conjonctions spéciales dans les constructions paratactiques. Les exemples ne font pas défaut où *și* en roumain et *i* en bulgare sont employés de la même manière, tout comme l'albanais se sert soit de *è* soit de *dhe* (ou *edhé*). Pour ce qui est enfin de l'accord spécial signalé entre le

1. C'est-à-dire qu'il faut partir de ce sens pour expliquer les différents emplois cités. L'origine de ces mots importe peu. Dans un traité intitulé « Conjuncțiile *de* si *dacă* » (*Dacoromania,* 3, 251-84), M. Drăganu s'est ingénié pour expliquer roum. *de* comme issu de la préposition *de* en supposant un sens primitif temporel. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette hypothèse, inadmissible à notre avis.

2. C'est pourquoi on emploie aussi dans toutes ces langues « et » comme conjonction consécutive : gr. ἐμούγκριζε καὶ ἤτρεμεν οὖλη ἡ χώρα « il rugit de sorte que tout le pays trembla », alb. *një pill që ish i mbillurë shumë me ferrë è s hinej dot langori* « une forêt qui était remplie d'épines de sorte que le lévrier ne pouvait pas y pénétrer », bulg. *bila tolkuf hamatna ta sloancea ea ne vidjuvalo* « elle était si belle que le soleil n'avait pas vu sa pareille », roum. *așa de ascuțit de tăia ca briciul* « si aigu qu'il taillait comme un rasoir ». Pour plus d'exemples, v. nos *Rumænske studier,* § 75, où il est mentionné que καί se trouve employé ainsi dans le Nouveau Testament (Blass-Debrunner, § 442).

roumain et le serbe dans les cas où la parataxe remplace une construction relative, il faudrait prouver que c'est là quelque chose de primitif. L'aroumain ne connaît pas cette particularité et il est tout aussi légitime de la considérer comme la dernière conséquence d'une habitude commune à toutes les langues balkaniques, car dans toutes « et » peut remplacer « qui » dans des cas comme gr. ἐπέρασε ἕνας Ὀβρηὸς καὶ πουλοῦσε κάθε λογῆς πράμματα « un Juif passa qui vendait toutes sortes de marchandises » (Pio 143), alb. *del nji trim i gjat, edhé emnin e kishte Ramazán* « il passa un homme qui avait nom R. » (Jarník, *Příspěvky*, 15), bulg. *imalu edna juda ta si imala mlogu nivjea* « il y avait une fée qui possédait beaucoup de champs » (*Sb.* 9, 144), roum. *cine este de-mi ajută la mâncare?* « qui est-ce qui m'aide à manger? » (Isp. 262), etc.

9° Les verbes « apprendre » et « demander » se construisent d'une façon générale avec deux régimes directs : roum. *nevoia îl învață pe om minte* « la nécessité apprend à l'homme à avoir de l'esprit », *multe m'ai dăscălit* « tu m'as appris beaucoup de choses » (Sadoveanu, *Povestiri* 251), alb. *mësón vajzën gramë* « il apprend les lettres à la fillette », *u-mësua gjatuar* « il a appris à être chasseur », litt. « il s'est appris chasseur » (P., 59), serb. *naučio je svoje učenike neke nove molitve* « il a appris à ses élèves quelques nouvelles prières » (Maretić, *Gram. srpskoga jezika*, 554), gr. τὸν ἔμαθα μουσικήν « je lui ai appris la musique ». En bulgare littéraire cette construction ne semble pas usitée : *naučvam go na knigă* « je lui apprends les lettres » (Gerov), *toj me naučil na stolarstvoto* « il m'a appris la menuiserie » (Marcov, *Dict. bulg.-fr.*), mais elle se trouve dans les parlers macédoniens : *da te naučam um* « que je t'apprenne à vivre », litt. « que je t'apprenne l'esprit » (Šapk., 143 ; de même en roumain *să te învăț minte!*), *jaz da go nauč'm edin zanajat* « je lui apprendrai un métier » (*ibid.* 349), *ne se nauči ništo* « il n'a rien appris » (*ibid.* 316)[1]. Pour « demander » (roum. *nu te*

1. La construction précitée se trouve aussi dans ces parlers : *da go*

întreb asta « je ne te demande pas cela », *o să te rog un lucru* « je te demanderai une chose », etc.) voir les exemples donnés plus bas p. 206.

Pour le roumain on pourrait penser à la continuation de la construction latine des verbes *docere* et *rogare,* bien que les autres langues romanes n'en gardent pas trace (cf. le cas analogue du vocatif en *-e,* plus haut p. 147). En slave il s'agit d'une innovation, v. Miklosich, *Vergl. Synt.* §389; Vondrák, *Vergl. Slav. Gram.*, 2, 313. Il se peut donc bien que le grec soit en jeu, quand même son rôle ne serait que conservateur pour ce qui est du roumain. En grec cette construction n'est pas seulement ancienne avec lesdits verbes, mais s'emploie aussi dans plusieurs autres cas, notamment avec les verbes qui présentent le sens de « fournir » ou « charger », ce qui remonte aussi très haut (v. Blass-Debrunner § 155 et 159). Ici encore on peut observer que l'influence grecque, comme de juste, a laissé des traces surtout dans les langues voisines : l'albanais et le macédo-bulgare emploient aussi deux régimes directs avec ces verbes, par exemple *e ngarkúanë atë éshkënë* « ils l'ont chargé de l'amadou » (P., 97), bulg. *se návežal seno i meso* « il se chargea de foin et de viande » (Šapk. 8), gr. ἠφορτώσασι τὸ δράκο τὰ τάλλερα « ils ont chargé l'ogre de l'argent » (Pio, 226) ; bulg. *napunil mu edni disadzi pari* « il lui remplit une besace d'argent » (*Sb.* 10. 138), *da ti napolnat edni disadzi pari* (Šapk. 5), gr. νὰ γεμίζῃς τὴν ἄρκλα ψωμί « tu rempliras le buffet de pain » (Pio, 27), ἐγέμισεν αὐτὸ ὕδωρ « il l'a rempli d'eau » (*Evang. Thomae* 11. 2); bulg. *koj 'i napiveet carsk'ite kojńi voda* « là où ils abreuvent d'eau les chevaux du roi » (Šapk. 11), gr. ποτίζω τὸ ἄλογο νερό ; alb. *daroviti atjé plakën darova të mëdhá* « il donna à la vieille de grands dons » (Mitkos, 172). De même qu'on dit en grec par exemple οἱ πύργοι εἶνε γεμάτοι κεφαλαίς « les tours sont remplies de têtes » (Pio, 231), où le participe γεμάτος « plein » est suivi d'un régime direct, de

uća deteto na zanaát « pour apprendre à mon fils un métier » (Šapk., 315).

même l'adjectif « plein » peut être transitif en albanais et en (macédo-)bulgare : bulg. *eden bunar poln zlato* « un puits plein d'or » (Šapk., 113), *našél iednó k'upé plăno zlătici* « il a trouvé un pot plein de florins » (*Sb.*, 6, 128 ; *Sofijsko*), alb. *kur i pa dorën e sājë plot florini* « quand elle vit sa main pleine de florins » (Mitkos 188), *zĕmrënë plot mëshirë* « le cœur plein de compassion » (*Balkan-Archiv*, 2, 233)[1].

Toutes les langues en question emploient aussi un régime direct comme attribut d'un autre régime, par exemple gr. νὰ τοῦ δώκω τὴ θυγατέρα μου γυναίκα « je lui donnerai ma fille (pour) femme » (Pio 79), ἐσένα τώρα ἔχω παιδί μου « dès maintenant je t'aurai (pour) mon fils » (*ibid.* 13), πολλὰ κορίτσια τὸν ἤθελαν νὰ τὸν πάρουν ἄντρα « beaucoup de jeunes filles voulaient le prendre (pour) mari » (Politis 462) ; pour plus d'exemples, v. Thumb., *Handbuch*[2], § 50 et pour l'ancienne langue, Blass-Debrunner § 157. De même alb. *atĕ dua burrë* « celui-ci, je le veux (pour) mari » (P., 25), *e ka për të marrë grua* « il la prendra (pour) femme » (*MGr.* 57), *të kam babá* « je t'ai (pour) père, tu es mon père » (P. 44), bulg. *taja sade mene sin me imat* « elle n'a que moi (pour) fils » (*Sb.*, 19, 9), roum. *a avea pe cineva prieten* « avoir qn. (pour) ami », aroum. *ca să aveam bărbat ǵelădžiul amirăului* « pour avoir le cuisinier du roi (pour) mari » (*Ar.* ,2, 240). On dit en aroumain *ţi lu ai?* « qu'est-ce que tu l'as ? », c'est-à-dire « quel est ton rapport avec lui ? » M. Capidan a cité ce tour comme un accord spécial entre l'aroumain et l'albanais, où on dit de même *tsh e ke ?* Mais, on le voit bien, c'est seulement un cas spécial d'un usage répandu et il n'est pas restreint à ces deux langues ; il se trouve aussi dans la langue des Saracatsans (et probablement ailleurs en grec) : νὰ ῥωτήσῃ τὴ γυναίκα, τί εἶχε αὐτὸν τὸν ἄνδρα « pour demander à la femme ce qu'elle avait cet homme » (Höeg, *Les Saracatsans*, 2, 68).

Il faut également ranger ici des expressions comme gr.

1. La construction générale de « plein » dans les langues balkaniques est « plein avec qch. ».

τί μὲ θέλεις ; « que me veux-tu ? que veux-tu faire de moi ? », alb. *tsh e do atë njeri* « que veux-tu faire de cet homme ? » (P., 25), *tsh e do zanatin e babáit ?* « que veux-tu faire du métier de ton père ? » (*ibid.* 39), aroum. *tsi li vrei tulele ?* « qu'en veux-tu faire, des tuiles ? » (*Ar.*, 2, 218).

10° On dit en roumain non seulement *un copil de zece ani* « un enfant de dix ans », mais aussi *copilul e de zece ani* « l'enfant est de dix ans » pour « l'enfant a dix ans » : *Eram atunci de zece ani* « j'avais alors dix ans », *când s'a făcut copilul de doi ani* « quand l'enfant a eu deux ans », litt. « s'est fait de deux ans », aroum. *di kăts an eşti tine ?* « quel âge as-tu ? », litt. « de combien d'ans es-tu ? » (Weigand, *Olympo-Vlachen*, 75, à côté de *căts an ai ?*). Cette particularité se retrouve dans les autres langues : alb. *sa vjetsh je ? — jam njëzet vjetsh* litt. « de combien d'ans es-tu ? — Je suis de vingt ans » (Dozon, *Glossaire*, p. 100), gr. ἔγεινε τὸ παιδὶ δώδεκα χρονῶν « l'enfant eut douze ans » (Pio 9). En bulgare on emploie *ot* dans quelques dialectes, par exemple *Ot kolko godini si ? — Ot tri'set godini* « de combien d'ans es-tu ? — De trente ans » (Šapk., 346, environs de Salonique). La langue ordinaire se sert de *na : az săm na petnadeset godini* « j'ai quinze ans », tour fréquent aussi dans les dialectes : *Deteto stanalo na osăm godini* « le garçon eut huit ans » (Šapk., 469), *se stori na tri-četirinajset godini* litt. « il se fit de treize à quatorze ans » (*Sb.*, 19, 77).

Ici encore nous avons affaire à un tour qui est ancien en grec : ὅτε ἐγένετο ἐτῶν δώδεκα « quand il eut douze ans » (Luc, 2, 42), ἦν ἐτῶν δώδεκα (Marc, 5, 42) ; cf. Blass-Debrunner § 165. En latin le tour *annorum septem* se trouve depuis Tite-Live et est assez fréquent dans les inscriptions, par exemple *annorum* fait XXII (Diehl, *Vulgärlat. Inschriften*, n° 44), mais cet usage ne s'est pas continué dans les langues romanes. Pour l'emploi en bulgare de *na*, il remplace probablement ici comme ailleurs un génitif primitif ; il est à noter qu'en vieux bulgare on trouve précisément le datif employé dans cette fonction à côté du génitif, voir Miklosich, *Vergl. Syntax*, p. 610 et 468.

11° Pour marquer un nombre approximatif, on se sert en grec de ὡς « comme » mis devant le nom de nombre : ἦταν ὡς πενῆντα ἄνθρωποι « il y avait environ cinquante personnes ». Cet emploi est également très ancien, se trouvant non seulement dans la langue biblique (par exemple ὡς δέκα ἔτη Ruth, 1, 4 ; ὡς ἐτῶν δώδεκα Luc, 8, 42), mais aussi dans la langue classique, et il se retrouve également dans les autres langues : v. bulg. *dŭšti inočęda bě jemu jako dŭvoju na desęte lětŭ* « il avait une fille unique d'environ douze ans » (Luc, 8, 42), bulg. mod. *tě bili kato na edna vrăst* « ils étaient à peu près du même âge », litt. « comme d'un âge » (*Sb.*, 6, 147), roum. *un copil ca de şapte ani* « un garçon d'environ sept ans », *erau ca de o vârsta* « ils étaient à peu près du même âge », litt. « comme d'un âge ».

Mentionnons ici que d'une façon générale on emploie dans ces langues le substantif « moitié » pour marquer la fraction 1/2 : roum. *un an şi jumàtate* « un an et demi », bulg. *na dva časa i polovina* « après deux heures et demie », alb. *shtatë e gjysmë* « six et demi », ce qui répond à τρεῖς ἡμέρας καὶ ἥμισυ « trois jours et demi » (Apocal., 11, 9 et 11) ; en grec moderne, l'usage est quelque peu flottant : δυό 'μισυ χρόνια ou δυό χρόνια καὶ μισό « deux ans et demi », μιὰ ὥρα καὶ μισή (ἡμίσεια) « une heure et demie ». Cf. aussi russe *dva s polovinoiu funta* « deux livres et demie ».

12° Le nombre des traits syntaxiques communs aux langues balkaniques est donc assez considérable. Reste à mentionner les très nombreuses concordances phraséologiques dont il a été déjà question plus haut. Elles sont si nombreuses qu'on n'exagérera guère en disant que c'est plutôt l'exception quand ces langues diffèrent complètement au point de vue phraséologique, comme c'est par exemple le cas pour les expressions de « avoir faim » : roum. *mi e foame* litt. « il y a faim pour moi », bulg. *gladen săm* « je suis affamé » ou *jade mi se* (v. plus haut p. 151), alb. *kam ù* « j'ai faim », gr. πεινῶ « esurio ». Le travail de M. Papahagi, mentionné plus haut p. 7, note, ne contient pas moins de 451 numéros, et bien qu'il faille en retrancher

nombre de calques lexicologiques et plusieurs tours qui se trouvent un peu partout dans les langues européennes, il est bien fait pour donner une vive impression de la connexité des langues balkaniques sous ce rapport. Il serait facile d'augmenter le nombre des faits observés par M. Papahagi. Nous nous bornerons à citer le cas suivant : pour marquer une action étourdie qui a eu ou qui aura des suites fâcheuses, on se sert d'expressions comme roum. *păcatele ne au împins de am săvârşit o aşa faptă* « nos péchés nous ont poussés à commettre une telle action » (Isp., éd. 1874, 2, 107), alb. *gjunahu im më shpuri è vajta ne mbreti* « mon péché m'a poussé à me rendre chez le roi » (P., 130), bulg. *ščo te donesol gre'ot tuva?* « pourquoi ton péché t'a-t-il mené ici ? » (Šapk. 225), gr. ἡ ἁμαρτία σου σ'ἔκαμε κἠ ἐβγῆκες ὀκ τὸν νοῦ σου « ton péché t'a fait sortir de tes gonds » (*Bibl. gr. vulg.*, 1, 276).

Il n'est guère probable qu'on réussisse jamais à découvrir le point de départ de chacune de ces concordances. Que toutefois ici encore le grec ait fourni bien des choses, c'est ce qui ne saurait être mis en doute eu égard à tout ce que nous venons d'exposer, et il y a des cas où il est effectivement possible d'y ramener le phénomène en question. « Demander quelque chose à quelqu'un », « poser une question à quelqu'un » s'appelle en albanais « demander une parole à quelqu'un » : *një fjalë do të të pjes* « je te demanderai une chose » (P. 31), *do të të pjes dimbëdhjetë llafë* « je te poserai douze questions » (*ibid.* 178). Vuk, dans sa traduction du *Nouveau Testament*, écrit de même *ja ću vas upitati jednu riječ* « je vous ferai une question » (Matth., 21, 24), et dans sa traduction idiomatique Pallis a la même chose : θὰ σᾶς ῥωτήσω κι' ἐγώ 'να λόγο, ce qui rend exactement le texte primitif : ἐρωτήσω ὑμᾶς κἀγὼ λόγον ἕνα (de même Marc, 11, 29 : ἐπερωτήσω ὑμᾶς ἕνα λόγον, tandis que Luc, conformément à la langue classique, omet ἕνα). Des versions bulgares et roumaines[1] présentent la même tournure, ce qui pourrait s'expliquer par la traduction comme *interrogabo*

1. Celle de Cornilescu (1921) porte : *Vă voi pune şi eu o întrebare.*

uos et ego unum sermonem dans la *Vulgate*, car elle ne semble pas se trouver ailleurs en bulgare et en roumain. Mais un cas comme *te aș întreba d'o vorbă* (Jipescu, dans Gaster, *Chrestom. roum.* 2. 260), qui n'en diffère que par l'emploi de la préposition *de*, montre qu'il n'en est pas ainsi et qu'elle a existé aussi en roumain. Quant à la traduction de Vuk, elle rend fidèlement la langue parlée, et Maretić cite dans sa grammaire, sans faire de remarque, le passage en question comme exemple de deux régimes directs. En tout cas nous voyons ici comment une façon de parler qui a pris naissance de bonne heure en grec, est d'un usage vivant de nos jours sur de grandes étendues de la péninsule balkanique. Ajoutons encore qu'on dit de même « dire une parole à quelqu'un » pour « dire quelque chose à quelqu'un », au moins en albanais : *do t u thom një fjalë* « je vais vous dire une chose » (P. 97), et en roumain : *am să-ți spuiu o vorbă* « je te dirai une chose » (Isp. 9), *să-ți spun o vorbă* (Vasiliu. *Pov. și leg.* 237).

Quand il est question de relater le payement d'une somme (ou simplement de donner quelque chose qu'on a sur soi), il est extrêmement fréquent dans toutes ces langues qu'on dise « tirer (c'est-à-dire : de la poche) et donner », en accentuant les étapes différentes de l'action[1] : roum. *scoase și dete o pungă de bani* « il tira et donna une bourse d'argent » (Isp. 168), *am scos ș'i am dat parale advocatului* « j'ai tiré et donné de l'argent à l'avocat » (Sadoveanu, *Venea o moară* 180), aroum. *scoate și-l' da nă cărîntană* « il tire et lui donne une piastre » (Pap., 498), bulg. *tuǵi-nec-ot izva'il i mu 'i brojal sto 'iljadi grošo'i* « l'étranger tira et lui compta cent mille piastres » (Šapk. 245), *izvai sto altani i mu i dade na jabălkarot* « il tira cent monnaies d'or et les donna au marchand de pommes » (*Sb.*, 19, 7), alb. *ashtú ndzorri prinzipesha è i dha të një qind lirat* « alors la princesse tira et lui donna les cent lires » (P., 89), *ndzúarën è dhan shumë pará* « ils tirèrent et donnèrent beaucoup d'argent » (Dozon 75), gr. βγάζει καὶ τοῦ δόνει ἕνα

1. C'est un cas du procédé traité par M. Havers sous le titre de Enumerative Redeweise, dans *Indogerm. Forsch.*, 45, 229-51.

φλουρί « il tire et lui donne un florin » (Pio, 121). Que ce tour puisse s'employer d'une manière toute mécanique, c'est ce que montre cet exemple aroumain, où il est question d'une femme qui sollicite Dieu de lui donner un enfant : *Dumnidzău, cari un putea s-ascapă di nîsă dzua tuță, scoasi şi-l' deade nă feată* « le Seigneur, qui n'avait pas pu se débarrasser d'elle de toute la journée, tira et lui donna une fille » (Pap. 149). Il s'agit donc d'une tournure en quelque sorte consacrée, et certainement ce n'est pas par hasard que nous la rencontrons dans la langue du *Nouveau Testament* : καὶ ἐπὶ τὴν αὔριον ἐκβαλὼν δύο δηνάρια ἔδωκεν τῷ πανδοκεῖ « le lendemain il a tiré deux deniers et les a donnés à l'hôte » (Luc 10. 35). La traduction de Pallis porte : ἔβγαλε διό δηνάρια κι' ἔδωκε τοῦ ξενοδόχου.

Il est extrêmement fréquent en roumain d'ajouter aux mots *săptămână* « semaine », *lună* « mois » et *an* « an », le complément *de zile* « de jours » : *un an de zile* « un an entier », *o lună de zile* « un mois entier », etc., aroum. *doi meş de dzâle* « deux mois » (*Ar.*, 2, 246), istro-roum. *pogodit-ăl-av anu de zile* « ils l'ont loué pour un an » (*Făt-frumos* 3, 19). L'usage est également fréquent en serbe : *mesac dana* « un mois (de jours) », *danas nedelja dana* « d'aujourd'hui en huit », litt. « aujourd'hui une semaine de jours », *za godina dana* « pendant une année ». Il se trouve aussi en bulgare, du moins dans les parlers du Sud-Ouest : *edna nedelia dni što se skita ugore-udolu* « toute une semaine qu'il erra par monts et par vaux » (*Sb.* 19. 3), *cela edna nedela dni* « toute une semaine » (*ibid.* 39). Pour l'albanais, il est attesté dans le Nord : *një javë dit* « une semaine de jours » (Jokl, *Litteris* 4, 209). C'est peut être un pur hasard que nous ne l'ayons pas rencontré en grec moderne, car il se trouve dans la version des Septante : μετὰ δύο ἔτη ἡμερῶν « après deux ans de jours » (*Gén.* 41. 1) ; ici c'est un hébraïsme, et il faut supposer que ce tour a passé de la langue biblique dans les langues balkaniques (cf. plus bas p. 215-16).

Pour marquer qu'une question est superflue on répond en roumain par *cum nu?* « comment non ? », c'est-à-dire

« comment donc !, pourquoi pas ?, naturellement », par exemple: *Ne însoţeşti? — Cum nu!* « Nous accompagnerez-vous ? — Naturellement ! », *Vrei slujbă, măi băiete? — Cum nu!* « Veux-tu une situation, mon garçon ? — Très volontiers », méglénite *s-nă dai un birbeatsi — cum nu zise picuraru* « vends-nous un mouton — Volontiers, dit le berger » (Capidan, *Meglenor.*, 2, 93). De même en bulgare : *go fărli popot vó-more? — Kako ne, otgo'oril hamalot* « as-tu jeté le prêtre dans la mer ? — Mais certainement, répondit le portefaix » (Šapk. 217), *ne si ti sin na tatka ti? — Kako ne, rekol toj* « n'es-tu pas le fils de ton père ? — Naturellement, dit-il » (*ibid.* 232). C'est le grec πῶς ὄχι ; qui remonte à l'ancien grec[1].

Il est à présumer que des recherches ultérieures mettront au jour plusieurs autres cas analogues. Citons encore pour finir celui-ci : parmi les nombreuses expressions pour désigner la grossesse, on a en roumain *a luà în pântece* « devenir enceinte », litt. « prendre dans le ventre ». Evidemment nous sommes ici en présence de l'expression courante de l'ancien grec ἐν γαστρὶ λαμβάνειν (v. les citations données dans *Indogerm. Forsch.* 30, 42 et 43, 101), qui se trouve aussi dans la langue du *Nouveau Testament*: καὶ ἰδοῦ συλλήμψῃ ἐν γαστρὶ « et tu concevras » (Luc, 1, 31) ; cf. εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα (Matth., 1, 18). L'expression de la langue grecque moderne : ἐγγαστρομένη « enceinte », ἐγγαστρόνω « rendre enceinte » en diffère très peu. Le bulgare ne paraît pas la connaître, mais il semble bien qu'il faille avec M. Holger Pedersen (*Beżzenbergers Beiträge*, 20, 238) combiner avec alb. *bark* « ventre » les mots *mbars* « rendre enceinte », *mbarsem* « devenir enceinte » et *mbarsë* « enceinte », qui correspondraient ainsi parfaitement à gr. ἐγγαστρόνω, ἐγγαστρόνομαι et ἐγγαστομένη[2].

1. On dit aussi en bulgare *zašto ne ?* « pourquoi pas ? » (*Sb.*, 19, 90) et de même en roumain *de ce nu*.

2. En tout cas il ne faut pas, avec G. Meyer, combiner *mbars* avec l'expression *me barrë* « enceinte » ; *barrë* vient de **barnë* de indocur. **bhorno* « fardeau » (dan. *barn* « enfant »), de sorte que *me barrë* « avec fardeau » est à comparer à roum. *însărcinată*, bulg. *brĕmenna*, russe *beremennaja*. — Une autre expression roumaine, un peu vul-

13° A plusieurs reprises (v. plus haut p. 9, 138-40 et 191-92), nous avons eu l'occasion de mentionner des cas où les traits communs aux langues balkaniques se trouvent aussi ailleurs. Il serait facile d'en citer d'autres encore, comme p. ex. le tour « sans autre » au sens de « sans faute, certainement » : roum. *fără de alta*, bulg. *bez drugo*, alb. *pa tjetrë*, gr. χωρὶς ἄλλο, ital. *senz' altro*, v. fr. *sans autre*, ou « avec tout cela » au sens de « malgré cela » : roum. *cu toate acestea*, bulg. *pri vsičko tova*, alb. *me gjith atà*, gr. μ' ὅλα ταῦτα et pareillement en français, en italien, en espagnol, en russe, en danois, etc. Il faut convenir que ces sortes de concordances n'ont qu'une valeur secondaire comme preuve de l'unité linguistique des Balkans. D'autre part, on aurait tort de ne pas en tenir compte dès qu'il s'agit d'esquisser le tableau de cette unité. Il arrive aussi que les langues balkaniques présentent en pareil cas des particularités qui leur sont propres. Si p. ex. alb. *me gjithë varfërí të sajë e rriti djalin* « malgré sa pauvreté elle a élevé le garçon » (*Mitkos*, 168) correspond exactement à fr. « avec toute sa pauvreté, etc. » et a des tours analogues dans d'autres langues, les exemples suivants en diffèrent par le non-emploi d'un possessif devant le substantif : gr. μὲ ὅλο τὸ σκοτάδι ἔφυγε « il est parti malgré l'obscurité », litt. « avec toute l'obscurité », bulg. *pri seta lutina kandisa na too* « malgré sa colère il y consentit », litt. « avec toute la colère » (*Sb.* 19, 82), roum. *cu toată frica o luat cofa* « malgré sa peur elle a pris le seau », litt. « avec toute la peur » (Vasiliu, *Pov. şi leg.*, 225). Nous nous bornerons à citer encore deux cas qui tombent dans cette catégorie de concordances.

Les verbes qui correspondent à esp. *anochecer*, v. fr. *anuitier*, fr. dial. *anuiter*, s'emploient comme ceux-ci en parlant de personnes pour « être surpris par la nuit, se

gaire, *cu borţul la gură* « le ventre jusqu'à la bouche », se retrouve en albanais : *barkun gjer më gojë* (Dozon, 95). Roum. *a purcede grea* (*îngreunată*) « devenir enceinte », litt. « partir enceinte », rend gr. κινῶ ἐγγαστρομένη. De même en aroumain *ñk'isi greao* « elle est devenue enceinte ».

trouver dans un lieu à l'approche de la nuit » : à côté de βραδυάζει « il se fait nuit », on a aussi en grec βραδυάζομαι « je suis surpris par la nuit», de même νυχτόνομαι : ἐνυχτώθη'ς τὸ δρόμο « chemin faisant, il fut surpris par la nuit » (Politis, 447), en albanais à côté de *ngryset* aussi *ngrysem* de même qu'en roumain *înserez* à côté de *înserează : ea să nu înserează pe drum* « pour ne pas être surpris par la nuit chemin faisant », *era hâdă să nu înserezi cu ea în casă* « elle était laide à ne pas attendre la venue de la nuit avec elle dans une maison » (Sadoveanu, *Crâşma lui Moş Precu,* 17). En albanais, le verbe « obscurcir » s'emploie de la même manière : *errem* « je suis surpris par la nuit », litt. « je m'obscurcis » (cf. *errë* « obscurité »). C'est aussi le cas en bulgare : *zamrăknale se na edno mjasto i legnale da spat,* litt. « ils se sont obscurcis dans un endroit et se sont couchés pour dormir » (*Sb.* 14, 133), aussi impersonnellement : *go stemni večerta vo stret planinata,* litt. « cela l'a obscurci le soir en pleine montagne » (*Sb.* 19, 29). De plus en aroumain : *nă dzuă ntunicară tu nă hoară,* litt. « un jour ils se sont obscurcis dans un village » (Pap. 80). En daco-roumain, cet emploi de *a întuneca* ne semble s'être conservé que dans le proverbe *care mânecă, nu întunecă* « qui se lève matin, n'est pas surpris par le soir ». Nous n'avons pas réussi à trouver rien de pareil en grec[1]. Les verbes signifiant « se faire jour » s'emploient d'une façon analogue, comme en espagnol *amanecer* : gr. ξημερόνει « il se fait jour », πῶς ξημέρωσες ; « comment as-tu commencé le jour ? », alb. *ü-di* « il se fait jour », *si u-dive ?* « comment as-tu commencé le jour ? », *u-di nestret shëruar* « elle s'est réveillée guérie le lendemain » ; bulg. *go razdenilo na edna planina* « le matin, il s'est trouvé sur une montagne » (Šapk. 430), litt. « cela l'a « ajourné » ».

Dans plusieurs langues, on se sert en certains cas de la combinaison « avec » + substantif au lieu d'un adjectif. Cela est particulièrement fréquent dans les langues balka-

1. Cf. en v. grec l'emploi bien connu de σκοταῖος : κατέβαινον εἰς τὰς κώμας ἀπὸ τοῦ ἄκρου ἤδη σκοταῖοι (Xénoph., *Anab.*, 4, 1, 10).

niques : gr. εἶνε μὲ θυμό « il est en colère », litt. « avec colère », εἶνε μὲ ἕνα μάτι « il est borgne », litt. « avec un œil » (Politis, 128) ; bulg. *je s edno oko,* litt. « il est avec un œil » (Šapk., 324), *ot tugava gavola ostal s edin krak* « depuis lors le diable est resté avec un pied » (*Sb.*, 9, 148 ; la langue littéraire se sert des mots *ednook, ednokrak*, cf. all. *einaügig, einbeinig*), *ne je săs čisto sărcé* « il n'est pas franc », litt. « avec cœur pur » (*Cankov*, 40) ; alb. *njëri ish me një si, e jatri me një këmbë,* litt. « l'un était avec un œil, et l'autre avec une jambe » (*MSt*, 5, 32), *u bë ajó me sy positsh ishtë që përpara,* litt. « elle se fit avec des yeux comme auparavant » (*MGr.*, 59), *bohet me flok* « se fait velu » (Lamb., 102), *pija âsht shyhreti fukarās. pse fukarān e bën me pare, ćorin e bën me sý, topallin e bën me kām,* litt. « le boire est le plaisir du pauvre, car le pauvre il le fait avec argent, l'aveugle il le fait avec des yeux, le perclus il le fait avec des jambes » (Jarník, *Příspěvky,* 12), *Shqyptart ján bâ me-j zemër* « les Albanais sont devenus d'accord », litt. « avec un cœur » (*Balkan-Archiv,* 1, 173), *nga trimërija është Shqipëtari me nam* « pour la bravoure, l'Albanais est célèbre », litt. « avec renom » (Pekmezi, *Gram. d. alb. Spr.* 208), *mua mejaft m është dashuria e tim zoti* « à moi me suffit (litt. : est avec satiété) l'amour de mon maître » (*MGr.*, 67) ; roum. *a fi cu credință* « être fidèle », *l'ai făcut cu vedere* « tu lui as rendu la vue », litt. « l'as fait avec vue », *să nu vă fie cu supărare* « je ne voudrais pas vous importuner », litt. « que cela ne vous soit pas avec importunité », *un țăran mai cu stare* « un paysan plus aisé », litt. « plus avec fortune », *să fii mai cu inimă* « sois plus courageux », litt. « plus avec cœur », *e cu chef* « il est enjoué », litt. « avec bonne humeur », etc. De même que le phénomène semble surtout fréquent en albanais et en roumain, de même ces deux langues présentent quelques cas spéciaux. Le roumain ne possède pas d'adjectif signifiant « possible », on dit *cu putință* « avec possibilité » : *nu e cu putință să o fac* « il m'est impossible de le faire », tout comme on dit en albanais *me mundë* : *s ge memundë të bindëtë* « il lui était

impossible de se baisser » (Mitkos, 175) ; on se sert aussi en albanais du mot turc *mumqim, memqim*, d'où, par contamination avec *me mundë, me mumqim* (P. 164). Le terme courant en roumain pour « intelligent, sage, raisonnable » est *cuminte*, de *cu minte* « avec intelligence ». Ici, par contre, le roumain ne semble s'accorder qu'avec le grec : τὸ παιδί, ποὖτανε μὲ γνώσι « le garçon, qui était intelligent » (Pio, 160), τοὺς ἀνθρώπους »ποῦ δὲν εἶναι μὲ φρόνησιν « les hommes qui ne sont pas raisonnables » (*Bibl. gr. vulg.*, 8, 58).

14° Si les rapprochements précédents sont loin d'épuiser la matière, ils suffisent pour montrer que le nombre des traits communs à toutes les langues balkaniques est très considérable. Comme nous l'avons dit au début, elles présentent sous bien des rapports, en matière syntaxique, l'image d'un groupe de langues apparentées. Que ce soit là l'effet du hasard, c'est ce qu'il semble impossible d'admettre, vu les cas innombrables où ces langues se sont de fait influencées réciproquement. Abstraction faite de la postposition de l'article défini et de quelques points douteux (v. plus haut § 4°, 5° et 13°), nous avons cherché à montrer que dans la grande majorité des cas il s'agit de particularités qui se sont développées en grec et qui se sont propagées de là dans les autres langues[1]. Cela pourra paraître remarquable, mais il n'y a là-dedans rien d'invraisemblable. M. Philippide (*Originea Romînilor*, 2, 308) veut bien admettre que des langues s'influencent réciproquement deux par deux, mais trouve que la grande extension des phénomènes en question est la preuve qu'ils ne peuvent pas s'expliquer comme provenant d'une seule langue. Il va sans dire que c'est là une supposition tout-à-fait gratuite, et du reste M. Philippide lui-même ne semble pas la prendre au sérieux. Un phénomène syntaxique ou phraséologique — et

1. Il faut encore ajouter à ces cas celui traité plus haut p. 8, à savoir l'emploi de « mais » ou « seulement » après « autre » négatif. Ce tour remonte très haut en grec, cf. οὔ τί μοι αἴτιος ἄλλος, ἀλλὰ τοκῆε δύω (Odyssée, 8, 311-12) ; ἄλλη μὲν πόλις οὐδεμία οὔτε φιλία οὔτε Ἑλληνίς, ἀλλὰ Θρᾷκες Βιθυνοί (Xénoph., *Anab.*, 6, 4, 2). Pour des exemples de la langue postérieure, v. Blass-Debrunner, § 448.

il s'agit dans tous les cas en question de cette sorte de phénomènes — peut très bien se communiquer d'une langue à plusieurs autres, témoin par exemple le tour allemand *was für ein mann ?*, qui a passé en russe : *čto za čelověk ?*, en polonais : *co za człowiek ?*, en lituanien : *kas per žmogus ?*, en scandinave : dan. *hvad for en mand ?* Ce qui s'est effectué ici en petit, s'est effectué en plus grand dans les Balkans, et pour expliquer ce fait, il suffit, à notre avis, de renvoyer au rôle joué par la civilisation byzantine et surtout à l'influence unificatrice de l'église grecque. Sans doute, il serait curieux de savoir comment tout s'est passé dans le détail, mais il ne sera guère possible d'arriver à autre chose qu'à des suppositions plus ou moins vagues. Certainement il faut compter aussi avec la symbiose de différentes parties des nations balkaniques et avec le bilinguisme d'une certaine quantité d'individus.

Il est également difficile de se prononcer sur la question de savoir à quelle époque remonte l'unité linguistique des Balkans. Les textes vieux bulgares nous enseignent que le refoulement de l'infinitif doit être postérieur à l'état de langue qu'ils représentent. Il y a bien par-ci, par-là des exemples de la construction par *da* au lieu de l'infinitif (v. l'édition du *Cod. Marianus* par Jagić, glossaire), mais l'emploi constant de ce tour n'apparaît que dans des textes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (v. Oblak, *Arch. f. slav. Philol.*, 16, 305), ce qui, d'autre part, ne prouve pas qu'il n'ait pas commencé beaucoup plus tôt. Pour ce qui est du roumain, le fait que l'istro-roumain ne connaît pas l'emploi de propositions subordonnées introduites par *să* comme remplacement de l'infinitif, pourrait sembler indiquer que le système actuel de ces propositions n'était pas encore totalement développé dans le roumain commun, c'est-à-dire avant l'an 1000. Mais il reste la possibilité que l'état actuel de l'istro-roumain sur ce point soit de date relativement récente et dû à l'influence des langues environnantes. Cette possibilité subsiste, bien qu'avec moins de vraisemblance, dans le cas où le tour *vrę se spuie* (v. plus haut p. 174) ne se vérifierait pas comme étant le reste d'un état primitif. On a vu

plus haut (p. 181) que le futur exprimé à l'aide de « vouloir » se trouve en vieux bulgare dans sa forme primitive, et tout porte à croire que ce phénomène est antérieur au refoulement de l'infinitif (cf. ce qui a été dit plus haut p. 183). Il est donc probable, ce qui paraîtra aussi naturel *a priori*, que l'unité actuelle s'est effectuée en plusieurs étapes.

Tous les traits linguistiques qui sont, selon nous, à ramener au grec, ne datent pas ici de la même époque. Comme on l'aura vu par ce qui précède, il y en a qui remontent au grec classique, mais dans la plupart des cas, nous avons affaire à des phénomènes développés dans la κοινή, attestés surtout dans la langue du *Nouveau Testament*, mais parfois aussi (comme par exemple la formation du futur par θέλω) d'origine postérieure. Il n'y a là rien que de fort naturel. Ce qui est remarquable toutefois, c'est que dans quelques cas il s'agit de phénomènes qui semblent être des sémitismes à l'origine. Sans entrer ici dans la discussion de la question si souvent débattue du rôle joué par le sémitique dans la formation de la langue biblique, nous nous bornerons à rappeler que si, d'une part, le grec biblique présente indubitablement des particularités sémitiques, on a d'autre part fortement exagéré l'influence du sémitique sur la langue biblique en admettant des sémitismes toutes les fois qu'elle concorde avec l'hébreu (ou l'araméen). Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que d'une façon générale la langue biblique représente la langue parlée de l'époque. On n'a pas non plus manqué de faire observer que beaucoup des particularités de cette langue se sont continuées en grec moderne et qu'il n'est guère probable que des sémitismes introduits dans le grec biblique par la voie de la traduction ou dus à des écrivains d'origine sémitique, se soient propagés dans la langue parlée (v. notamment Thumb, *Die griech. Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (1901), p. 120-33). Sans doute, cela est essentiellement vrai. Il y a pourtant un domaine où l'influence de la langue biblique sur la langue parlée peut se faire sentir, à savoir celui de la phraséologie et de la stylistique, et c'est précisément dans ce domaine

que nous trouvons les quelques particularités qui, selon toute vraisemblance, sont à expliquer comme des sémitismes. Ce sont les tours « demander une parole à quelqu'un » (plus haut p. 205) et « un an de jours » (plus haut p. 207). Peut-être faut-il y ajouter celui mentionné p. 206-207, qui dans sa forme primitive en grec (ἐκβαλὼν ἔδωκεν) correspond à l'usage du participe en hébreu (cf. Blass-Debrunner § 419). Il en est autrement pour des cas comme αἰών « siècle, vie séculaire, monde », alb. *jetë*, etc. (plus haut p. 36) d'après hébr. *olamin* ; il s'agit ici d'un mot biblique entré d'abord dans la langue religieuse.

ADDITIONS

P. 41, l. 9 : roum. *a râde* présente le même sens ; c'est donc un trait commun à toutes les langues balkaniques.

P. 59, note : le travail cité en dernier lieu est dû à M. Maver.

P. 83 : Tout récemment, M. Bărbulescu a développé plus largement ses idées dans « Individualitatea limbei române şi elementele slave vechi » (Buc. 1929), livre dont malheureusement nous n'avons pas pu prendre connaissance.

P. 113, note 1 : à ajouter ἐπίστευσαν εἰς τὸ ὄνομα αὐτοῦ (Jean, 2, 23).

P. 151 : le tour albanais se trouve aussi dans les textes publiés par G. Meyer : *nuse, mos të pihet ujë ?* (*MGr.*, 76).

P. 154, note : pour plus de détails, v. Wackernagel, *Vorles. über Syntax*, 2, 202 et suiv.

P. 179 : il faut ajouter qu'en albanais et en roumain les propositions finales introduites par *që të, ca să,* dont le premier élément diffère de gr. γιά, bulg. *za,* ont suivi le même développement (v. *Rum. studier,* § 102-03).

P. 191, note 2 : en daco-roumain aussi se trouvent des cas comme *pârdalnica-mi de mine* (Lungianu, *In sărbători,* 198), *săracan de mine* et autres formes (*Tiktin,* 1364).

P. 196 : le tour τί κάνεις καὶ ξετυλίεις τὰ σκοινία continue manifestement cet autre de la langue du Nouveau Testament : τί ποιεῖτε λύοντες τὸν πῶλον ; (Marc, 11, 5), τί ποιεῖτε κλαίοντες ; (Actes, 21, 13).

CORRECTIONS

L'auteur n'ayant pu, à la suite d'un malentendu, apporter les dernières corrections à son texte, le lecteur est prié de modifier comme suit les passages ci-dessous :

P. 7, l. 9, au lieu de : ὄοεξι, lire : ὄρεξι.
P. 9, l. 9, — *zoterote*, — *zotërote*.
P. 21, l. 1, — « maudire », — « excommunier » ; ce sont les verbes bulg. et roum. qui signifient aussi « maudire ».
P. 33, note 2, au lieu de : *qelezë*, lire : *qellëzë*.
P. 36, l. 16, — *piklŭ* — *pĭklŭ*.
P. 37, l. 3-4, — *Afrikëzë*, — *Afrikësë*.
P. 38, l. 8, — Mayer, — Meyer.
P. 40, l. 25, — *audzit*, — *avdzit*.
P. 43, l. 16, — *kakodukëtë*, — *kakoduketë*.
P. 44, l. 7, — βασιλόποολο, — βασιλόπουλο.
P. 53, l. 7, — *pëlqjej*, — *pëlqej*.
P. 73, l. 12, — *lidhure*, — *lidhurë* ; à noter aussi le pluriel *të lidhura* au même sens.
P. 79, l. 27, au lieu de : *kjershi*, lire : *qershi*.
P. 93, l. 3, — *dufeki*, — *dufek*.
P. 93, l. 22-23, — Hoffmann, — Hofmann.
P. 94, note 1, — Więdkiewicz, — Wędkiewicz.
P. 102, l. 11, — *aruncaţi*, — *aruncaţi*.
P. 110, l. 4, — *dzua*, — *dzuă*.
P. 121, l. 37, — *Sb.*, — *Sb.* 20.
P. 128, l. 3, — *thëdo*, — *tshëdo*.
P. 129, l. 2, — *napŕča*, — *napŕčd*.
P. 136, l. 11, — *špejt*, — *shpejt*.
P. 139, note, — *Jordan*, — *Iordan*.
P. 161, l. 2, — *japrak*, — *japraq*.
P. 161, l. 13, — *Märchen*, — *Märchen*.
P. 176, l. 3, — par le, — du.
P. 176, l. 10, — se, — ce.
P. 185, l. 14, — et *kam*, — et de *kam*.
P. 186, l. 33, — connu, — bien connu.
P. 187, l. 34, — connu... génitif, — slave bien connu du génitif employé,
P. 196, l. 3, au lieu de : 34, lire : 54.
P. 199, l. 6, — est, — soit.
P. 199, l. 16, — tout, — tout ce.

TABLE ANALYTIQUE

ъ > *ă* en syllabe faible (bulg.), 12-13, (roum.), 12-13, 124, 125.

a > *ë* en syllabe faible (alb.), 12-13, 124, 125.

a prothétique en aroumain et grec, 103.

ѫ (v. bulg.) > *un* en roumain, 84.

« à une semaine » pour « après une semaine », 10.

« abreuver » avec deux régimes directs, 202.

a calil'ei (aroum.), au sens de « juste », 128.

« accusatif avec proposition substantive », 193, 194.

-ache (roum.), 45.

acolo (roum.), 192.

acolo iu (aroum.), 108.

ADJECTIF. Formes féminines du pluriel employées au sens neutre en alb. et en roum., 133.

ADMIRATIF (mode ⌒) en alb. et en bulg., 119-20 ; son origine en alb., 185.

aduna, A se ⌒ *cu cineva* (aroum., v. roum.), 117 n.

afară (roum.), 192.

affogare (it.), 34 n.

afjón (alb., bulg., roum.), 23 n.

afogar (port.), 34 n.

agerul pământului (roum.), 161.

agorida (bulg. 23).

aγromutrăscu (aroum), 43.

aguridă (roum.), 23.

aguriďă (aroum.), 23.

ahogar (esp), 34 n.

« ainsi » remplaçant un régime pronominal en roum., alb., grec et ital., 139.

αἰών, 36.

ajó (alb.) au sens neutre, 133 ; *ajó dunjá*, 158.

ajunge (roum.), 52 n.

ako bi da (bulg.), « si », 124.

alantu (aroum), 109.

ALBANAIS. Mots ⌒ dans les autres langues balk., 65-75 ; mots ⌒ en grec, 66-67, en serbo-croate et en bulg., 68, en aroum., 69-70, en roum., 70-72. Mots grecs en ⌒, 25-27, mots aroum. en ⌒, 63, mots slaves en ⌒, 77-79. Concordances entre ⌒ et aroum., 115-18, entre ⌒ et roum. 124-45 ; concordances phonétiques, 124-27, concordances dans la formation des mots, 127-130, concordances syntaxiques, 130-36, phraséologiques, 136-37 ; concordances alb.-roum.-bulg., 137-38, alb. roum.-ital. 138-39.

albeală (roum.), 86.

albină (roum.), 72.

áldozik a nap (magy.), 67.

aliquo biduo (lat.), 113 n.

ALLOCUTION : « Votre Seigneurie » avec le verbe à la deuxième personne, 9,

ἄλλο suivi de « mais » ou « seulement », 8, 213 n.

ἄλλος, 108.

alt(ă) (roum.), suivi de « mais » ou « seulement », 8-9.

alyš-veriš (turc), 93.
am prés. de *a avea* (roum.), 13-14.
am + inf. (roum.), 185.
am de + subst. verb. (roum.), 185 n. 1.
am să (roum.), 184.
Amandov, 5 n. 4.
amanecer (esp.), 211.
an (roum.), 75.
Ancel, 3.
ANCIEN GREC. Mots empruntés à l'⌒, 25-27.
anochecer (esp.), 210.
ăntrebă (istro-roum), 89.
anuiter (fr.), 210.
AORISTE. ⌒ grec à la base des verbes empruntés par les langues voisines, 19; employé en alb. et bulg. au lieu du parfait, 160.
ἀπό « depuis », 10, distributif, 110, employé pour remplacer le génitif-datif, 186 n. 2.
apobeau (aroum.), 43.
apofaptu (aroum.), 43.
apoha (alb.), 43.
ἀπορῶ τὶ νὰ πράξω, 38.
aposhes (alb.), 43.
appellatz (v. allem.), 80 n. 2.
« apprendre » avec deux régimes directs, 201.
arăd (aroum.), 41.
arădŭ (aroum.), 40.
-άρις, 49.
AROUMAIN. Mots grecs en ⌒, 20. Mots aroumains en grec, alb., serbo-croate et bulg., 63-65.
arr (alb.), 79.
(h)arrij (alb.), 52 n.
arslanly (turc), 93.
aruncu tufek'a (aroum.), 93.
ARTICLE DÉFINI suffixé, 12, 165-170; art. déf. devant un adjectif épithète, 178 n.; ⌒ employé avec un mot déterminé par un démonstratif, 122; non-emploi de l'⌒ avec des substantifs régis par des prépositions en alb. et roum., 133-134.
ARTICLE INDÉFINI employé avec le nom de nombre « cent » en alb. et roum., 130.
ἄς ἤνε, 108.
as një herë (alb.), 128.
as s' hibă (aroum.), 108.
aşa (roum.), *auzind* ⌒, etc., 139.
asemenă-se ca (v. roum.), 114.
asfinți (roum.), 67.
ashtú (alb.), *si pa* ⌒, etc., 139.
askundi (alb.), 157.
ăsmo, ăsno (istro-roum.), v. *smo*.
asparizmă (aroum.), 44.
assesi (alb.), 157.
asta (roum.) « cela », 132-33.
a aşterne masa, ⌒ *patul* (roum.), 38.
aşternut (roum.), 38.
asnjë (alb.), 157.
ață (roum.) « directement », 140.
atillë (alb.), 72.
atjé (alb.), 192, ⌒ *nckë*, 108, ⌒ *tek*, 108.
-άτος < *-atus*, 50.
atout (v. fr.), 120.
au > *av*, *af* en grec et aroum., 102.
« autre » pour « deuxième, troisième », etc., 108-109, « autre mais » pour « autre – que », 8, 213 n.
AUXILIAIRE. Emploi de « avoir » pour la formation du parfait en alb. et roum., 132, de « être » en aroum., mégl. et bulg., 132; *viri* « venir » comme ⌒ en istro-roum., 102. V. FUTUR, CONDITIONNEL et VERBE.
« avant que » = « tant que » en grec et alb., 107-108.
avdzit (aroum.), 40.
« avec » + subst. au lieu d'un adj., 211-213.
« avec tout » + subst. pour « malgré » en grec, bulg., roum., 210.
avin (aroum.), 69.
« avoir » comme auxiliaire, 132, 184-185 (futur).
avut (roum.), 72.

b, d, g devenus ouverts en grec, 55.
Bacinschi, 115.
Bajec, 187.
Balkan-Archiv., 14.
Balota, 84 n., 127.
baltă (roum.), 82, 83, 85.
baltë (alb.), 82, 83, 85.
Banescu, 184.
Barbulescu, 83, 84 n.
Barić, 54, 65, 83.
Bartoli, 46, 51 n. 1, 60, 61, 75, 89, 96 n., 97, 98.
baş- (roum.), 92.
baš (bulg.), 92.
βασιλεύω, 67.
bate, a şi ~ joc (roum.), 156.
bătrâneţe (roum.), 39.
batal (roum.), 32.
barkun gjer më gojë (alb.), 210 n.
bën sh të ditsh (alb.), 158.
beremennaja (russe), 209, n. 2.
Berneker 34.
bez (bulg.), traduit en alb. et roum., 116.
bez broj (bulg.), 116 n.
bez drugo (bulg.), 210.
bez ustá (bulg.), 7.
bezpăten (bulg.), 118 n. 1.
bezputnik (russe), 118 n. 1.
bezstrašen (bulg.), 116.
bezvĕšten (bulg.), 116.
βγαίνω ἐμπρός, 138.
βγαίνω ὄξω, 9.
bie (alb.), 41.
bij (alb.), 62, *~ kabúl*, 159, *~ sehir*, 159.
bijă se šegă (bulg.), 156.
bine rău (roum.), 155.
binecuvânta (roum.), 35.
bishti i synit (alb.), 74.
bivol (roum.), 81.
blagoslaviti (serbe), 35.
blagoslavjam (bulg.), 35.
blagoslavjatĭ (russe), 35.
blej (alb.), 38.
bletë (alb.), 72.
βλογῶ, 35.
Bogrea, 68 n. 1, 166.
Bonelli, 60 n.
Borcia, 98 n.
Bourciez, 167.
βραδυάζομαι « je suis surpris par la nuit », 211.
βρέ, μπρέ, 20.
brĕmenna (bulg.), 209 n. 2.
broască (roum.), 88.
Brugmann, 166, 166 n., 196.
Bröndal, 169 n. 3.
Budmani, 63 n. 1.
budză (aroum.), 37.
Bugge, 25.
e bukur e dheut (alb.), 161.
BULGARE. Mots italiens en bulg., 60, mots roum., 62, mots turcs grammaticaux, 91, mots aroumains, 63-65 ; ~ intermédiaire entre le turc et le roum., 92.
bulka (bulg.), 37.
buricul satului (roum.) « le centre du village », 37.
buriclu a păduril'ei (aroum.) « l'intérieur de la forêt », 37.
Buturas, 49 n. 1, 75 n.
buză (roum.) « lèvre », 37.
buzalá (alb.), 43.
buzë (alb.), 37.

ca (roum.) « environ », 205.
ca şi (roum.), 10.
ca şi când (roum.) « comme si », 135.
ca şi cum (roum. et aroum), 135.
că (roum.) conj., 176, introduisant une proposition interrogative, 135.
căci (roum.), 136.
cacuzburăscu (aroum.), 43.
cad (aroum.), 41.
čaġyrmaq (turc), 93.
cale (aroum.), 89.
calea-valea (roum.), 88.
CALQUES sur le grec dans les autres langues balkaniques, 33-43, 190-191 (possessifs) ; sur l'albanais en grec (« coucher du soleil »), 67, en bulgare, 68, en aroumain, 69-70, 116 (pro-

noms et adverbes indéfinis), en aroumain et méglénite, 118 ; sur le slave en albanais, 78-79, en roumain, 85-89 ; sur le turc dans les autres langues balkaniques, 92-93.
campsare (lat.), 19 n. 1.
când (roum.), *n'am* ⌒, *nu mai era* ⌒, 136.
când (aroum.) avec le subjonctif, 116-117.
când colo (roum.), 152.
cândțido (aroum.), 116.
cândva (roum.), 128.
cansare (it.), 19 n. 1.
cânt (aroum. et mégl.), 93.
Caracostea, 81 n. 3.
caraxare (lat.), 19.
care (roum.) au sens de « où », 107 n.
carețido (aroum.), 116.
cârneleaga (roum.), 73.
casc (roum.), 23.
cât (roum.) comme conjonction temporelle, 137 n., introduisant une proposition consécutive, 137.
cât de curând (roum.), 136.
câți-va (roum.) précédé de *vre-o*, 113.
către (roum.), 185 n. 2.
cătun (roum.), 99.
catunus (lat.), 22 n.
câtva (roum.), 128.
Capidan, 62, 63 n. 3, 68, 69, 70, 75, 83, 84, 85, 92, 95, 114 n. 2, 115, 116, 119, 127, 147, 150, 157, 171, 174 n., 186 n., 203.
câșlegile (roum.), 73.
ce (roum.) au sens de « où », 107 n. 1.
ce să vază ? (roum.), 9.
če (bulg.), 176, 183 ; au sens de « où » en mac.-bulg., 107.
cea lume (roum.), 158.
cegode (roum.), 89.
cel din urmă (roum.), 87.
cel mult (roum.), 114.
cel puțin (roum.), 114.
CELTIQUE. Mots celtiques, 98.
čereša (bulg.), 79.
certà (roum.), 74.
cerul gurei (roum.), 34 n.
ceva (roum.), 128, *ceva parale*, 113.
červen (bulg.), 78.
« chacun » combiné avec une particule distributive, 110 n.
« charger » avec deux régimes directs, 202.
« chemin » au génitif pour exprimer l'idée de « juste » en albanais et aroumain, 118.
« chlorose », 39.
cicina (bulg.), 73.
ciel de la boca (esp.), 34 n.
cielo della bocca (it.), 34 n.
Cihac, 80.
čină seir (bulg.), 159.
činiti seir (serbe), 159.
circare (lat.), 36 n.
čĭrvĭ (slave), 78.
citatz (v. allem.), 80 n. 2.
coada ochiului (roum.), 74.
Codex Dimonie, 116.
come (it.), 10.
comme (fr.), 10.
« comme » pour « environ », 205.
« comme aussi », 10.
COMPARATIF formé en grec à l'aide de « encore », 161.
CONCORDANCES sémantiques entre l'alb. et le roum., 72-73, entre l'alb., le roum. et le bulg., 73-74, entre l'alb., le roum. et l'ital., 74 ; ⌒ syntaxiques entre les langues balkaniques, 7-8, 12-13, 165-205 ; ⌒ phraséologiques, v. PHRASÉOLOGIE.
CONDITIONNEL formé de l'imparfait en grec, alb., aroum., mac.-bulg., 105 ; employé dans les propositions conditionnelles hypothétiques, en roum et bulg., 151-152.
CONDITIONNEL PASSÉ, formation du ⌒ en roum. et bulg., 149.

Conev, 85, 167.
CONJONCTIONS de coordination en roum., serbe et bulg., 199-200. Double série de ⌣ pour introduire les propositions substantives, 175-176.
Contes populaires, 6 ; début des ⌣ en alb. et roum., 162.
conventus (lat.), 34.
copt (roum.), 39.
copil de suflet (roum.), 42.
corbanghieu (mégl.), 191 n. 2.
Ćorović, 68 n. 2.
cortina (lat.), 36 n.
« couronner » au sens de « marier », 35.
cruță (roum.), 74.
cs (lat.) > *ps* (roum.), 125, 126.
— > *fs* (alb.), 125, 126.
ct (lat.) > *pt* (roum.), 13, 125, 126.
ct (lat.) > *ft* (alb.), 13, 125, 126.
cu (roum.), + subst. au lieu d'un adj., 212.
cu borțul la gură (roum.), 210 n.
cu cale (roum.), 136.
cuiu (roum.), 74.
cu miile, ⌣ sutele (roum.), 154.
cu numa-l Dumnidzău (aroum.), 114 n. 1.
cu putință (roum.), 212.
curat (roum.), 72.
cu toate acestea (roum.), 210.
cu tot (roum.), « avec », 120.
cu ună mângare (aroum.), 124.
cu zilele (roum.), 153.
ću (serbe), 181.
čudă se (bulg.), 38.
cum nu ? (roum.), 208-209.
cuminte (roum.), 213.
cununà (roum.), « marier », 35.
cuvânt (roum.), 34.
cuvântà (roum.), 34.
cvěte (bulg.), 75.
cvijet (serbe), 75.
Cvijić, 3.

d > ð, 55.
ð gardé dans les mots aroumains empruntés au grec, 103-104.
da (it.), « depuis », 10.
da (bulg.), conj., 175, 176.
dădulci (roum.), 39.
Dainelli, 3.
dal (alb.), 140.
dal jashtë (alb.), 9.
dal përpara (alb.), 138.
daltă (roum.), 82, 83.
daltë (alb.), 82, 83.
DALMATE, mots italiens en ⌣, 60, mots ⌣ s en serbo-croate, 61.
dapina (v. bulg.), 32.
daraveră (roum.), 93.
dardhë (alb.), 79.
dascăl (roum.), 23.
daskal (serbe), 23.
ðaskal (aroum.), 23.
dat-şi-luat (roum.), 93.
DATIF employé avec le verbe « monter » en mac.-bulg. et alb., 122, remplacé par la combinaison prép. + subst., 185, 185 n. 2, v. GÉNITIF-DATIF.
davjă (bulg.), 34 n.
Dawkins, 159 n. 1, 161.
de (roum.), conj., 196, 200 ; prépos. au sens de « depuis », 10, au sens de « à » ou « pour », 131 ; *nenorocitul ⌣ mine*, 191 n 2 ; (aroum.), *arbur ⌣ ărburi*, 111.
Debăr (bulg.), 78.
dëborë (alb.), 73.
Debrunner, 36 n.
decât (roum.), 137.
DÉCLINAISON. Extinction de la ⌣ en bulg., 171-172 ; restes conservés dialectalement, 172.
de iznoavă (roum.), 88.
dell (alb.), 88.
« demander » avec deux régimes directs, 201.
« demander une parole à qn. », 206-7, 116.
DÉMONSTRATIF, v. PRONOM.
δεμένος, 39.
Densusianu, 28, 29, 38 n., 39, 43, 52 n., 73 n., 80, 85, 92, 101. 126, 127.

Deny, 64 n. 2.
de o dată (roum.), 138.
derë më derë (alb.), 111.
dërtój (alb.), 37.
desjat dni păt (bulg.), 110.
destul (roum.), 87.
DÉTERMINATIF du génitif en alb. et roum., 134.
dhaskal (alb.), 23.
dhëmbem (alb.), 73.
dhëndër (alb.), 37.
dhënë-marrë (alb.), 93.
di (aroum.), distributif, 110.
διὰ νά, 179.
διὰ ὄνομα Θεοῦ, 114.
Dibra (alb.), 78.
Diculescu, 31, 96, 97,
Dieterich, 5, 22, 42, 48, 55 n. 1, 184.
digjúarë (alb.), 40.
di iundi (mégl.), 108.
dij (alb.), « croire », 73.
di quanto (it.), 138.
dirigere (lat.), 37.
di sahát udhë (alb.), 110.
disputats (danois), 80 n. 2.
DISTRIBUTIFS, 110.
diu sunne gêt ze genâden (m. h. allem.), 67.
divan (serbe), 35.
divaniti (serbe), 35.
diznou (aroum.), 88.
do (alb.), 182.
do të (alb.), 182.
dobitoc (roum.), 84.
doma (bulg.), 111.
donesam (mac.-bulg.) 41.
donde (esp.), au sens de « chez », 118 n. 2.
« donner » avec deux régimes directs, 202.
dor (roum.), 72.
doré (alb.), 44.
dorëzë (alb.), 73, 79.
δοσολησία, 93.
dostigam (bulg.), 52 n.
Drăganu, 200 n. 1.
drápëri (alb.), « juillet », 79.
drege (roum.), 37.
drill (alb.), 72.
δρόμος, 29.
drug druga (serbe, russe), « l'un l'autre », 79.
drugo (bulg.), suivi de « mais » ou « seulement », 8.
drum (roum.), 29, 33.
« du moins », 114.
dua (alb.), 41.
Dubislav, 196 n.
Dumniata (roum.), 9.
dunja-güzeli (turc), 161.
Durham, 143 n. 4.
Durrës (alb.), 78.
duve (calabrais et sicilien), au sens de « chez », 118 n. 2.
dž > *dz*, en aroum., 103.
-dží (turc), 92.
0 gardé dans les mots d'emprunt de l'aroumain, 103-104.
θά, 182.
θέλω, 181, 182.
θemel'u (aroum.), 23.
θὲ νά, 182.

e atone > *i*, 191.
e initial > *ie* en roum. et bulg., 146.
e, edhé (alb.), 197-199, 201.
-é (alb.), 44.
ea > *e* devant une voyelle palatale en roum. et bulg., 171.
-eauă (aroum.), 44.
edno vlegvenje, etc. (bulg.), 123.
ἐγγαστρομένη, 209.
εἰς, 185.
ejicere (lat.), 36 n.
ἐκεῖ, 192.
ἐκεῖ ποῦ, 108.
EMPRUNT de mots grecs, 16-45 : en alb., 25-27, en roum., 27-33 ; de mots ecclésiastiques, 20-21, de mots grammaticaux, 21-22 ; de mots latins et romans, 45-65 ; de mots dalmates en serbo-croate, 61 ; de mots roumains en bulgare, 62 ; de mots aroumains en grec, alb., serbo-croate, bulg., 63-65 ; de mots albanais, 65-75, en grec, 66-68, en serbo-croate, 68, en

roumain, 68-72 ; de mots slaves, 75-83, en grec, 75-76, en alb., 77-79, en roum., 79-89 ; de mots turcs, 89-93, de mots turcs grammaticaux en bulg, alb., mégl., 21, 91 ; de mots germaniques, 96-97. Age et extension des emprunts grecs, 24-27. V. CALQUES.
ἐν γαστρὶ λαμβάνειν, 209.
« entrer dedans », 9-10.
« environ », 113.
era şi nu era (roum.), formule de début des contes populaires, 162.
errem (alb.), « je suis surpris par la nuit », 211.
a eşi (roum.), 140.
a eşi afară, 9, ~ *înainte*, 138.
-eşte (roum.), terminaison d'adverbe, 128.
« et » intercalé derrière « comme », 10, introduisant une proposition affirmative suivant une proposition négative, 196, remplaçant d'autres conjonctions, 197-198, employé pour « de sorte que », 200 n. 2.
etă (aroum.), 36
« être de dix ans » = « avoir dix ans », 204.
ἔτσι, ἀκούοντας ἔτσι, etc., 139.
eu > *ev, ef*, en grec et aroumain, 102.
εὐλογῶ, 35.
-εύω, terminaison de verbes grecs empruntés au latin, 49.
Evans, 103.
exir (v. esp.), 41.
ἐξ ὀνόματος μου, 114 n.
ἔξω, 192.
ἔχω + inf., 184.
ἔχω νά, 184.
ἡ εὐγενεία σου, 9.
ὁ ἥλιος βασιλεύει, 67.

fă ce ştii, ~ *cum ştii* (roum.), 158.
fabulare (lat.), 36 n.
face (roum.), 72.
falcă (roum.), 74.
Fanariotes, 28.
fără (aroum.), comme préfixe négatif d'un participe passé, 116.
fără cale (v. roum.), 118 n.
fără de altă (roum.), 210.
fără gură (roum.), 7.
fără nimfricoşat (aroum.), 116.
fără numir (ar.), 116 n.
faţă (roum.), au sens de « personne », 37.
faţă (aroum.), au sens de « joue », 70.
fëlqinë (alb.), 74.
fill (alb.), « tout de suite », 140.
filo, fil filo (it.), 140.
fiu de suflet (roum.), 42.
fj > *flj*, en croate et istro-roum., 146.
flori (roum.), 75.
foris et *foras* confondus, 172.
se fosse che (it.), 124.
fraţi de cruce (roum.), 42.
« fruit » et « arbre fruitier » exprimés par le même mot en serbo-croate, bulg., alb., 79.
fruntaş (roum.), 86.
fsat (v. roum.), 71.
fshat (alb.), 71.
ft (alb.) < *ct* (lat.), 13, 125, 126.
fug (aroum.), 41.
fundats (danois), 80 n. 2.
FUTUR. Formation du ~ à l'aide de « vouloir », 12, 180-184, à l'aide de « avoir », 184-185 ; ~ exprimé en serbe à l'aide d'un présent perfectif, 181 n. 3.
FUTUR ANTÉRIEUR. Formation du ~ en roum. et bulg., 149.

b, d, g (lat.) > υ, δ, γ, en grec, 55.
g > γ dans l'albanais parlé en Grèce, 104.
γ pour *g* dans les mots d'emprunt slaves en aroumain, 104.
γ, δ, θ, gardés dans les mots

d'emprunt de l'aroum., 103-104.
găinuşă (roum.), 37.
galbăn (roum.), 39.
γαμβρός, 37.
Gamillscheg, 81 n. 1, 96 n., 126, 139 n., 142 n. 2.
gard (roum.), 82.
gardh (alb.), 82.
gardhén (alb.), 83.
gardină (roum.), 83.
Gaster, 6, 163, 166.
gdě(to) (bulg.), 192, comme relatif en serbe et bulg., 107.
Geisau, 196.
GÉNITIF comme cas régime, 187 n. 2 ; ~ pronominal > datif pronominal en grec, 186 n. 1 ; ~ du mot « chemin » au sens de « juste » en alb. et aroumain, 118.
GÉNITIF-DATIF, 12, 185-187, formé en roum. à l'aide de *lui* mis devant le subst., 169 n. 1, remplacé par *la* + subst. en mégl., 157, en bulg. par *na* + subst., 186 ; dans l'expression *a sta locului* (roum.), *ndéjte rrugavet* (alb.), 136.
τὰ γεράματα (τὰ γερατειά), 39.
GERMANIQUE. Mots germaniques, 96-97.
γιὰ νά, 179.
ginere (roum.), 37.
Giuglea, 96.
gjë (alb.), 113 (~ *pará*).
gjith ashtú (alb.), 128.
gjithënjë (alb.) « toujours », 40.
gjithkund (alb. guègue), 79.
γλῶσσα, 36.
go (bulg.) pron. acc. remplaçant le féminin *ja* en mac.-bulg., 121.
golema rabota (bulg.), 138.
γομάρι, 50.
gone (aroum.), 69-70.
gospodstvo vi (bulg.), 9.
Graur, 71, 90 n., 95.
γράφω, 39.
GREC. Extension et âge de l'élément grec, 16-17. Mots grecs en alb., 25-27, en roumain, 27-33. Mots aroumains en ~, 63-65, mots albanais, 66-67, mots slaves, 75-77.
grusht (alb.), 74.
gunoplu (aroum), 44.
gură (roum.), 42.
γυρεύω, 36 n.

Hahn, 42 n., 47 n., 49 n. 1.
hápuritë (alb.), *të* ~, 41.
hascu (aroum.), 23.
Hasdeu, 163, 166, 169 n. 3.
Hatzidakis, 20, 48, 48 n. 2, 68 n. 1, 101.
Haupt, 166 n.
Havers, 207 n.
Heisenberg, 101.
hek keq, ~ mir (alb.), 140.
Helbig, 58.
Herzog, 167.
Hesseling, 34 n., 56, 57, 68 n. 1, 97, 101.
hij mbërnda (alb.), 9.
Hirt, 143.
h'isă (aroum.), 36.
Hofmann, 93.
horă (roum.), 28.
horó (bulg.), 28.
hošta (v. bulg.), 181.
hrušva (serbe), 79.
hubavata na sfetot (bulg.), 161.
hvărljam puška, 93.
Höeg, 63 n. 3, 95, 101, 102.

ĭ (v. slave) > *i* en alb., 78.
-ία, 44.
iapă (roum.), 86.
ibi et *eo* confondus, 192.
-ie (roum.), 44, 80, 80 n. 2 ; (aroum,), 44.
ikëni t'ikëmi, 7.
Ilijev, 173 n. 2.
ille (lat.) mis derrière le subst. en lat. vulg., 170 n. 1.
imam da (bulg.), 184.
IMPÉRATIF de « commander » comme forme de politesse, 112.
incuia (roum.), 74.

îneca (roum.), 34 n.
INFINITIF. Extinction de l'⁀, 173-179 ; ⁀ latin conservé comme subst. verbal, 131 n. 3 (aroum., mégl,), 173, 174 n. ; conservé dans les chansons populaires, 173 n. 2, 174 n. ; remplacé par une proposition subordonnée, 7-8, 176, 214 (avec *da* en bulg.) ; précédé d'une préposition à sens final, 179 n. ; forme apocopée de l'⁀, 181 ; ⁀ guègue formé de *me* + subst. verbal, 131 ; concordance entre le guègue et le roum. dans l'emploi de l'⁀, 131-132.
îngălbeni (roum.), 39.
îns (roum.), 72.
însărcinată (roum.), 209 n. 2.
Inscriptions grecques, 17, 32.
în sec (roum.), 87.
înşelà (roum.), 87.
înserez (roum.) « je suis surpris par la nuit », 211.
însumi (roum.), 189.
întâiul (roum.), 128.
a întra înlăuntru, 9.
întunecà (roum.), *care mànecă, nu* ⁀, 211.
întunerec (roum.), 86.
învăţà (roum.), 74.
Iordan, 139, 151 n., 169 n. 1, 186 n., 191 n. 2.
-ιος, -ιον > -ις, -ιν, 101.
ish mos ish, ishte edhé nuk ishte (alb.) formule de début des contes populaires, 162.
-ísht (alb.), terminaison d'adverbe, 128.
ispad (bulg.) « orient », 41.
ispadam (bulg.), 41.
ITALIEN du sud, 103, 139, 158 n., 160 ; mots ital. en serbo-croate, 59, en istro-roum., 59-60, en dalmate 60, en bulg. et en roum., 60, en turc, 60-61.
izĕde mi ušite, 7.
iţido (aroum.), 116.
-iu- substitution de [ỹ], 23, 31.
iu, di ⁀ (aroum,) « où », 118.
iundi, di ⁀ (mégl.), « où », 118.
-iune (roum.), 80 n. 2.
iutele pământului (roum.), 161.
iuţido (aroum.), 116.
izbuti (roum.), 82.
izlĕsvam na srĕšta (bulg.), 138.
izlizam văn (bulg.), 9.
izvažđam (bulg.) « gagner », 40.
-ίζω terminaison de verbes grecs empruntés au latin, 49.

jabălka (bulg.), 79.
jabuka (serbe), 79.
jade se să ženata (bulg.), 7.
Jagić, 172.
jako (v. bulg.) « environ », 205.
jashtë (alb.), 192.
java e madhe (alb.), 35.
jer (turc), 92.
Jespersen, 148, 196 n.
jetë (alb.), 36.
« jeunesse » et « vieillesse », mots pluriels, 39.
języki (v. bulg.), 36.
Jirecek, 16, 47, 53, 144, 145.
joc (roum.), 88.
Jokl, 14, 22, 27, 29 n. 2, 43, 44, 57, 61, 64, 66 n. 1, 67, 68 n. 1, 2, 70, 71, 73, 78, 82, 95, 97, 98, 98 n., 99, 115, 128, 129, 132, 138, 139 n., 143, 143 n. 3, 151, 158, 162, 185, 190, 208.
« jour », « un an de jours », etc. 208, 216.
jucà (roum.), 88.
« juin, juillet, août » en alb., et bulg., 78-79.

k > *g* derrière une consonne nasale en grec, alb., aroum., 102, 103.
k'a (bulg.) conj., 183.
kad tamo (serbe), 152.
kădé (bulg.), 119, 192.
καί, 197-199, 201.
καὶ οἱ δυό, τρεῖς, etc., 109.
kako ne ? (bulg.), 209.
kakoduketë (alb.), 43.
kakto i (bulg.), 10.

kam (alb.) prés. de « avoir », 13-14.
kam me (alb.), 184.
kam për të + subst. verbal (alb.), 185 n. 1.
καμμιὰ 'βδομάδα, 113 n.
κάμνω σεἰρι, 159.
kao i (serbe), 10.
kapsodherpëli (alb.), 43 n.
kapsoprifti (alb.), 43 n.
karutë (alb.), 82.
kata (bulg.), 22.
κατά « chaque », 22.
κάτι + subst, « quelque(s) », 113.
kathe (alb.), 22.
kato (bulg.) « environ », 206.
κατοῦνα, 99.
katund (alb.), 99.
ἡ καϋμένη μου, 190.
kaθe (aroum.), 22.
k'e (bulg.) conj., 183.
këjó, këtó (alb.) « cela », 133.
këndoj (alb.), 93.
kërthijëza e Afrikësë (alb.) « l'intérieur de l'Afrique », 37.
keq (alb.), 40, *i erdki keq*, 137.
κίτρινος, 39.
koga da (mac.-bulg.), 117.
koga u stret rekata (bulg.), 152.
kokoška (bulg.), 37.
kolkoto (bulg.) comme conjonction temporelle, 137.
kolku za (bulg.), 122.
Kopitar, 11.
Korais, 68 n. 1.
κουβεντιάζω, 35.
κουβέντα, 35.
krava (bulg.), 70.
krehë (alb.), 73.
Křepinský, 85 n. 2.
Kretschmer, 55 n. 1, 56, 56 n. 2, 68 n. 1, 101, 125 n., 161.
Krumbacher, 5 n. 2.
kruša (bulg.), 79.
kselodhem (alb.), 43.
ku (alb.) « où, d'où », 191.
kudó (alb.), 116, 128.
kudó (tosque) « partout », 79.
kuj (alb.), 74.
Kul'bakin, 81 n. 1, 82, 172 n.
kulë (alb.), 82.
kunurzój (alb.), 35.
kuqori (alb.) « juin », 78.
kur (alb.) avec le subjonctif, 116-117.
kurcéj (alb.), 74.
kurdó (alb.), 128.
Kurelac, 63 n. 1.
kusdhó (alb.), 128.
kuvëndoj (alb.), 34.
kuvënt (alb.), 34.

l mouillé tombé devant *i* en alb. et roum., 13.
l > *r* en bulg., grec, alb., roum., 13.
la (roum.) pour exprimer le datif, 185 n. 2, le génitif-datif en mégl., 157; *la trei zile* « trois jours plus tard », 11, *la fața locului* 156; *la* (aroum.) « chez » avec le nominatif, 118.
« là où » pour « pendant que », 108.
ladanje (serbe), 59.
laia ńi (aroum.), 91.
« laisse que ça soit » au lieu de « même si c'est », 108.
laiu (aroum.), 40.
Lambertz, 55, n. 2, 124, 183 n.
langues (fr.), 36 n.
las s'hibă (aroum.), 108.
LATIN-ROMAN, 45-65. Mots latins en grec, 45-52, en alb., 52-53, en serbo-croate et bulg., 53-54. Mots romans en grec, 55-58, en alb., 58-59, en serbo-croate et bulg., 59-60, en istro-roum., 59-60, en turc, 60-61. Mots dalmates en serbo-cr., 61-62; mots roum. en serbo-cr., bulg., etc., 62-65.
le të (*vdetsh*) (alb.), 108.
legat (roum.) « impuissant », 39.
lege (roum.), 87.
légendes populaires. 5.
lenguages (v. fr.), 36 n.
Lenz, 118 n. 2.
Leskien, 158.

leu (roum.), 93.
lev (bulg.), 93.
« leur deux » = eux deux, 191 n. 2.
Lewy, 166.
λῃῳοδοσία, 93.
lice (bulg.) « figure, personne », 37.
lidhurë (alb.) « impuissant », 39, « carême », 73.
limbi (roum.), 36.
linguæ (lat.), 36 n.
lingurea (roum.), 86.
lipseaşte (aroum.), 69.
lithmeja (alb.), 73.
Littérature populaire des Balkans, 5-6.
loc (aroum.), 92.
lodrë (alb.), 88.
Loewe, R., 96, 97.
lopë (alb.), 70.
a luà (roum.), 36 n., 38, *a luà în pântece*, 209.
luaj (alb.), 88.
luaré (alb.), 44.
lucru (roum.), 42.
lule (alb.), 67.
lume (roum.), 85, *lumea ochilor*, 86.
« l'un l'autre » en alb., serbe, russe, 79.
lunä (roum.), 88 n.; *o lunä concediu*, 110.
Löfstedt, 36 n., 187 n. 1.

m et *n* syllabiques à l'initiale en alb. et roum., 13.
« ma femme de prêtre », 8 n. 2.
« ma malheureuse » pour « malheureuse que je suis », 190-91.
mai (roum.). « presque », 113.
mai întâiu (roum.), 129.
« mais », au lieu de « que », après « autre » négatif, 8, 213 n.
malaxare (lat.), 19 n. 1.
« malgré céla », 210.
malko mnogo (bulg.), 155.
se mănâncă cu nevasta, 7.
mândru (roum.), 84.
mănecă (roum.), 74.
« manger », « il se mange avec... », pour « il se querelle avec... », 7.
mănuşă (roum.), 75.
mare lucru (roum.), pour renforcer le sens d'un substantif, 138
mare minune (roum.), « merveilleusement », 138 n.
măr (roum.), 79 n.
măre, mări, măi, mă (roum.), 20.
marr (alb.), « prendre, acheter », 38.
marr-dhënë (alb.), 93.
marr habér (alb.), 160.
Matov, 19 n. 2, 41.
Maver, 59 n.
măžec (bulg.), 73.
Mazon, 106.
mbars (alb.), 209.
mbaj mënt (alb.), 160.
mbérdhurë (alb.), 39.
mblídhem (alb.), 117 n.
mbit (*mbyt, mbys*) (alb.), 34 n.
me (alb.), devant l'infinitif, 131, 137; *me sy*, « voyant », etc., 212-13, *me barrë*, 209 n. 2, *me udhë*, 136; *me gjithë*, 120, *me gjith atà*, 210; *me të digjúarë*, etc., 123.
më (alb.), 111.
mëngój (alb.), 74.
më parë (alb.), 129.
mësoj (alb.), 74.
μέ, prép., μὲ θυμό, etc., 212, μ' ὅλα ταῦτα, 210, μὲ ὅλο τὸ σκοτάδι, 210; μὲ τὸ πααίνωμά του, 124.
ἡ μεγάλη ἑβδομάς, 35.
μεγαλοεβδόμαδον, 35.
Meidhof, 23.
Meillet, 171, 173.
memoria (lat.), 36 n.
memqim (alb.), 213.
Menardos, 57 n.
MESURE. Indications de ⏑ suivies d'un complément non-partitif, 109-110.
MÉTANALYSE, 148; « où le

prêtre » > « chez le prêtre », 118, 119; > adjectif substantif, 81 n. 3.
Meyer G., 5, 14, 25, 35, 38, 49 n. 1, 50, 52 n. 1, 55 n. 1, 60 n., 63 n. 2, 3, 66, 71, n. 1, 75 n., 77, 165, 209 n. 2.
Meyer, Karl H., 172.
Meyer-Lübke, 33 n. 2, 48 n. 1, 52 n. 1, 61, 96, 96 n., 102, 107 n., 118 n. 2, 125, 127, 139, 182, 195.
μιά, « un coup », 133 n.
Michov, 168 n.
miez de pâine (roum.), 86.
Mikkola, 82, 98 n. 1, 99.
Miklosich, 11, 12, 13, 14, 19, 52 n. 1, 63 n. 2, 77, 80, 89, 89 n. 2, 91, 94 n. 1, 159.
milă (roum.), 81 n. 1.
Miletič, 167, 167 n.
μιλῶ, 34.
mindimen (aroum.), 44.
mirá, mă mir ce să fac (roum.), 38.
misero a me (it.), 191 n. 1.
mj > *mnj*, en grec et alb., 104.
Mladenov, 68, 99, 158.
mladini (bulg.), 39.
μνιὰ ὥρα δρόμο, 110.
μοιάζω μέ, 114.
« moitié » pour « demi », 205.
mollë (alb.), 79.
« mon seul » pour « moi seul », 191.
μόνος μου, 191.
monumentum (lat.), 36 n.
Morariu, 183 n.
moré, mori, marĭ (bulg.), interj., 20.
moré, mre; *mori, mojë* (alb.), interj., 20.
more (serbe), 20.
μορέ, interj., 20.
mots « balkaniques », 93-96.
μπαίνω μέσα, 9.
mu (bulg.), pron. datif remplaçant le fém. *je* en mac.-bulg. 120; employé pour *si*, 121-122, pour *im* en mac.-bulg., 121-122.
mult puţin (roum.), 155.
mulţumi (roum.), 42.
mulţumit (roum.), 42.
Muller, 45 n. 1.
mumă (aroum.), 89.
mumqim (alb.), 213.
Munthe, 195.
Murnu, 28, 63 n. 3.
muşata locului (aroum.), 161.

n syllabique à l'initiale en alb. et roum., 13.
n > *r*, en alb. et roum., 13, 125, 126-127.
n < *r*, 13.
na (bulg.), prép., *na godinata*, « après un an », 10; *na* + subst. pour exprimer le génitif-datif, 186, comme cas régime, 187 n. 2.
na vsĕkodĕ (bulg.), 79.
νά, avec le verbe au subjonctif, 175-176, ~ derrière « voir » et « entendre », 176-177, ~ suivi immédiatement du verbe, 177, ~ + subjonctif pour exprimer la volonté ou le futur, 179-184.
nabivam (bulg.), « tuer », « battre », 38.
naj napred (bulg.), 129.
n'am când (roum.), 136.
n'am încotro (roum.), 152.
Nandris, 82, 153.
napraviti (bulg., serbe), 37.
natema go (bulg.), 43.
Naumann, 96 n.
ndë është që (alb.), « si », 124.
n(d)ë qoft se (alb.), « si », 124.
ndënë (alb.), 158.
ndzirr (alb.), « gagner », 40.
ne- (roum.), 80.
ne imam kud kamo (serbe), 153.
në (alb.), 10.
neajuns (roum.), 80.
nebce (bulg.), 33 n.
nebo (serbe), 34 n.
nëbo (russe), 34 n.
necare (lat.), 34 n.
NÉGATION, en slave, roum. et alb., 158; en aroum. et en alb., 106.

negov (bulg.), employé pour *svoj*, 121.
τὰ νειᾶτα, 39.
neka da je (mac.-bulg.), 108.
NEUTRE. Valeur ⌒ de formes féminines en alb. et roum., 132-133.
nga (alb.), « depuis », 10 ; distributif, 110.
ngaha (alb.), « où », « d'où », 118.
ngrysem (alb.), 211.
ngujój (alb.), 74.
nici cánd (roum.), 157.
nici cum (roum.), 157.
nicicui (roum.), 157.
niciodată (roum.), 158.
niciun (roum.), 157.
Niederle, 24.
njeríth (alb.), 73.
një të dalë, etc. (alb.), 123.
nilă (aroum.), 81 n. 3.
nip(u)tut (aroum.), 69.
nishán (alb.), 41.
nk'isi greao (aroum.), 210 n.
NOMINATIF. Mots au ⌒ placés au début de la phrase et repris plus tard par un pron. régime, 195.
NOMS DE LIEU grecs, 17, d'origine slave, 76.
NOMS DES MOIS latins passés par le grec dans les autres langues, 21. V. « Juin ».
NOMS DE NOMBRE. Formation des cardinaux 11-19 en roum. et alb., 13, en roum., alb. et bulg., 148. Formation des ordinaux en alb., roum. et bulg., 128-130. Syntaxe des ⌒ en roum. et bulg., 149. ⌒ accompagnés d'un subst. qui classe l'objet compté, 160. ⌒ précédés de *vre -o*, « quelque », en roum., 113. Forme féminine de « trois », en aroum., 118. « Un jour deux » pour « un ou deux jours », en roum. et bulg., 154-55. Noms de nombre slaves en istro-roumain, 85.
nonjë gjizmë sahati (alb.), 113 n.
« nos deux » pour « nous deux », 191.
« nos tous » pour « nous tous », 191.
Nouveau Testament, langue du ⌒, 177, 189, 194, 204, 205, 209, 214.
ntunecu (aroum.), « la nuit me surprend ». 211.
nu o dată (roum), « souvent », 156.
nuk kam kur (alb.), 136.
νύμφη, 37.
nuse (alb.), 37.

o final slave rendu par *ă*, *ë*, en roum et alb., 28, 81 n. 3.
o atone > *u*, 171.
o (roum.), pron. neutre, 132.
o să (roum.), 182.
Oblak, 214.
obraz (bulg.), « figure, personne », 37.
olamin (hébr.), 216.
ὅλοι μας, 191.
Olsen H., 186 n., 190, 195.
ὁμιλία, 34.
om mic (aroum.), 73.
ἡ ὄμμορφη τοῦ τόπου, 161.
omuşor (roum.), 73.
ὀμφαλός, 36.
-onia, en alb. et roum., 127.
ONOMASIOLOGIE, v. SÉMANTIQUE.
opincă (roum.), 85.
opingë (alb.), 85.
orah (serbe), 79.
orěh (bulg.), 79.
ORDRE DES MOTS dans les propositions substantives, 177. Place du pron. pers., 121, 157 ; « en tête avec l'archevêque », pour « avec l'archevêque en tête », en roum. et bulg., 155 ; *máncat-am*, 149-150, v. PRONOM PERSONNEL, place.
ormemaaned (danois), 78.
-os (alb., roum.), 30 n. 1.
-ος, 30 n. 1
ὅσο, comme conjonction temporelle, 137 n.

ὡς, « environ », 205.
-osus (lat.), 30 n. 1.
ot (bulg.) + subst. pour exprimer le génitif, 186 n. 2 ; = « depuis », 10.
ot edno sleguanje (bulg.), 124.
ot imeto na carja (mac.-bulg.), 114 n.
ot kakó (bulg.), 152.
ot kolkoto (bulg.), 137.
otbivam (bulg.), 41.
ὅτι, 176.
« où », employé comme pron. rel., 107, employé comme prép., 118, 118 n. 2, 119.
οὐρανίσκος, 33 n. 2.
οὐρανός, 34 n.

p, t, k, devenus sonores derrière une consonne nasale en grec, alb., aroum., 102.
p < φ, 32.
Paasonen, 99.
pădure (roum.), 74.
pa gojë (alb.), 7.
pa njóhurë (alb.), 116.
pa pjekurë (alb.), 116.
pa tjetrë (alb.), 210.
pa udhë (alb.), 118 n. 1.
pa vdekurë (alb.), 116.
păcură (roum.), 36.
παίρνω, 36 n.
παίρνω χαμπέρι, 160.
păkăl (bulg.), 36.
pakao (serbe), 36.
palanca (lat.), 32.
pălărie (roum.), 32.
palmă (roum.), 74.
PALATALISATION de κ et γ, 101.
« pâlir », 39.
paloqën (alb.), 44 n.
palorroba (alb.), 44 n.
pal'ucâne (aroum.), 44 n.
pal'unumă (aroum.), 44 n.
Pancratz, 131 n. 2.
pândar (roum.), 84.
Papahagi, 7 n., 14 n., 205.
paracalcu (aroum.), 43.
paracunoscu (aroum.), 43.
parascultu (aroum.), 43.
PARATAXE, 196-201 ; au lieu de proposition subordonnée, 197, au lieu de l'infinitif, 197-199, au lieu d'une proposition relative, 199, 201.
parathír (alb.), 23.
părătir (bulg.), 23.
parăbiri (aroum.), 23.
PARFAIT (v. TEMPS COMPOSÉS), auxiliaire derrière le participe passé, 149-150.
partal (roum.), 64, n. 2.
parte (roum.), 88.
PARTICIPE passé en *-ă*, en roum. et aroum., 115-116.
PARTITIF. Complément non-partitif derrière une indication de mesure, 109-110.
Pârvan, 87 n.
« pas autre chose, mais (seulement) », 8-9.
Pascu, 44 n. 1, 61 n., 64, 71 n. 2, 95.
patrëmburë (alb.), 116.
Pedersen, 14, 52 n. 1, 136, 164, 209.
pëh (v. h. allem.), 36.
pějă (bulg.), 93.
peklo (russe), 36.
pëllé (alb.), 44.
pentru numele lui Dumnezeu (roum.), 114.
per (istro-roum.), 79 n.
për (alb.), *mjer për mū*, 191 n. 1, *për nji hër*, 138.
perndón (alb.), 67.
Peregrinatio Aetheriae, 35, 36 n.
Pernot, 55 n. 1, 102 n.
περνῶ, 37, περνῶ ἀπό, 160.
περασμένος, 38.
petrec bine (roum.), 37.
Philippide, 31, 142 n. 1, 144 n. 1, 145 n., 174, 181 n. 2, 213.
PHRASÉOLOGIE. Concordances phraséologiques entre l'alb. et l'aroum., 119, entre l'alb. et le roum., 136-187, entre le roum. et le bulg., 155-156, entre les langues balkaniques en général, 7, 205-209, entre le grec et

les langues voisines, 111-112; « savoir » pour « vouloir », 158.
pĭklŭ (v. bulg), 36.
pj > *plj*, en croate et istro-roum , 146.
pjekur (alb.), 39.
πιό, au lieu de πλιό, πλέον, 101-102.
pisă (aroum.), 36.
pišă (bulg.), 39.
pisati (serbe), 39.
pisë (alb.), 36.
πίσσα, 36.
Pléiade, noms de la ⁓, 37.
« plein », avec régime direct, 202-203.
πλέον (ou πλειά), « déjà », 112.
pleški (bulg.), 73.
« plupart », 114.
« plus », au sens de « déjà », 112-113.
PLUS-QUE-PARFAIT composé en grec, aroum., mégl., mac.-bulg., 105-106 ; formation du ⁓ en roum. et bulg., 149.
πνίγω, 34 n.
podenopte (istro-roum.), 89.
podezi (istro-roum.), 89.
Poésie populaire, 5.
pokol (magy.), 36.
οἱ πολλοί, 114.
pominuvam dobrĕ (bulg.), 37.
porumb (roum.), 86.
POSSESSIF, v. PRONOMS.
postilam postelja (bulg.), 38.
postelka (bulg.), 38.
ποῦ, 107, 176, 191.
πούλια, 37.
πῶς, 176, πὼς ὄγι, 209.
poveli (mac.-bulg.), 112.
pravjă (bulg.), 37.
prazden (bulg.), 40.
prë të (alb.), 179.
PRÉFIXES grecs en alb. et aroum, 43.
Prellwitz, 68 n. 1.
« prendre » pour « acheter », 38.
« prendre plaisir », 39.
PRÉPOSITION. Pas de ⁓ pour marquer le but d'un mouvement, 110-111. Redoublement de ⁓ en slave et alb., 158. ⁓s composées en roum. et bulg., 154. Répétition de « entre », en roum. et en slave, 154. Emploi concordant de roum. *de*, alb. *për* et bulg. *za*, 131, 131 n. 1, 138 ; « chez » < « où », 118, 119 ; « sans » comme préfixe négatif des adjectifs, 116, 118 n. 1.
« presque », 112-113.
PRÉTÉRIT simple pour prétérit composé en aroum., 105.
pri vsičko tova (bulg.), 210.
prilića na (bulg.), 114.
pripraviti (serbe), 37.
proaspăt (roum.), 30.
Procope, 17.
Procopovici, 126.
proćut (bulg.), 40.
PRONOMS personnels. Emploi simultané des formes fortes et des formes faibles, 13, 192. Pron. pers. précisé après coup par un subst., 192-193. Même forme pour le masculin et le féminin en mac.-bulg. et alb., 120-121. Même forme pour le datif sing. et le datif plur. en mac.-bulg., 121. Place des formes conjointes en bulg., 121. Formes féminines des pron. pers et dém. employées au sens neutre en alb. et roum., 132-133.

Pronoms possessifs remplacés par des datifs pronominaux, 187, 188, 190. Le datif poss. ajouté en bulg. à des adjectifs dérivés de subst., 189 n., employé au lieu d'une apposition, 190-191. Place des ⁓ devant le subst. en mégl. et bulg., 157, entre l'adject. et le subst., 189. Confusion de formes signifiant « suus » et « ejus », 121-122, 188, 190. Pron. poss. précédés de l'article déf. en

et en alb., 134. Emploi de *negov* pour *svoj* (de *mu* pour *si*), en mac.-bulg., 121-122.

Pronoms démonstratifs en alb. (guègue), 102, au sens de « l'autre », en slave, alb. et roum., 158.

Pronoms indéfinis. Formation en alb. et roum., 128.

Pronom relatif repris par un pron. pers., 107.

PROPOSITION comparative avec le verbe au subjonctif, 117. ~ conditionnelle introduite par « si c'est que », 124 ; ~ conditionnelle hypothétique avec le verbe au conditionnel en roum. et slave, 151-152. ~ coordonnée au lieu d'une proposition comparative après « autre » dans les phrases négatives, 8. ~ consécutive introduite par *cât* en roum., par *sa* en alb., par *kolkoto* en bulg., 137. ~ finale au lieu d'une ~ relative, 180, devenue prop. substantive, 178-179. ~ interrogative en alb. et roum. 135, sans conjonction, 135, 136, introduite par « que », 135. ~ relative : concordances entre le roum. et le bulg., 153. ~ temporelle introduite par « combien », 137 n., précédée de *ună* en aroum., de *edno* en bulg., 156-157, précédée de « de » en roum. et bulg., 152, employée comme complément d'un subst. (au lieu d'une relative) en roum. et bulg., 152, abrégée en roum., bulg. et serbe, 152-153, avec le verbe au subjonctif, 116-117.

Proposition substantive remplaçant l'infinitif, 7-8 ; ~ introduite par des conjonctions différentes suivant le mode du verbe, 175-176. Le sujet de la ~ mis dans la principale, 195, changé en régime du verbe de la principale, 193-195.

πρόσωπον, « face, figure » > « personne », 37.

PROTO-BULGARE, mots ~s, 98-99.

Psichari, 55 n. 1.

pt (roum.) < *ct* (lat.), 13, 125, 126.

Puşcariu, 51 n. 2, 52 n., 63, 64 n. 2, 65, 72, 73, 83, 89, 94 n., 96, 102, 116, 126, 127, 129 n., 130, 140 n. 2, 142 n. 1, 145, 147, 148, 150, 169 n. 1, 174.

a purcede grea (roum.), 209 n. 2.

pulē (alb.), 37.

pul'itsa (mégl.), 37.

pumn (roum.), 74.

pun 'e madhe (alb.), 138.

pyll (alb.), 74.

qē (alb.), introduisant une proposition substantive, 176, une proposition interrogative, 135 ; au sens de grec πού, 107.

qellëzë (alb.), 33 n.

qershí (alb.), 79.

qërtój (alb.), 74.

qesh (alb.), 41.

qualche anno (ital.), 113 n.

que (esp.), introduisant des propositions interrogatives, 136 n.

« quelque chose », qualificatif devant un subst., 113.

« quelques », 113.

« quelqu'un, quelque chose », au sens de « personne » et de « rien », en grec, alb. et aroum., 106.

« qu'est-ce qu'il va voir », au lieu de « qu'est-ce qu'il a vu », 9.

r syllabique en serbo-croate et istro-roum., 146.

r > *n*, 13 ; *r* < *n*, 13, 125, 126-27.

răčka (bulg.), 73.

răkavica (bulg.), 79.

răposat (roum.), 87 n.

răscruce (roum.), 88.

rău (roum.), 40 ; *îmi vine rău*, 137.

razdenva (bulg.), 211.

ῥάχη σὲ ῥάχη, 111.

RÉGIME direct remplacé par

« avec » + subst. en roum. et bulg., 154; verbes avec deux régimes directs, 201-02; régime attribut, 203, « remplir », avec deux régimes directs, 202.
RELATIF, v. PRONOMS, PROPOSITION, REPRISE.
REPRISE d'un pron. pers. atone par un pronom tonique, 13, 192, d'un pron. relat. par un pron. pers., 107.
« ressembler », 113-114.
Rhotacisme, 13, 125, 126-27.
ῥίχνω τουφέκι, 93.
rl, rn > *rr,* en alb. et en aroum., 114-15.
Roesler, 145 n.
Rohlfs, 29 n. 1, 105.
ROMAN, v. LATIN-ROMAN.
Romansky, 24 n., 37, 53, 54.
Ronzevalle, 89 n. 2.
Roques M., 66 n. 2, 187,
Rosetti, 169 n. 1.
rost (roum.), 86.
ROUMAIN. Mots alb. en ~, 68-72, mots slaves, 79-85, mots ital., 60, mots grecs, 27-33. Mots roum. en bulg., 62, en serbo-croate, 62-63, en turc et grec, 63. Calques sur le grec, 33-43, sur l'alb., 69-70, sur le slave, 85-89. V. ALBANAIS et ROUMAIN.
rr < *rn, rl,* en alb. et aroum., 114-115.
rukav (serbe), « manche », 79.
rukavica (serbe), 79.

s > *š,* en alb., 29 n., 78.
s (bulg.), prép., ~*edno oko,* etc., 212.
-s, suffixe verbal en bulg., 19.
s easte că (aroum.), « si », 124.
sa (alb.), introduisant une proposition consécutive, 137, une propos. temporelle, 137 n.; *sa për,* 122; *sa shpejt,* 136.
sa (mégl.), « ils sont », 150.
să (roum.), 175, 176; *să furi că* (aroum.), « si », 124.
săbiram se (bulg.), 117 n.
sadó (alb.), 128.
saeculum (lat.), 36.
Sainéan, 5, n. 4, 31 n., 89 n. 2.
sălămâzdră (roum.), 33.
şale (roum.), 74.
salir fuera (esp.), 10.
σάλμα, 82.
sam (mégl.), « je suis », 150.
săm (istro-roum.), « je suis », 150.
şamindoil'i (aroum.), 109.
şamintreil'i (aroum.), 109.
samsi (bulg.), 189.
σὰν καὶ, 10.
sănătos (aroum.), « solide », 40.
« sans », employé comme préfixe négatif des adjectifs, 116, 118 n. 1.
« sans autre », 210.
săptămâna brânzei (roum.), 35.
săptămâna mare, 35.
sărăcandimine (aroum.), 191 n. 1.
sărpen (bulg.), 79.
sărută (roum.), 87.
sat (roum.), 71.
σβάρνα, 82,
sbor (aroum.), 35, (bulg.), 34.
sboruvam (bulg.), 34.
sburăscu (aroum.), 35.
Scheludko, 17, 54, 62.
Schladebach, 5,
Schleicher, 11.
Schmitt, 101.
Schuchardt, 13, 48 n. 1, 50.
Schulze, 19 n. 1, 34 n.
Schütte, 17.
scoate (roum.), « gagner », 40.
scribere (lat.), 39.
scrie (roum.), 39.
se (alb.), introduisant une proposition substantive, 176.
secret (roum.), 74.
se sa (alb.), complément de comparaison, 137.
σέ, « après », 10; ῥάχη σὲ ῥάχη, 111.
së paku (alb.), 114.
seamănă cu (roum.), 113-114.
sekade (mac.-bulg.), « partout », 79.
Seliščev, 36, 161, 175, 193 n.

semana mayor, semana santa (esp.), 35 n.
SÉMANTIQUE et ONOMASIOLOGIE, « abeille », 72, « acheter », 38, « aimer », 41, « août », 79, « battre «, 38, « bénir », 35, « bord », 37, « capable, fort », 40, « célèbre », 40, « chercher », 36 n. « contrée », 88, « coucher du soleil », 67, « creux de l'estomac », 86, « danser », 88, « dernier », 129 n., « désir », 72, « dessiner, peindre », 39, « devoir », 41, « directement », 140, « dos », 73, « être embarrassé », 38, « enceinte », 209, « enfer », 36, « faire, fabriquer », 37, « faire le lit », 38, « fois », 89, 89 n., « fort », 72, « gagner », 40, « génération », 73, « gifle », 74, « gond », 73, « grandement », 138, « impuissant », 39, « individu » 37, 72, « injuste », 88, « jeune », 41, 86, « juin », 78, « juillet », 78, 79, « libre, oisif », 40, « luette », 73, « malheureux », 40, « marié », 37, « menstrues », 75, « merveilleusement », 138 n., « mettre la table », 38, « milieu », 36-37, « monde », 36, 85, « se moquer », 156, « mûr », 39, « nation », 36, « noyer », 34 n., « nerf », 88, « net », 72, « palais », 33 n. 2, « pâle », 39, « parler », 34-35, « passer », 72, « personne », 37, « poignée », 73, « se porter, vivre », 37, « prendre », 36 n., « prendre plaisir », 39, « printemps », 41, « railler, tromper », 41, « rencontrer », 117 n., 138, « riche », 72, « savant », 72, « semaine sainte », 35, « serrure », 88, « sevrer », 41, « solide, vigoureux », 40, « souvent », 156, « tempe », 89, « toujours », 40, « tout à coup », 138, « tout de suite », 140, « tranchant », 42, « transgresser », 140, « vivre, aller », 140. Concordances sémantiques, v. CONCORDANCES.
Sémitismes, 215-216.
semn (aroum.), 41.
senz'altro (it.), 210.
sepsé (alb.), 136.
SERBO-CROATE. Mots alb. en ~, 68, mots ital., 59, mots aroum., 64, mots dalmates, 61.
serë (alb.), 36.
şes (roum.), 74.
« seulement », au lieu de « que » après « autre » négatif, 8, 213 n.
sfoară (roum.), « tout de suite », 140.
shalet (alb.), 74.
shesh (alb.), 74.
shitëblerës (alb.), 93.
shkoj nga (alb.), 160.
shkret (alb.), 74.
shkrúaj (alb.), 39.
shok me shok (alb.), 79.
shoku shokun (*shoqi shoin*) (alb.), 79.
-shor (alb.), 128.
sh të shijn ? (alb.), 9.
shtij dufek (alb.), 93.
shtrat (alb.), 38.
shtrëmb (alb.), 88.
shtromë, stromë (alb.), 38.
shtrúaratë (alb.), *të* ~, 38.
si edhé (alb.), 10.
si kur (alb.), 135.
singur (aroum.), « seulement », 118 ; ~ *ni*, 191.
sirna nedelja (bulg., serbe), 35.
sk devant *i* et *e* > *št* en roum. et bulg., 146, > *štš* en mac.-bulg. et aroum., 146.
Skok, 5, 54, 59, 59 n., 63, 64, 68, 72 n., 78, 81 n. 3, 82, 85, 85 n. 1, 87, 91, 95 n., 96 n., 103, 103 n., 127, 128 n., 129, 151, 167 n., 169, 170, 187.
σκοταῖος (v. gr.), 211 n.
σκοτόνω « tuer, battre », 38,
Sköld, 98, 172.
SLAVE. Mots ~s, 75-89 : en

grec, 75-77, en alb., 77-79, en roum., 79-89, en dalmate et turc, 89.
Concordances entre ~ et aroum., 156-157, entre ~ et mégl., ~ et istro-roum., 157, entre ~ roum. et alb., 157-158, entre ~ et alb., 158-159.
SLAVE-ROUMAIN, 145-156. concordances phonétiques, 146; conc. dans la déclinaison, 146-148, dans la conjugaison, 150, dans la formation des noms de nombre, 148, dans la syntaxe, 149-150, 150-155, dans la phraséologie, 155-156.
smějă (bulg.), 41.
smo, ăsmo, ăsno (istro-roum.) « nous sommes », 150.
so imeto Božio (mac.-bulg.), 114 n. 1.
so se (mac.-bulg.) « avec », 120.
so stotini (bulg.), 154.
soarile apune (aroum.), 67.
soarele asfinţeşte (roum.), 67.
SONORISATION de *p, t, k* derrière nasales, 102, 103.
-(ĭ)şor (roum.), 128.
« sortir dehors », 9.
sosvam (bulg.), 68.
σουρουπόνει, 67.
spán (roum.), 29.
σπανός, 39.
spanŭ (v. bulg.), 29.
spërk (alb.), 29.
spete (roum.), 73.
Spitzer, 75, 112 n., 129, 140 n. 2.
spolaiti (bulg.), 42 n.
srpanj (serbe) « juillet », 79.
stăi (roum.), 150.
stână (roum.), 94.
starini (bulg.), 39.
ste, ăste (istr.-roum.) « vous êtes », 150.
stemnuva (bulg.), 211.
Stender-Petersen, 54 n. 1.
στεφανόνω, 35.
şti (roum.) « croire », 73.
ştiut (roum.), 72.
sto (bulg.), 81.
storvam teslim (bulg.), 160.
strámb (roum.), 88.
strasna nedelja (serbe), 35.
strat (roum.), 38.
Štrekelj, 59.
stres (aroum.), 69.
στρώμα, 38.
στρώνω τὸ κρεββάτι, 38.
στρώνω τὸ τραπέζι, 38.
struvam seir (bulg.), 159.
SUBJONCTIF précédé d'une conjonction, 176, employé pour marquer le futur ou la volonté, 179-180, employé comme impératif, 180. ~ dans les propositions temporelles avec « quand », 116-117, dans des cas comme « fais ce que tu sauras » en alb. et aroum., 117. L'imparfait du ~ dans des propositions subordonnées dépendant d'un prétérit en alb. et aroum., 117-118.
SUBSTANTIF. Changement de genre entre le sing. et le plur. en roum., alb. et ital., 139, Plur. turc employé en bulg., serbe et alb., 161. ~ employé adverbialement, 140, 140 n. 2. ~ sans préposition pour marquer le but d'un mouvement, 110-111. ~ en apposition au lieu d'un adjectif en slave, roum. et alb., 158; ~s répétés pour former des locutions adverbiales, 161-162; ~s collectifs comme plur. en bulg. et alb., 159.
Substantif verbal remplaçant une proposition temporelle, 123; ~ identique au participe passé en alb. et roum., 130-131, employé avec la valeur d'un infinitif en alb. (tosque) et roum., 131, 132, formé de l'ancien infinitif en aroum. et mégl., 131 n. 3.
sŭborŭ (v. bulg.), 34.
SUFFIXES grecs en aroum., 44, en alb., 44, en bulg., 44, en

roum., 45. ~ latins en grec, 49-50. ~ slaves en roum., 80. ~ turcs, 92.
-ache (roum.), 45, *-an* (roum.), 80, *-άρις*, 49, *-άτος*, 50, *-că* (roum.), 80, *-dži* (turc), 92, *-é* (alb.), 44, *-eauă* (aroum.), 44, *-eşte* (roum.), 128, *-ῆσιος*, 50, *-ία*, 44, *-ie* (roum.), 44, 80, 80 n. 2, (aroum.), 44, *-isht* (alb.), 128, *-işte* (roum.), 80, *-iţă* (roum.), 80, *-ιτζα* (grec), 77, *-iune* (roum.), 80 n. 2, *-iv* (roum.), 80, *-lyk* (turc), 92, *-nic* (roum.), 80, *-onia* > *-onjë* (alb.), *-oaie* (roum.), *-oańe* (aroum.), 127-128, *-os* (roum.), 30 n. 1, *-s* (bulg.) suffixe verbal, 19. *-shor* (alb.), 128, *(i)şor* (roum.), 128, *-uc, -uţ* (roum.), 128, *-uk, -uq* (alb.), 128, *-ul*, 147 n. 2. V. VOCATIF.
Sufflay, 164 n.
suffocare (lat. vulg.), 34 n.
SUPERLATIF formé en aroum. avec bulg. *nai*, 156.
sută (roum.), 81, 130.
sŭto (v. bulg.), 81.
svagdje (serbe) « partout », 79.
sve (serbe) « toujours », 40.
syrnaja (nedělja) (russe), 35.
Šišmanov, 5, 98, n. 1.
št < *sk* (roum. et bulg.), 146.
štă (bulg.), 181.
šte (bulg.), 182, *šte da*, 182.
što (bulg.), 176 ; *što da videt ?* 9.
štš < *sk* (mac.-bulg. et aroum.), 146.

t > *d* derrière une consonne nasale en grec, alb. et aroum., 102.
ta (bulg.), 197-198, 200.
ta să (aroum.), 179.
Tagliavini, 167, 169.
tam (bulg.), 192.
tânăr (roum.), 86.
tăporeauă (aroum.), 44.
tar (aroum., mégl.), 50.
tare (roum.), 72; *tare de ânger* (*slab de ânger*), 155-156.
ţâţână (roum.), 73.
te (serbe), 197, 198, 199, 200.
të (alb.), 175, 176.
tek (alb.), comme relatif, 107, au sens de « chez » avec le nominatif, 118 ; *tek* + subst. remplaçant le datif, 186 n.
tener mente (ital.), 160.
ţerboplu (aroum.), 44.
TERMINAISONS du pluriel grecques empruntées en aroum. et mégl., 104-105 ; *-εύω, -ίζω* des verbes empruntés au latin, 49, *-άρω*, 55, *-ariń* (alb.), 55, n. 2. *-m, -ş* term. de la 1re et de la 2e pers. sing. du présent empruntées au mac.-bulg. par le mégl., 150. Suffixe verbal en bulg., 19.
ţerul din gură (aroum.), 34 n.
të shumët (alb.), 114.
Thumb, 25, 50, 97, 101, 215.
Thurneysen, 36 n.
ţi (aroum.) au sens de « où », 107.
τὶ νὰ ἰδῇ ; 9.
Ţicăloiu, 140 n. 1.
a ţinea minte (roum.), 160.
tinereţe (roum.), 39.
« tirer et donner », 207-208.
ţiva (aroum.) 113 ; *ţiva-godea* (mégl.), 89.
tjetrë (alb.) suivi de « mais » ou « seulement » au lieu de « que », 8.
τὸ πολύ, 114.
τὸ ὀλίγο, 114.
Tomaschek, 144.
τόπος, 92.
tot (roum.) « toujours », 40.
tot aşa (roum.), 128.
totdeauna (roum.), « toujours », 40.
« tout au plus », « tout au moins », 114.
tovar (serbe), 50, 59.
a trage (rău) (roum.), 140.
Treimer, 70, 78, 98, 99.
trešnja (serbe), 79.
trì meseci pat (mac.-bulg.), 110.

τριάκοντα τινες, 113 n.
Triandphyllidis, 49 n. 1, 56 n. 2.
τριάντα, 101.
triginta (lat.) > *trenta*, 101.
Tsartsanos, 111.
tshëdo (alb.), 128.
tš > *ts* en aroum., 103.
TURC, 89-93 ; mots ~s grammaticaux en bulg., alb. et mégl., 91, mots turcs en roum. passés par le bulg., 92, suffixes turcs dans les autres langues, 92 ; calques sur le turc, 92-93. Le turc intermédiaire entre le grec et les autres langues, 22-23. Mots ital. en ~ 60-61. Concordances entre le turc et les autres langues, 159-162.
ἡ τυρινή (ἑβδομάς), 36.
tüfenk atmaq (turc), 93.

u bref lat. conservé en grec, 52, en alb. et roum., 125.
ŭ (v. slave) > *u* en alb., 78, en roum., 81 ; > *o* en roum., 81.
ubi et *quo* confondus, 191-192.
ubivam (bulg.) « tuer, battre », 38.
-uc, -uț (roum.), 128.
a ucide (roum.) « tuer, battre », 38.
udaviti (serbe), 34 n.
udhësë (alb.), 118, 136.
u-di (alb.), 211.
uita, a se ~ (roum.), 87.
-uk, -uq (alb.), 128.
-ul (balk.), 147 n. 2.
una (roum.) « un coup », 133 n.
ună intrare, etc. (aroum.), 123.
unde (roum.), 192.
undeva (roum.), 128.
unealtă (roum.), 86.
unë i mjeri (alb.), 191 n. 1.
unul... altul... altul (roum.), 109.
uorbu-ocl'u (aroum.), 89.
urdhëroj (alb.), 112.
urî (roum.), 74.
urmà (roum.), 87.
urréj (roum.), 74.
ursiți (aroum.), 112.
uscir fuori (it.), 10.
uslada (serbe) « plaisir », 40.
uslaždam se (bulg.), 39.
uslaždatïsja (russe), 40.

va (aroum.), 182.
vacă (aroum.), 70.
va si (aroum.), 182.
văn (bulg.), 192.
vână (roum.), 88.
Vasmer, 24 n., 50, 76 n. 1, 101.
vatăm (aroum.) « tuer, battre », 38
vë kunorë (alb.), 35.
vĕk (bulg.), 36.
veke, veše (bulg.), 112.
velika nedelja (serbe), 35.
vĕnčatï (russe), 35.
vĕnčavam (bulg.), 35.
vënd (alb.), 92.
Vendryes, 173.
« venir » comme auxiliaire en istro-roum., 102.
VERBES latins reçus en grec avec la terminaison -εύω ou -ίζω, 49, avec la terminaison -άρω, 55, en alb. avec la terminaison *-arin, -irin*, 65 n. 2. L'aspect slave imité par l'istro-roum. et le mégl., 150. Formes verbales empruntées au slave par le mégl. et l'istro-roum., 150. Désinences verbales empruntées au bulg. par le mégl., 150. Formation des temps composés en roum. et bulg , 149. Parfait formé à l'aide de « avoir », 132, à l'aide de « être », 149 ; le parfait simple sorti d'usage en istro-roum. et serbo-croate, 157. Passif exprimé par les formes réfléchies en roum. et slave, 150-151, par l'emploi d'un verbe impersonnel avec régime en roum. et bulg., 150 n. Verbes réfléchis en bulg. et roum., 151, en bulg., mégl., aroum. et alb., 151 ; ~ avec « se » se rapportant à un sujet de la première personne en istro-roum. et slave, 157.

verhemelte (holl.), 34 n.
vermeil (fr.), 79.
vetë (alb.), 72.
vetëm (alb.) « seulement », 119.
vietate (roum.), 86.
világ (magy.), 85.
viri (istro-roum.) comme auxiliaire, 102.
vîră dzuă cali (aroum.), 110.
vîrun (aroum.), 113 n.
vită (roum.), 86.
vjet (alb.), 75.
vjenčati (serbe), 35.
vlězam vnătre (bulg.), 9.
vluɣisescu (aroum.), 35.
VOCATIF en *-e* (masc.) et en *-o* (fém) en roum. et bulg., 146-148, en *-lor* (plur.) en roum., 148, en *-e* et en *-o* dans le dialecte alb. de Borgo Erizzo, 158.
voiu (roum.), 181, 182, (aroum.), 41.
« votre Seigneurie » avec le verbe à la deuxième personne, 9.
« vouloir » employé pour marquer ce qui est près de se faire, 183 n., pour exprimer le futur, 180-184.
VOYELLES. Traitement des voyelles finales en alb. et roum., 127. Epenthèse de voyelles en serbo-croate et en istro-roum., 146.
vras (alb.) « tuer, battre », 38.
vre-o (roum.) devant les noms de nombre et *câți-va*, 113.
vse (bulg.) « toujours », 40.
vsë (russe), 40.
vse-edno (bulg.) « toujours », 40.

Wackernagel, 36 n., 162, 196 n.
Wędkiewicz, 94 n. 1, 139, 158 n., 160, 182 n.
Weigand, 14, 63 n. 3, 70, 71, 72, 73, 76, 82, 87, 92, 95, 95 n., 102, 111, 113, 118, 119, 120, 126, 127, 128, 136, 140, 143, 144, 145, 147 n. 2, 148, 158, 165, 171, 172, 174 n., 176, 177, 178 n., 180, 183, 184, 184 n. 1 et 2, 185, 199.
weralt (germ.), 36.
Wijk, van, 144.

ξημερόνω, 211.
ζ pour ð, 33.
za Boga (bulg.), 114.
za da (bulg.), 179.
za edin păt (bulg.), 138.
za ime Božie (mac.-bulg.), 114.
zamrăknuvam (bulg.), 211.
zăpadă (roum.), 73.
zapovědaj (bulg.), 112.
Zauner, 96 n.
zavărzan (bulg.), 39.
zbehem (alb.), 39.
zbijati šalu (serbe), 156.
zbor (serbe), 34.
zboriti (serbe), 34.
zdrav (bulg.), 40.
zet (mac.-bulg.), 37.
zemane-davane (bulg.), 93.
zi (alb.), 40.
zimam (bulg.), 38.
zlě dobrě (bulg.), 155.
ζμπόρος, 35.
ζμπορίζω, 35.
znajă (bulg.) « croire », 73.
zotërote (alb.), 9.
želt (bulg.), 39.

y (v. bulg.) > *i* en bulg. et roum., 81-82; > *u* en roum. et alb., 82.

φ > *p* ou *f*, 32.
φθάνω, 52 n.
φτειάνω (φχειάνω), 37.

χεῖλος, 37.
χ(v)ăndăn (perse), 93.
χωρίς, 7, ∽ ἄλλο, 210.

ψημένος, 39.

Östrup, 163.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAP. I. — INTRODUCTION. 3

CHAP. II. — Les mots d'emprunt. 16

1. Mots grecs. 16
2. Mots latins et romans. 45
3. Mots albanais. 65
4. Mots slaves. 75
5. Mots turcs. 89
6. Mots d'autre provenance. 93

CHAP. III. — Concordances entre différentes langues balkaniques en dehors du lexique. 100

1. Grec et aroumain, grec et albanais, grec et bulgare. 102
2. Albanais et aroumain, albanais et bulgare. . . . 114
3. Albanais et roumain. 124
4. Slave et roumain, slave et albanais. 145
5. Le turc et les autres langues. 159

CHAP. IV. — Concordances générales en dehors du lexique. . 163

1° L'article postposé. 165
2° Extinction de l'infinitif. 173
3° Formation du futur. 180
4° Le génitif-datif. — Emploi de pronoms personnels datifs au lieu de possessifs. 185
5° Mêmes formes pour marquer « ubi » et « quo », etc. — Emploi proleptique des pronoms personnels. . 191
6° « Accusatif avec proposition substantive ». . . . 193
7° Emploi de « et » devant la principale derrière une proposition négative. 196
8° Autres cas de parataxe. 196
9° Emploi de deux régimes directs. 201
10° « Être de dix ans » = « avoir dix ans ». . . . 204
11° « Comme » = « environ ». 205

12° Concordances phraséologiques. 205
13° Traits communs se trouvant dans plusieurs autres langues.. 210
14° Remarques finales. 213

Additions. 217

Corrections. 218

Table analytique. 219

GLASGOW UNIVERSITY LIBRARY
WITHDRAWN

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (10-1930).

P 381. B 3S35
[PG 44]

WITHDRAWN